

COLLEEN HOOVER

NEW ROMANCE

Quand l'amour en dit davantage
que la plus belle des chansons...

MAYBE
SOMEDAY

Hugo · Roman

COLLEEN HOOVER
MAYBE
SOMEDAY

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pauline Vidal

Hugo ↔ Roman

© Colleen Hoover, 2014.
Tous droits réservés.
Première publication par Atria Paperback, mars 2014.
Atria Paperback est un label de Simon & Schuster, Inc.
Titre original : Maybe Someday (by c).

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Toutes les paroles de chansons présentes dans ce livre sont la propriété de Griffin Peterson (ASCAP) © Griffin Peterson/Raymond Records, LLC, 2013. Tous droits réservés.

Photo de couverture © auremar / Fotolia.com
Graphisme : Ariane Galateau

Pour la présente édition :
© Hugo et Compagnie, 2015.
38, rue La Condamine
75017 Paris
www.hugoetcie.fr

Ouvrage dirigé par Dorothy Aubert

ISBN : 9782755621211

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Pour Carol Keith McWilliam

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Attention, ceci devrait vous surprendre !

Prologue

Chapitre 1 - Quinze jours plus tôt

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Traduction des chansons de Sydney et Ridge

Remerciements

ATTENTION, CECI DEVRAIT VOUS SURPRENDRE !

Cher lecteur,

Maybe Someday est plus qu'une simple histoire, plus qu'un simple livre. C'est une expérience que nous sommes ravis de partager avec vous.

J'ai eu le plaisir de collaborer avec le musicien Griffin Peterson pour préparer une bande-son originale qui accompagne ce roman. Griffin et moi avons travaillé de concert pour donner vie à ces personnages, afin de vous offrir une expérience de lecture totalement unique.

Il est recommandé d'écouter les chansons dans l'ordre où elles apparaissent à travers le récit. Il vous suffit de scanner le code QR ci-dessous pour découvrir la bande originale de *Maybe Someday*. Vous aurez ainsi accès non seulement aux chansons mais aussi à des bonus, si vous désirez en apprendre davantage sur la collaboration et la mise en œuvre de ce projet.

Merci d'y participer. Ce fut pour nous une aventure extraordinaire, et nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à la partager.

Colleen Hoover et Griffin Peterson

Pour écouter les chansons, scannez le code QR ci-dessous avec une application dédiée. Ensuite, tenez l'appareil photo de votre téléphone à quelques centimètres du code et... régalez-vous !



Ou rendez-vous sur le site hugonewromance.fr/maybesomeday

PROLOGUE

SYDNEY

J'ai fichu mon poing dans la tronche d'une fille. Pas n'importe quelle fille. Ma meilleure amie. Ma coloc.

Enfin, depuis cinq minutes, je devrais plutôt dire mon ex-coloc.

Elle s'est presque aussitôt mise à saigner du nez et, sur le moment, je m'en suis voulu. Puis je me suis rappelé quelle petite salope, quelle menteuse c'était, alors ça m'a donné envie de recommencer. Jusqu'où je serais allée si Hunter ne s'était pas interposé ?

C'est donc lui qui a pris à sa place. Malheureusement, il s'en est très bien tiré. Beaucoup mieux que ma main.

Mettre un coup de poing, ça fait dix fois plus mal que je ne l'aurais imaginé. Mais je ne passe pas ma vie à imaginer ce qu'on éprouve à boxer les gens. N'empêche que l'idée me démange encore quand je vois apparaître un SMS de Ridge sur mon téléphone. Celui-là aussi, je l'attends au tournant. Je sais que, techniquement parlant, il n'a rien à voir dans la situation pourrie que je traverse, mais il aurait pu se manifester un peu plus tôt. Alors, oui, je le cognerais bien à son tour.

RIDGE : ÇA VA ? TU VEUX MONTER JUSQU'À CE QUE LA PLUIE S'ARRÊTE ?

Bien entendu, je n'ai aucune envie de monter. J'ai assez mal au poing comme ça. Je décidais d'aller rejoindre Ridge dans son appartement, ça serait encore pire une fois que j'en aurais fini avec lui.

Je jette un coup d'œil vers son balcon ; j'aperçois sa silhouette, tournée vers moi, adossée à la porte-fenêtre, son téléphone à la main. La nuit est presque tombée, mais les réverbères du parc illuminent son visage et je distingue ses yeux noirs et son petit sourire triste. Au fait, pourquoi suis-je en rogne contre lui ? De sa main libre, il dégage les mèches

de son front, comme pour mieux souligner son air inquiet. À moins que ce ne soit une expression de regret. Comme il se doit.

Je préfère ne pas répondre, alors il hausse les épaules, l'air de dire « c'est toi qui vois », puis referme la porte-fenêtre derrière lui.

Je range mon téléphone dans ma poche avant qu'il ne soit complètement inondé, et contemple le parc de la résidence où je vis depuis deux mois. Quand nous avons emménagé ici, le brûlant été du Texas achevait d'avaler les restes du printemps, mais ce jardin semblait vouloir encore s'accrocher à la vie. D'éclatants buissons d'hortensias bleu vif et mauves longeaient les allées menant des immeubles à la fontaine centrale.

Au cœur de l'étouffant mois d'août, cette dernière est tarie depuis longtemps, et les hortensias n'affichent plus qu'un souvenir flétri de mon excitation lorsque Tori et moi nous sommes installées ici. Une triste ambiance qui reflète mon état d'esprit aujourd'hui. Triste et flétri.

Assise au bord de la silencieuse fontaine en ciment, les coudes appuyés sur les deux valises qui contiennent à peu près tout ce que je possède, j'attends le taxi. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il va me conduire, tout ce que je sais c'est que je préfère me retrouver n'importe où plutôt qu'ici. Autrement dit, je suis à la rue.

Je pourrais appeler mes parents, mais ce serait le meilleur moyen de me voir infliger tous les « On te l'avait bien dit » de la Terre.

On t'avait bien dit de ne pas partir si loin, Sydney.

On t'avait bien dit de ne pas t'engager avec ce garçon.

On t'avait bien dit que si tu choisissais la prépa de droit plutôt que la musique, nous payerions tes études.

On t'avait bien dit de sortir le pouce avant de frapper.

Bon, ils ne m'ont sans doute jamais vraiment parlé de techniques de boxe, mais eux qui ont constamment raison sur tout, ils auraient peut-être dû.

Je serre le poing, ouvre les doigts, les referme. Ma main me fait encore très mal, je devrais y mettre de la glace. Dire que les mecs passent leur temps à taper avec. Ça craint.

Et vous savez aussi ce qui craint ? La pluie. Elle trouve toujours le pire moment pour tomber, comme maintenant, alors que je n'ai nulle part où aller.

Le taxi s'arrête enfin devant moi. Je me lève, pose mes valises sur leurs roulettes, les tire jusqu'à ce que le chauffeur sorte pour m'aider à les ranger dans le coffre. C'est là que mon estomac se retourne : je n'ai pas mon sac.

Merde.

Je regarde autour de moi, d'abord à l'endroit où j'étais assise avec mes valises, puis me tâte comme s'il allait soudain réapparaître ; pourtant, je sais très bien où il se trouve. Je l'ai détaché de mon épaule et laissé tomber juste avant de boxer le précieux petit nez à la Cameron Diaz de Tori.

Ça m'arrache un soupir. Puis un rire. Évidemment que j'ai oublié mon sac ! Mon premier jour sans abri aurait été trop facile si j'avais eu tout avec moi.

– Excusez-moi, dis-je au chauffeur en train de charger ma deuxième valise. J'ai changé d'avis. Je n'ai plus besoin de taxi.

Je sais qu'il y a un hôtel à huit cents mètres d'ici. Si je trouve le courage de remonter chercher mon sac, je pourrai m'y rendre à pied et prendre une chambre jusqu'à ce que je sache quoi faire d'autre. De toute façon, je suis déjà trempée.

Le chauffeur ressort les deux valises, les dépose sur le trottoir devant moi, regagne sa voiture sans me jeter un seul regard, et repart. À croire qu'il est soulagé de pouvoir me laisser tomber.

Ai-je donc l'air si lamentable ?

Je reprends mes bagages et retourne à la place où j'étais. Tout en jetant un coup d'œil vers mon appartement, je me demande ce qui se passerait si je remontais chercher mon portefeuille. J'ai laissé un tel foutoir en le quittant ! Je préférerais encore me retrouver à la rue sous la pluie que de retourner là-haut.

Maintenant, il s'agit d'examiner la situation. Je pourrais peut-être payer quelqu'un pour monter à ma place. Mais qui ? D'ailleurs, il n'y a personne dans les parages, et rien ne dit que Hunter ou Tori remettraient mon sac à quelqu'un d'autre.

C'est nul. Il va bien falloir que je finisse par appeler quelqu'un mais, pour le moment, je suis trop gênée pour avouer à quel point j'ai été aveugle ces deux dernières années.

Je déteste déjà avoir vingt-deux ans, et il me reste encore trois cent soixante-quatre jours à tirer.

C'est tellement nul que je... pleure ?

Génial ! Voilà que je pleure, maintenant ! Plus un rond, en larmes, défigurée et sans abri. C'est moi. Et j'ai beau ne pas vouloir l'admettre, je crois bien que j'ai aussi le cœur brisé.

Oui. Maintenant je sanglote. C'est bien ce que ça doit faire d'avoir le cœur brisé.

– Il pleut. Dépêche-toi.

Je lève la tête et aperçois une fille devant moi. Le parapluie à la main, elle me regarde d'un air inquiet tout en sautillant d'un pied sur l'autre, l'air d'attendre que je réagisse.

– Allez, je suis trempée, dépêche !

Elle s'exprime d'une voix légèrement impatiente, comme si elle me faisait une sorte de faveur. Une main sur le front, je hausse un sourcil. Je ne vois pas pourquoi elle se plaint d'être mouillée alors qu'elle ne porte à peu près aucun vêtement, ou si peu : un débardeur coupé juste sous la poitrine, un short orange... Ah oui ! L'uniforme des serveuses sexy du Hooters¹.

Décidément, cette journée tourne au cauchemar. Je suis assise sur à peu près tout ce que je possède, sous une pluie torrentielle, et je me fais harceler par une pouf du fast-food

le plus machiste du monde.

J'ai encore les yeux fixés sur son décolleté quand elle m'attrape la main et me fait lever en râlant.

– Ridge avait bien dit que tu réagirais comme ça. Je dois aller travailler. Suis-moi, que je te montre où se trouve l'appartement.

Elle saisit une de mes valises et se dirige d'un pas vif vers un immeuble. Je la suis, simplement parce qu'elle emporte une partie de mes affaires et que j'en ai besoin.

Tout en commençant à grimper l'escalier, elle me lance par-dessus son épaule :

– Je ne sais pas combien de temps tu comptes rester, mais je ne te demande qu'une seule chose : n'entre pas dans ma chambre.

Arrivée en haut de l'escalier, elle ouvre une porte sans même vérifier si je la suis toujours. Moi, je reste sur le palier, à regarder la fougère qui s'épanouit tranquillement dans son pot, au milieu du couloir, indifférente à la chaleur, avec ses feuilles vertes et fraîches. À croire qu'elle fait un doigt d'honneur à l'été en refusant de succomber à la température. Je lui souris, un rien admirative, jusqu'au moment où je me rends compte que je suis en train de faire des risettes à une plante verte.

Alors, je me détourne et entre d'un pas hésitant dans cet appartement inconnu, à peu près agencé comme le mien, sauf que celui-ci comporte quatre chambres au total, tandis que dans l'appartement que je partage avec Tori, il n'y en a que deux. En revanche, les salons ont la même surface.

L'autre différence, c'est que je n'aperçois pas dans celui-ci une putain de menteuse, haineuse, au nez ensanglanté. Pas plus que la vaisselle ou les fringues sales de Tori qui traînent partout.

La fille dépose ma valise à côté de la porte puis s'écarte et attend... je ne sais trop quoi. Levant les yeux au ciel, elle m'attrape par le bras pour m'éloigner du seuil.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Ça t'arrive de parler ?

Sur le point de refermer la porte, elle marque une pause puis se retourne, les yeux écarquillés.

– Attends, s'exclame-t-elle soudain, tu n'es pas...

Elle se frappe le front.

– Oh, mon Dieu ! Tu es sourde !

Hein ? Qu'est-ce qui lui prend ? Je fais non de la tête et m'apprête à lui répondre, mais elle embraye déjà.

– Mon Dieu, Bridgette ! maugrée-t-elle.

Elle se frotte le visage en continuant de se parler toute seule, sans prêter aucune attention à mes regards interrogateurs.

– Parfois tu es vraiment une idiote !

Ouh là ! Elle a un sérieux problème de communication, cette fille. Déjà, c'est une espèce de pétasse, malgré ses efforts pour paraître sympa. En plus, elle me croit sourde. Je ne sais même pas comment lui répondre. Elle secoue la tête, comme si elle s'en voulait, et me regarde enfin.

– JE... DOIS... ALLER... TRAVAILLER... MAINTENANT ! crie-t-elle lentement.

Je recule en grimaçant, ce qui devrait lui faire comprendre que j'ai parfaitement entendu ses clameurs, mais elle ne paraît rien remarquer. Elle désigne la porte au bout du couloir.

– RIDGE... EST... DANS... SA... CHAMBRE !

Sans me laisser le temps de lui dire qu'elle n'a pas besoin de hurler comme ça, elle quitte l'appartement et claque la porte derrière elle.

Je ne sais plus que penser. Ni que faire. Je reste là, toute dégoulinante, au milieu d'un appartement que je ne connais pas ; la seule personne, à part Tori et Hunter, que j'ai encore envie de boxer, se trouve à quelques pas de moi, dans une pièce voisine. À propos de Ridge, qu'est-ce qui lui a pris d'envoyer sa copine tarée du Hooters me chercher ? Je sors mon téléphone et je lui prépare un SMS quand sa porte s'ouvre.

Il en sort, armé de couvertures et d'un oreiller. Nos regards se rencontrent et ça me coupe le souffle. J'espère que ça ne se voit pas trop. En fait, je ne l'avais jamais vraiment vu de près, et il est encore mieux que lorsque je l'apercevais depuis mon balcon.

C'est bien la première fois que je croise des yeux aussi bavards ; je ne sais pas trop ce que je veux dire par là. Un peu comme s'il pouvait, d'un simple regard, me faire piger ce qu'il a derrière la tête. Ces pupilles perçantes et intenses... Je reste fascinée.

Le coin de sa bouche s'étire en un petit sourire entendu alors qu'il passe devant moi pour se diriger vers le canapé.

Malgré son visage attirant, à l'expression plutôt innocente, j'ai envie de lui crier qu'il se fiche de moi. Qu'il n'aurait pas dû attendre plus de deux semaines pour m'avertir. Ça m'aurait permis de préparer un peu mieux la suite. Je ne comprends pas comment on a pu se parler si longtemps sans qu'il juge utile de me prévenir que mon copain et ma meilleure amie s'envoyaient en l'air.

Ridge jette les couvertures et l'oreiller sur le canapé.

– Je ne reste pas, dis-je.

Inutile de lui faire perdre son temps avec ces questions d'hospitalité. Je sais qu'il fait ça pour être sympa, mais je le connais à peine et je serais mille fois plus à l'aise dans une chambre d'hôtel que sur un canapé chez des inconnus.

L'ennui, c'est qu'il faut de l'argent pour aller à l'hôtel.

Chose que je n'ai pas pour le moment.

Chose qui se trouve dans mon sac, dans l'immeuble d'en face, dans un appartement habité par les deux seules personnes au monde que je n'ai strictement aucune envie de voir

pour le moment.

En fin de compte, ce canapé, c'est peut-être la bonne solution...

Ridge prépare le lit puis se retourne, contemple mes vêtements trempés, l'air préoccupé par la flaque que je suis en train de déverser sur le sol.

– Oh, pardon ! dis-je.

J'ai les cheveux collés sur le visage. Quant à ma chemise, elle est devenue transparente et ne cache rien de mon soutien-gorge rose, plus discret du tout.

– Où est la salle de bains ?

D'un mouvement de la tête, il m'indique une porte.

Je me penche vers une valise que j'ouvre, et me mets à fouiller dedans tandis que Ridge regagne sa chambre. Je suis contente qu'il ne m'ait pas posé de questions sur ce qui s'est passé après notre précédente conversation. Je ne suis pas d'humeur à en parler.

J'attrape un pantalon de yoga et un débardeur, saisis ma trousse de toilette puis file vers la salle de bains. Quelque part, ça me dérange que cet appartement ressemble tellement au mien, à un ou deux détails près. Par exemple, cette salle de bains est tout à fait la même avec ses portes, à droite et à gauche, donnant chacune sur une chambre adjacente. L'une d'elles est évidemment celle de Ridge, mais je suis curieuse de savoir à qui appartient l'autre. Enfin, quand même pas assez pour en ouvrir la porte... Le règlement édicté par la fille du Hooters était assez clair : on ne met pas les pieds chez elle, et elle n'avait pas vraiment l'air de plaisanter.

Je ferme à clé la troisième porte, celle qui donne sur le salon, puis vérifie les verrous des deux autres afin d'être sûre que personne ne rentre. J'ignore si quelqu'un d'autre habite ici, à part Ridge et la fille du Hooters, mais je préfère ne prendre aucun risque.

Je me débarrasse de mes vêtements mouillés que je jette aussitôt dans le lavabo pour éviter de trop arroser le sol, puis j'ouvre le robinet de douche, attends que l'eau soit chaude, entre dans la cabine. Je reste sous le jet d'eau les yeux fermés, soulagée de ne plus me trouver dehors, sous la pluie. En même temps, je ne suis pas non plus ravie d'être là où je suis.

Je n'aurais jamais cru que mon vingt-deuxième anniversaire s'achèverait sous une douche dans un appartement inconnu, suivie d'une nuit sur le canapé d'un mec à qui je parle depuis à peine quinze jours, tout ça à cause des deux personnes que j'aimais et en qui j'avais le plus confiance.



1. Chaîne de restaurants américaine visant une clientèle majoritairement masculine, réputée pour l'uniforme sexy de ses serveuses.

1

QUINZE JOURS PLUS TÔT

SYDNEY

J'ouvre la porte-fenêtre et sors sur mon balcon, contente que le soleil ait déjà plongé derrière l'immeuble d'en face. Du coup, il fait plus frais, un peu comme par une belle journée d'automne. Presque aussitôt, le son de la guitare s'élève à travers le parc et je m'assieds dans le transat. Je dis à Tori de venir faire ses devoirs ici, histoire de ne pas reconnaître que cet instrument est la seule raison qui me pousse à sortir tous les soirs à vingt heures, avec la régularité d'une pendule.

Voilà des semaines que le type d'en face s'installe sur son balcon pour jouer au moins une heure. Et moi, tous les soirs, je sors l'écouter.

J'ai remarqué que quelques voisins en faisaient autant, mais aucun n'est aussi assidu. Je ne vois pas comment on peut entendre ces chansons sans en tomber aussitôt accro. Bon, pour moi, la musique a toujours été une passion, alors peut-être que je me laisse un peu plus emporter par ses mélodies que la plupart des gens. Je joue du piano depuis toujours ou presque et, bien que je ne l'aie jamais avoué à personne, j'adore composer. Au point que j'ai orienté mes études sur l'enseignement de la musique, il y a deux ans. J'ai l'intention de devenir prof, au lieu de suivre les conseils de mon père qui me voyait plutôt faire du droit.

– Une vie médiocre est une vie perdue, a-t-il commenté quand je lui ai annoncé que je changeais de spécialisation.

Une vie médiocre. Je trouve ça encore plus drôle qu'insultant, de la part d'un homme qui semble aussi désabusé par tout ce qu'il a entrepris. Un avocat. Va comprendre !

Le garçon d'en face achève une chanson et se lance dans une autre, qu'il n'avait encore jamais jouée. J'ai appris à connaître son répertoire, dans la mesure où il le joue toujours dans le même ordre, soir après soir. Pourtant, cette chanson-là, je ne l'avais jamais entendue. À la façon dont il répète ses accords, j'ai plutôt l'impression qu'il est en train de la composer. Je suis contente d'assister à l'événement, d'autant qu'elle devient aussitôt ma

préférée. J'ai l'impression qu'il est l'auteur de tout ce qu'il chante et je me demande s'il donne des concerts dans la région ou s'il ne fait ça qu'en pur amateur, pour le plaisir.

Je me redresse, m'accoude au balcon afin de mieux le regarder. Il est assez loin pour que je me l'autorise, mais assez près pour qu'il faille m'assurer d'abord que Hunter ne soit pas dans les parages. Je ne suis pas certaine que mon copain apprécierait de me voir m'emballer ainsi devant les talents de ce garçon.

Comment nier qu'il me plaît ? Quand on le voit mettre tant de passion dans sa musique, on ne peut que fondre. Il a une façon de fermer les yeux, de se concentrer si intensément sur chaque accord... j'aime surtout le voir croiser les jambes sur sa guitare pour la serrer bien droite contre sa poitrine et en jouer comme d'une contrebasse, sans jamais soulever les paupières. C'est tellement fascinant que, parfois, je me prends à retenir mon souffle, au point d'en oublier de respirer.

Pour couronner le tout, il est beau mec. Du moins, c'est ce qu'il me semble, vu de mon balcon. Ses cheveux châtain clair se balancent au rythme de sa musique, lui retombant sur le front chaque fois qu'il regarde sa guitare. Il est trop loin pour que je distingue la couleur de ses yeux ou la forme de ses traits, mais ces détails sont sans importance, comparés à la passion qu'il met dans sa musique. Il semble avoir une totale confiance en lui. J'ai toujours admiré les artistes capables de se détacher complètement de ce qui les entoure pour ne plus se concentrer que sur leur œuvre. J'aurais aimé pouvoir, moi aussi, m'enfermer à l'écart du monde pour me laisser emporter par ce que je fais, mais j'en suis incapable.

Lui, si. Il croit en son talent. Je n'ai jamais su résister aux musiciens, du moins dans mes rêves. Ils sont d'une espèce différente. Une espèce pas vraiment adaptée si on se cherche un copain fidèle.

Soudain, il me regarde, comme s'il avait capté mes pensées, et un sourire détend son visage. Tout cela sans arrêter de jouer. Ce contact me fait rougir, alors je me dépêche de reprendre mon cahier, l'air très affairée. Ça m'ennuie que ce garçon m'ait surprise à le dévisager si intensément ; même s'il n'y a rien de mal à ça. Quand je relève la tête, il ne m'a pas quittée des yeux, mais il ne sourit plus. Le cœur battant, je me replonge dans mon cahier.

– Tu étais là ? lance une voix aimable derrière moi.

Je m'adosse à mon siège pour voir Hunter entrer sur le balcon, en faisant de mon mieux pour cacher ma gêne car je suis certaine qu'il m'avait avertie de son arrivée.

Pour le cas où Johnny Guitar serait encore en train de me regarder, j'accueille mon mec avec ardeur, histoire de ne pas trop passer pour une sinistre voyeuse, mais juste pour quelqu'un qui se reposait sur son balcon. Je lui passe la main sur la nuque quand il penche la tête sur le dossier de mon transat pour m'embrasser.

Mes yeux me trahissent quand la guitare s'arrête brusquement de jouer ; je ne peux m'empêcher de regarder dans sa direction alors qu'il se lève et file dans son appartement,

l'air grave, presque furieux.

– Tes cours se sont bien passés ? me demande Hunter.

– Trop barbants pour qu'on en parle. Et toi ? C'était comment, le boulot ?

– Intéressant, dit-il en me caressant les cheveux.

Il m'embrasse dans la nuque.

– Qu'est-ce qu'il y avait de si intéressant ?

Il s'installe à côté de moi, pose le menton sur mon épaule.

– Il s'est passé un drôle de truc au déjeuner, dit-il. J'étais à la terrasse du restau italien avec un collègue, et je venais de demander au serveur ce qu'il nous conseillait comme dessert, quand une voiture de police a surgi du carrefour. Ils se sont arrêtés juste devant nous et deux agents en sont sortis, l'arme à la main. Ils aboyaient des ordres dans notre direction quand le serveur a marmonné : « Merde ! », en levant lentement les mains. Les flics ont sauté sur lui, l'ont jeté à terre, lui ont passé les menottes. Après lui avoir énoncé ses droits, ils l'ont relevé et emmené. C'est là que le type s'est retourné vers moi en criant : « Le tiramisu est délicieux ! » Ensuite, ils l'ont jeté dans la voiture.

– C'est vrai ? Ça s'est vraiment passé comme ça ?

Hunter se met à rire.

– Oui, je te jure, Syd. C'était dingue.

– Et alors ? Tu as essayé le tiramisu ?

– Oui, on en a pris tous les deux. C'est le meilleur que j'aie mangé de ma vie.

Il m'embrasse sur la joue et se redresse.

– Tiens, ça me donne faim de te raconter tout ça. Tu nous as préparé quelque chose à dîner ?

Je lui tends la main pour qu'il m'aide à me lever.

– On a de quoi faire une salade...

Une fois à l'intérieur, Hunter s'assied sur le canapé à côté de Tori. Elle a ouvert un cahier sur ses genoux mais regarde plutôt la télé que son boulot. Je sors les boîtes du frigo pour préparer une salade. Je m'en veux un peu d'avoir oublié qu'Hunter venait ce soir. D'habitude, je lui sers un repas chaud.

Voilà près de deux ans maintenant que nous sortons ensemble. Je l'ai rencontré lors de ma deuxième année de fac, alors qu'il passait sa licence. Avec Tori, ils se connaissaient depuis longtemps. Quand elle s'est installée dans ma résidence universitaire, nous sommes devenues amies et elle a tenu à me le présenter. Elle assurait que le courant passerait entre nous, elle ne croyait pas si bien dire. Nous sommes sortis ensemble au bout de deux rendez-vous et, depuis, tout se passe à merveille.

Bien sûr, nous avons connu des hauts et des bas, surtout depuis qu'il a déménagé à plus d'une heure d'ici. Quand il a accepté ce poste dans un cabinet d'experts comptables il y a six mois, il m'a proposé de vivre avec lui, mais j'ai refusé, car je tenais à terminer ma

licence avant de prendre une telle décision. À vrai dire, cette perspective me fait plutôt peur.

J'aurais l'impression de prendre une décision trop définitive en m'installant sous le même toit, au point de ne plus pouvoir reculer. Je sais qu'une fois que nous aurons franchi le pas, il ne nous restera qu'à envisager le mariage ; ainsi, je n'aurai jamais eu la chance de vivre seule. J'ai toujours été en coloc et, tant que je ne pourrai me payer mon propre appartement, je partagerai le mien avec Tori. Je ne l'ai pas encore annoncé à Hunter, mais je tiens à vivre seule au moins un an. C'est une chose que je me suis promise, avant de me marier. Je vais juste fêter mes vingt-deux ans dans quinze jours, j'ai encore le temps de voir venir.

J'apporte son repas à Hunter dans le salon.

– Pourquoi tu regardes ça ? demande-t-il à Tori. Toutes ces bonnes femmes ne font que se raconter des conneries en passant d'une table à l'autre.

– C'est exactement ce qui m'intéresse, rétorque-t-elle sans détacher ses yeux de l'écran.

Hunter m'adresse un clin d'œil en prenant son plat, puis pose les pieds sur la table basse.

– Merci, chérie, dit-il en se tournant lui aussi devant la télé. Tu peux m'apporter une bière ?

Je repars à la cuisine, ouvre le frigo, cherche à l'étage où il range ses bouteilles préférées. Je me rends compte que je suis devant « son » étagère, et que c'est ainsi que les choses commencent. D'abord, il a son étagère dans le réfrigérateur. Ensuite, ce sera sa brosse à dents dans la salle de bains, un tiroir dans mon placard et, finalement, toutes ses affaires s'inséreront si bien parmi les miennes que je ne pourrai plus me retrouver seule.

Je me passe les mains sur les bras comme si ça pouvait chasser la soudaine sensation de malaise qui m'envahit. J'ai l'impression que mon avenir commence à se dérouler devant mes yeux, et je ne suis pas certaine d'aimer ce que je vois.

Suis-je prête pour cette vie ?

Suis-je prête pour ce soit avec ce type à qui je prépare un dîner chaque soir quand il rentre du travail ?

Suis-je prête à me fondre avec lui dans cette vie douillette ? À passer mes jours à enseigner tandis qu'il calculera les impôts de ses clients, puis à rentrer le soir pour préparer le dîner et à lui apporter ses bières pendant qu'il regardera la télé les pieds sur la table basse, en m'appelant « chérie », puis à le rejoindre au lit pour y faire l'amour vers vingt et une heures, pour ne pas être fatigués le lendemain, quand il faudra se relever, s'habiller et se préparer à retourner au boulot et tout recommencer et ainsi de suite ?

– Allô Sydney, ici la Terre ! lance Hunter en claquant des doigts. Ma bière, s'il te plaît, chérie ?

Je me dépêche de lui attraper une bouteille que je lui apporte avant de filer droit vers la salle de bains. J'ouvre la douche, mais je ne me mets pas dessous. J'ai plutôt envie de fermer la porte à clé et de me laisser tomber par terre.

Bon, nous nous entendons bien. Il est gentil avec moi, et je sais qu'il m'aime. Seulement, je ne comprends pas pourquoi, chaque fois que j' imagine notre avenir ensemble, ça me laisse de glace.



RIDGE

Maggie se penche et m'embrasse sur le front.

– Il faut que j'y aille.

Je suis à demi allongé, la tête et les épaules adossées à la tête de lit. Maggie s'assied sur mes genoux en me contemplant d'un air navré. Dommage que nous vivions désormais si loin l'un de l'autre, mais cela n'en rend nos retrouvailles que plus passionnantes. Je lui prends les mains pour qu'elle se taise, et l'attire vers moi, espérant la persuader de rester un peu.

Elle secoue la tête en riant, m'embrasse brièvement et se redresse, prête à s'éloigner, quand je la retiens, la retourne, la plaque sur le lit. Je pointe un doigt sur sa poitrine.

– Reste encore une nuit.

Je lui dépose un baiser sur le bout du nez.

– Je ne peux pas, j'ai un cours.

Je lui attrape les poignets, les lui remonte au-dessus de la tête avant de poser mes lèvres sur les siennes. Je sais qu'elle ne restera pas. Elle n'a jamais manqué un cours de sa vie, sauf quand elle était trop malade pour bouger.

Lui dégageant les poignets, je descends délicatement le long de ses bras et lui prends le visage entre les paumes, l'embrasse une dernière fois avant de la relâcher à regret.

– Vas-y. Et fais attention sur la route. Appelle-moi quand tu arrives.

Elle acquiesce, descend du lit et enfile son débardeur. Je la regarde récupérer ainsi les vêtements que je lui avais ôtés dans ma hâte.

Après cinq années de relation, la plupart des couples sont installés ensemble. Mais la plupart des hommes ne tombent pas sur une Maggie, si farouchement indépendante que c'en est impressionnant. Cependant, quand on sait ce qu'elle a vécu, cela devient plus compréhensible. Depuis que je la connais, elle s'occupe de son grand-père. Avant ça, elle a passé le plus clair de son adolescence à l'aider à veiller sur sa grand-mère, qui est morte quand elle avait seize ans. Maintenant que son grand-père est dans une maison de retraite, elle peut enfin vivre seule et achever ses études ; autant j'aimerais la garder auprès de moi, autant je sais combien son stage compte pour elle. Alors, cette année, je la laisse repartir pour San Antonio tandis que j'habite ici, à Austin. Et il n'est pas question que je vive ailleurs que dans la capitale du Texas.

À moins qu'elle ne me le propose, évidemment.

– Dis à ton frère que je lui souhaite bonne chance, lance-t-elle sur le seuil, déjà prête à partir. Et toi, Ridge, arrête de culpabiliser. Les musiciens ont des crises, comme les écrivains. Tu retrouveras ta muse. Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime.

Elle me sourit et s'éclipse. Moi, ça me fait grincer des dents, même si je sais bien qu'elle s'efforce de voir le bon côté des choses avec mon histoire de crise de la page blanche ; je ne peux pas m'empêcher de stresser. Je ne sais pas si c'est parce que l'avenir de Brennan dépend maintenant tellement de ces chansons ou si c'est parce que je suis complètement à sec, mais l'inspiration ne vient plus. Impossible d'écrire. Or, sans paroles sur lesquelles m'appuyer, j'ai du mal à composer. Mon téléphone vibre. Un SMS de Brennan qui vient appuyer là où ça fait mal.

BRENNAN : ÇA FAIT DES SEMAINES QUE J'ATTENDS. DIS-MOI QUE TU AS QUELQUE CHOSE.

MOI : JE SUIS DESSUS. ÇA SE PASSE BIEN, LA TOURNÉE ?

BRENNAN : OUI, MAIS RAPPELLE-MOI DE NE PAS LAISSER WARREN PLANIFIER AUTANT DE DATES LA PROCHAINE FOIS.

MOI : C'EST POURTANT COMME ÇA QUE TU TE FAIS CONNAÎTRE.

BRENNAN : QU'ON SE FAIT CONNAÎTRE TOUS LES DEUX. JE NE TE DIS PAS DE FAIRE COMME SI TU N'ÉTAIS PAS DE LA PARTIE.

MOI : JE NE PEUX PAS ÊTRE DE LA PARTIE TANT QUE JE RESTE COINCÉ DEVANT MA PAGE BLANCHE.

BRENNAN : TU DEVRAIS SORTIR PLUS SOUVENT. PROVOQUER UN DRAME INUTILE DANS TA VIE. ROMPRE AVEC MAGGIE POUR L'AMOUR DE L'ART. ELLE COMPRENDRA. LE CHAGRIN ENTRETIENT L'INSPIRATION LYRIQUE. TU N'ÉCOUTES JAMAIS DE COUNTRY ?

MOI : BONNE IDÉE. JE DIRAI À MAGGIE QUE ÇA VIENT DE TOI.

BRENNAN : RIEN DE CE QUE TU POURRAS DIRE OU FAIRE NE POUSSERA JAMAIS MAGGIE À ME HAÏR. EMBRASSE-LA DE MA PART ET REMETS-TOI À L'ÉCRITURE. NOS CARRIÈRES REPOSENT ENTIÈREMENT SUR TES ÉPAULES.

MOI : ENFOIRÉ.

BRENNAN : MONSIEUR SERAIT-IL EN COLÈRE ? PROFITES-EN POUR NOUS ÉCRIRE UNE CHANSON RAGEUSE SUR LA HAINE QUE TU PORTES À TON PETIT FRÈRE, ET ENVOIE-LA MOI. ;)

MOI : C'EST ÇA. JE TE LA DONNERAI QUAND TU AURAS DÉBARRASSÉ TON ANCIENNE CHAMBRE DU BORDEL QUE TU Y AS LAISSÉ. LA SCEUR DE BRIDGETTE POURRAIT BIEN S'Y INSTALLER LE MOIS PROCHAIN.

BRENNAN : TU CONNAIS BRANDI ?

MOI : NON. POURQUOI ?

BRENNAN : SI TU VEUX VIVRE AVEC DEUX BRIDGETTE...

MOI : OH, MERDE !

BRENNAN : EXACTEMENT. A+

Je termine la conversation avec Brennan pour enchaîner avec Warren.

MOI : ON EST BONS POUR CHERCHER D'AUTRES COLOCS. BRENNAN NE VEUT PAS ENTENDRE PARLER DE BRANDI. JE TE LAISSE L'ANNONCER À BRIDGETTE PUISQUE VOUS VOUS ENTENDEZ SI BIEN TOUS LES DEUX.

WARREN : C'EST BON, ABRUTI.

Je saute du lit en riant, puis me dirige vers les portes-fenêtres avec ma guitare. Il est presque vingt heures, elle sera sur son balcon. J'ignore ce qu'elle pense de mon attitude, mais je peux toujours essayer. Je n'ai rien à perdre.



SYDNEY

Je rythme sa musique avec mes pieds et je l'accompagne de mes propres paroles lorsqu'il s'arrête en plein milieu d'un air. Ce n'est pas dans son habitude, alors je jette un coup d'œil dans sa direction. Il lève l'index, comme pour dire *attends*, et dépose sa guitare devant lui avant de rentrer en courant dans son appartement.

Qu'est-ce qu'il fiche ?

Et puis, pourquoi je suis aussi secouée de le voir me répondre ?

Le voilà qui ressort, armé d'un papier et d'un marqueur.

Il écrit. Mais quoi donc ?

Il soulève deux feuilles et je plisse les yeux pour essayer de lire ce qu'il me montre.

Un numéro de téléphone.

Merde. Le sien ?

Comme je reste immobile plusieurs secondes, il agite les papiers, pointe un doigt dessus avant de l'orienter dans ma direction.

Il est fou. Je ne vais pas l'appeler. Je ne peux pas. Je ne peux pas faire ça à Hunter.

Le garçon secoue la tête ; ensuite, il prend une autre feuille où il inscrit un nouveau truc puis le tourne dans ma direction.

Envoie-moi un texto.

Comme je ne réagis toujours pas, il écrit autre chose.

J'ai une ?

Une question. Un SMS. Bon, ça n'a pas l'air trop grave non plus. Comme il me montre à nouveau son numéro, je sors mon téléphone et le compose. Je regarde un instant l'écran sans trop savoir quoi lui envoyer, puis je me lance :

MOI : QUELLE EST TA QUESTION ?

Il regarde son appareil et je le vois sourire quand il reçoit mon message. Il jette le papier par terre puis s'adosse à son siège pour taper. Quand mon téléphone vibre, j'hésite avant d'y jeter un œil.

LUI : TU CHANTES SOUS LA DOUCHE ?

C'est bien ce que je pensais. Il veut juste flirter. Normal pour un musicien.

MOI : JE NE SAIS PAS OÙ TU VEUX EN VENIR, MAIS SI C'EST DE LA DRAGUE, J'AI DÉJÀ QUELQU'UN. PERDS PAS TON TEMPS.

J'envoie le message et regarde le garçon lire son texte. Il rit et ça m'énerve, surtout à cause de son air tellement... *sourieur*. Ça existe ce mot ? Je ne sais pas comment le décrire autrement. On dirait que son visage entier suit les mouvements de sa bouche. Je me demande quelle expression ça lui donne de près.

LUI : JE SAIS BIEN QUE TU AS UN CHÉRI, ET JE NE SUIS PAS DU GENRE À DRAGUER COMME ÇA. JE VEUX JUSTE SAVOIR SI TU CHANTES SOUS LA DOUCHE. PARCE QUE J'ADMIRE LES GENS QUI FONT ÇA ET JE DOIS CONNAÎTRE LA RÉPONSE À CETTE QUESTION POUR SAVOIR SI JE PASSE OU NON À LA SUIVANTE.

Je lis ce long texte, non sans admirer au passage la vitesse à laquelle il tape. Les garçons ne sont pas aussi agiles que les filles en matière de frappe, mais lui répond à peu près immédiatement.

MOI : OUI, JE CHANTE SOUS LA DOUCHE. ET TOI ?

LUI : NON, PAS MOI.

MOI : COMMENT PEUX-TU ADMIRER LES GENS QUI CHANTENT SOUS LA DOUCHE SI TU N'EN FAIS PAS PARTIE ?

LUI : C'EST PEUT-ÊTRE POUR ÇA QUE J'AI DE L'ADMIRATION POUR EUX.

Cette conversation ne mène à rien.

MOI : POURQUOI CHERCHAIS-TU CE RENSEIGNEMENT VITAL ?

Il étire ses jambes, pose les pieds sur la balustrade puis me contemple quelques secondes avant de reprendre son téléphone.

LUI : JE VOUDRAIS SAVOIR COMMENT TU CHANTES LES PAROLES DE MES CHANSONS ALORS QUE JE NE LES AI PAS ENCORE ÉCRITES.

Je me sens rougir jusqu'aux oreilles. Coincée.

Il ne me quitte pas des yeux, l'air impénétrable.

Comment j'ai pu croire qu'il ne me verrait pas, assise juste en face de lui ? Je n'avais pas pensé qu'il ferait attention à moi, ou qu'il devinerait que je chantais. Jusqu'à ce soir, je croyais qu'il ne m'avait pas remarquée. J'aspire une longue bouffée d'air, je me prends à regretter d'avoir seulement échangé un regard avec lui. J'ignore pourquoi je trouve ça gênant, mais c'est comme ça. À croire que je me suis immiscée dans sa vie privée. J'ai horreur de ça.

MOI : J'AIME BIEN LES CHANSONS ET COMME J'IGNORAIS LES PAROLES DES TIENNES, J'EN AI INVENTÉ POUR MOI.

Il lit le texte puis relève la tête, l'air de ne plus rire du tout. Et je n'aime pas sa physionomie trop sérieuse. Je n'aime pas sentir mon cœur se serrer ainsi. Pas plus que son air *sourieur*. Je préférerais qu'il s'en tienne à une expression simple et sans joie, sans émotion, mais je ne suis pas certaine qu'il en soit capable.

LUI : TU VEUX BIEN ME LES ENVOYER ?

Dans tes rêves ! Jamais de la vie.

MOI : JAMAIS DE LA VIE.

LUI : S'IL TE PLAÎT ?

MOI : NON.

LUI : ALLEZ, S'IL TE PLAÎT !

MOI : HORS DE QUESTION.

LUI : COMMENT TU T'APPELLES ?

MOI : SYDNEY. ET TOI ?

LUI : RIDGE.

Ridge. Ça lui va bien. Genre musicien torturé.

MOI : DÉSOLÉE, RIDGE, JE TE JURE QUE MES PAROLES N'EN VALENT PAS LA PEINE. NE ME DIS PAS QUE T'EN AS PAS PRÉVU POUR TES CHANSONS ?

Il se remet à taper, un texte vraiment très long. Ses doigts se déplacent rapidement sur l'écran. J'en arrive à me demander s'il ne va pas m'envoyer tout un roman. Il me regarde à l'instant où mon téléphone vibre.

RIDGE : DISONS QUE JE SUIS EN PANNE D'INSPIRATION. C'EST POUR ÇA QUE J'AI VRAIMENT TRÈS ENVIE QUE TU M'ENVOIES TES PAROLES. MÊME SI TU LES TROUVES IDIOTES, JE VOUDRAIS LES LIRE. TU DOIS CONNAÎTRE À PEU PRÈS TOUTES MES CHANSONS, ALORS QUE JE NE FAIS QUE LES RÉPÉTER, SANS LES AVOIR JAMAIS JOUÉES DEVANT PERSONNE.

Comment il sait que je connais toutes ses chansons ? Je porte une main à ma joue brûlante en me rendant compte qu'il m'observait avec beaucoup plus d'attention que je n'aurais pu l'imaginer. Je dois bien être la personne la moins intuitive du monde. Et voilà qu'il se remet à taper, alors j'attends la suite.

LUI : JE VOIS BIEN COMMENT TON CORPS RÉAGIT AU SON DE MA GUITARE. TU RYTHMES AVEC TES PIEDS, TU REMUES LA TÊTE. J'AI MÊME ESSAYÉ DE TE PIÉGER EN RALENTISSANT LE RYTHME PAR-CI, PAR-LÀ POUR VOIR SI TU T'EN APERCEVRAIS, ET ÇA A TOUJOURS ÉTÉ LE CAS. TON CORPS CESSE DE RÉPONDRE QUAND JE CHANGE QUELQUE CHOSE. ET COMME TU CHANTES SOUS TA DOUCHE, ÇA VEUT SANS DOUTE DIRE QUE TU ES ASSEZ DOUÉE. ÇA SIGNIFIE CERTAINEMENT QUE TU ES CAPABLE D'ÉCRIRE DES PAROLES. DONC, JE VOUDRAIS BIEN LES CONNAÎTRE.

Je suis encore en train de lire quand arrive une autre phrase.

RIDGE : S'IL TE PLAÎT ! C'EST IMPORTANT POUR MOI.

Je prends une longue inspiration. Si je le pouvais, j'effacerais toute cette conversation. Je ne vois pas comment il peut tirer de telles conclusions alors que je ne m'étais même pas rendu compte qu'il me regardait. Dans un sens, ça devrait me soulager à l'idée qu'il ait pu lui aussi m'observer en douce. Mais, maintenant qu'il réclame les paroles que j'ai imaginées, je me sens gênée pour une tout autre raison. Bon, je chante, mais sûrement pas assez bien pour jouer les professionnelles. Ma passion se cantonne à la musique en soi, je ne prétends pas du tout pousser jusqu'à son interprétation. Et j'ai beau aimer inventer des paroles, je ne les ai jamais montrées à personne. Ça me paraît trop intime. À la limite, j'aurais préféré qu'il essaie bêtement de me draguer.

Je sursaute quand mon téléphone vibre à nouveau.

RIDGE : D'ACCORD, ON VA FAIRE AUTRE CHOSE. TU CHOISIS UNE DE MES CHANSONS ET TU M'ENVOIES JUSTE CES PAROLES-LÀ. APRÈS, JE TE FICHE LA PAIX. SURTOUT SI ELLES SONT NULLES.

Là, j'éclate de rire. Puis grince des dents. Il ne va plus me lâcher. Je suis bonne pour changer de numéro.

RIDGE : J'AI TES COORDONNÉES, SYDNEY. JE NE VAIS PAS LAISSER TOMBER TANT QUE TU NE M'AURAS PAS ENVOYÉ AU MOINS UNE CHANSON.

La vache. Il confirme.

RIDGE : ET JE SAIS AUSSI OÙ TU HABITES. JE SUIS PRÊT À VENIR TE SUPPLIER À GENOUX DEVANT TA PORTE.

Ouille !

MOI : BON. ARRÊTE AVEC TES MENACES GLAUQUES. UNE CHANSON. MAIS IL VA FALLOIR QUE TU LA REJOUES PENDANT QUE J'ÉCRIS LES PAROLES PARCE QUE JE NE LES AI JAMAIS MISES SUR PAPIER.

RIDGE : PAS DE SOUCI. QUELLE CHANSON ? JE TE LA JOUE TOUT DE SUITE.

MOI : COMMENT VEUX-TU QUE JE TE LE DISE ? JE NE SAIS PAS LES TITRES QUE TU LEUR AS DONNÉ.

RIDGE : SÛR, MOI NON PLUS, D'AILLEURS. LÈVE LA MAIN QUAND J'ARRIVERAI À CELLE QUE TU VEUX.

Là-dessus, il repose son téléphone, soulève sa guitare et se met à jouer. Ce n'est pas celle que j'ai choisie, alors je fais non de la tête. Il passe à une autre et je continue à refuser jusqu'à ce qu'on tombe sur l'un de mes accords préférés. Je lève la main et il sourit puis reprend l'air au début.

Je saisis mon cahier et un stylo et commence à écrire les paroles que j'avais imaginées.

Il doit rejouer trois fois la chanson avant que je parvienne à toutes les transcrire. La nuit est presque tombée, maintenant, j'ai du mal à me relire, alors j'ouvre mon téléphone.

MOI : IL EST TARD, JE N'ARRIVE PLUS À LIRE. JE RENTRE ET JE T'ENVOIE LE TEXTO, MAIS IL FAUT ME PROMETTRE DE NE PAS M'EN REDEMANDER.

L'écran de son téléphone illumine son sourire ; il hoche la tête dans ma direction, récupère sa guitare et regagne son appartement.

Rentrée dans ma chambre, je m'assieds sur le lit en me demandant s'il n'est pas trop tard pour que je change d'avis. J'ai l'impression que cette conversation vient de gâcher mes

soirées tranquilles sur le balcon. Jamais je ne pourrai ressortir l'écouter jouer. Je préférais l'époque où je croyais qu'il ne m'avait pas vue. J'avais l'impression de m'offrir un concert pour moi toute seule. Désormais, je sentirai beaucoup trop sa présence pour l'écouter sans arrière-pensée. Je lui en veux d'avoir gâché mon plaisir.

C'est à regret que je lui expédie mes paroles, après quoi j'éteins mon téléphone que j'abandonne sur mon lit en essayant d'oublier ce qui vient de se passer.



RIDGE

Putain. Elle est douée ! Archi douée. Brennan va adorer. Bon, si jamais il accepte ses paroles, il va falloir qu'elle signe un contrat et elle devra toucher des droits. Mais ça en vaut la peine, surtout si ses autres chansons sont aussi bonnes.

L'ennui, c'est que je me demande si elle va accepter. Visiblement, elle n'a aucune conscience de son talent. Ça m'est égal, je me demande seulement comment la persuader de m'en envoyer davantage. Ou mieux : de venir écrire avec moi. Je suppose que son petit ami ne sera pas d'accord. Je n'ai jamais vu un pareil bâtard ; surtout après la scène à laquelle j'ai assisté cette nuit. Il fait vraiment n'importe quoi, c'est incroyable ! Je le vois qui sort sur le balcon pour embrasser Sydney, qui la câline sur son transat avec toute la tendresse du monde. Et, dès qu'elle a le dos tourné, le voilà qui ressort avec l'autre fille. Sydney devait être sous sa douche à ce moment-là, parce que ces deux abrutis se sont précipités comme s'ils n'avaient que quelques minutes devant eux ; et la fille qui vous enveloppe le mec de ses jambes et le couvre de baisers à une vitesse record. C'était pas la première fois que ça arrivait. En fait, j'ai assisté à cette scène plus souvent que je ne saurais le dire.

C'est vraiment pas mon rôle d'avertir Sydney que le type avec qui elle sort se tape sa coloc. D'autant que nous ne communiquons que par SMS. Mais si Maggie me trompait comme ça, je voudrais en être informé. Seulement, je ne connais pas assez Sydney pour lui

dire un truc pareil. En plus, c'est souvent celui qui annonce la nouvelle qui prend tout. Surtout si la personne trompée ne veut pas ouvrir les yeux. Je pourrais lui envoyer un message anonyme, mais son blaireau de petit ami serait encore capable de s'en sortir.

Je ne vais rien faire pour le moment. C'est pas mon rôle et, tant que je ne la connaîtrai pas mieux, je ne pourrai pas lui demander de me croire sur parole. Mon téléphone vibre dans ma poche, je le sors dans l'espoir que ce soit Sydney qui ait décidé de m'envoyer d'autres paroles, mais le texto vient de Maggie.

MAGGIE : PRESQUE ARRIVÉE. ON SE VOIT DANS QUINZE JOURS.

MOI : JE NE T'AI PAS DEMANDÉ DE M'AVERTIR QUAND TU SERAIS PRESQUE ARRIVÉE MAIS UNE FOIS À LA MAISON. ET ARRÊTE D'ENVOYER DES SMS EN CONDUISANT.

MAGGIE : D'ACCORD.

MOI : ARRÊTE !

MAGGIE : D'ACCORD.

Je jette le téléphone sur le lit pour ne pas lui répondre. Inutile de lui donner une occasion supplémentaire. Je vais me chercher une bière dans la cuisine puis m'assieds sur le canapé à côté d'un Warren dans le coaltar. J'attrape la télécommande pour voir ce qu'il regardait.

Du porno.

Tu m'étonnes. Je m'apprête à changer de chaîne, mais il m'arrache la télécommande des mains.

– C'est ma soirée.

Je ne sais pas si c'est lui ou Bridgette qui a décidé qu'on devrait se répartir la télé, mais c'était une très mauvaise idée. D'autant que je ne sais jamais quand arrive mon tour. Même si, en principe, on est dans mon appartement. J'ai de la chance quand l'un ou l'autre paie son loyer tous les trimestres. J'ai accepté parce que Warren est mon meilleur ami depuis le lycée, quant à Bridgette... elle est trop radine pour que j'envisage d'aborder le sujet avec elle. Je n'y ai pas fait allusion une fois depuis que Brennan l'a laissée s'installer ici, il y a six mois. Je n'ai pas trop besoin d'argent en ce moment, grâce à mon boulot et à mes parts que mon frère me verse régulièrement. Alors, j'ai laissé tomber. Je ne sais toujours pas où Warren a rencontré cette fille ni ce qui les réunit vraiment, mais même si leur relation n'a rien de sexuel, il tient visiblement à elle. J'ignore comment ou pourquoi, dans la mesure où elle ne semble posséder aucune autre qualité que sa plastique.

Et, bien sûr, à l'instant où cette pensée me traverse l'esprit, ça me rappelle les paroles de Maggie apprenant que Bridgette venait s'installer chez nous :

– Ça n'a pas d'importance. Le pire qui pourrait m'arriver, c'est que tu me trahisses. Car je serais alors obligée de rompre avec toi et là, ton cœur se briserait et on serait tous les deux malheureux à en mourir, et tu serais tellement déprimé que tu ne t'en remettrais jamais. Alors, si tu tiens absolument à me tromper, arrange-toi pour que ce soit le meilleur coup de ta vie, car ce serait aussi le dernier.

Elle n'a pas besoin de s'inquiéter, je ne risque pas de la tromper, mais le scénario qu'elle m'a décrit aurait suffi à m'empêcher de jamais regarder Bridgette dans son uniforme.

Comment mes idées ont-elles pu dériver si loin ?

C'est bien pour cette raison que je fais cette crise de la page blanche ; je n'arrive pas à me concentrer sur les sujets importants, ces jours-ci. Je regagne ma chambre pour y recopier les paroles que Sydney m'a envoyées et je commence à les placer sur ma musique. J'ai envie de lui dire ce que j'en pense, mais je n'en fais rien. Je pense que je ferais mieux de la laisser mijoter encore un peu. Je sais combien il est éprouvant d'envoyer une œuvre à quelqu'un pour ensuite attendre son jugement. Si je la fais languir assez longtemps avant de lui dire à quel point elle est brillante, qui sait si elle ne mourra pas d'impatience de m'en envoyer davantage ?

C'est peut-être un peu cruel, mais elle ne se doute pas à quel point j'ai besoin d'elle. Maintenant que je suis certain d'avoir trouvé ma muse, je dois m'arranger pour qu'elle ne me glisse pas entre les doigts.



SYDNEY

S'il n'a pas aimé, le moins qu'il pouvait faire était de me remercier. Bon, ça ne devrait pas me déranger, mais c'est pourtant le cas. Surtout parce que je ne voulais pas les lui envoyer. Je n'attendais pas des compliments de sa part, seulement il a tellement insisté que ça m'énerve maintenant de constater à quel point il s'en fiche.

En plus, il n'est pas ressorti sur son balcon depuis près d'une semaine. J'ai souvent été tentée de lui envoyer un texto à ce sujet mais, si je le fais, j'aurai l'air d'attacher de l'importance à ce qu'il pense de mes paroles. Je n'ai pas envie d'en faire un plat. Pourtant, je suis tellement déçue que ça prouve à quel point j'y attache effectivement de l'importance. Ça m'exaspère. En même temps, ça serait plutôt génial de se dire qu'on a participé à une chanson...

– Le déjeuner devrait arriver bientôt, annonce Tori. Je vais sortir les vêtements du séchoir.

Alors qu'elle ouvre la porte d'entrée, je crois percevoir à l'extérieur le bruit familier de la guitare. Elle referme derrière elle et, sans tenir compte de mon désir de l'ignorer, je me précipite dans ma chambre et me glisse en douce sur le balcon, mes livres à la main. Pour peu que je m'installe profondément dans mon transat, il ne remarquera peut-être même pas ma présence.

Seulement voilà, il regarde droit dans ma direction dès que je mets le nez dehors. Il ne m'accueille pas d'un sourire ni même d'un mouvement de la tête quand je m'assieds. Il continue de jouer et, tout d'un coup, j'ai envie de savoir s'il ne va pas faire comme si notre conversation de la semaine dernière n'avait jamais eu lieu.

Il joue ses chansons habituelles et, en quelques minutes, j'oublie ma gêne à l'idée qu'il ait pu trouver mes paroles stupides. Je l'avais prévenu.

J'achève mon travail alors qu'il joue toujours, ferme mes livres et m'allonge les yeux clos. Au début, tout va bien, jusqu'à ce qu'il se mette à jouer notre chanson. En plein milieu, il marque une pause, mais je refuse d'ouvrir les paupières. Il se remet à jouer à l'instant où mon téléphone vibre pour m'annoncer l'arrivée d'un SMS.

RIDGE : TU NE CHANTES PAS.

Je le regarde, il me sourit. Puis il rebaisse les yeux vers sa guitare, se concentre sur ses mains et achève la chanson. Après quoi, il reprend son téléphone.

RIDGE : TU VEUX SAVOIR COMMENT J'AI TROUVÉ TES PAROLES ?

MOI : NON, JE SAIS TRÈS BIEN CE QUE TU EN PENSES. PAS DE SOUCI. JE T'AVAIS BIEN DIT QU'ELLES ÉTAIENT IDIOTES.

RIDGE : DÉSOLÉ POUR MON SILENCE. JE ME SUIS ABSENTÉ QUELQUES JOURS. URGENCE FAMILIALE.

Je ne sais pas s'il dit la vérité mais, quelque part, ça me rassure un peu. Au moins, il n'avait pas quitté son balcon à cause de moi.

MOI : TOUT VA BIEN ?

RIDGE : OUAIS.

MOI : BON.

RIDGE : JE NE TE DEMANDERAI ÇA QU'UNE FOIS, SYDNEY. TU ES PRÊTE ?

MOI : ARRÊTE ÇA ! J'ÉTEINS MON TÉLÉPHONE.

RIDGE : JE SAIS OÙ TU HABITES.

MOI : ET ALORS ?

RIDGE : JE N'Y CROIS PAS. CES PAROLES, TU NE TE RENDS PAS COMPTE COMME ELLES COLLENT PARFAITEMENT À LA CHANSON. COMMENT ELLES TE VIENNENT À L'ESPRIT ? TU NE VOIS PAS QUE TU DOIS LES LAISSER S'EXPRIMER ? NE LES RETIENS PAS. TU NE RENDS PAS SERVICE AU MONDE AVEC TA MODESTIE. JE SAIS QUE J'AVAIS ACCEPTÉ DE NE PAS T'EN DEMANDER D'AUTRES, MAIS C'ÉTAIT PARCE QUE JE NE M'ATTENDAIS PAS À CE QUE TU M'AS ENVOYÉ. IL M'EN FAUT D'AUTRES. ENCORE, ENCORE, ENCORE.

Je pousse un énorme soupir. Jusque-là, je ne m'étais pas rendu compte que j'attachais une telle importance à son avis. Mais je ne peux pas le regarder, alors je reste les yeux fixés sur mon téléphone, même si j'ai fini de lire son message. Je ne lui réponds pas parce que je savoure encore ses compliments. S'il avait dit qu'il aimait, j'aurais accepté son avis avec soulagement et j'aurais continué. Mais les mots qu'il m'a envoyés s'empilent comme un escalier, l'un par-dessus l'autre, et chaque compliment me donne l'impression de franchir une marche menant au sommet de ce fichu monde.

Et puis merde. Je crois que ce texto me donne juste le courage de lui envoyer une autre chanson. Je ne me serais jamais cru capable de ça.

– Le déjeuner est servi, m'annonce Tori. Tu veux manger dehors ?

Je cache mon téléphone de justesse.

– Euh... oui, d'accord.

Elle apporte tout sur le balcon.

– Je n'avais jamais bien regardé ce type, observe-t-elle en désignant Ridge à sa guitare. Mais dis donc... Il est craquant, pourtant je n'aime pas vraiment les blonds...

– Il n'est pas blond, il est brun.

– Non, ça, c'est blond. Foncé, si tu veux. Mais j'aime bien ces longues mèches et, avec un corps pareil, il peut se passer de cheveux noirs.

Elle prend une bouteille et s'assied dans l'autre transat, sans quitter Ridge des yeux.

– Bon, je fais peut-être la difficile, ajoute-t-elle. Qu'est-ce que j'en ai à fiche de la couleur de ses cheveux ? De toute façon, ils seront noirs quand j'y mettrai les mains.

Je n'ai pas encore répondu à son texto, mais ça n'a pas l'air de le troubler. Il regarde ses mains quand il joue, et ne fait pas attention à nous.

– Je me demande s'il a quelqu'un. J'aimerais bien connaître ses autres talents.

Ça, je l'ignore totalement, mais le ton de Tori me soulève le cœur. Cette fille est incroyablement jolie, elle n'a pas besoin de beaucoup de temps pour convaincre. Question mecs, elle peut avoir qui elle veut quand elle veut. Mais, jusqu'ici, ça ne m'avait jamais trop dérangée.

– Tu ne vas pas sortir avec un musicien !

Je dis ça comme si j'avais assez d'expérience dans ce domaine pour pouvoir lui donner mon avis. Et j'en rajoute :

– En plus, je suis sûre que Ridge a une copine. J'ai vu une fille sur sa terrasse il n'y a pas longtemps.

Ce n'est pas vraiment un mensonge. J'en ai bien vu une, une fois.

– Tu connais son prénom ? me demande Tori l'air soupçonneux. Comment ça se fait ?

Je hausse les épaules. Comme si ça avait de l'importance !

– Il cherchait des paroles pour une chanson la semaine dernière, alors je lui en ai envoyé.

Elle se redresse sur son transat.

– Tu as son numéro de téléphone ?

Tout d'un coup, je me sens sur la défensive. Je n'aime pas le ton accusateur de sa voix.

– Calme-toi, Tori. Je n'ai fait que lui envoyer quelques paroles.

Elle se met à rire.

– T'inquiète, Syd. Même si tu tiens à Hunter, tu serais folle de ne pas profiter de la situation.

Je lève les yeux au ciel.

– Tu sais que je ne ferais jamais ça à Hunter.

– Ouais, marmonne-t-elle en s'adossant à son siège. Je sais.

Nous regardons ensemble Ridge terminer sa chanson. Il saisit son téléphone, tape quelques mots puis reprend sa guitare au moment où j'entends une vibration sur le mien, et il se met à jouer autre chose.

Tori tend la main et j'interviens de justesse pour l'empêcher de lire le message la première.

– C'est de lui, je parie ! lance-t-elle.

RIDGE : DÈS QUE BARBIE EST PARTIE, TU M'ENVOIES DES PAROLES.

Je serre les dents. Pas question de laisser Tori lire ce texto. D'abord parce que Ridge l'insulte, ensuite parce qu'elle l'interpréterait de travers. Je l'efface et j'éteins mon téléphone au cas où elle voudrait me l'arracher des mains.

– Tu flirtes, me lance-t-elle avec un petit sourire.

Ramassant son assiette vide, elle se lève.

– Bons sextos.

Parce qu'elle croit que je pourrais faire ça à Hunter ? Il va falloir que je mette les choses au point, mais plus tard. Pour le moment, je reprends mon cahier, je l'ouvre à la page des paroles de la chanson qu'il est en train de jouer, je les copie sur le clavier et je les lui envoie, avant de me dépêcher de rentrer.

– C'était délicieux, dis-je en déposant mon assiette dans l'évier. Je crois que c'est mon restau italien préféré de tout Austin.

Je me laisse tomber sur le canapé à côté de Tori en prenant un air dégagé, comme si je me fichais qu'elle me croie capable de tromper Hunter. Plus j'essaierai de me défendre, moins elle risque de me croire.

– Ça me rappelle quelque chose, reprend-elle. Il s'est passé un drôle de truc, l'autre jour, dans ce restaurant italien. Je déjeunais avec... maman, sur la terrasse. Notre serveur nous proposait un dessert quand, tout d'un coup, une voiture de flics s'arrête au coin de la rue, toutes sirènes hurlantes...

Je retiens mon souffle, terrifiée à l'idée que je connais déjà la fin de l'histoire.

Je n'y crois pas ! Hunter a dit qu'il était avec un collègue. Ce serait une coïncidence extraordinaire qu'ils se soient trouvés en même temps dans le même restaurant.

Mais pourquoi ne pas avouer qu'ils déjeunaient ensemble ?

Je sens mon estomac se retourner. Je vais être malade.

Comment ont-ils pu...

– Syd ? Ça va ? me demande Tori l'air franchement inquiet. On dirait que tu vas vomir.

Incapable de lui répondre sur le moment ni de la regarder, je porte la main à ma bouche et je la sens trembler contre mes lèvres.

Pourquoi auraient-ils déjeuné ensemble sans me le dire ? Ils ne vont jamais nulle part sans moi. Ils n'ont aucune raison pour ça, sauf s'ils préparent quelque chose.

S'ils préparent quelque chose.

Oh !

Minute.

J'appuie la paume sur mon front, hoche la tête. J'ai l'impression de me retrouver au moment le plus bête de mes presque vingt-deux années d'existence. Évidemment. Évidemment qu'ils cachent quelque chose ! Samedi, c'est mon anniversaire.

Non seulement je me sens complètement idiote d'avoir cru qu'ils pouvaient me faire une chose pareille mais j'éprouve aussi un énorme sentiment de culpabilité.

– Ça va ? demande Tori.

– Oui.

Inutile de préciser que je sais qu'elle était avec Hunter. Ça ne ferait que gâcher leur surprise.

– Je crois que ces plats italiens m'écoeurent un peu, dis-je pour m'excuser. Je reviens.

Je me rends dans ma chambre et m'assieds au bord du lit pour reprendre mes esprits. Je m'en veux terriblement. Jamais ni l'un ni l'autre ne m'auraient fait ce dont je les ai crus coupables un instant.



RIDGE

J'espérais que la première série de paroles ne serait pas un simple coup de chance mais, après avoir vu la deuxième qu'elle m'a envoyée, j'écris à Brennan. Je ne peux pas lui cacher plus longtemps l'existence de Sydney.

MOI : JE VAIS T'ENVOYER DEUX CHANSONS. PAS BESOIN DE ME DIRE CE QUE TU EN PENSES, PARCE QUE JE SAIS QUE TU VAS ADORER. ALORS, ON PASSE À L'ÉTAPE SUIVANTE, IL FAUDRAIT QUE TU M'AIDES À RÉSOUDRE UN PETIT PROBLÈME.

BRENNAN : MERDE, JE PLAISANTAIS, POUR MAGGIE. TU NE L'AS QUAND MÊME PAS LÂCHÉE POUR RETROUVER L'INSPIRATION !

MOI : ATTENDS, JE NE RIGOLE PAS. J'AI RENCONTRÉ UNE FILLE QUI N'A DÛ ARRIVER SUR TERRE QUE POUR NOUS DEUX.

BRENNAN : DÉSOLÉ, JE NE JOUE PAS À CE GENRE DE TRUC. MÊME SI TU N'ÉTAIS PAS MON FRÈRE...

MOI : ARRÊTE TES CONNERIES, BRENNAN. JE PARLE DE SES PAROLES. ELLES SONT PARFAITES. ET ÇA LUI VIENT TOUT SEUL. ON A BESOIN D'ELLE. JE N'ARRIVE PLUS À ÉCRIRE DE TELLES CHANSONS DEPUIS... DEPUIS TOUJOURS. SES PAROLES SONT PARFAITES, IL FAUT QUE TU LES REGARDES, PARCE QUE ÇA ME RENDRAIT BIEN SERVICE SI ELLES TE PLAISAIENT ET QUE TU ACCEPTAIS DE LES LUI ACHETER.

BRENNAN : ET PUIS QUOI ENCORE ? ON NE VA PAS ENGAGER QUELQU'UN POUR ÉCRIRE NOS TEXTES. ELLE VOUDRA UN POURCENTAGE. EN PLUS DES MUSICIENS ET DE NOUS DEUX, ÇA NE SERA PLUS RENTABLE.

MOI : LIS D'ABORD LE MAIL QUE JE VIENS DE T'ENVOYER. ENSUITE ON EN REPARLE.

Je fais les cent pas, pour laisser à mon frère le temps de jeter un œil sur ce que je viens de lui envoyer. Je transpire et j'ai le cœur qui bat, bien qu'il ne fasse pas très chaud dans cette pièce. Je ne supporterai pas qu'il me réponde non parce que, sans elle, je crains de passer encore six mois devant un mur de béton.

Au bout de quelques minutes, j'entends une vibration et je me jette sur mon lit pour ouvrir mon téléphone.

BRENNAN : D'ACCORD. TÂCHE DE SAVOIR CE QU'ELLE RÉCLAME ET DIS-LE MOI VITE.

Je souris, lance l'appareil en l'air. J'ai envie de crier de joie. Le temps de me calmer un peu, et je lui prépare un message. Je ne voudrais pas lui faire peur.

MOI : ON POURRAIT SE PARLER ? J'AI UNE PROPOSITION À TE FAIRE. N'AIE PAS PEUR, ÇA TOURNE JUSTE AUTOUR DE LA MUSIQUE.

SYDNEY : D'ACCORD. JE NE SUIS PAS TROP PRESSÉE, J'AI UN PEU LE TRAC, TU VEUX QUE JE TE RAPPELLE QUAND JE SORS DU BOULOT ?

MOI : DU BOULOT ?

SYDNEY : OUI. LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMPUS. EN GÉNÉRAL JE BOSSE LE MATIN, SAUF CE WEEK-END.

MOI : OH ! J'AVAIS PAS REMARQUÉ ! EN GÉNÉRAL, JE NE ME LÈVE QU'EN DÉBUT D'APRÈS-MIDI.

SYDNEY : ALORS TU VEUX QUE JE T'APPELLE DÈS QUE JE RENTRE CHEZ MOI ?

MOI : UN TEXTO, ÇA IRA. TU CROIS QU'ON POURRA SE RENCONTRER CE WEEK-END ?

SYDNEY : SANS DOUTE, MAIS JE VAIS DEVOIR EN PARLER À MON COPAIN. JE N'AI PAS ENVIE QU'IL S'EN APERÇOIVE TOUT SEUL ET CROIE QU'ON FAIT AUTRE CHOSE QUE DE LA MUSIQUE.

MOI : ÇA MARCHE.

SYDNEY : SI TU VEUX, TU N'AS QU'À VENIR À MA SOIRÉE D'ANNIVERSAIRE DEMAIN. ÇA SERA PLUS FACILE, PARCE QU'IL SERA LÀ.

MOI : C'EST TON ANNIVERSAIRE, DEMAIN ? JE SERAI CONTENT DE TE LE SOUHAITER. À QUELLE HEURE ?

SYDNEY : JE NE SAIS PAS TROP. EN PRINCIPE, C'EST UNE SURPRISE. JE T'ENVERRAI UN TEXTO DÈS QUE J'EN SAURAI PLUS.

MOI : ÇA ME VA.

Franchement, je n'aime pas l'idée que son copain puisse être là. Je préférerais discuter avec elle en tête à tête, parce que je ne sais pas encore trop si je dois lui dire ce qui se passe entre ce connard et sa coloc. En même temps, il faudrait qu'elle accepte de m'aider avant de se retrouver en loques, alors peut-être que mon silence est un peu égoïste. J'admire le fait qu'elle veuille se montrer si honnête envers lui alors qu'il ne le mérite pas. Ça me fait penser que je devrais prévenir Maggie ; jusque-là, cette idée ne m'était pas venue à l'esprit. Mais on ne sait jamais.

MOI : SALUT. COMMENT VA MON AMOUREUSE ?

MAGGIE : J'AI TROP DE BOULOT. CETTE THÈSE ME PREND LA TÊTE. ET MON AMOUREUX ?

MOI : BIEN. TRÈS BIEN, MÊME. JE CROIS QU'AVEC BRENNAN, ON A TROUVÉ QUELQU'UN POUR ÉCRIRE NOS PAROLES. ELLE EST TRÈS DOUÉE ET J'AI DÉJÀ FINI PRESQUE DEUX CHANSONS DEPUIS TON DÉPART.

MAGGIE : C'EST GÉNIAL ! J'AI HÂTE DE LES LIRE. ON SE VOIT CE WEEK-END ?

MOI : TU VIENS OU C'EST MOI ?

MAGGIE : JE VIENS CHEZ TOI. IL FAUT QUE JE PASSE À LA MAISON DE RETRAITE. JE T'AIME.

MOI : MOI AUSSI. N'OUBLIE PAS NOTRE VIDÉO CHAT DE CE SOIR.

MAGGIE : TU SAIS BIEN QUE JE NE L'OUBLIERAI JAMAIS. J'AI DÉJÀ CHOISI MA TENUE.

MOI : PAS DRÔLE COMME PLAISANTERIE. TU SAIS QUE JE N'AIME PAS TE VOIR HABILLÉE.

MAGGIE : ;)

Encore huit heures.

J'ai faim.

Je lâche le téléphone, vais ouvrir la porte de la chambre, m'avance et voilà que toutes mes conneries entassées devant s'effondrent sur moi. D'abord la lampe, puis la table sur laquelle elle était posée, puis l'autre table et tout le reste de la pile qui s'amoncelait dessus.

Sérieux, Warren !

Ça devient n'importe quoi, ses farces. J'appuie le bras sur le canapé adossé à ma porte, le repousse dans le salon et saute par-dessus avant de courir vers la cuisine.

J'étale soigneusement du dentifrice sur un Oreo, je replace dessus l'autre biscuit et serre un bon coup, puis je le range au sommet du paquet de biscuits et le referme juste au moment où mon téléphone vibre.

SYDNEY : JE SUIS AU BOULOT. TU PEUX ME RENDRE UN SERVICE ?

Elle ne se doute pas du nombre de services que je suis prêt à lui rendre. Je suis complètement à sa merci.

MOI : LEQUEL ?

SYDNEY : TU PEUX SORTIR SUR TON BALCON ET ME DIRE S'IL SE PASSE QUELQUE CHOSE DE BIZARRE DANS MON APPARTEMENT ?

Zut. Et si elle savait ? Elle veut que je lui dise ? Bon, c'est très égoïste de ma part, mais je n'ai aucune envie de l'avertir pour son petit ami avant d'avoir pu lui parler des paroles de nos chansons.

MOI : D'ACCORD. ATTENDS.

Je sors sur le balcon, je jette un coup d'œil à l'immeuble d'en face. Je ne vois rien d'anormal, mais il fait presque nuit, alors on ne distingue pas grand-chose. Je ne sais pas trop ce qu'elle attend de moi, aussi je reste plutôt évasif dans ma réponse.

MOI : ÇA M'A L'AIR TRANQUILLE.

SYDNEY : VRAIMENT ? LES VOLETS SONT OUVERTS ? TU NE VOIS PERSONNE ?

Je regarde encore. Les volets sont ouverts mais la seule chose que je distingue, c'est la lueur d'un écran de télé.

MOI : ON DIRAIT QU'IL N'Y A PERSONNE. TU NE FÊTES PAS TON ANNIVERSAIRE CE SOIR ?

SYDNEY : C'EST CE QUE JE CROYAIS. JE NE CAPTE PLUS RIEN.

Je perçois un mouvement derrière une fenêtre et je vois la coloc entrer dans le salon, suivie de près par le petit ami de Sydney ; tous deux s'assoient sur le canapé mais je n'aperçois que leurs pieds.

MOI : ATTENDS. TON COPAIN ET TA COLOC VIENNENT DE S'ASSEOIR SUR LE CANAPÉ.

SYDNEY : D'ACCORD. DÉSOLÉE DE T'AVOIR DÉRANGÉ.

MOI : ATTENDS. QU'EST-CE QU'ON FAIT CE SOIR ? TU DONNES TOUJOURS TA PETITE FÊTE ?

SYDNEY : JE NE SAIS PAS. HUNTER DIT QU'IL M'EMMÈNE DÎNER DÈS MON RETOUR DE MON BOULOT, MAIS J'AI EU L'IMPRESSION QU'IL MENTAIT. J'AI APPRIS QU'IL AVAIT DÉJEUNÉ AVEC TORI IL Y A DEUX SEMAINES, SAUF QU'ILS NE SAVENT PAS QUE JE SAIS. VISIBLEMENT, ILS PRÉPARAIENT QUELQUE CHOSE, ET JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT UNE FÊTE. NORMALEMENT, ÇA AURAIT DÛ SE PASSER CE SOIR.

Elle a donc bel et bien capté qu'ils mentaient, mais elle a cru qu'ils s'étaient réunis pour lui préparer une surprise. Les enfoirés. Je ne connais pas ce type, mais j'ai bien envie de lui casser la gueule.

Elle qui voulait fêter son anniversaire ! Je ne vais tout de même pas lui annoncer ça en guise de cadeau... dans un soupir, je décide de demander son avis à Maggie.

MOI : QUESTION. TU ES OCCUPÉE, LÀ ?

MAGGIE : NON. VAS-Y.

MOI : SI C'ÉTAIT TON ANNIVERSAIRE ET QUE QUELQU'UN DÉCOUVRAIT QUE JE TE TROMPAIS, TU VOUDRAIS L'APPRENDRE IMMÉDIATEMENT ? OU TU PRÉFÉRERAS QUE CETTE PERSONNE ATTENDE UN AUTRE JOUR POUR T'AVERTIR ?

MAGGIE : SI C'EST UNE QUESTION EN L'AIR, JE VAIS TE TUER AVANT DE MOURIR D'UNE CRISE CARDIAQUE. SI CE N'EST PAS UNE QUESTION EN L'AIR, JE VAIS TE TUER AVANT DE MOURIR D'UNE CRISE CARDIAQUE.

MOI : TU N'AS RIEN À VOIR LÀ-DEDANS, C'EST PAS TON ANNIVERSAIRE. ;)

MAGGIE : ALORS, QUI TROMPE QUI ?

MOI : C'EST L'ANNIVERSAIRE DE SYDNEY. TU SAIS, LA FILLE QUI ÉCRIT CES PAROLES DE CHANSONS. J'AI DÉCOUVERT QUE SON PETIT AMI LA TROMPAIT, ET IL VA BIEN falloir QUE JE LE LUI DISE PARCE QU'ELLE COMMENCE À SE DOUTER DE QUELQUE CHOSE.

MAGGIE : JE N'AIMERAI PAS ÊTRE À TA PLACE. MAIS SI ELLE SE DOUTE DE QUELQUE CHOSE, TU DOIS LUI DIRE, RIDGE. SINON, TU MENS PAR OMISSION.

MOI : BEUH ! JE ME DOUTAIS QUE TU ALLAIS DIRE ÇA.

MAGGIE : BONNE CHANCE. JE TE TUE QUAND MÊME LE WEEK-END PROCHAIN.

Je me rassieds sur le lit et commence à taper un texto à Sydney.

MOI : JE NE SAIS PAS TROP COMMENT TE DIRE ÇA. TU N'ES PAS EN TRAIN DE CONDUIRE, AU MOINS ?

SYDNEY : OH FLÛTE ! IL Y A DÉJÀ DES GENS CHEZ MOI ? BEAUCOUP ?

MOI : NON, PERSONNE, SAUF DEUX. MAIS D'ABORD, JE M'EXCUSE DE NE PAS T'AVOIR PRÉVENUE PLUS TÔT. JE NE SAVAIS PAS COMMENT LE DIRE, PARCE QU'ON NE SE CONNAÎT PAS BIEN. ENSUITE, JE REGRETTE DE TE FAIRE ÇA LE JOUR DE TON ANNIVERSAIRE, MAIS C'EST DÉJÀ TROP NUL D'AVOIR ATTENDU SI LONGTEMPS. ENFIN, JE REGRETTE QUE TU L'APPRENES PAR TEXTO, SAUF QUE JE NE VEUX PAS QUE TU RETOURNES DANS TON APPARTEMENT SANS SAVOIR LA VÉRITÉ.

SYDNEY : TU ME FAIS PEUR, RIDGE.

MOI : JE VEUX JUSTE T'OUVRIER LES YEUX. DEPUIS UN MOMENT, IL SE PASSE DES CHOSSES ENTRE TA COLOC ET TON PETIT AMI.

J'appuie sur Envoi et je ferme les yeux. Je lui gâche complètement son anniversaire. Et aussi les jours à venir.

SYDNEY : RIDGE, ILS ÉTAIENT DÉJÀ AMIS QUAND J'AI FAIT LA CONNAISSANCE DE HUNTER. TU AS DÛ MAL COMPRENDRE.

MOI : TU AS DÉJÀ VU DES AMIS ASSIS L'UN SUR L'AUTRE ET QUI SE PLONGENT LA LANGUE DANS LA GORGE ? DÉSOLÉ, MAIS J'AI TRÈS BIEN COMPRIS. ET ÇA DURE DEPUIS DES SEMAINES. J'AI L'IMPRESSION QU'ILS SORTENT

SUR LE BALCON QUAND TU ES SOUS TA DOUCHE, PARCE QUE ÇA NE DURE JAMAIS LONGTEMPS. MAIS ÇA ARRIVE SOUVENT.

SYDNEY : ALORS POURQUOI TU NE L'AS PAS DIT DÈS QU'ON S'EST MIS À ÉCHANGER DES TEXTOS ?

MOI : TU CROIS QUE C'EST FACILE D'ANNONCER ÇA À QUELQU'UN ? TU CROIS QU'IL EXISTE UN MOMENT IDÉAL ? JE LE FAIS MAINTENANT CAR J'AI VU QUE TU COMMENÇAIS À T'EN DOUTER, VOILÀ TOUT.

SYDNEY : RASSURE-MOI : C'EST UNE PLAISANTERIE DE MAUVAIS GOÛT ? PARCE QUE TU NE TE RENDS PAS COMPTE DE CE QUE ÇA ME FAIT.

MOI : DÉSOLÉ, JE T'ASSURE.

J'attends patiemment une réponse. Elle n'arrive pas. J'ai presque envie d'insister et puis je me dis que Sydney a peut-être besoin d'un peu de temps pour digérer la nouvelle.

Je suis vraiment trop débile. Maintenant, elle va m'en vouloir à mort et moi, je pourrai tirer un trait sur les chansons.

Ma porte s'ouvre sur Warren qui entre en trombe et me jette un cookie à la figure. J'ai juste le temps de plonger pour éviter le gâteau qui va s'écraser sur la tête de lit.

– Connard ! me lance Warren.

Il fait volte-face, sort et claque la porte derrière lui.



SYDNEY

Je dois être en état de choc. Comment la journée a-t-elle pu tourner ainsi ? Comment peut-on perdre d'un seul coup sa meilleure amie, son copain, son sac et son toit, pour se retrouver le cœur brisé, nue sous une douche inconnue, le regard perdu sur le mur depuis une demi-heure ? Je jure que si ce n'est qu'un canular pour mon anniversaire, je n'adresse plus jamais la parole à personne. Jamais de la vie.

Seulement voilà, ce n'est pas un canular, je le sais bien. Ça serait encore trop beau. À l'instant où je suis entrée dans l'appart, je me suis dirigée droit sur Hunter, mais je savais déjà que tout ce que Ridge avait dit était vrai. J'ai posé froidement la question : est-ce qu'il couche avec Tori ? L'expression de leurs visages aurait été presque drôle si elle ne m'avait pas complètement anéantie, brisant ma confiance d'un seul coup. Il n'a pas nié l'accusation et j'ai dû me retenir pour ne pas m'effondrer et éclater en sanglots. Au lieu de quoi, je me suis rendue tranquillement dans ma chambre pour sortir mes valises.

Tori est entrée en pleurant. Elle a tenté de m'expliquer que ce n'était pas grave, que l'amour entre eux n'avait toujours été que physique, même avant de me connaître. À vrai dire, ça m'a blessée encore plus violemment que tout le reste. Si, au moins, ils y avaient accordé de l'importance, j'aurais peut-être pu comprendre leur trahison. Mais en assurant que ce n'était rien pour eux, elle me faisait plus mal que jamais. Je crois bien que c'est à ce moment-là que je lui ai mis mon poing dans la tronche.

Pour couronner le tout, j'ai perdu mon boulot quelques minutes après avoir lu le texte de Ridge. Il n'est pas très bien vu, dans une bibliothèque, qu'un membre du personnel se mette à pleurer et à jeter les livres contre les murs. Mais je n'y peux rien si j'étais justement en train de ranger la section romans sentimentaux lorsque j'ai appris que mon copain depuis deux ans couchait avec ma coloc. Les couvertures niaises qui s'étaient devant mon nez m'ont quelque peu énervée.

J'éteins le robinet de la douche de Ridge et sors m'essuyer. Puis je m'habille.

Je me sens mieux dans mes vêtements secs, même si mon cœur devient de plus en plus lourd. Plus le temps passe, plus la réalité s'impose à moi. En l'espace d'à peine deux heures, j'ai perdu les deux dernières années de ma vie.

J'ignore si j'aurais fini par épouser Hunter, s'il aurait été le père de mes futurs enfants, mais ça craint de constater que je lui faisais assez confiance pour envisager de lui confier ces rôles, alors qu'il était à l'opposé de ce que j'imaginai.

Je crois que ce qui m'énerve le plus, c'est de l'avoir mal jugé, encore plus que d'apprendre qu'il m'a trompée. Si je ne suis pas capable de sonder les gens qui m'entourent, c'est que je ne capte vraiment personne. Maintenant, je ne pourrai plus jamais faire confiance à qui que ce soit.

Je retourne dans le salon. Toutes les lampes sont éteintes, sauf une près du canapé. Je vois sur mon téléphone qu'il est à peine neuf heures du soir. Quelques SMS sont arrivés pendant que j'étais sous la douche, alors je m'assieds pour les regarder.

HUNTER : RAPPELLE-MOI. JE VOUDRAIS TE PARLER.

TORI : JE NE T'EN VEUX PAS DE M'AVOIR FRAPPÉE. RAPPELLE-MOI, S'IL TE PLAÎT.

HUNTER : JE M'INQUIÈTE POUR TOI. OÙ ES-TU ?

RIDGE : DÉSOLÉ DE NE PAS T'AVOIR PRÉVENUE PLUS TÔT. TU T'EN SORS ?

HUNTER : DIS-MOI OÙ TU ES QUE JE T'APPORTE TON SAC.

Je lâche le téléphone sur la table et m'enfonce dans le canapé. J'ignore totalement ce que je vais faire. Bien sûr, je ne veux plus leur adresser la parole, mais après ça ? Je n'ai pas les moyens de vivre seule dans un appartement et je ne toucherai ma bourse que dans un mois. La plupart de mes amis vivent encore en résidence universitaire. Impossible donc de m'installer avec eux. Il ne me reste donc que deux options : appeler mes parents ou poursuivre la plus bizarre des relations avec Hunter et Tori.

Aucune des deux ne me dit rien pour le moment. Encore heureux que Ridge m'ait laissée monter chez lui. Au moins, ça me fait économiser le prix d'une chambre d'hôtel. J'ignore où j'irai demain matin, mais ça me laisse douze bonnes heures pour y réfléchir. En attendant, je vais continuer à maudire le monde entier.

Et quel meilleur moyen d'y remédier que de boire ?

J'ai besoin d'alcool. Grave.

Je vais voir dans la cuisine, ouvre les placards. Comme j'entends la porte de la chambre de Ridge, je me retourne pour le voir en sortir.

Il a bien les cheveux brun clair. Au temps pour toi, Tori.

Il est pieds nus et porte un vieux t-shirt sur un jean délavé. Il ne me quitte pas des yeux en arrivant dans la cuisine. Je suis un peu gênée qu'il m'ait surprise à fouiller dans ses placards et me détourne avant qu'il ne me voie rougir.

– J'ai soif, dis-je. Tu as de l'alcool ?

Il regarde son téléphone et se met à taper. Il doit être énervé parce que je ne me suis pas montrée très sympa avec lui.

– Pardon si je t'ai fait la gueule, Ridge, mais n'oublie pas que je viens de passer une journée de merde.

L'air tranquille, il glisse son téléphone dans sa poche et me regarde de sa place, derrière le bar, mais il ne dit rien, haussant juste un sourcil, l'air de se moquer de moi.

Ça me donne envie de lui foutre une baffe. Qu'est-ce qui lui prend ? Je l'ai juste un peu envoyé balader, et alors ?

Levant les yeux au ciel, je ferme le dernier placard et retourne vers le canapé. Quel abruti, ce mec ! On dirait qu'il se moque éperdument de la situation dans laquelle je me trouve. Il m'avait pourtant donné l'impression d'être plutôt gentil, mais maintenant, j'en suis presque à retourner dans l'appartement avec Tori et Hunter.

Je récupère mon téléphone, dans l'espoir d'y trouver un nouveau texto de Hunter, mais ça vient de Ridge.

RIDGE : SI TU NE ME REGARDES PAS QUAND TU PARLES, TU N'AS QU'À M'ENVOYER DES TEXTOS.

Je lis plusieurs fois le message sans vraiment capter. Je commence à me demander s'il a toute sa tête, si je ne ferais pas mieux de me barrer tout de suite. Je me redresse, il ne m'a pas quittée des yeux. Il doit percevoir mon désarroi, pourtant, il ne cherche pas à s'expliquer. En fait, il se remet à taper.

RIDGE : JE SUIS SOURD, SYDNEY.

Sourd ?

Oh !

Attends. *Sourd* ?

Mais, enfin ! On a tellement discuté ensemble.

Au fond, c'est vrai, je viens de passer quelques semaines à lui parler sans avoir jamais entendu sa voix.

C'est pour ça que Bridgette m'a crue sourde ?

Là, je crois mourir de honte. Je ne sais même pas comment réagir, je ne devrais pas me sentir trahie, mais c'est pourtant mon impression. Nouvelle rubrique qu'il faudrait peut-être ajouter à ma liste des « mille et un moyens de trahir Sydney le jour de son anniversaire ».

Non seulement il ne m'a pas dit que mon copain me trompait, mais il a également omis de préciser qu'il était sourd ?

Encore qu'il n'était pas obligé de le dire. Je... je ne sais plus trop. Ça fait quand même beaucoup.

MOI : POURQUOI TU NE M'AS PAS DIT QUE TU ÉTAIS SOURD ?

RIDGE : POURQUOI TU NE M'AS PAS DIT QUE TU POUVAIS ENTENDRE ?

Cette réponse m'humilie encore plus. Évidemment, il a raison...
Au moins ne m'entendra-t-il pas pleurer cette nuit.

MOI : TU AS DE QUOI SE LA COLLER ?

Ridge se met à rire en lisant mon texte, puis se dirige vers le placard sous l'évier, en tire une bouteille de désinfectant, sort deux verres et les remplit. Euh... du liquide de nettoyage ?

– Qu'est-ce que tu fous ?

Comme il ne réagit pas à ma question, je me frappe le front pour me rappeler qu'il ne peut pas m'entendre. Je vais devoir m'y faire. Alors je m'approche de lui, saisis la bouteille, en lis l'étiquette. Il éclate de rire, renifle son verre, me fait signe de prendre le mien. Je le porte à mon nez d'un geste hésitant et reconnais vite l'arôme brûlant du whisky. Nous trinquons et avalons tout d'un trait. Je ne suis pas encore remise de ce goût affreux que Ridge se remet à écrire sur son téléphone.

RIDGE : NOTRE AUTRE COLOC A UN PROBLÈME AVEC L'ALCOOL, ALORS ON PRÉFÈRE LE LUI CACHER.

MOI : SON PROBLÈME, C'EST QU'IL LE DÉTESTE ?

RIDGE : PLUTÔT QU'IL N'AIME PAS LE PAYER DE SA POCHE ET QU'IL BOIT CELUI DES AUTRES.

J'acquiesce de la tête, range mon appareil, attrape la bouteille et nous ressers tous les deux. Nous répétons le rituel et vidons notre deuxième verre. Je grimace en sentant la brûlure se répandre à travers ma gorge et ma poitrine, avant de lui demander :

– Tu sais lire sur les lèvres ?

Haussant les épaules, il attrape un morceau de papier et un stylo qui semblaient l'attendre sur le comptoir.

Ça dépend des lèvres.

Je n'y avais pas pensé.

– Sur les miennes ?

Il hoche la tête, reprend son papier.

Pas mal. J'ai surtout appris à anticiper ce que les gens vont dire. Et puis le langage corporel m'aide beaucoup. Autant que la situation dans laquelle je me trouve.

– C'est-à-dire ?

Là-dessus, je plaque les paumes sur le bar et saute sur le comptoir. C'est la première fois de ma vie que je rencontre quelqu'un qui n'entend pas. Je ne me rendais pas compte du nombre de questions qui me hantaient sur ce point. Tout excitée par la situation, je n'ai aucune envie qu'il regagne sa chambre, maintenant. Je ne tiens pas à me retrouver seule, obligée de penser à Hunter et Tori.

Ridge repose son calepin et me tend mon téléphone. Attrapant un tabouret de bar, il prend place à deux pas de moi toujours assise sur le comptoir.

RIDGE : QUAND UNE CAISSIÈRE M'ADRESSE LA PAROLE DANS UN MAGASIN, JE SUIS À PEU PRÈS SÛR DE CE QU'ELLE VA ME DIRE. PAREIL POUR UNE SERVEUSE AU RESTAURANT. C'EST FACILE DE DEVINER QUAND IL S'AGIT D'UNE CONVERSATION DE TOUS LES JOURS.

MOI : MAIS EN CE MOMENT ? ON NE PARLE PAS DE TRUCS DE TOUS LES JOURS. TU NE TE RETROUVES PAS RÉGULIÈREMENT DEVANT UNE SANS-ABRI OBLIGÉE DE PASSER LA NUIT SUR TON CANAPÉ, ALORS COMMENT TU CAPTES CE QUE JE DIS ?

RIDGE : À VRAI DIRE, TU POSES À PEU PRÈS LES MÊMES QUESTIONS QUE TOUS CEUX QUI DÉCOUVRENT MA SURDITÉ. LES INTERLOCUTEURS VARIENT, MAIS PAS LA CONVERSATION.

Ce commentaire me dérange un peu, parce que je n'ai aucune envie de ressembler aux autres. Ça doit être lassant de toujours répondre aux mêmes questions.

MOI : BON, JE PRÉFÈRE NE PAS INSISTER. ON CHANGE DE SUJET.

Ridge relève la tête et me sourit.

Flûte. Je ne sais pas si c'est le whisky ou le fait que je sois célibataire depuis deux heures, mais ce sourire me retourne le ventre.

RIDGE : SI ON PARLAIT MUSIQUE ?

– D'accord, dis-je en hochant la tête.

RIDGE : JE VOULAIS QU'ON EN PARLE CE SOIR, TU VOIS, AVANT DE TE GÂCHER L'EXISTENCE, ET TOUT. JE VEUX QUE TU ÉCRIVES TOUTES LES PAROLES DE MON GROUPE, POUR LES CHANSONS QUE J'AI COMPOSÉES ET PEUT-

ÊTRE AUSSI POUR D'AUTRES ENSUITE, SI ÇA FONCTIONNE BIEN.

Je prends mon temps avant de lui répondre. Sur le moment, j'ai envie de l'interroger sur son groupe, parce que je rêve de le voir jouer en public. Ensuite, je voudrais savoir comment il peut jouer de la guitare s'il n'entend rien mais, là non plus, je ne veux pas avoir l'air de réagir comme tout le monde. Instinctivement, j'ai envie de lui répondre non, parce que si j'accepte de lui écrire des paroles, je vais me mettre une pression d'enfer. Et, franchement, c'est pas le moment.

– Non, dis-je. Je n'ai pas très envie de faire ça.

RIDGE : ON TE PAIERAIT, TU SAIS.

Évidemment, ça retient mon attention. Je vois soudain une issue inattendue pointer à l'horizon.

MOI : QU'EST-CE QUE TU APPELLES « PAYER » ? JE TROUVE ASSEZ DÉMENT QUE TU CHERCHES MON AIDE POUR TES PAROLES, MAIS IL FAUT DIRE AUSSI QUE TU TOMBES À UN MOMENT OÙ JE SUIS SANS-ABRI ET À PEU PRÈS SANS RESSOURCES. ALORS SI JE PEUX ME FAIRE UN PEU D'ARGENT...

RIDGE : POURQUOI DIRE QUE TU ES SANS-ABRI ? TU N'AS NULLE PART OÙ ALLER ?

MOI : BON, JE POURRAIS TOUJOURS RETOURNER CHEZ MES PARENTS, MAIS ÇA M'OBLIGERAIT À CHANGER D'UNIVERSITÉ ET, DONC, À PERDRE DEUX SEMESTRES. JE POURRAIS AUSSI RETOURNER AVEC MA COLOC, SAUF QUE JE N'AI PAS TRÈS ENVIE DE ME RÉVEILLER LA NUIT POUR L'ENTENDRE BAISER AVEC MON COPAIN.

RIDGE : CHOCHOTTE !

MOI : OUAIS, C'EST UNE DE MES GRANDES QUALITÉS.

RIDGE : TU PEUX RESTER ICI. DE TOUTE FAÇON, ON SE CHERCHAIT UN QUATRIÈME COLOC. SI TU NOUS AIDES AVEC TES CHANSONS, TU NE PAIERAS PAS DE LOYER JUSQU'À CE QUE TU RETOMBES SUR TES PATTES.

Je relis ce dernier texto plus lentement, fais non de la tête.

RIDGE : JUSQU'À CE QUE TU PUISSES TE PAYER TON PROPRE APPART'.

MOI : NON. ON NE SE CONNAÎT MÊME PAS. EN PLUS, TA PETITE AMIE DU HOOTERS NE PEUT PAS ME SACQUER.

Commentaire qui le fait éclater de rire.

RIDGE : BRIDGETTE N'EST PAS MA PETITE AMIE. ET PUIS, ELLE N'EST PRESQUE JAMAIS LÀ, NE T'INQUIÈTE PAS POUR ELLE.

MOI : ÇA FAIT BIZARRE QUAND MÊME.

RIDGE : TU N'AS PAS LE CHOIX. J'AI VU QUE TU NE POUVAIS MÊME PAS TE PAYER UN TAXI. TU ES COMPLÈTEMENT À MA MERCI.

MOI : J'AI DE QUOI ME PAYER UN TAXI, MAIS J'AI OUBLIÉ MON SAC CHEZ MOI ET JE NE VOULAIS PAS REMONTER LE CHERCHER.

Ridge fronce les sourcils en découvrant ma réponse.

RIDGE : TU VEUX QUE J'AILLE TE LE CHERCHER ?

Je le regarde.

– Tu ferais ça ?

Il sourit et se dirige vers la porte d'entrée, alors je le suis.



RIDGE

Il pleut encore et je sais qu'elle a mis des vêtements secs après sa douche alors, une fois en bas de l'escalier, je lui tape un SMS.

MOI : ATTENDS-MOI ICI. PAS LA PEINE DE TE MOUILLER ENCORE. JE M'EN OCCUPE.

Elle lit le texto et secoue la tête.

– Non, je viens avec toi.

Je ne peux pas m'empêcher d'apprécier le fait qu'elle ne réagisse pas comme tout le monde à ma surdité. La plupart des gens semblent ne plus savoir comment communiquer avec moi, il élèvent la voix, parlent lentement, un peu comme Bridgette. Ils doivent croire qu'en criant ils se feront entendre par miracle. En fait, ça m'oblige juste à réprimer mon envie de rire à les voir s'adresser à moi comme s'ils parlaient à un idiot. Je sais bien que ce n'est pas une marque d'irrespect mais plutôt d'ignorance. J'ai tellement l'habitude que je n'y fais même plus attention.

Pourtant, j'ai remarqué la réaction de Sydney... parce que ce n'en était pas vraiment une. Dès qu'elle a compris, elle s'est hissée sur le comptoir sans cesser de me parler, même si c'était plutôt par SMS. Par chance, elle tape vite.

Nous traversons le parc jusqu'au pied de l'escalier qui mène à son appartement. Alors que je commence à monter, je m'aperçois qu'elle reste en bas, comme paralysée. Elle doit stresser beaucoup plus qu'elle ne veut l'avouer. Et il y a de quoi, quand on vient d'apprendre que votre copain vous a trahie avec votre meilleure amie. Je redescends, lui prends la main, lui souris pour la rassurer. Elle pousse un profond soupir avant de me suivre dans l'escalier. Elle me tape sur l'épaule alors que nous arrivons devant sa porte, et je me retourne.

– Je peux attendre ici ? demande-t-elle. Je ne veux pas les voir.

Je fais oui de la tête, content de pouvoir lire si facilement sur ses lèvres.

– Mécontent vois-tu l'heure bande et mon claque ?

Enfin, je crois qu'elle m'a dit ça. Je me mets à rire, conscient d'avoir mal lu sur ses lèvres. Apparemment, elle perçoit ma confusion, car elle répète sa phrase, mais je ne pige toujours pas. Je sors mon téléphone pour qu'elle me textote.

SYDNEY : MAIS COMMENT VAS-TU LEUR DEMANDER MON SAC ?

Ah oui... J'étais loin du compte.

MOI : JE M'EN OCCUPE, SYDNEY. ATTENDS ICI.

Elle hoche la tête. Tout en repartant, je tape un autre texto, puis frappe à la porte. Comme ça ne répond pas, je frappe de nouveau, plus fort, et la poignée finit par tourner ; l'amie de Sydney apparaît, me dévisage curieusement puis jette un regard derrière elle avant d'ouvrir tout grand sur le copain à l'air un peu étonné. Il me demande quelque chose comme :

– Vous désirez ?

Je lui montre mon écran où j'ai écrit que je venais chercher le sac de Sydney. Hunter le lit avant de demander :

– Vous êtes qui, d'abord ?

Il ne paraît pas apprécier que je connaisse sa copine. La fille s'efface comme pour me laisser passer, mais lui a les bras croisés et l'air furieux. Alors je désigne mes oreilles pour lui faire comprendre que je n'entends pas ce qu'il dit.

Il marque une pause et s'en va brusquement, en éclatant de rire. Je tourne la tête vers Sydney qui observe anxieusement la scène depuis le palier. Elle semble tellement pâle que je lui décoche un clin d'œil, histoire de la rassurer. Hunter revient, plaque une feuille de papier contre la porte, se met à écrire dessus puis me le tend.

Tu la sautes ?

Quel con ! Je montre le papier et le stylo qu'il finit par me tendre. Je lui rédige ma réponse, la lui montre. On dirait qu'elle ne lui plaît pas, car il serre les mâchoires, froisse le

papier qu'il jette par terre, et, sans me laisser le temps de réagir, m'envoie son poing dans la mâchoire.

Bon, j'aurais dû m'y attendre. La fille reparaît et je n'ai pas besoin de l'entendre pour savoir qu'elle crie ; en revanche, j'ignore après qui elle en a et ce qu'elle dit. Dès que je m'éloigne de la porte, Sydney se précipite vers l'appartement, traverse l'entrée, disparaît dans une pièce avant de reparaître, son sac à la main. La fille surgit devant elle, lui place les mains sur les épaules, mais Sydney prend son élan et la boxe en pleine figure.

Hunter essaie de s'interposer pour l'empêcher de s'en aller, alors c'est moi qui lui tape sur l'épaule. Quand il se retourne, je le cueille d'un direct dans le nez qui le fait reculer de plusieurs pas. Sydney écarquille les yeux et j'ai juste le temps de l'attraper par la main pour l'entraîner vers l'escalier.

Heureusement, il ne pleut plus ; nous courons tous les deux vers mon appartement. De temps à autre, je vérifie qu'on ne nous suit pas. Une fois devant chez moi, j'ouvre en hâte et tiens la porte à Sydney, puis ferme derrière nous dès qu'elle est passée. Enfin, je peux plaquer les mains sur mes genoux pour reprendre mon souffle.

Quel enfoiré, ce mec ! Je ne vois vraiment pas ce qu'elle pouvait lui trouver. Franchement, j'aurais des questions à me poser sur sa jugeote.

Lorsque je relève la tête, je m'attends à la trouver en larmes, mais non, elle rit. Assise par terre, elle aussi à essayer de retrouver sa respiration, elle semble au bord de la crise de nerfs. Je ne peux pas m'empêcher de rire à mon tour. Dire qu'elle a boxé cette fille sans l'ombre d'une hésitation ! Il faut reconnaître qu'elle est plus coriace qu'elle n'en a l'air.

Les yeux fixés sur les miens, elle inhale une longue goulée d'air puis articule le mot *merci* en soulevant son sac. Après quoi elle se relève, remet de l'ordre dans ses cheveux mouillés, puis se dirige vers la cuisine où elle ouvre quelques tiroirs pour finir par en sortir un torchon. Elle le passe sous le robinet, se retourne et me fait signe. J'arrive à côté d'elle, m'appuie sur l'évier et elle me saisit le menton pour me tourner la tête vers la gauche. Quand elle pose le torchon sur mes lèvres, je frissonne. Je ne m'étais même pas rendu compte que ça me faisait mal. Elle me montre l'étoffe rouge de sang, la rince et la ramène vers ma bouche. Là, je vois que sa propre main est rouge. Je l'attrape : elle est déjà toute gonflée.

Je lui prends le torchon, me nettoie le visage tout en allant chercher de la glace dans le freezer. J'en remplis un sac de plastique et lui pose la paume dessus en insistant pour qu'elle l'y laisse. Ensuite, je m'adosse au comptoir et lui envoie un texto.

MOI : TU AS FRAPPÉ FORT. TA MAIN ENFLE À VUE D'ŒIL.

Elle me répond de ses doigts libres.

SYDNEY : C'EST PEUT-ÊTRE PARCE QUE J'EN ÉTAIS PAS À MON COUP D'ESSAI AVEC ELLE. OU ALORS PARCE QUE TU N'ÉTAIS PAS LE PREMIER À BOXER HUNTER AUJOURD'HUI.

MOI : OUAH ! J'AI PEUR. C'EST TA MOYENNE, TROIS COUPS DE POING PAR JOUR ?

SYDNEY : C'ÉTAIT LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE FOIS DE MA VIE.

Je ris.

Elle repose son téléphone en haussant les épaules puis ôte le sac de glace de sa main pour le porter à ma bouche.

– Tu as les lèvres qui gonflent, assure-t-elle.

Je m'accroche au comptoir derrière moi. Je suis de plus en plus mal à l'aise devant son attitude décontractée. Quelques images de Maggie me traversent l'esprit et je ne peux m'empêcher de me demander si elle serait ok avec ce scénario, pour peu qu'elle passe la porte à ce moment-là.

Il faut que je passe à autre chose.

MOI : TU VEUX UN GÂTEAU D'ANNIVERSAIRE ?

Elle sourit, hoche la tête.

MOI : JE NE DEVRAIS PAS CONDUIRE AVEC TOUT L'ALCOOL QUE TU M'AS FAIT BOIRE, MAIS SI TU VEUX BIEN MARCHER UN PEU, PARK'S DINER FAIT D'EXCELLENTS DESSERTS, ET C'EST À UN PETIT KILOMÈTRE D'ICI. JE SUIS SÛR QU'IL NE PLEUT PLUS.

– Laisse-moi le temps de me changer, dit-elle en désignant ses vêtements.

Elle en sort d'autres de sa valise puis se dirige vers la salle de bains. Je rebouche la bouteille de désinfectant et la cache dans le placard.



SYDNEY

On ne communique pas beaucoup en mangeant. Tous les deux assis dans le box, on a allongé les jambes sur la banquette en face de nous. On regarde tranquillement l'assistance et je ne peux pas m'empêcher de me demander quel effet ça lui fait de ne rien entendre. Ce n'est peut-être pas très délicat de ma part, mais il faut que je lui pose la question.

MOI : QU'EST-CE QU'ON RESSENT QUAND ON EST SOURD ? TU NE TE SENS PAS UN PEU ENFERMÉ DANS UN SECRET QUE PERSONNE D'AUTRE NE PEUT PARTAGER ? COMME SI ÇA TE DONNAIT UN AVANTAGE SUR LES AUTRES PARCE QUE, DU FAIT QUE TU N'ENTENDS RIEN, TOUS TES AUTRES SENS SONT AMPLIFIÉS ET QUE ÇA TE DONNE DES POUVOIRS SURHUMAINS DONT PERSONNE NE SE REND COMPTE À PREMIÈRE VUE ?

Il manque de recracher ce qu'il boit en lisant mon message. Ça le fait rire et je me rends compte que ce rire est bien le seul son que je l'aie entendu émettre. Je sais que certains sourds parviennent quand même à parler, mais il n'a pas articulé un mot devant moi de toute la soirée. Même pas à la serveuse. Soit il montre ce qu'il veut sur le menu, soit il textote.

RIDGE : JE N'AVAIS JAMAIS VU LES CHOSES SOUS CET ANGLE, MAIS J'AIME BIEN QUE TU PENSES ÇA. POUR MOI, C'EST NORMAL. JE N'AI PAS D'ÉLÉMENT DE COMPARAISON, PARCE QUE JE N'AI TOUJOURS CONNU QUE ÇA.

MOI : EXCUSE-MOI. JE DOIS ÊTRE LA MILLIÈME PERSONNE À TE SORTIR CE GENRE DE CONNERIES. C'EST SÛREMENT AUSSI NUL QUE SI TU ME DEMANDAIS CE QUE ÇA FAIT D'ÊTRE UNE FILLE AU LIEU D'UN GARÇON.

RIDGE : AU CONTRAIRE. ÇA PROUVE QUE TU T'INTÉRESSES À MON CAS. EN GÉNÉRAL, LES GENS SONT PLUTÔT GÊNÉS DEVANT MOI, ALORS ILS NE DEMANDENT RIEN DU TOUT. J'AI REMARQUÉ QU'IL M'ÉTAIT PLUTÔT

DIFFICILE DE ME FAIRE DES AMIS, MAIS ÇA A DU BON. CAR MES QUELQUES AMIS SONT AUTHENTIQUES, ET ÇA ME PERMET D'ÉVITER LES CRÉTINS ET LES IGNORANTS.

MOI : CONTENTE D'APPRENDRE QUE JE NE SUIS NI UNE CRÉTINE NI UNE IGNORANTE.

RIDGE : J'AIMERAIS POUVOIR EN DIRE AUTANT DE TON EX.

Là, je pousse un soupir. N'empêche que ça fait mal au cœur de me dire que je n'ai pas été capable de capter toute seule la connerie de Hunter.

Je lâche mon téléphone et termine ce qui me reste de gâteau.

– Merci, dis-je en reposant ma fourchette.

J'avais complètement oublié que c'était mon anniversaire, jusqu'à ce qu'il m'invite à partager ce dessert.

Il hausse les épaules, comme si c'était rien du tout, alors que ça compte beaucoup pour moi. Je n'arrive pas à croire qu'après la journée de merde que je viens de passer, je sois encore d'à peu près bonne humeur. C'est à Ridge que je le dois, parce que sans lui, je ne sais pas où je dormirais cette nuit et encore moins dans quel état d'esprit.

Il avale une gorgée de son soda puis se redresse sur son siège, me désigne la porte du menton. D'accord, moi aussi je suis prête à partir.

Les vapeurs de l'alcool sont passées et, durant le chemin du retour à travers les rues obscures, je me sens à nouveau dévorée de chagrin. Je suppose que Ridge s'en est aperçu à l'expression de mon visage car il m'entoure de ses bras et m'étreint brièvement avant de me relâcher pour sortir son téléphone.

RIDGE : EN TOUT CAS, IL NE MÉRITAIT PAS UNE FILLE COMME TOI.

MOI : JE SAIS. MAIS ÇA FAIT MAL PARCE QUE J'AI SI LONGTEMPS CRU LE CONTRAIRE. ET PUIS, FRANCHEMENT, J'EN VEUX ENCORE PLUS À TORI QU'À LUI. POUR HUNTER, JE SUIS JUSTE DÉGOÛTÉE.

RIDGE : OUAIS, JE NE LE CONNAIS PAS, CE MEC, MAIS IL M'A BIEN DÉGOÛTÉ. JE N'ARRIVE PAS À IMAGINER CE QUE TU PEUX RESSENTIR, POURTANT ÇA M'ÉTONNE QUE TU N'AIES PAS ENCORE CHERCHÉ À TE VENGER.

MOI : SI SEULEMENT J'ÉTAIS ASSEZ INTELLIGENTE POUR ÇA ! EN CE MOMENT, JE NE PENSERAI PLUS QU'À MA VENGEANCE.

Ridge s'immobilise, se tourne vers moi. Il hausse un sourcil, me décoche un petit sourire. Ça me fait rire, parce que je devine qu'il a une idée derrière la tête.

– D'accord, dis-je avant même de savoir ce qu'il va me proposer. Tant que ça ne nous mène pas en prison...

RIDGE : TU SAIS S'IL FERME SA VOITURE À CLÉ ?

Je me pince le nez, dégoûtée.

– Du poisson ?

On s'est arrêtés à l'épicerie proche de la résidence, et il achète un énorme poisson plein d'écailles. Je me dis qu'il veut en faire sa vengeance, à moins qu'il ait seulement faim.

RIDGE : IL VA NOUS FALLOIR DU RUBAN ADHÉSIF.

Je le suis dans l'aile des fournitures où il s'empare d'un énorme rouleau plutôt réservé aux travaux.

Du poisson frais et du ruban adhésif.

Je ne vois pas encore vraiment ce qu'il a en tête, mais j'aime assez la tournure que prennent les événements.

De retour à l'appartement, je désigne la voiture de Hunter et je sors le double de ses clés que je garde toujours dans mon sac, pendant que Ridge emballe le poisson dans le ruban, et nous redescendons.

MOI : QU'EST-CE QUE TU COMPTES FAIRE AVEC CE POISSON ?

RIDGE : REGARDE ET TU VAS PIGER.

On se dirige vers la voiture de Hunter, et Ridge ouvre la porte passager. Il me demande de couper d'autres morceaux de ruban tandis qu'il se penche vers le sol. Je ne perds aucun de ses mouvements du regard... au cas où je voudrais encore me venger, à l'avenir. C'est ainsi que je le vois coller le poisson sous le siège. Je lui tends, en pouffant de rire, les morceaux que j'ai coupés et il achève son travail. Une fois certain que le poisson cru ne tombera pas, il sort, referme la portière en regardant innocemment autour de lui. Puis il s'éloigne et je le suis, une main sur la bouche pour étouffer mes rires.

Dès qu'on se retrouve dans l'escalier, on explose tous les deux.

RIDGE : DEMAIN À CETTE HEURE-CI, SA VOITURE EMPESTERA ET IL SE DEMANDERA POURQUOI.

MOI : TU ES VRAIMENT INFECT. ON DIRAIT QUE TU AS FAIT ÇA TOUTE TA VIE.

Il rit encore quand nous entrons dans l'appartement. Nous ôtons nos chaussures et il pose le rouleau sur le comptoir. Je vais dans la salle de bains, prends soin de déverrouiller la porte qui mène à sa chambre avant d'en sortir. Je retrouve le salon désert ; il a éteint toutes les lampes sauf une près du canapé. Je m'étends, vérifie mon téléphone une dernière fois avant de l'éteindre.

RIDGE : BONNE NUIT. DÉSOLÉ POUR CET ANNIVERSAIRE POURRI.

MOI : GRÂCE À TOI, IL S'EST BIEN TERMINÉ.

Je place l'appareil sous mon oreiller, me couche, ferme les yeux, et mon sourire s'évanouit dès que le silence retombe sur la pièce. Je sens mes larmes revenir, alors je me cache la tête sous les draps. Je vais passer la nuit à pleurer, c'est sûr. Ridge m'a offert un répit sympa mais, maintenant que je n'ai plus rien pour me changer les idées, je me rends bien compte que je viens de passer la pire journée de ma vie. Je ne comprends pas comment Tori a pu me faire une chose pareille. C'était ma meilleure amie depuis au moins trois ans. Je lui racontais tout. J'avais confiance en elle. Je lui disais des choses que je n'aurais jamais avouées à Hunter.

Comment a-t-elle pu me faire ça ?

Jamais je ne me suis sentie aussi blessée. Je remonte encore la couverture sur mes yeux et je sanglote.

Bon anniversaire, Sydney.

Malgré l'oreiller sur ma tête, j'entends encore le gravier crisser. Pourquoi ces gens marchent-ils si lourdement ? Pourquoi faut-il que ça m'assourdisse ?

Au fait, je suis où ?

C'était vrai, ce qui s'est passé hier ?

J'ouvre les yeux à contrecœur, plisse les paupières contre le soleil, me cache de nouveau sous l'oreiller, le temps de reprendre contact. Les bruits paraissent s'amplifier. Alors, je me dégage et jette un œil autour de moi. La première chose que j'aperçois, c'est une cuisine. Pas la mienne.

Ah oui, c'est vrai ! Je suis sur le canapé de Ridge. Et vingt-deux ans est le pire âge de la vie.

Je me débarrasse du coussin et grogne en refermant les yeux.

– Tu es qui et pourquoi tu dors sur mon canapé ?

Je tressaille en tournant la tête vers la voix qui provient d'à peine quelques centimètres de moi. Deux yeux me dévisagent avec insistance.

Un type que je n'avais encore jamais vu. Il est assis par terre à deux pas de moi, un bol entre les mains. Il y plonge une cuillère, la porte à ses lèvres et se remet à croquer, à faire

crisser ce que je prends pour des céréales, en tout cas pas du gravier.

– C'est toi la nouvelle coloc ? demande-t-il la bouche pleine.

Je fais non de la tête.

– Je suis une amie de Ridge.

Il n'a pas l'air convaincu.

– Ridge n'a qu'un ami, moi.

– Jaloux ?

– Tu connais son nom de famille ?

– À qui ?

– Ton super pote.

Levant les yeux au ciel, je renverse la tête en arrière. Je ne sais pas qui est ce type, mais je n'ai aucune envie de comparer nos degrés d'amitié avec Ridge.

– Je ne connais pas son nom, et je m'en fiche. Tout ce que je sais, c'est qu'il a un sacré crochet du droit. Et si je dors sur votre canapé, c'est juste parce que mon copain a sauté ma coloc et que je n'ai aucune envie d'assister à leurs petites séances de jambes en l'air.

Le type déglutit.

– C'est Lawson.

Comme si je n'avais pas encore touché le fond, Bridgette apparaît dans le couloir et entre dans la cuisine.

Le type par terre prend une autre cuillerée de céréales et finit par détacher son regard de moi pour se tourner vers elle.

– Bonjour, Bridgette, lance-t-il d'un ton sarcastique. Bien dormi ?

Elle prend une expression excédée.

– Va te faire foutre, Warren.

Il revient vers moi, l'air malicieux.

– Elle fait semblant de me détester la journée, mais, la nuit, elle m'adore.

Ça me fait rire, même si je ne crois pas Bridgette capable d'adorer qui que ce soit.

– Merde ! s'écrie-t-elle en se rattrapant de justesse au bar après avoir failli se prendre les pieds dans ma valise. Dis à ta petite amie que si elle reste là, elle va devoir ranger son bordel dans la chambre.

Warren fait la grimace, comme s'il avait peur pour moi, avant de rétorquer :

– Tu me prends pour ton larbin ? Dis-le lui toi-même.

Bridgette tend le doigt vers la valise :

– VIRE... TES... MERDES... DE... LA... CUISINE !

Là-dessus, elle retourne dans sa chambre.

– Pourquoi elle croit que tu es sourde ? s'esclaffe Warren.

– Aucune idée, dis-je en haussant les épaules. Elle a tiré cette conclusion hier soir et je l'ai laissée croire ce qu'elle voulait.

Il rit encore plus fort.

– Un classique ! Tu as des animaux ?

Je fais non de la tête.

– Tu as quelque chose contre le porno ?

J'ignore comment nous en sommes arrivés à ce jeu de questions et réponses, mais je m'y prête.

– En principe non, si personne ne me demande de participer.

Apparemment, ma réplique le laisse perplexe.

– Tu as des amis chiants ? finit-il par demander.

– Ma meilleure amie n'est qu'une salope hypocrite, et je ne lui adresse plus la parole.

– Tu aimes prendre des douches ?

– Oui, une fois par jour, sauf quelques exceptions. Pas plus d'un quart d'heure.

– Tu fais la cuisine ?

– Seulement quand j'ai faim.

– Tu nettoies derrière toi ?

– Certainement mieux que toi.

Je viens de le voir se servir au moins trois fois de sa chemise en guise de serviette.

– Tu écoutes du disco ?

– Je préférerais manger des barbelés.

– Bon, d'accord, alors tu peux rester.

Je m'assieds au bord du lit, jambes croisées.

– Je ne savais pas que je passais un entretien d'embauche.

Il jette un coup d'œil à ma valise.

– Ça saute aux yeux que tu cherches un endroit où te poser, et on a une chambre vide.

Si tu ne la prends pas, Bridgette va vouloir y installer sa sœur dès le mois prochain, et on n'y tient pas du tout, ni Ridge ni moi.

– Je ne peux pas habiter ici.

– Pourquoi ? À t'entendre, tu vas passer la journée à te chercher un appartement, de toute façon. Alors pourquoi pas celui-ci ? Ça ne te fera pas trop de chemin à parcourir.

J'ai envie de répondre que c'est Ridge qui me pose un problème. Il s'est montré très gentil avec moi, mais justement... Je suis célibataire depuis moins de vingt-quatre heures et je n'aime pas l'idée qu'au lieu de passer la nuit à me consumer de cauchemars sur Hunter et Tori, j'ai fait un petit rêve gênant à propos d'un Ridge un peu trop amical.

Cependant, je préfère ne pas expliquer ce genre de chose à Warren, d'abord parce qu'il en profiterait pour me poser mille autres questions, ensuite parce que, justement, Ridge vient d'entrer dans la cuisine.

Warren me décoche un clin d'œil, puis se lève et va déposer son bol dans l'évier. Il demande à Ridge :

– Tu connais notre nouvelle coloc ?

Ridge lui répond en langage des signes. Warren secoue la tête et réplique. De ma place, j'observe cette conversation silencieuse, un rien étonnée de voir que Warren connaît ce langage. Je me demande s'il l'a appris à cause de lui. Et s'ils étaient frères ? Warren se met à rire et Ridge me jette un regard avant de regagner sa chambre.

Inquiète qu'il ne veuille plus de moi ici, je demande :

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

Warren se dirige vers sa chambre en marmonnant :

– Exactement ce à quoi je m'attendais.

Il reparaît, coiffé d'une casquette, une clé à la main.

– Il a dit que vous vous étiez déjà mis d'accord.

Dans l'entrée, il enfile une paire de chaussures.

– Bon, je vais bosser maintenant, ajoute-t-il. La chambre est à toi si tu veux y mettre tes affaires. Cela dit, il faudra peut-être que tu vires celles de Brennan.

Il ouvre la porte de l'appartement, sort sur le palier, revient en arrière.

– Oh, comment tu t'appelles ?

– Sydney.

– Alors, Sydney, bienvenue dans le plan le plus bizarre où tu pouvais débarquer.

Il ferme derrière lui.

Je ne sais pas trop comment prendre la situation, mais ai-je vraiment le choix ? Je récupère mon téléphone sous l'oreiller et écris à Ridge, parce que je n'ai pas le souvenir que nous ayons conclu le moindre accord hier sur mon installation ici. Je n'ai pas fini de taper que je reçois son SMS.

RIDGE : ÇA TE VA ?

MOI : ET TOI ?

RIDGE : C'EST MOI QUI AI POSÉ LA QUESTION LE PREMIER.

MOI : ÇA ME VA, MAIS SEULEMENT SI TU ES D'ACCORD.

RIDGE : AUTREMENT DIT, NOUS VOILÀ COLOCS.

MOI : DANS CE CAS, TU PEUX ME RENDRE UN SERVICE ?

RIDGE : LEQUEL ?

MOI : SI JAMAIS JE ME REMETS À SORTIR AVEC UN TYPE, NE FAIS PAS COMME TORI, NE COUCHE PAS AVEC LUI.

RIDGE : JE NE PEUX RIEN TE PROMETTRE.

Quelques secondes plus tard, il reparaît, se dirige droit vers mes valises, s'en empare et les emporte vers une autre pièce. Quand il ouvre la porte, il me fait signe de le suivre. Je me lève et entre à mon tour dans la chambre. Il dépose mes bagages sur le lit puis ressort son téléphone.

RIDGE : BRENNAN A LAISSÉ UN TAS DE TRUCS ICI. JE VAIS LES RANGER DANS CE COIN JUSQU'À CE QU'IL VIENNE LES CHERCHER. ET ON VA TE CHANGER CES DRAPS.

Il jette un regard méfiant sur les draps en question, ce qui me fait rire. Après quoi, il désigne la salle de bains.

RIDGE : ELLE EST POUR NOUS DEUX. TU N'AS QU'À FERMER LA PORTE PRINCIPALE QUI DONNE SUR L'ENTRÉE, ET CELLES DE NOS CHAMBRES QUAND TU L'UTILISES. COMME JE NE PEUX PAS ENTENDRE SI TU PRENDS TA DOUCHE, SI TU NE VEUX PAS QUE JE TOMBE SUR TOI AU MAUVAIS MOMENT, N'OUBLIE PAS DE T'ENFERMER.

Il entre dans la salle de bains et actionne une lampe qui s'allume alternativement à l'extérieur et à l'intérieur, puis revient à son téléphone.

RIDGE : J'AI AJOUTÉ CES INTERRUPTEURS À L'EXTÉRIEUR PARCE QUE C'EST UN MOYEN FACILE D'ATTIRER MON ATTENTION, PUISQUE JE N'ENTENDS PAS QUAND ON FRAPPE. TU N'AS QU'À ALLUMER CETTE LAMPE SI TU ENTRES DANS LA SALLE DE BAINS. TOUT L'APPARTEMENT EST DISPOSÉ DE CETTE FAÇON. IL Y A AUSSI UN INTERRUPTEUR DEVANT LA PORTE DE MA CHAMBRE QUI ALLUME ET ÉTEINT CHEZ MOI SI TU AS BESOIN DE ME VOIR. MAIS JE GARDE EN GÉNÉRAL MON TÉLÉPHONE SUR MOI, IL TE RESTE DONC TOUJOURS LES SMS.

Il me montre où se trouvent les draps propres, puis ôte tout ce qui reste dans le dressing tandis que je fais le lit. Je m'installe donc dans ce qui devient ma nouvelle chambre.

– Merci, dis-je à Ridge.

Il me sourit.

RIDGE : JE RETOURNE TRAVAILLER DANS MA CHAMBRE. JE DOIS ALLER FAIRE DES COURSES CET APRÈS-MIDI. SI TU AS BESOIN DE QUELQUE CHOSE, TU PEUX M'ACCOMPAGNER.

Il me salue et s'en va. Je m'assieds au bord du lit et pousse un énorme soupir de

soulagement.

Maintenant que j'ai retrouvé un toit, il ne me reste qu'à chercher du boulot. Et peut-être aussi une voiture, puisque je partageais celle de Tori. Ensuite, j'appellerai mes parents pour leur annoncer que j'ai déménagé.

Ou pas. Je vais me donner quinze jours ici pour voir comment tournent les choses.

RIDGE : AU FAIT, CE N'EST PAS MOI QUI AI ÉCRIT ÇA SUR TON FRONT.

Quoi ?

Je fonce vers le dressing pour me regarder dans la glace, chose que je n'avais pas encore faite aujourd'hui. En effet, une phrase est écrite en noir sur mon front : *Quelqu'un a écrit sur ton front.*



RIDGE

Moi : SALUT. TA THÈSE AVANCE ?

MAGGIE : TU VEUX QUE J'ÉDULCORE OU JE PEUX VRAIMENT ME LÂCHER ?

Moi : VAS-Y, LÂCHE-TOI.

MAGGIE : ÇA NE VA PAS DU TOUT, RIDGE. J'Y TRAVAILLE PLUSIEURS HEURES PAR JOUR ET J'AI ENVIE D'ENVOYER UN GRAND COUP DE BATTE DANS MON ORDI. SI CETTE THÈSE ÉTAIT UN ENFANT, JE LE FERAIS TOUT DE SUITE ADOPTER. SI C'ÉTAIT UN MIGNON PETIT CHIOT TOUT DUVETEUX, JE L'ABANDONNERAIS AU MILIEU D'UN CARREFOUR ET JE M'ENFUIRAIS.

Moi : ET TU FERAIS BIENTÔT DEMI-TOUR POUR RETOURNER LE CHERCHER ET PASSER LA SOIRÉE À JOUER AVEC.

MAGGIE : PAS FAUX. RIDGE, J'AI L'IMPRESSION DE PERDRE LA TÊTE.

Moi : TU SAIS DÉJÀ CE QUE J'EN PENSE.

MAGGIE : OUI, JE SAIS. ON NE VA PAS REMETTRE ÇA.

MOI : C'EST TOI QUI VOULAIS EN PARLER. TU AS TORT DE STRESSER COMME ÇA.

MAGGIE : ARRÊTE.

MOI : IMPOSSIBLE. TU CONNAIS MON AVIS ET JE N'AI PAS L'INTENTION DE LE GARDER POUR MOI ALORS QU'ON SAIT TOUS LES DEUX QUE J'AI RAISON.

MAGGIE : C'EST EXACTEMENT POUR ÇA QUE JE NE VIENS JAMAIS GÉMIR DEVANT TOI, PARCE QU'ON EN REVIENT TOUJOURS À LA MÊME CHOSE. JE T'AI DEMANDÉ D'ARRÊTER. S'IL TE PLAÎT, RIDGE, ARRÊTE !

MOI : D'ACCORD.

MOI : EXCUSE-MOI.

MOI : C'EST LÀ, EN GÉNÉRAL, QUE TU RÉPONDS : « C'EST BON, RIDGE, JE T'AIME. »

MOI : ALLÔ ?

MOI : ARRÊTE, MAGGIE.

MAGGIE : MINUTE, TU PERMETS ? JE NE SUIS PAS FURAX. J'AI JUSTE ENVIE DE PARLER D'AUTRE CHOSE. COMMENT VAS-TU ?

MOI : OUF ! BIEN. ON A UNE NOUVELLE COLOC.

MAGGIE : JE CROYAIS QU'ELLE NE DEVAIT S'INSTALLER QUE LE MOIS PROCHAIN.

MOI : CE N'EST PAS LA SŒUR DE BRIDGETTE, MAIS SYDNEY, LA FILLE DONT JE T'AI PARLÉ L'AUTRE JOUR. UNE FOIS QUE J'AI DÉCIDÉ DE LUI ANNONCER CE QUE FAISAIT SON PETIT AMI, ELLE NE SAVAIT PLUS OÙ HABITER. AVEC WARREN, ON A DÉCIDÉ DE LA LAISSER VIVRE ICI JUSQU'À CE QU'ELLE SE TROUVE UN APPART'. TU VERRAS, TU LA TROUVERAS SYMPA.

MAGGIE : AUTREMENT DIT, ELLE T'A CRU QUAND TU LUI AS PARLÉ DE SON PETIT AMI ?

MOI : OUI. AU DÉBUT, ELLE ÉTAIT FURIEUSE QUE JE NE LE LUI AIE PAS DIT PLUS TÔT, MAIS AU BOUT DE QUELQUES JOURS, JE CROIS QU'ELLE S'Y EST HABITUÉE. ALORS, À QUELLE HEURE TU SERAS LÀ, VENDREDI ?

MAGGIE : SAIS PAS TROP. DISONS QUE ÇA DÉPEND SI J'AVANCE OU PAS DANS MA THÈSE, MAIS JE NE VEUX PLUS T'EN PARLER. J'ARRIVERAI QUAND J'ARRIVERAI.

MOI : BON, ALORS, JE TE VERRAI QUAND JE TE VERRAI. JE T'AIME. PRÉVIENS-MOI QUAND TU SERAS EN ROUTE.

MAGGIE : MOI AUSSI JE T'AIME. ET JE SAIS QUE TU TE FAIS DU SOUCI POUR MOI. TU N'ES PAS OBLIGÉ D'ACCEPTER TOUTES MES DÉCISIONS, MAIS JE VOUDRAIS QUE TU LES COMPRENNES.

MOI : VU, MA DOUCE. JE COMPRENDS. JE T'AIME.

MAGGIE : MOI AUSSI.

Je laisse retomber ma tête sur le dos du lit, et je me passe les paumes sur le visage pour me calmer. Bien sûr, je comprends sa décision, mais ça me met mal à l'aise. Elle a des idées tellement tranchées que je ne vois pas comment je pourrais vraiment communiquer avec elle.

Je me lève, range mon téléphone dans ma poche puis me dirige vers la porte. En l'ouvrant, je perçois une odeur littéralement paradisiaque.

Du bacon.

Assis à la table du déjeuner, Warren lève la tête vers moi et désigne son assiette pleine :
– C'est une bonne cuisinière, me dit-il en langage des signes, sauf les œufs qui sont dégueu. Mais pas de critiques, sinon elle nous fera plus jamais la cuisine. Le reste est excellent.

Il a tout exprimé avec ses mains, sans articuler un mot. D'habitude, il fait les deux à la fois, ne serait-ce qu'à cause des gens qui nous entourent. Mais là, je comprends, il veut que cette conversation reste entre nous, pendant que Sydney œuvre à la cuisine.

– Elle a même demandé comment on aimait notre café, ajoute-t-il.

Je la regarde et elle me sourit. Je lui rends son sourire. Je n'en reviens pas de la voir de si belle humeur, ce matin. Après notre retour du magasin, il y a quelques jours, elle a passé le plus clair de son temps dans sa chambre. À un moment, hier, Warren est allé lui demander si elle voulait dîner et il est revenu en m'expliquant qu'elle pleurait et qu'il préférerait la laisser seule. Je serais bien allé jeter un œil, mais je ne peux rien pour elle. Le meilleur remède, c'est le temps qui passe. Alors, je suis bien content de constater qu'elle est déjà sortie de son lit ce matin.

– Et ne regarde pas tout de suite, Ridge, mais tu as vu comment elle est habillée ? Tu as vu cette robe ?

Warren se mord le poing en grimaçant, comme si cette simple vue le faisait souffrir.

Je secoue la tête et m'assieds en face de lui.

– Je regarderai plus tard.

Il sourit.

– Je suis ravi que son petit ami l’ait trompée. Sinon, à l’heure qu’il est, je serais obligé de manger des Oreo fourrés au dentifrice.

– Ça t’aurait évité de te brosser les dents.

– On a bien fait de prendre cette décision, reprend-il. On pourrait peut-être aussi lui demander de passer l’aspirateur avec cette robe, comme ça on profiterait du spectacle.

Son propre commentaire le fait rire, quant à moi, j’évite de réagir. Je crois qu’il ne s’est pas rendu compte qu’il a prononcé cette dernière phrase en même temps qu’il la signait. Je n’ai pas le temps de le lui signaler qu’un biscuit passe en rase-mottes au-dessus de ma tête pour lui atterrir en pleine figure. Il sursaute et regarde Sydney qui s’approche de la table, l’air farouche. Elle me tend une assiette pleine et dépose la sienne devant elle avant de s’asseoir.

– J’ai parlé à voix haute ? demande Warren.

Je fais oui de la tête. Il se tourne vers Sydney qui le fusille du regard.

– Je te faisais un compliment, observe-t-il.

Elle se met à rire, puis sort son téléphone et se met à taper un texto. Elle me jette un bref regard et hoche la tête quand mon appareil vibre dans ma poche. On dirait qu’elle ne tient pas à ce que son texte tombe sous d’autres yeux que les miens. D’un air dégagé, je glisse la main dans ma poche, sors mon téléphone et l’allume sous la table.

SYDNEY : NE MANGE PAS LES ŒUFS.

Qu’est-ce qu’ils ont, ces œufs ? J’interroge Sydney du regard. Elle m’envoie un autre texto tout en poursuivant sa conversation avec Warren.

SYDNEY : J’AI VERSÉ DU LIQUIDE VAISSELLE ET DU TALC DEDANS. ÇA LUI APPRENDRA À ÉCRIRE SUR MON FRONT.

MOI : ET ALORS ? QUAND EST-CE QUE TU VAS LUI DIRE ?

SYDNEY : JAMAIS.

WARREN : QU’EST-CE QUE VOUS VOUS RACONTEZ, AVEC SYDNEY ?

Je me redresse et vois Warren qui pianote, lui aussi. Il me jette un coup d’œil, reprend sa fourchette et avale une autre bouchée d’œufs brouillés. Ça me fait rire. Il se penche sur la table, attrape mon téléphone et se met à lire mes textos. J’essaie de le lui reprendre, mais il écarte le bras, hors de ma portée. Il marque une courte pause, le temps de tout lire,

recrache d'un coup ce qu'il avait dans la bouche. Il me lance mon téléphone et saisit son verre, boit longuement, le repose sur la table, puis repousse sa chaise et se lève.

Il tend le doigt vers Sydney :

– Tu vas le regretter, petite. C'est la guerre.

Elle lui décoche un sourire de défi. Le temps qu'il rentre dans sa chambre et ferme la porte, elle a perdu sa belle confiance pour écarquiller les yeux vers moi.

SYDNEY : AIDE-MOI ! JE SUIS NULLE EN PIÈGE !

MOI : PLUTÔT, OUI. DU LIQUIDE VAISSELLE ET DU TALC ? PAS TRÈS AU POINT, TA TECHNIQUE. HEUREUSEMENT QUE TU PEUX COMPTER SUR LE ROI POUR T'AIDER !

Elle me sourit et commence à manger.

Je n'ai pas le temps d'avaler une bouchée que Bridgette sort de sa chambre, moins aimable que jamais. Elle va directement dans la cuisine se servir une assiette. Warren revient s'asseoir à sa place.

– J'ai fait une sortie de principe, annonce-t-il, mais je n'ai pas fini de manger.

Bridgette prend place, prend un morceau de bacon puis s'adresse à Sydney :

– C'EST... TOI... QUI... AS... FAIT... ÇA ? dit-elle en désignant les plats.

Je penche la tête de côté, parce qu'elle lui parle comme à moi. Comme si Sydney était sourde.

Et celle-ci qui répond d'un hochement de la tête...

Bridgette ajoute :

– MERCI.

Et elle goûte aux œufs.

Qu'elle recrache aussitôt dans son assiette.

– C'EST... QUOI... CETTE... MERDE ?

Elle retourne à la cuisine, jette le contenu de son assiette à la poubelle et retourne dans sa chambre.

Dès qu'elle a fermé la porte derrière elle, nous éclatons de rire tous les trois, et je finis par me tourner vers Warren.

– Pourquoi Bridgette croit que Sydney est sourde ?

– Personne ne sait, assure-t-il en riant encore. Mais nous préférons ne pas la détromper trop vite.

Je ris aux éclats, mais le cœur n'y est pas. Je ne sais pas depuis quand Warren estime pouvoir former un *nous*, avec Sydney. En tout cas, ça ne me plaît pas.

La lumière de ma chambre clignote, alors je ferme mon portable et me dirige vers la porte. J'ouvre à Sydney qui attend dans l'entrée, elle-même armée de son ordi. Elle me tend un morceau de papier.

J'ai fini mon boulot pour le reste de la semaine. J'ai aussi nettoyé tout l'appartement, à part la chambre de Bridgette, évidemment. Warren m'empêche de regarder la télévision parce que ce n'est pas ma soirée, paraît-il ?! Alors j'aimerais bien passer un petit moment avec toi, si c'était possible ? Il faut que je m'occupe, sinon je vais me remettre à penser à Hunter et je vais recommencer à me plaindre et là, je risque de vouloir reprendre du désinfectant et je ne préférerais pas, parce que je n'ai pas envie de devenir alcoolique comme toi.

Je souris et m'écarte pour la laisser entrer dans ma chambre. Elle regarde autour d'elle. Comme on ne peut s'asseoir que sur le lit, je le lui montre du doigt puis m'y installe et rouvre mon portable sur mes genoux. À son tour, elle prend place de l'autre côté.

– Merci, dit-elle avec un sourire.

Elle aussi ouvre son portable et l'écran lui illumine le visage.

Ce matin, je me suis efforcé de ne pas suivre le conseil de Warren qui me soufflait d'admirer sa robe, mais c'était difficile de ne pas regarder, d'autant qu'il insistait lourdement. Je ne sais pas trop ce qu'il peut trafiquer avec Bridgette et je m'en moque, mais ça me dérange quand je constate à quel point il semble accrocher avec Sydney.

Et ça me dérange que ça me dérange. Parce que ça ne devrait rien me faire du tout, alors je ne vois pas pourquoi je pense à ces choses-là. Si Maggie était là, forcément, je la trouverais beaucoup plus à mon goût. Petite, les yeux et les cheveux noirs. Sydney est son exact contraire, plus grande – disons de taille moyenne – mais le corps beaucoup plus féminin, voluptueux. Les robes lui vont très bien, c'est en cela qu'elle plaît à Warren. Heureusement, elle s'est mise en short avant de venir frapper à ma porte. Ça aide un peu. Les hauts qu'elle porte sont souvent beaucoup trop larges pour elle et semblent lui pendre sur les épaules. J'aurais plutôt l'impression qu'elle les a fauchés à Hunter en faisant ses bagages.

Maggie a toujours les cheveux raides, tandis qu'avec Sydney on ne pourrait pas dire, à croire que ça dépend du temps qu'il fait. Ce qui n'est pas une critique en soi. La première fois que je l'ai vue, assise sur son balcon, j'aurais dit qu'elle était brune, alors qu'elle avait juste les cheveux mouillés. Après avoir joué de la guitare pendant à peu près une heure, ce soir-là, je l'ai regardée rentrer chez elle et j'ai pu constater qu'ils lui retombaient par vagues blondes sur les épaules. Aujourd'hui, ils sont bouclés et noués à la va-vite au sommet du crâne.

SYDNEY : ARRÊTE DE ME REGARDER.

Merde.

Je ris et m'efforce de chasser toutes les idées baroques qui me trottaient dans la tête.

MOI : TU AS L'AIR TRISTE.

Le soir où elle est arrivée ici, elle paraissait beaucoup moins déprimée que maintenant. À croire qu'il faut du temps pour digérer la réalité.

SYDNEY : ON NE POURRAIT PAS CHATTER SUR NOS ORDIS ? CE SERAIT BEAUCOUP PLUS FACILE POUR MOI QUE PAR TEXTO.

MOI : BIEN SÛR. QUEL EST TON NOM DE FAMILLE ? JE T'AJOUTE COMME AMIE SUR FACEBOOK.

SYDNEY : BLAKE.

J'ouvre mon ordi et cherche son nom. Quand je trouve son profil, je lui envoie une demande d'ami. Elle accepte presque aussitôt puis m'envoie un message.

SYDNEY : SALUT, RIDGE LAWSON.

MOI : SALUT, SYDNEY BLAKE. ÇA VA MIEUX ?

Elle fait oui de la tête.

SYDNEY : TU ES PROGRAMMEUR ?

MOI : TU PARCOURS DÉJÀ MON PROFIL ? ALORS OUI. JE TRAVAILLE À LA MAISON. J'AI OBTENU MON DIPLÔME D'INGÉNIEUR INFORMATIQUE IL Y A DEUX ANS.

SYDNEY : QUEL ÂGE AS-TU ?

MOI : 24 ANS.

SYDNEY : STP, DIS-MOI QUE 24 C'EST MIEUX QUE 22 ANS !

MOI : 22, ÇA VA TE PLAIRE. PEUT-ÊTRE PAS CETTE SEMAINE NI LA SEMAINE PROCHAINE, MAIS ÇA IRA MIEUX.

Elle pousse un soupir, se passe une main dans la nuque puis se remet à taper.

SYDNEY : IL ME MANQUE. C'EST DINGUE, NON ? ET TORI AUSSI. JE LES DÉTESTE TOUJOURS AUTANT, J'AI ENVIE DE LES VOIR SOUFFRIR, MAIS J'AIMAIS BIEN QUAND ON ÉTAIT ENSEMBLE. ÇA COMMENCE À FAIRE VRAIMENT MAL. AU DÉBUT, J'AI CRU QUE TOUT IRAIT MIEUX SANS LUI, MAIS MAINTENANT, JE NE SAIS PLUS OÙ J'EN SUIS.

J'essaie de ne pas lui faire une réponse trop dure, en même temps, je ne suis pas une fille, alors je ne risque pas de lui dire que ce qu'elle ressent est normal. Parce que, pour moi, ce n'est pas normal.

MOI : CE QUI TE MANQUE, C'EST L'IDÉE QUE TU AS DE LUI. TU N'ÉTAIS PAS HEUREUSE AVEC LUI, MÊME AVANT DE DÉCOUVRIR QU'IL TE TROMPAIT. TU RESTAIS AVEC LUI PARCE QUE C'ÉTAIT CONFORTABLE. C'EST CETTE RELATION QUI TE MANQUE, PAS HUNTER.

Elle relève les yeux vers moi, plisse les yeux quelques secondes avant de reporter son attention sur l'ordinateur.

SYDNEY : COMMENT TU PEUX DIRE QUE JE N'ÉTAIS PAS HEUREUSE AVEC LUI ? SI, J'ÉTAIS HEUREUSE. JUSQU'À CE QUE JE DÉCOUVRE CE QU'IL FAISAIT VRAIMENT, JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT L'HOMME DE MA VIE.

MOI : MAIS NON. TU AURAS BIEN AIMÉ, SAUF QUE C'ÉTAIT LOIN DE CE QUE TU RESSENTAIS.

SYDNEY : TU ES VRAIMENT UN PAUVRE TYPE, LÀ, TU SAIS ?

Je repose mon portable à côté de moi et me dirige vers mon bureau. Je prends mon calepin et un stylo, puis je retourne vers le lit, je m'assieds à côté d'elle. J'ouvre à la page où j'ai noté les premières paroles qu'elle m'a envoyées et j'écris au-dessus :

Lis ça. Puis je dépose le bloc sur ses genoux.

Elle y jette un coup d'œil avant d'attraper le stylo. *Pas besoin de les lire, ajoute-t-elle, c'est moi qui les ai écrites.*

Je me rapproche d'elle, entoure quelques vers du refrain et les lui montre. *Lis-les comme si ce n'était pas toi l'auteur.*

Elle s'exécute, visiblement à contrecœur.

*You don't know me like you think you do¹
I pour me one, when I really want two
Oh, you're living a lie
Living a lie*

*You think we're good, but we're really not
You coulda fixed things, but you missed your shot
You're living a lie
Living a lie¹*

Quand je suis certain qu'elle a eu le temps de les lire, je reprends le stylo pour ajouter : *Ces paroles provenaient de ton moi profond, Sydney. Tu auras beau te dire que tu te sentais mieux avec lui, lis ce que tu as écrit. Replace-toi dans ton état d'esprit au moment où tu les as écrites. J'entoure plusieurs vers et les lis en même temps qu'elle.*

*With a right turn, the tires start to burn
I see your smile, it's been hiding for a while
For a while*

*Your foot pushes down against the ground
The world starts to blur, can't remember who you were
Who you were ^{II}*

Je la regarde, elle reste les yeux fixés sur le papier. Une larme lui coule sur la joue, qu'elle essuie vivement.

Elle reprend le stylo. *Ce ne sont que des paroles, Ridge.*

Et moi de répondre : *Oui, ce sont les tiennes, Sydney. Des paroles qui proviennent de ton cœur. Tu te dis perdue sans lui, mais tu te sentais déjà perdue quand tu étais avec lui. Lis le reste.*

Elle pousse un long soupir avant de se pencher à nouveau sur le papier.

*I yell, slow down, we're almost out of town
The road gets rough, have you had enough
Enough*

*You look at me, start heading for a tree
I open up the door, can't take any more
Any more*

Then I say,

*You don't know me like you think you do
I pour me one, when I really want two
Oh, you're living a lie
Living a lie*

*You think we're good, but we're really not
You coulda fixed things, but you missed your shot*

You're living a lie
Living a lie ^{III}



1. Retrouvez [l'intégralité des traductions des chansons](#) en fin d'ouvrage.

SYDNEY

Je relis les paroles sur le calepin.

Et si Ridge avait raison ? Et si j'avais écrit ça parce que c'était ce que je ressentais vraiment ?

Je ne réfléchis jamais beaucoup en écrivant des paroles, parce que personne n'est censé les lire, alors je me fiche de leur sens caché. Mais, maintenant que j'y pense, ça prouve peut-être qu'elles reflètent mes pensées profondes. À mon avis, il est plus difficile d'écrire des paroles quand il faut inventer les sentiments qui vont avec. C'est là qu'il faut y réfléchir, quand elles ne sont pas ressenties.

Alors bravo, Ridge ! Il a raison. J'ai rédigé ça il y a des semaines, longtemps avant d'être au courant de ce qui se passait entre Hunter et Tori.

Je m'appuie contre la tête du lit et rouvre mon ordinateur.

MOI : D'ACCORD, TU AS GAGNÉ.

RIDGE : CE N'EST PAS UN CONCOURS. J'ESSAIE JUSTE DE T'AIDER À VOIR QUE TU AVAIS BESOIN DE CETTE RUPTURE. JE NE TE CONNAIS PAS TRÈS BIEN MAIS, D'APRÈS LES PAROLES QUE TU AS ÉCRITES, J'AI L'IMPRESSION QUE TU AVAIS ENVIE DE TE RETROUVER SEULE DEPUIS UN MOMENT DÉJÀ.

MOI : ET TU PRÉTENDS NE PAS ME CONNAÎTRE ! ON DIRAIT QUE TU M'AS BEAUCOUP MIEUX COMPRISE QUE MOI-MÊME.

RIDGE : JE SAIS JUSTE CE QUE TU AS ÉCRIT DANS TES CHANSONS. AU FAIT, ÇA TE DIRAIT DE LES REPRENDRE UN PEU ? J'AVAIS L'INTENTION DE LES ASSOCIER AVEC LA MUSIQUE POUR LES ENVOYER À BRENNAN, SI TU VOULAIS ME PRÊTER L'OREILLE... TOUT JEU DE MOTS MIS À PART.

Je lui donne un coup de coude en riant.

MOI : BIEN SÛR. QU'EST-CE QUE JE DOIS FAIRE ?

Il se lève, prend sa guitare puis me désigne le balcon de la tête. Je n'ai aucune envie de sortir sur ce balcon. Bon, j'étais sans doute sur le point de quitter Hunter, mais certainement pas Tori. Et puis, si je me retrouvais là, je ne pourrais plus me concentrer sur rien.

Je fais non de la tête. Il jette un coup d'œil sur mon appartement, de l'autre côté du jardin, serre les dents, comme s'il percevait mon point de vue. Il revient vers le lit, s'assied près de moi.

RIDGE : JE VOUDRAIS QUE TU CHANTES LES PAROLES PENDANT QUE JE JOUE. JE TE REGARDERAI POUR VÉRIFIER QU'ON PLACE BIEN LES PAROLES AU BON ENDROIT SUR LA PARTITION.

MOI : NON. JE NE CHANTE PAS DEVANT TOI.

Il lève les yeux au ciel en soufflant.

RIDGE : TU CROIS QUE JE VAIS ME MOQUER DE TOI PARCE QUE TU CHANTES FAUX ? JE NE T'ENTENDS PAS, SYDNEY !

Et là, il me décoche son irritant sourire.

MOI : TA GUEULE ! C'EST BON.

Il repose le téléphone et se met à jouer la chanson. Là où les paroles doivent commencer, il me regarde et je me fige. Pas parce que j'ai le trac, mais parce que ça me reprend... je retiens mon souffle en le voyant jouer, il est extraordinaire.

Il ne manque pas une note alors que j'ai raté le début. Il se contente de recommencer à zéro. Je me secoue pour me tirer de ma torpeur et commence à chanter les paroles. Jamais je ne me livrerais ainsi devant quelqu'un, heureusement qu'il ne m'entend pas ! Ce qui ne l'empêche pas de m'observer attentivement, au point de me rendre nerveuse.

À chaque strophe, il marque une pause, écrit sur la partition. Je me penche pour regarder ce qu'il note. Il transcrit simplement les notes, l'une après l'autre, avec les paroles qui correspondent.

Il me désigne un vers puis reprend son téléphone.

RIDGE : TU CHANTES EN QUELLE TONALITÉ ?

MOI : EN SI.

RIDGE : TU NE CROIS PAS QUE CE SERAIT MIEUX SI TU ENTAMAIS PLUS HAUT ?

MOI : JE NE SAIS PAS. ON PEUT ESSAYER.

Il rejoue la deuxième partie de la chanson et, suivant son conseil, je commence plus haut. L'étonnant, c'est qu'il a raison. Ça sonne mieux.

– Comment le savais-tu ?

Il hausse les épaules.

RIDGE : JE LE SAIS, C'EST TOUT.

MOI : MAIS COMMENT ? SI TU N'ENTENDS PAS, TU NE PEUX PAS SAVOIR QUAND ÇA SONNE BIEN OU FAUX.

RIDGE : PAS BESOIN D'ENTENDRE. JE LE SENS.

Je ne capte pas. À la rigueur, je comprends comment il a pu apprendre à jouer de la guitare. À force de répéter, et avec un bon professeur, il a pu obtenir ce résultat. Mais ça n'explique pas comment il peut déterminer en quelle tonalité chanter, encore moins laquelle sonne le mieux.

RIDGE : QUOI ? TU AS L'AIR PAUMÉE.

MOI : C'EST ÇA. COMPRENDS PAS COMMENT TU PEUX DISCERNER LES VIBRATIONS MÊME SI TU PEUX LES SENTIR. JE COMMENCE À CROIRE QU'AVEC WARREN VOUS ME JOUEZ LA FARCE DE L'ANNÉE ET QUE TU FAIS JUSTE SEMBLANT D'ÊTRE SOURD.

Il éclate de rire puis revient s'installer sur le lit, sa guitare à côté de lui. Il écarte les jambes et tapote sur l'espace qu'il vient de dégager.

Qu'est-ce qu'il croit ? J'espère que je n'écarquille pas les yeux aussi largement que je l'imagine. Pas question que je m'asseye aussi près de lui. Je secoue la tête.

Il fait la grimace, reprend son téléphone.

RIDGE : VIENS, JE VEUX JUSTE TE MONTRER COMMENT JE RESSENS LA MUSIQUE. UN PETIT EFFORT, ET ARRÊTE DE CROIRE QUE JE TE DRAGUE.

J'hésite encore quelques secondes, mais son expression crispée me donne l'impression que je lui parais un peu immature. Je me penche, me tourne et viens prudemment m'installer devant lui, m'adosse contre sa poitrine tout en gardant le maximum de distance.

Il place la guitare devant moi, m'entoure de son bras, me serre pour pouvoir placer la main sur les cordes. Puis il ressort son téléphone.

RIDGE : JE VAIS JOUER UN ACCORD, TU VAS ME DIRE OÙ TU LE RESSENS.

J'acquiesce de la tête, et il replace sa main sur la guitare. Il plaque un accord, le répète plusieurs fois, puis s'arrête. Je prends mon téléphone.

MOI : JE LE SENS DANS TA GUITARE.

Il secoue la tête, textote.

RIDGE : JE LE SAIS BIEN QUE TU L'AS SENTI DANS LA GUITARE, GRELUCHE ! MAIS DANS TON CORPS, OÙ EST-CE QUE TU L'AS SENTI ?

MOI : JOUE-LE ENCORE.

Cette fois, je ferme les yeux et tâche de rester sérieuse. Je lui ai demandé comment il ressentait la musique et il s'efforce de me le montrer. Le moins que je puisse faire, c'est d'essayer de comprendre. Il joue un instant et je fais de mon mieux pour me concentrer, mais je perçois les vibrations partout, d'autant que la guitare s'appuie sur ma poitrine.

MOI : J'AI DU MAL, RIDGE. J'AI L'IMPRESSION QUE ÇA VIENT DE PARTOUT.

Il me pousse en avant. Je me redresse et m'écarte tandis qu'il repose son instrument. Il sort de la chambre et je l'attends, intriguée, jusqu'à ce qu'il revienne, le poing fermé sur des objets qu'il me lâche dans la paume.

Des boules Quies.

Après quoi, il reprend sa place derrière moi. Je m'appuie de nouveau contre lui, enfile les bouchons, ferme les yeux et repose la tête sur son épaule. Il m'entoure de ses bras et saisit sa guitare. Je sens son front m'effleurer, et l'intimité de notre posture finit par m'apparaître. Je ne m'étais jamais blottie aussi près de quelqu'un avec qui je ne sortais pas.

C'est drôle, parce que ça semble si naturel avec lui ! Pas du tout comme s'il avait autre chose que la musique en tête. D'ailleurs, si ça se passait avec Warren, je parie que ses mains ne seraient pas du tout sur la guitare.

Je sens ses bras remuer doucement, ce qui me permet de conclure qu'il joue, bien que je n'entende rien du tout. Je me concentre sur la vibration et canalise toute mon attention sur le mouvement qui m'habite la poitrine. À l'instant même où je parviens à localiser d'où il

provient exactement, je porte la main dessus, à proximité du cœur. Et je sens Ridge hocher la tête, sans toutefois cesser de jouer.

Le mouvement m'habite toujours la poitrine, mais nettement plus bas, maintenant ; je descends la main. Ridge acquiesce de nouveau.

Je me dégage de lui, me retourne pour lui faire face.

– Ouah !

Haussant les épaules, il me décoche un petit sourire fugitif. Adorable.

MOI : C'EST FOU. JE NE PIGE TOUJOURS PAS COMMENT TU PEUX JOUER D'UN INSTRUMENT COMME ÇA, MAIS AU MOINS JE SAIS MAINTENANT COMMENT TU LE RESSENS.

D'un geste, il écarte mon compliment et j'admire sa modestie, parce qu'il a évidemment beaucoup plus de talent que tous ceux que je connais.

– Ouah ! dis-je encore.

RIDGE : ARRÊTE. JE N'AIME PAS LES COMPLIMENTS. C'EST GÊNANT.

Je repose mon téléphone et nous reprenons chacun notre ordinateur.

MOI : TU ES BEAUCOUP TROP SENSIBLE. TU N'AS PAS L'AIR DE TE RENDRE COMPTE DE TON DON. JE SAIS QUE TU TRAVAILLES BEAUCOUP, MAIS PEU DE GENS SONT CAPABLES D'ASSEMBLER LES SONS COMME TOI. MAINTENANT, JE COMPRENDS TA RELATION AVEC LA GUITARE. MAIS LES VOIX ? COMMENT PEUX-TU SAVOIR CE QUE DONNE UNE VOIX ? OU EN QUELLE TONALITÉ LA PLACER ?

RIDGE : EN FAIT, JE NE DISCERNE PAS LES SONS D'UNE VOIX. JE N'AI JAMAIS SENTI PERSONNE CHANTER COMME « J'ÉCOUTE » UNE GUITARE. JE PEUX PLACER DES VOIX SUR UNE CHANSON ET COMPOSER DES MÉLODIES PARCE QUE J'EN AI BEAUCOUP ÉTUDIÉ ET QUE JE SAIS QUELLE CLÉ CORRESPOND À UNE NOTE OU À UNE AUTRE. ÇA NE ME VIENT PAS TOUT SEUL. JE TRAVAILLE BEAUCOUP. J'AIME LA NOTION DE MUSIQUE ET, MÊME SI JE NE L'ENTENDS PAS, J'AI APPRIS À LA DÉCHIFFRER ET À L'APPRÉCIER D'UNE MANIÈRE DIFFÉRENTE. LES MÉLODIES M'ONT DEMANDÉ BEAUCOUP PLUS DE TRAVAIL. À CERTAINS MOMENTS, BRENNAN ME DIT QU'ON NE PEUT PAS UTILISER TEL OU TEL AIR PARCE QU'IL RESSEMBLE TROP À UNE CHANSON QUI EXISTE DÉJÀ, OU ALORS PARCE QU'IL SONNE MAL, CONTRAIREMENT À CE QUE J'AURAIS PU CROIRE.

Il peut minimiser les choses tant qu'il veut, je suis certaine de me trouver devant un véritable génie. Je ne suis pas d'accord, ses dons ne proviennent pas que du travail. Bon, ça doit aider, parce que le talent a besoin d'être éduqué pour s'épanouir. Mais le sien est hallucinant. Du coup, j'en ai mal pour lui quand je pense à ce qu'il pourrait faire si seulement il entendait.

MOI : TU N'ENTENDS RIEN ? DU TOUT ?

Il fait non de la tête.

RIDGE : PENDANT UN CERTAIN TEMPS, J'AI PORTÉ DES APPAREILS AUDITIFS, MAIS ÇA ME GÊNAIT PLUS QU'AUTRE CHOSE. J'AI UNE TOTALE PERTE DE L'OUÏE, ILS NE ME SERVAIENT DONC À RIEN, JE N'ENTENDAIS NI LES VOIX NI MA GUITARE. QUAND JE LES UTILISAIS, JE PERCEVAIS DES BRUITS INDÉCHIFFRABLES QUI NE FAISAIENT QUE ME RAPPELER QUE J'ÉTAIS SOURD. SANS EUX, JE N'Y PENSE MÊME PLUS.

MOI : POURQUOI TU T'ES MIS À JOUER DE LA GUITARE, ALORS QUE TU N'ENTENDAIS RIEN ?

RIDGE : À CAUSE DE BRENNAN. IL VOULAIT APPRENDRE À JOUER D'UN INSTRUMENT QUAND ON ÉTAIT ENFANTS, ALORS ON A APPRIS ENSEMBLE.

MOI : LE TYPE QUI VIVAIT ICI AVANT ? TU LE CONNAIS DEPUIS SI LONGTEMPS QUE ÇA ?

RIDGE : 21 ANS. C'EST MON PETIT FRÈRE.

MOI : IL FAIT PARTIE DE TON GROUPE ?

Il n'a pas l'air de capter la question.

RIDGE : JE NE T'AI JAMAIS PARLÉ DE MON GROUPE ?

Je fais non de la tête.

RIDGE : C'EST LUI QUI CHANTE. IL JOUE AUSSI DE LA GUITARE.

MOI : TU VAS BIENTÔT TE REMETTRE À JOUER ? JE VEUX TE REGARDER.

Il se met à rire.

RIDGE : JE NE JOUE PAS. C'EST UN PEU COMPLIQUÉ. SELON BRENNAN, J'AI LES MÊMES DROITS DE PROPRIÉTÉ QUE LUI SUR LE GROUPE, PARCE QUE J'ÉCRIS PRESQUE TOUTE LA MUSIQUE ; C'EST LA RAISON POUR LAQUELLE JE DIS PARFOIS QUE J'EN FAIS PARTIE. À MON AVIS, C'EST RIDICULE, MAIS IL JURE QUE, SANS MOI, ON N'EN SERAIT PAS LÀ, ALORS JE VEUX BIEN... SAUF QU'IL AURA SANS DOUTE BIENTÔT TELLEMENT DE SUCCÈS QUE JE VAIS CERTAINEMENT DEVOIR RENÉGOCIER UN DE CES JOURS. JE NE VEUX PAS TROP PROFITER DE LA SITUATION.

MOI : S'IL NE TE DEMANDE RIEN, C'EST QUE TU NE LUI DOIS RIEN. ET POURQUOI NE PAS JOUER AVEC LUI ?

RIDGE : ÇA M'EST ARRIVÉ QUELQUEFOIS. C'EST TRÈS DIFFICILE QUAND ON N'ENTEND PAS CE QUI SE PASSE PENDANT UNE CHANSON. J'AI UN PEU L'IMPRESSION DE LES SEMER QUAND JE JOUE AVEC EUX. EN PLUS, ILS SONT EN TOURNÉE EN CE MOMENT, ET JE NE PEUX PAS VOYAGER, ALORS JE LUI ENVOIE CE QUE J'ÉCRIS.

MOI : POURQUOI TU NE FAIS PAS LA TOURNÉE AVEC EUX ?

RIDGE : J'AI D'AUTRES OBLIGATIONS. MAIS, LA PROCHAINE FOIS QU'ILS PASSENT À AUSTIN, JE T'EMMÈNE.

Je t'emmène. J'aime bien comme il dit ça, peut-être même un peu trop à mon goût...

MOI : COMMENT S'APPELLE CE GROUPE ?

RIDGE : SOUNDS OF CEDAR.

Je claque le couvercle de mon portable.

– C'est pas vrai !

Il hoche la tête et c'est lui qui rouvre mon ordi.

RIDGE : TU EN AS ENTENDU PARLER ?

MOI : OUI. TOUT LE MONDE SUR LE CAMPUS CONNAÎT TON GROUPE, ÉTANT DONNÉ QU'ILS ONT JOUÉ À PEU PRÈS TOUS LES WEEK-ENDS L'ANNÉE DERNIÈRE. HUNTER VOUS ADORE.

RIDGE : AH ! C'EST BIEN LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AURAIS PRÉFÉRÉ ME PASSER D'UN FAN. AINSI, TU AS VU BRENNAN JOUER ?

MOI : JE N'Y SUIS ALLÉE QU'UNE FOIS AVEC HUNTER, ET C'ÉTAIT L'UN DE VOS DERNIERS SPECTACLES, MAIS OUI. JE CROIS QUE J'AI À PEU PRÈS TOUTES VOS CHANSONS SUR MON TÉLÉPHONE.

RIDGE : OUAH ! LE MONDE EST PETIT. ON N'EST PAS LOIN DE SORTIR UN ALBUM. C'EST POUR ÇA QUE JE ME CRISPE TELLEMENT SUR CES CHANSONS. ET POURQUOI TU DOIS M'AIDER.

MOI : OMG, J'ÉCRIS DES PAROLES POUR SOUNDS OF CEDAR !

J'en roule sur le côté en m'agrippant de joie au matelas.

Putain ! C'est trop cool !

Je me reprends, en essayant de ne pas me laisser troubler par le rire de Ridge, puis me rassieds et récupère mon ordi.

MOI : ALORS TU AS COMPOSÉ PRESQUE TOUTES CES CHANSONS ?

Il fait oui de la tête.

MOI : ET AUSSI LES PAROLES DE « SOMETHING » ?

Il acquiesce encore. Je n'arrive pas à y croire. Je suis assise en face du gars qui a écrit ces paroles, c'est fabuleux !

MOI : JE SUIS PRÊTE À ÉCOUTER TA CHANSON. SI TU T'ES DONNÉ LA PEINE DE DÉCHIFFRER MES PAROLES, C'EST À MOI DE DÉCHIFFRER LES TIENNES.

RIDGE : ÇA REMONTE À DEUX ANS.

MOI : N'EMPÊCHE. ÇA VIENT QUAND MÊME DE TOI. DE QUELQUE CHOSE EN TOI, RIDGE. ;)

Il saisit un coussin, me l'envoie à la figure. En riant, je parcours le dossier musique de mon téléphone, jusqu'à ce que je trouve la chanson. J'appuie alors sur le titre.

SOMETHING

*I keep on wondering why
I can't say 'bye to you
And the only thing I can
think of is the truth*

*It's hard to start over
Keep checkin' that rearview, too
But something's coming
Something right for you
Just wait a bit longer*

*You'll find something you wanted
Something you needed
Something you want to have repeated
Oh, that feeling's all right*

*You'll find that if you listen
Between all the kissing
What made it work
Wound up missing*

Oh, that seems about right

*I guess I thought that we would
Always stay the same
And I can tell that you find
Somebody to blame*

*And I know in my heart,
In my mind, it's all a game
Our hopes and wishes
Won't relight the flame
Just wait a bit longer*

*You'll find something you wanted
Something you needed
Something you want to have repeated
Oh, that feeling's all right*

*You'll find that if you listen
Between all the kissing
What made it work
Wound up missing
Oh, that seems about right*

*You don't ever have to wonder
'Cause you will always know
That what we had was for sure
For sure
Now that thing is no more
No more*

*You'll find what you wanted
You'll find what you needed
You'll find what you wanted
You'll find what you needed
You'll find what you needed ^{IV}*

À la fin de la chanson, je me rassieds sur le lit. Je devrais sans doute l'interroger sur ces paroles, lui en demander le sens profond, mais je ne suis pas sûre d'y tenir. Je voudrais

d'abord la réécouter sans qu'il me regarde, parce que là, j'ai vraiment du mal. Je vois un immense sourire lui étirer les lèvres, et il se penche sur son téléphone.

RIDGE : POURQUOI J'AI L'IMPRESSION QUE TU JOUES LES FANS EN CE MOMENT ?

Sans doute parce que j'en suis une.

MOI : JE NE JOUE RIEN DU TOUT. J'AI VU COMME TU POUVAIS ÊTRE MAUVAIS QUAND TU VOULAIS TE VENGER ET J'AI AFFRONTÉ TON TERRIBLE ALCOOLISME, ALORS JE NE SUIS PAS AUSSI FAN QUE ÇA.

RIDGE : MON PÈRE ÉTAIT UN ALCOOLIQUE PROFOND. TES PLAISANTERIES SONT UN PEU DÉPLACÉES.

Affreusement gênée, je relève la tête.
– Pardon, je voulais juste plaisanter.

RIDGE : MOI AUSSI, JE PLAISANTE.

Je lui balance un coup de genou, furieuse.

RIDGE : ENFIN, PLUS OU MOINS. C'EST VRAI QUE MON PÈRE BOIT BEAUCOUP, MAIS JE M'EN TAPE QUE TU PLAISANTES LÀ-DESSUS.

MOI : FINI, JE NE PEUX PLUS. TU AS TOUT GÂCHÉ.

Il rit et s'ensuit un étrange moment de silence. Je me remets à textoter.

MOI : OMG ! TU ME SIGNES UN AUTOGRAPHE ?

Il lève les yeux au ciel.

MOI : S'IL TE PLAÎT ! ET ON POURRAIT AUSSI PRENDRE UN SELFIE DE NOUS DEUX ? OMG ! JE SUIS DANS LE LIT DE RIDGE LAWSON !

Je rigole, mais Ridge n'a pas l'air de trouver ça drôle.

MOI : RIDGE LAWSON, TU SIGNES MES NIBARDS ?

Il repose son ordi à côté de lui, se penche vers sa table de nuit et ramasse un marqueur puis se retourne vers moi.

Euh... je ne tenais pas tellement à cet autographe. Il doit bien se douter que je plaisante.

Il ôte la capuche, revient sur le lit, me bloque sur le dos, approche le marqueur de mon front.

Quoi ? Il veut me signer le front ?

Je lève les jambes, créant une barrière avec mes genoux tout en essayant d'écartier ses mains.

Merde, il est baraqué !

De son genou, il me bloque un bras tout en m'attrapant l'autre main qui repoussait son visage et en la plaquant elle aussi sur le lit. Je ris, je crie, j'essaie de me détourner de lui mais, à chaque mouvement, je sens le marqueur se balader sur mes joues tandis qu'il essaie d'y inscrire son nom.

Incapable de reprendre le dessus, je finis par pousser un soupir et cesse de bouger, seul moyen pour qu'il arrête enfin de me barbouiller la figure.

Il se redresse, rebouche le marqueur et me regarde en rigolant.

Je me précipite sur mon portable.

MOI : FINI LES CONNERIES, JE TE DÉCLARE OFFICIELLEMENT LA GUERRE. MAINTENANT, LAISSE-MOI LE TEMPS DE PRÉPARER MA REVANCHE SUR GOOGLE.

Je referme mon ordi et sors calmement de la pièce sous les rires de Ridge. Quand je traverse le salon pour rejoindre ma chambre, Warren me jette un regard. Puis un deuxième.

– Tu aurais mieux fait de rester avec moi à regarder du porno !

– Avec Ridge, on discutait du règlement de la télévision. Je prends le jeudi.

– Sûrement pas. On est jeudi demain. Le jeudi, je regarde le porno du jeudi.

– Hé, non, c'est fini. Tu aurais dû me demander mes préférences télé quand tu m'as interrogée.

– Bon, grogne-t-il. Garde-les, tes jeudis, mais seulement si tu portes la robe que tu avais hier.

J'éclate de rire.

– Je vais la mettre au feu.



RIDGE

— Pourquoi tu as donné la télé à Sydney ce soir ? signe Warren en venant s'affaler sur le canapé à côté de moi. Tu sais que c'est mon soir, puisque je ne travaille pas le vendredi.

— Jamais parlé télé avec Sydney.

L'air mauvais, il jette un coup d'œil vers la chambre de notre coloc.

— Quelle menteuse ! Au fait, comment tu l'as rencontrée ?

— Par la musique. Elle écrit les paroles de nos chansons.

Warren écarquille les yeux et se redresse, l'expression offusquée, comme si je l'avais trahi.

— Tu ne crois pas que tu aurais pu prévenir ton agent ?

Ça me fait rire et je lui réponds vite :

— Bien vu ! Hé, Warren, Sydney est officiellement devenue la parolière du groupe.

Il se renfrogne.

— Tu ne crois pas que ton agent aurait pu discuter d'un arrangement financier avec elle ? Quel pourcentage on lui donne ?

— Aucun. Elle ne veut rien tant qu'elle ne paie pas de loyer, c'est réglé comme ça pour le moment.

Il se lève et me toise d'un air furieux.

– Parce que tu crois qu'on peut lui faire confiance ? Et s'il arrivait quelque chose avec une chanson qu'elle aurait écrite ? Et si elle était l'auteur d'un tube de l'album et qu'elle décidait tout d'un coup de prendre un pourcentage ? Et d'abord, pourquoi tu n'écris plus les paroles de tes chansons ?

Je pousse un soupir. On en a déjà tellement parlé que ça me donne mal au cœur.

– J'y arrive plus. Tu le sais très bien. Ça fait un moment que j'ai ce blocage. Mais, calme-toi, elle est d'accord pour nous céder tous les droits de ce qu'elle écrit.

Excédé, il se laisse de nouveau tomber sur le canapé.

– Arrête d'ajouter des membres à notre groupe sans m'en parler d'abord, tu veux ? Parfois, j'ai l'impression d'être mis de côté.

Croisant les bras, il se met à bouder.

– C'est qu'il ferait la grimace, notre petit Warren !

Comme je le prends dans mes bras, il essaie de se dégager, alors je me pose sur lui et l'embrasse sur la joue. Il me tape sur le bras et je le relâche en me marrant. C'est là que j'aperçois Sydney qui vient d'entrer. Profitant qu'elle nous regarde, Warren glisse une main sur ma cuisse et pose la tête sur mon épaule. Sans la quitter des yeux, je tapote la joue de mon voisin. Elle secoue lentement la tête et retourne dans sa chambre.

Dès que sa porte se ferme, Warren et moi nous séparons.

– Si seulement il n'y avait pas Bridgette, signe Warren, ça vaudrait la peine, parce que Sydney a vraiment besoin de moi.

Ça me fait rigoler, parce que je sais qu'après la semaine qu'elle vient de vivre, Sydney aurait plutôt envie de se passer de tous les mecs en général.

– Pour le moment, cette fille n'a qu'une envie : rester seule et tranquille.

Warren fait non de la tête.

– Je te dis qu'elle a besoin de moi ! Je me demande comment je pourrais organiser un coup qui lui permettrait de coucher avec moi.

– Et Bridgette ?

Je ne sais pas pourquoi je lui rappelle l'existence de son actuelle petite amie. C'est bien la première fois que ça m'arrive quand il me parle d'autres filles.

– Gâche pas tout, répond-il en retombant dans le canapé.

Juste au moment où je reçois un texto.

SYDNEY : JE PEUX TE POSER UNE QUESTION ?

MOI : TANT QUE TU PROMETS DE NE PLUS ENTAMER UNE CONVERSATION EN DEMANDANT SI TU PEUX POSER UNE QUESTION.

SYDNEY : D'ACCORD, ABRUTI. JE SAIS QUE JE NE DEVRAIS PLUS JAMAIS PENSER À LUI, MAIS JE SUIS CURIEUSE. QU'EST-CE QU'IL A ÉCRIT SUR CE PAPIER QUAND ON EST ALLÉS CHERCHER MON SAC ? ET QU'EST-CE QUE TU LUI AS RÉPONDU POUR QU'IL TE METTE SON POING DANS LA FIGURE ?

MOI : JE RECONNAIS QUE TU NE DEVRAIS PLUS JAMAIS PENSER À LUI, MAIS JE SUIS PLUTÔT VEXÉ QU'IL T'AIT FALLU TANT DE TEMPS POUR ME LE DEMANDER.

SYDNEY : ET ALORS ?

Beuh ! J'ai horreur de tout transcrire textuellement, mais si elle tient tant à le savoir...

MOI : IL A ÉCRIT, « TU LA SAUTES ? »

SYDNEY : OMG ! QUEL CONNARD !

MOI : OUAIS.

SYDNEY : ALORS, QU'EST-CE QUE TU LUI AS RÉPONDU POUR QU'IL T'EN FOUTE UNE ?

MOI : JE LUI AI ÉCRIT, « POURQUOI TU CROIS QUE JE VIENS CHERCHER SON SAC ? JE L'AI PAYÉE CENT DOLLARS POUR CE SOIR, ELLE DOIT ME RENDRE LA MONNAIE. »

Je relis le texto, pas sûr de le trouver aussi drôle que je croyais.

Mes yeux se posent sur la porte de sa chambre en train de s'ouvrir. Sydney se dirige droit sur notre canapé. Je ne sais pas si c'est l'expression de son visage ou les mains qui viennent vers moi, mais je me couvre instinctivement la tête et plonge derrière Warren. Comme il n'apprécie pas spécialement de me servir de bouclier humain, il fait un bond de côté et Sydney continue de me frapper sur les bras jusqu'à ce que je me blottisse en position fœtale. J'essaie de ne pas éclater de rire, mais elle tape comme une fille. Rien de comparable avec ce que je l'ai vue faire à Tori.

Elle recule et, petit à petit, je sors la tête, le temps de la voir rentrer dans sa chambre en claquant la porte derrière elle.

Warren se tient debout à côté de moi, les mains sur les hanches. Il reste là un moment, à regarder autour de lui en secouant la tête, avant de regagner sa propre chambre.

Je devrais peut-être m'excuser auprès de Sydney. Je ne faisais que plaisanter, mais j'ai peur que ça ne la mette encore plus en colère. Je frappe à sa porte deux fois. Elle ne l'ouvre pas, alors je lui envoie un SMS.

MOI : JE PEUX ENTRER ?

SYDNEY : ÇA DÉPEND. TU AS DES BILLETS DE MOINS DE CENT DOLLARS, CETTE FOIS ?

MOI : ÇA M'A PARU DRÔLE SUR LE MOMENT. DÉSOLÉ.

Quelques secondes s'écourent et puis la porte s'ouvre. Sydney me fait signe d'entrer. Je hausse les sourcils et souris d'un air faussement innocent. Elle me jette un regard mauvais et retourne vers son lit.

SYDNEY : C'EST PAS CE QUE J'AURAIS VOULU QUE TU LUI ÉCRIVES, POURTANT JE COMPRENDS POURQUOI TU AS FAIT ÇA À CET ENFOIRÉ. MOI AUSSI, J'AURAIS BIEN AIMÉ LE FOUTRE EN PÉTARD À CE MOMENT-LÀ.

MOI : C'EST UN ENFOIRÉ, MAIS J'AURAIS SANS DOUTE DÛ RÉPONDRE AUTREMENT. DÉSOLÉ.

SYDNEY : C'EST SÛR QUE TU AURAIS DÛ. PAR EXEMPLE, AU LIEU DE LAISSER ENTENDRE QUE J'ÉTAIS UNE PUTE, TU AURAIS PU RÉPONDRE : « J'AURAIS BIEN AIMÉ. »

Son commentaire me fait rire, mais je lui propose une autre réponse possible.

MOI : J'AURAIS PU RÉPONDRE : « SEULEMENT QUAND TU LUI ÉTAIS FIDÈLE, C'EST-À-DIRE JAMAIS. »

SYDNEY : OU ALORS : « NON. JE SUIS TROP AMOUREUX DE WARREN. »

Au moins, elle a le cœur à plaisanter. Je ne suis pas à l'aise de l'avoir traitée ainsi mais, sur le moment, ça m'avait paru totalement approprié.

MOI : ON N'A PAS BEAUCOUP TRAVAILLÉ, CE SOIR. TU TE SENS D'ATTAQUE POUR FAIRE DE LA BELLE MUSIQUE AVEC MOI ?



SYDNEY

Ridge repose sa guitare au bout d'une bonne heure. On ne s'est pas envoyé un seul texto parce que ça roulait à la perfection. C'est cool d'arriver à travailler aussi bien ensemble. Il joue et rejoue une chanson et moi je reste allongée sur le lit, un cahier devant moi. J'écris les mots qui me viennent à l'esprit. Les trois quarts du temps, je finis par chiffonner la feuille et la jeter à travers la pièce, puis je recommence. En fin de compte, j'ai rédigé les paroles de presque toute une chanson ce soir, et Ridge n'a barré que deux lignes qu'il n'aimait pas. Je trouve qu'on progresse.

J'adore ces moments-là, quand on compose des chansons. Toutes mes angoisses, tous les mauvais souvenirs de ma vie semblent disparaître pendant qu'on écrit. C'est chouette.

RIDGE : ON REPREND LA CHANSON EN ENTIER, MAINTENANT. ASSIEDS-TOI POUR QUE JE TE REGARDE LA CHANTER. JE VEUX ÊTRE SÛR QU'ON LA MAÎTRISE BIEN, AVANT DE L'ENVOYER À BRENNAN.

Il recommence à jouer et je me mets à chanter. Il m'observe de si près qu'il me met mal à l'aise avec cette façon qu'il a d'interpréter chacun de mes mouvements. C'est sans doute parce qu'il ne peut pas s'exprimer en parlant, mais on dirait qu'il cherche toujours à compenser.

J'ai l'impression qu'il ne veut pas communiquer autrement. La plupart du temps, il est capable de maîtriser l'expression de son visage, et je ne sais plus ce qu'il pense. Il reste dans le registre du non-dit. Je suis à peu près sûre qu'avec les coups d'œil qu'il me lance, il n'aurait pas besoin d'en dire davantage même s'il pouvait parler.

Gênée de le regarder ainsi me scruter, je ferme les yeux et tâche de me rappeler les paroles tandis qu'il continue de jouer. Ça fait drôle de les chanter à quelques pas de lui. La première fois que j'ai écrit des paroles, il jouait aussi de la guitare mais à facilement deux

cents mètres de mon balcon. Pourtant, j'avais beau me dire que je les écrivais pour Hunter, je sais bien que j'imaginai Ridge en train de les chanter.

A LITTLE BIT MORE

Why don't you let me

Take you away

We can live like you wanted

From place to place

I'll be your home

We can make our own

'Cause together makes it pretty hard

to be alone

We can have everything we ever wanted

And just a little bit more

Just a little bit more ^v

Sa guitare s'arrête, et j'en fais autant. J'ouvre les yeux pour constater qu'il me contemple, l'air impénétrable.

Enfin non, pas impénétrable du tout. Il réfléchit. Je peux dire, à la lueur de son regard, qu'il vient d'avoir une idée.

Il se détourne pour reprendre son téléphone.

RIDGE : ÇA T'ENNUIE SI J'ESSAIE QUELQUE CHOSE ?

MOI : TANT QUE TU PROMETS DE NE PLUS ENTAMER UNE CONVERSATION EN DEMANDANT SI TU PEUX ESSAYER QUELQUE CHOSE.

RIDGE : BELLE TENTATIVE, MAIS ÇA NE VEUT RIEN DIRE.

Je le regarde en riant tout en me demandant s'il n'y avait pas de sous-entendu dans le mot « tentative ». Il s'assied sur les genoux, se penche pour poser les mains sur mes épaules. J'essaie de retenir mon souffle, en vain. Je ne sais pas à quoi il joue ni pourquoi il s'approche tellement de moi, mais ça craint.

Ça craint.

Voilà que mon cœur s'emballe.

Il me pousse pour que je m'allonge, puis récupère sa guitare derrière lui, la pose près de moi et s'étend de l'autre côté.

Hé, mon cœur, ça va, calme-toi ! Ridge possède des sens supersoniques, il va te sentir battre trop fort à travers les vibrations du matelas.

Il se rapproche de moi et, à son hésitation, je sens qu'il n'est pas sûr de ma réaction. Je veux bien.

Vas-y.

Là, il me regarde et je saisis qu'il n'a pas du tout l'intention de me faire des avances. Ce qu'il s'apprête à faire semble beaucoup plus l'effaroucher que s'il s'agissait juste de m'embrasser. Il considère mon cou et ma poitrine, l'air de chercher un endroit particulier en moi. Ses yeux descendent sur mon abdomen puis se tournent vers son téléphone.

Hé ! Qu'est-ce qu'il cherche, là ? Il va poser les mains sur moi ? Pour me sentir chanter cette chanson ? Là, il faudra bien qu'il me touche, de ses mains.

RIDGE : TU ME FAIS CONFIANCE ?

MOI : DEPUIS UNE SEMAINE, JE NE FAIS PLUS CONFIANCE À PERSONNE.

RIDGE : TU NE PEUX PAS ESSAYER JUSTE CINQ MINUTES ? JE VEUX SENTIR TA VOIX.

J'inspire une longue goulée d'air. Il est toujours allongé à côté de moi. Je hoche la tête. Il range son appareil sans me quitter des yeux, comme s'il voulait me rassurer, pour que je me tienne tranquille ; sauf que ça produit juste le résultat contraire.

Il se serre contre moi et me glisse un bras sous la nuque.

Oh !

Là, il est presque sur moi.

D'ailleurs son visage surplombe le mien. Il s'appuie un instant sur moi pour attraper sa guitare, me la coller sur le côté. Il me fixe encore de son regard supposé apaisant.

Mais je peux dire que ça ne me calme pas du tout.

Abaissant la tête vers ma poitrine, il vient coller sa joue sur ma chemise.

Génial ! Maintenant, il sent forcément les battements convulsifs de mon cœur. Morte de honte, je ferme les yeux tandis qu'il commence à gratter sa guitare, quasiment sur moi. Je m'aperçois qu'il joue des deux mains, l'une sous ma tête, l'autre au-dessus, et je sens ses cheveux me caresser le cou.

Comment veut-il que je chante, maintenant ?

J'essaie de me calmer en réglant ma respiration, mais c'est difficile dans une telle position. Comme chaque fois que je rate le premier couplet, il reprend calmement au début. Arrivée à l'instant où je dois entamer mon chant, je me lance. Enfin presque. Ça s'entend à peine parce que j'attends encore que l'air se fraie un chemin dans mes poumons.

Après les premiers vers, je sens ma voix se stabiliser et fais de mon mieux pour essayer d'imaginer que je suis juste assise au bord du lit comme tout à l'heure.

*I'll bring my suitcase
You bring that old map
We can live by the book
Or we can never go back*

*Feeling the breeze
Never felt so right
We'll watch the stars
Until they fade into light*

*We can have everything we ever wanted
And just a little bit more
Just a little bit more ^{VI}*

Il plaque le dernier accord mais ne bouge pas, les mains immobiles sur sa guitare, son oreille toujours appuyée sur ma poitrine. Je respire plus fortement maintenant que je viens d'interpréter la chanson en entier, et il soulève un peu la tête à chacune de mes respirations.

Dans un profond soupir, il finit par se redresser puis roule sur le dos sans me regarder. Nous restons allongés en silence quelques minutes. J'ignore pourquoi il reste immobile, mais je suis trop tendue pour esquisser le moindre geste. Il garde le bras sous ma tête et ne fait aucun effort pour l'enlever, si bien que je me demande s'il estime seulement avoir terminé cette petite expérience.

Je ne suis même pas sûre de pouvoir bouger.

Sydney, Sydney, Sydney. Qu'est-ce que tu fais ?

Je n'ai absolument pas envie d'avoir ce genre de réaction en ce moment. Voilà près d'une semaine que j'ai rompu avec Hunter. Ce n'est pas pour me jeter dans les bras de ce type.

En même temps, ça aurait pu m'arriver avant cette semaine.

Merde.

Je tourne la tête vers lui. Il me regarde, mais j'ai du mal à déchiffrer son expression. Disons qu'il doit se dire quelque chose comme : *Oh, hé, Sydney ! Nos bouches sont tout près l'une de l'autre. Si on les réunissait ?*

Ses yeux tombent sur mes lèvres ; décidément, mes dons télépathiques m'impressionnent. Il pousse un profond soupir, la bouche entrouverte.

D'ailleurs, je l'entends respirer et ça me surprend un peu, car c'est encore un son qu'en général il contrôle totalement ; j'aime l'idée que ce ne soit pas le cas en cet instant... J'ai beau clamer que je ne veux plus m'attacher à aucun mec, rester forte et indépendante, la seule chose à laquelle je pense, c'est à lui laisser le total contrôle de ma personne. Je voudrais qu'il domine la situation en grimant sur moi, en posant sa magnifique bouche sur la mienne.

Mon téléphone reçoit un texto qui vient interrompre mon imagination galopante. Ridge ferme les yeux et se tourne dans la direction opposée. Je pousse un soupir ; évidemment, il n'a pas pu entendre la sonnerie, donc, s'il s'est détourné, c'était voulu. Autrement dit, je me sens plutôt stupide d'avoir entretenu cette petite conversation en interne. Je cherche mon téléphone à tâtons.

HUNTER : OK POUR DISCUTER, MAINTENANT ?

Je lève les yeux au ciel. L'art de gâcher la situation, Hunter ! J'espérais qu'à force de ne trouver aucune réponse à ses SMS ni à ses appels, il allait finir par me lâcher. Cette fois, il va l'avoir, sa réponse.

MOI : ÇA TOURNE AU HARCÈLEMENT. ARRÊTE DE ME CONTACTER. C'EST FINI ENTRE NOUS.



RIDGE

Cesse de culpabiliser, Ridge. Tu n'as rien fait de mal. Tu ne fais rien de mal. Ton cœur bat trop fort juste parce que tu n'avais encore jamais senti quelqu'un chanter. C'était hallucinant. Tu n'as eu qu'une réaction normale à un événement hallucinant. C'est tout.

Mes yeux restent fermés et mon bras glissé sous elle. Je devrais l'enlever, mais j'en suis encore à essayer de récupérer.

Et, surtout, j'ai envie d'entendre une autre chanson.

Il faut que je l'aide à se sortir de son embarras, parce que je ne vois pas d'autre occasion de le faire.

MOI : JE PEUX EN JOUER UNE AUTRE ?

Elle est en train d'écrire à quelqu'un. Je me demande s'il ne s'agit pas de Hunter mais j'évite d'espionner son écran, malgré la forte envie qui me titille.

SYDNEY : D'ACCORD. LA PREMIÈRE NE T'A RIEN FAIT ?

Je ris. À vrai dire, elle m'en a fait beaucoup plus que je ne pourrais l'avouer. J'aurais juré que ça allait lui sauter aux yeux avant même qu'elle ne finisse de chanter, tellement je m'appuyais contre elle. Mais, en sentant sa voix et tous les effets qu'elle produisait sur d'autres parties de mon corps, je ne me préoccupais plus du mal qu'elle se donnait pour m'impressionner.

MOI : JE N'AVAIS ENCORE JAMAIS « ÉCOUTÉ » QUELQU'UN DE CETTE FAÇON. C'ÉTAIT INCROYABLE. JE NE SAIS PAS COMMENT T'EXPLIQUER. ENFIN, TU ÉTAIS LÀ ET C'ÉTAIT TOI QUI CHANTAIS, TU N'AS DONC PAS VRAIMENT BESOIN QUE JE TE L'EXPLIQUE. MAIS JE NE SAIS PAS. J'AURAIS AIMÉ QUE TU RESSENTES LA MÊME CHOSE QUE MOI.

SYDNEY : COMME TU VOUDRAS. JE NE FAIS POURTANT RIEN DE BIEN EXTRAORDINAIRE.

MOI : J'AI TOUJOURS RÊVÉ DE SENTIR QUELQU'UN CHANTER MES CHANSONS, MAIS ÇA ME SEMBLAIT UN PEU DÉPLACÉ DE LE FAIRE AVEC L'UN DES MEMBRES DU GROUPE. TU VOIS CE QUE JE VEUX DIRE ?

Elle rit en hochant la tête.

MOI : JE VAIS JOUER CELLE QU'ON A RÉPÉTÉE HIER SOIR ET, ENSUITE, JE REPRENDRAIS BIEN LA DERNIÈRE. ÇA TE VA ? DIS-LE SI TU EN AS MARRE DE CHANTER.

SYDNEY : ÇA VA.

Elle dépose son téléphone et je me replace contre sa poitrine. J'ai le corps en bataille. L'hémisphère gauche de mon cerveau me dit que j'ai tort, le droit voudrait l'entendre encore chanter, mon estomac est aux abonnés absents et mon cœur se boxe la figure d'une main et se la caresse de l'autre.

Peut-être que je n'en aurai plus jamais l'occasion, alors j'enveloppe encore Sydney dans mes bras et me remets à jouer. Les yeux fermés, je guette les battements de son cœur qui ont ralenti depuis la première chanson. Les murmures de sa voix bruissent sur ma joue et je jure que mon cœur en défaille. Elle ressent les choses exactement comme j'imaginai qu'une chanteuse pourrait les ressentir, multipliées par mille. Je me concentre sur la façon dont sa voix se mêle aux vibrations de ma guitare et j'en reste ébloui.

Je voudrais percevoir la gamme de sa voix, mais cela passe par ma paume. Je l'éloigne donc de la guitare, si bien que Sydney cesse de chanter. Je fais non de la tête, dessine un cercle du doigt dans l'air pour qu'elle recommence même si je ne joue plus.

Sa voix retentit de nouveau et je garde l'oreille pressée contre sa poitrine, tout en plaquant la main sur son ventre. Je sens ses muscles se crispier, mais elle ne se tait pas. Je sens sa voix partout, dans ma tête, dans mon cœur, sous ma main.

Toujours sur elle, je me détends et j'écoute une voix chanter. Pour la première fois de ma vie.

J'encercle du bras la taille de Maggie et l'attire davantage contre moi. Je la sens se débattre sous moi, alors je serre encore plus fort. Pas envie de la laisser déjà repartir. Je reçois une claque sur le front et elle parvient à m'éloigner d'elle.

Je roule sur le dos et la laisse se dégager complètement mais, au lieu de sortir du lit, elle me gifle. J'ouvre les yeux et vois Sydney au-dessus de moi. Ses lèvres remuent mais ma vision est trop brouillée pour que je distingue ce qu'elle essaie de dire. Sans parler de la lampe stroboscopique qui m'éblouit.

Sauf que je n'ai pas de lampe stroboscopique.

Je m'assieds brusquement sur le lit. Sydney me tend mon téléphone et commence à taper un texto, mais mon appareil est déchargé. On s'est endormis ?

Les lumières. Elles clignotent.

J'attrape le téléphone de Sydney pour vérifier l'heure : huit heures quinze du matin. Je lis également le SMS qu'elle me préparait :

SYDNEY : IL Y A QUELQU'UN À TA PORTE.

Warren ne se lèverait pas si tôt un vendredi. C'est son jour de congé.

Vendredi.

Maggie.

MERDE !

Je saute en hâte du lit, attrape Sydney par les poignets pour la mettre debout. Elle paraît choquée de me voir au bord de la panique, mais il faut absolument qu'elle regagne tout de suite sa chambre. J'ouvre la porte de la salle de bains et la pousse dans cette direction. En chemin, elle se tourne vers moi, revient dans la chambre. Je la saisis par les épaules et la mets dehors. Elle se dégage, désigne mon lit.

– Je veux mon téléphone ! dit-elle.

Je vais le chercher en hâte et, avant de le lui rendre, j'y tape un SMS.

MOI : DÉSOLÉ, MAIS JE CROIS QUE C'EST MAGGIE. ELLE NE DOIT PAS TE VOIR ICI, ELLE POURRAIT SE FAIRE DES IDÉES.

Je lui tends son appareil, elle lit le texto, me regarde.

– Qui est Maggie ?

Qui est Maggie ? Comme si elle avait oublié...

Oh !

Et si, par hasard, je ne lui en avais jamais parlé ?

Je reprends son téléphone.

MOI : MA COPINE.

Elle lit, serre les dents, relève lentement les yeux vers moi, m'arrache le téléphone des mains, file dans la salle de bains et me ferme la porte au nez.

Je ne m'attendais pas à cette réaction.

Je n'ai pas le temps de répondre, parce que ma lampe continue de clignoter. Je me dirige vers l'entrée de ma chambre, tire le verrou, ouvre.

Warren se tient dans l'encadrement. Pas trace de Maggie.

Toute crainte oubliée, je me laisse tomber sur mon lit. Ça aurait pu très mal finir. J'interroge Warren du regard.

– Pourquoi tu n'as pas répondu à mes SMS ? signe-t-il.

– Plus de batterie.

Là-dessus, je branche mon téléphone sur le chargeur de la table de nuit.

– Ça ne t'arrive jamais, insiste Warren.

– Il y a un début à tout.

Il me jette un regard soupçonneux, genre *Qu'est-ce que tu me caches ?*

Ou c'est moi qui deviens parano.

– Qu'est-ce que tu me caches ? signe-t-il.

Bon, je ne dois pas être si parano que ça.

– Je viens d'aller vérifier dans la chambre de Sydney, ajoute-t-il en haussant un sourcil.

Elle n'était pas là.

Je jette un coup d'œil vers la salle de bains, puis me tourne vers Warren. Va-t-il falloir encore que je lui mente ? On n'a fait que s'endormir.

– Je sais. Elle était ici.

Il garde son air sévère.

– Toute la nuit ?

Je hoche la tête.

– On revoyait nos paroles. On a dû s'endormir.

Il réagit bizarrement. Si je ne le connaissais pas aussi bien, je dirais qu'il est jaloux. En fait si, justement. Il est jaloux.

– Ça te dérange, Warren ?

Il hausse les épaules avant de répondre :

– Oui. Un peu.

– Pourquoi ? Tu passes presque toutes tes nuits dans le lit de Bridgette.

– C'est pas ça.

– Alors quoi ?

Il se détourne, pousse un soupir gêné, avant de signer le nom de Maggie. Puis il me regarde de nouveau.

– Tu ne peux pas faire ça, Ridge. Tu as choisi il y a déjà plusieurs années, et Dieu sait que j’ai essayé de te dire ce que j’en pensais. Mais, maintenant que tu t’es engagé, c’est à moi de jouer les amis chiants qui viennent te rappeler à l’ordre.

Il m’énerve, à évoquer ainsi notre relation.

– Arrête de dire que je me suis engagé avec Maggie !

Il prend l’air contrit, comme s’il s’excusait.

– Tu sais très bien ce que je veux dire.

Je me lève, marche vers lui.

– Depuis combien de temps on est amis ?

– C’est tout ce que tu vois en moi ? Un ami ? Ridge, je croyais qu’on était beaucoup plus que ça !

Il achève sa phrase dans un sourire goguenard, mais je n’ai pas envie de rire. Mon expression glaciale a vite fait de le refroidir.

– Dix ans, répond-il.

– Dix ans. Dix ans que tu me connais, Warren.

Il acquiesce de la tête mais garde un air dubitatif.

C’est moi qui signe la suite :

– Salut. Et ferme la porte derrière toi.

Je retourne vers mon lit et, quand je regarde à nouveau la porte, il est parti.



SYDNEY

Pourquoi je suis hors de moi ? Il ne s'est rien passé.
Pas que je sache.

Je n'ai presque aucun souvenir de cette nuit, de ce qui s'est passé avant de nous endormir. Techniquement, ce n'était pas rien mais, une fois encore, rien de fondamental, et c'est bien ce qui m'énerve, parce que je me sens complètement perdue.

D'abord, Ridge ne me dit rien sur Hunter pendant deux bonnes semaines. Ensuite, il oublie de spécifier qu'il est sourd, encore que je n'aie aucune raison de lui en vouloir pour ça. Ce n'est pas le genre de précision qu'on est obligé de donner à tout le monde.

Mais Maggie ?

Sa copine ?

Comment peut-il avoir omis d'en parler depuis trois semaines qu'on se connaît ?

Il est comme Hunter. Il a une bite mais pas de cœur ; exactement pareil. Je devrais l'appeler Hunter, lui aussi. Je devrais tous les appeler Hunter. Les hommes en général ne sont jamais que des Hunter.

Mon père devrait remercier le Ciel que je n'aie pas fait d'études de droit parce que mes jugements, en matière de psychologie, sont de loin les pires de toute la Terre.

RIDGE : FAUSSE ALERTE. C'ÉTAIT JUSTE WARREN. DÉSOLÉ.

MOI : VA TE FAIRE FOUTRE.

RIDGE : ???

MOI : TA GUEULE.

Quelques secondes plus tard, je suis encore en train de regarder l'écran de mon téléphone quand j'entends frapper à la porte de la salle de bains. Ridge ouvre et entre, les paumes levées, comme s'il n'avait aucune idée de ce qui me mettait dans cet état. J'éclate d'un rire jaune.

MOI : POUR CETTE CONVERSATION, IL VAUDRA MIEUX PASSER PAR UN ORDI. J'AI PLEIN DE CHOSES À DIRE.

Là-dessus, j'ouvre mon portable, tout en laissant Ridge retourner dans sa chambre. Je lui laisse une minute pour se connecter et je lance les débats.

RIDGE : TU POURRAIS ME DIRE CE QUI TE MET EN PÉTARD COMME ÇA ?

MOI : ALORS LÀ, CE NE SONT PAS LES CAUSES QUI MANQUENT. 1.TU AS UNE PETITE AMIE. 2.TU AS UNE PETITE AMIE. 3.POURQUOI, SI TU AS UNE PETITE AMIE, M'AS-TU SEULEMENT LAISSÉE ENTRER DANS TA CHAMBRE ? 4.TU AS UNE PETITE AMIE.

RIDGE : J'AI UNE PETITE AMIE. OUI. ET TU ÉTAIS DANS MA CHAMBRE PARCE QU'ON VOULAIT TRAVAILLER ENSEMBLE SUR LES PAROLES. JE NE VOIS PAS CE QUI A PU SE PASSER CETTE NUIT QUI ME VAILLE UNE TELLE RÉACTION. SI JE NE ME TROMPE... ?

MOI : RIDGE, ÇA FAIT TROIS SEMAINES ! JE TE CONNAIS DEPUIS TROIS SEMAINES ET PAS UNE FOIS, TU N'AS DIT QUE TU AVAIS QUELQU'UN. ET, À PROPOS DE MAGGIE, ELLE SAIT, AU MOINS, QUE JE VIS ICI ?

RIDGE : OUI. JE LUI DIS TOUT. ÉCOUTE, CE N'ÉTAIT PAS UNE OMISSION VOLONTAIRE, JURÉ. IL SE TROUVE JUSTE QUE TOI ET MOI, ON N'A JAMAIS ABORDÉ UN SUJET EN RAPPORT AVEC ELLE.

MOI : D'ACCORD. DISONS QUE TU AS OUBLIÉ DE PARLER D'ELLE, MAIS JE NE VAIS PAS TOUT TE PASSER NON PLUS.

RIDGE : C'EST BIEN LÀ QUE JE NE PIGE PLUS, PARCE QUE JE NE VOIS PAS CE QU'ON A PU FAIRE, SELON TOI...

MOI : TU ES BIEN UN MEC !

RIDGE : OUILLE ? OUI, JE SUPPOSE.

MOI : PARCE QUE TU PEUX AFFIRMER QU'EN CROYANT QUE C'ÉTAIT ELLE QUI FRAPPAIT À TA PORTE, TOUT À L'HEURE, TU AS RÉAGI NORMALEMENT, EN TOUTE INNOCENCE ? TU TREMBLAIS DE PEUR QU'ELLE S'APERÇOIVE DE MA PRÉSENCE, AUTREMENT DIT, TU FAISAIS UNE CHOSE QU'ELLE NE DEVAIT PAS VOIR. JE SAIS QU'ON N'A RIEN FAIT D'AUTRE QUE S'ENDORMIR, MAIS COMMENT S'EST-ON ENDORMIS ? TU CROIS QU'ELLE AURAIT ÉTÉ

D'ACCORD QU'ON PASSE LA NUIT DANS LES BRAS L'UN DE L'AUTRE, AVEC TON VISAGE COLLÉ CONTRE MA POITRINE ? SANS PARLER DE L'AUTRE SOIR OÙ J'ÉTAIS ASSISE ENTRE TES JAMBES ? TU CROIS QU'ELLE AURAIT SOURI, QU'ELLE T'AURAIT EMBRASSÉ BIEN GENTIMENT SI ELLE ÉTAIT ENTRÉE À CE MOMENT-LÀ ? J'EN DOUTE. JE SUIS À PEU PRÈS CERTAINE QUE ÇA SE SERAIT TERMINÉ PAR UNE BONNE PAIRE DE GIFLES.

Euh... Pourquoi est-ce que ça me met dans un état pareil ?

Quelques instants plus tard, Ridge apparaît sur le seuil de la salle de bains. Il se mordille les lèvres mais affiche une expression beaucoup plus calme qu'il y a quelques minutes. Il entre lentement dans ma chambre, s'assied au bord du lit, son portable sur les genoux.

RIDGE : DÉSOLÉ.

MOI : C'EST ÇA. BON. N'IMPORTE QUOI. DÉGAGE.

RIDGE : FRANCHEMENT, SYDNEY, JE NE VOYAIS PAS ÇA COMME ÇA. JE TIENS À CE QUE LES CHOSES SOIENT CLAIRES ENTRE NOUS. JE T'AIME BIEN. ON VIT DE BONS MOMENTS ENSEMBLE. MAIS SI, UNE SEULE SECONDE, JE T'AI LAISSÉ CROIRE QU'IL POURRAIT SE PASSER QUELQUE CHOSE ENTRE NOUS, J'EN SUIS DÉSOLÉ.

Je pousse un soupir, essaie de ravalier mes larmes.

MOI : JE NE SUIS PAS EN PÉTARD PARCE QUE JE CROYAIS QU'IL POURRAIT SE PASSER QUELQUE CHOSE ENTRE NOUS, RIDGE. SURTOUT PAS. ÇA NE FAIT MÊME PAS UNE SEMAINE QUE J'AI ROMPU. NON, JE SUIS FURIEUSE PARCE QUE J'AI EU L'IMPRESSION, À UN MOMENT OU DEUX – ALORS QUE NI TOI NI MOI NE VOULIONS EN ARRIVER LÀ – QU'ON A FAILLI LE FAIRE. PEUT-ÊTRE QUE ÇA NE TE GÊNE PAS, MAIS LE FAIT QUE J'IGNORAIS L'EXISTENCE DE TA COPINE, ÇA DÉSÉQUILIBRAIT TOTALEMENT LA SITUATION POUR MOI. JE ME SENS...

Je m'appuie sur la tête du lit et ferme les yeux assez longtemps pour empêcher mes larmes de couler.

RIDGE : TU TE SENS COMMENT ?

MOI : COMME SI TU VOYAIS EN MOI UNE SORTE DE TORI. J'ÉTAIS PRÊTE À T'EMBRASSER CETTE NUIT, ÉTANT DONNÉ QUE JE NE TE SAVAIS PAS PRIS AILLEURS, ET ÇA AURAIT FAIT DE MOI UNE TORI. JE NE PEUX PAS TE DIRE À QUEL POINT LEUR TRAHISON ME BLESSE, MAIS JAMAIS JE NE FERAIS ÇA À UNE AUTRE FILLE. C'EST POUR ÇA QUE JE RÂLE. JE NE CONNAIS MÊME PAS MAGGIE, POURTANT TU ME DONNES L'IMPRESSION QUE JE L'AI TRAHIE. AUSSI INNOCENT QUE TU PUISSES ÊTRE, JE T'EN VEUX ÉNORMÉMENT.

Ridge achève de lire mon message et puis s'étend calmement sur le lit, porte les mains à son front, inhale une longue goulée d'air. On reste comme ça un bon moment, à réfléchir à la situation. Au bout de plusieurs minutes, il se rassied.

RIDGE : JE NE SAIS PAS QUOI TE DIRE, À PART QUE JE SUIS DÉSOLÉ. TU AS RAISON. MÊME SI JE CROYAIS QUE TU ÉTAIS AU COURANT POUR MAGGIE. JE VOIS TRÈS BIEN CE QUE TU VEUX DIRE. MAIS IL FAUT AUSSI QUE TU SACHES QUE JE NE LUI FERAIS JAMAIS UNE CHOSE PAREILLE. C'EST VRAI QUE JE N'AURAIS PAS VOULU QU'ELLE APPRENNE CE QUI S'EST PASSÉ ENTRE NOUS CETTE NUIT, SEULEMENT C'EST SURTOUT PARCE QU'ELLE NE SAIT PAS COMMENT LES CHOSES SE PASSENT QUAND ON ÉCRIT DE LA MUSIQUE. C'EST UNE DÉMARCHE TRÈS INTIME ET, COMME JE N'ENTENDS PAS, JE DOIS FAIRE APPEL À MES MAINS OU À MES OREILLES POUR CAPTER CES CHOSES QUE D'AUTRES PERÇOIVENT TOUT NATURELLEMENT. VOILÀ TOUT. JE NE VOULAIS PAS QU'IL SE PRODUISE QUOI QUE CE SOIT ENTRE NOUS. J'ÉTAIS JUSTE CURIEUX. INTRIGUÉ. ET J'AI EU TORT.

MOI : JE COMPRENDS. JE N'AI PAS CRU UNE SECONDE QUE TES INTENTIONS N'AIENT PAS ÉTÉ SINCÈRES QUAND TU M'AS DEMANDÉ DE CHANTER POUR TOI. TOUT S'EST PASSÉ SI VITE, ET J'ÉTAIS ENCORE EN TRAIN D'ESSAYER DE ME REMETTRE DU FAIT QUE JE ME SUIS RÉVEILLÉE DANS TON LIT ET QUE LES LAMPES CLIGNOTAIENT. ET VOILÀ QUE TU ME LANCES LE MOT « COPINE » À LA FIGURE. PAS FACILE À DIGÉRER. MAIS JE TE CROIS QUAND TU DIS QUE TU PENSAIS M'EN AVOIR DÉJÀ PARLÉ.

RIDGE : MERCI.

MOI : PROMETS-MOI JUSTE UNE CHOSE. PROMETS-MOI QUE TU NE SERAS JAMAIS UN HUNTER, ET JE NE SERAI JAMAIS UNE TORI.

RIDGE : PROMIS. ET C'EST IMPOSSIBLE PARCE QU'ON A BEAUCOUP PLUS DE TALENT QU'EUX.

Il lève vers moi un visage illuminé de son sourire radieux, qui m'arrache automatiquement un sourire en retour.

MOI : MAINTENANT, VA-T'EN. JE VOUDRAIS ENCORE DORMIR, PARCE QUE QUELQU'UN A PASSÉ TOUTE LA NUIT À BAVER SUR MES NIBARDS ET À RONFLER BEAUCOUP TROP FORT.

Ridge se met à rire mais, avant son départ, m'envoie un dernier message.

RIDGE : J'AI HÂTE QUE TU LA RENCONTRES. JE SUIS SÛR QU'ELLE VA TE PLAIRE.

Il ferme son portable, se lève et retourne dans sa chambre.

Je range mon ordinateur et remonte les couvertures sur ma tête.

Je m'en veux de tant regretter qu'il ait une petite amie.

– Non, elle a déjà emménagé, dit Bridgette.

Son téléphone plaqué sur l'épaule, elle annonce à sa sœur que j'ai récupéré la chambre vacante. Apparemment, elle n'a même pas remarqué que j'étais là, dans le salon, et elle continue à parler de moi.

Bon, je ne lui ai pas précisé que je n'étais pas sourde, mais alors, elle croit que je ne sais pas lire sur les lèvres ?

– Je sais pas, c'est une amie de Ridge. J'aurais mieux fait de ne pas aller la chercher – sous la pluie, en plus – comme il me l'a demandé, pour l'amener dans l'appartement. À ce que j'ai compris, son copain l'a jetée et elle avait nulle part où aller.

Elle s'assied au bar en me tournant le dos, rit à une réplique de sa correspondante.

– Tu parles ! reprend-elle. On dirait qu'il aime recueillir les chiens errants.

J'agrippe la télécommande entre mes doigts pour m'empêcher de la lui lancer à la figure.

– Je t'ai dit de ne pas me parler de Warren, soupire-t-elle. Tu sais très bien qu'il me met hors de moi, mais je... bon sang, j'arrive pas à le lâcher.

Euh... ai-je bien entendu ? Bridgette éprouverait-elle d'authentiques sentiments ?

Elle a de la chance que j'aime bien Warren, sinon, la télécommande lui heurterait déjà sa jolie petite tête.

Elle se relève, se retourne, me désigne la porte d'entrée.

– QUELQU'UN... A... FRAPPÉ !

Au lieu d'aller ouvrir, elle se rend dans sa chambre et ferme derrière elle.

Quel sens de l'hospitalité !

Je me lève pour ouvrir, à peu près certaine de tomber sur Maggie. Je place la main sur la poignée dans un soupir.

C'est parti.

J'ouvre, pour trouver face à moi l'une des plus belles femmes que j'aie jamais vues. Les cheveux noirs et raides qui retombent sur des épaules bronzées. Souriante. Elle respire la sympathie, au point qu'on ne voit que ses magnifiques dents blanches. Je lui rends son sourire, presque malgré moi.

Moi qui espérais qu'elle soit laide ! Je ne sais pas pourquoi.

– Sydney ? commence-t-elle.

Il a suffi de ce mot pour me confirmer qu'elle est sourde, comme Ridge. Mais, au contraire de Ridge, elle parle. Et elle articule très bien.

– Tu dois être sa copine, dis-je avec un enthousiasme un peu forcé.

Forcé ? Peut-être pas. Son attitude vous met à l'aise, alors, peut-être que je suis un peu contente de la voir.

Bizarre.

Elle s'approche, me prend dans ses bras. Je ferme la porte derrière nous ; elle ôte ses chaussures et se dirige droit vers le réfrigérateur.

– Ridge m'a beaucoup parlé de toi, dit-elle en ouvrant une cannette de soda.

Elle ouvre le placard pour y prendre un verre.

– Je trouve ça génial que tu l'aides à écrire ses paroles. Le pauvre, il stressait beaucoup, ces derniers temps.

Elle ajoute quelques glaçons à sa boisson.

– Alors, tu te sens bien ici ? Je vois que tu as survécu à Bridgette. Et Warren doit être un sacré emmerdeur.

Elle me dévisage d'un air plein d'espoir, mais j'aime qu'elle soit si... aimable ? Adorable ? Joviale ?

Je lui souris et m'adosse au comptoir. Je cherche sur quel ton répliquer. Elle me parle comme si elle pouvait m'entendre, alors je réponds de la même façon.

– Je me plais ici. Je n'avais jamais vécu avec tant de gens à la fois, il faut que je m'habitue.

Elle sourit encore en glissant une mèche derrière son oreille.

Pffff. Même ses oreilles sont belles.

– Bon, dit-elle. Ridge m'a raconté ton anniversaire pourri, et comment il t'a emmenée manger un gâteau, mais ça n'a pas suffi à remplacer le reste.

Soyons honnête. Ça m'agace qu'il lui ait raconté qu'il m'avait emmenée manger un gâteau. Ça m'agace parce qu'il lui dit tout. Et ça m'agace aussi parce qu'il ne me dit rien, à moi. Enfin bon, c'est plutôt normal...

Putain, je déteste tous ces sentiments ! Et encore plus ma conscience. Toujours en guerre ceux-là, et je ne sais pas trop lesquels je ferais mieux d'étouffer

– Alors, reprend-elle, on va sortir ce soir pour faire la fête.

Je marque une pause.

– Nous ?

– Oui. Moi, toi, Ridge, Warren s'il est libre. On peut inviter Bridgette, mais bon...

Elle passe devant moi pour se diriger vers la chambre de Ridge, puis se retourne.

– Tu seras prête dans une heure ?

– Euh... Bon, d'accord.

Elle ouvre la porte et se glisse à l'intérieur. Je reste pétrifiée. Pourquoi, au juste ? J'entends Maggie rire derrière la porte fermée, et ça me serre le cœur.

Ouais, bon. On va bien s'amuser.



RIDGE

– Tu es sûre de ne pas vouloir rester ici ce soir ?

Maggie secoue la tête.

– Cette pauvre fille a le droit de s’amuser, avec la semaine qu’elle vient de passer. Et j’ai été tellement submergée par mon stage et ma thèse que j’ai besoin d’une soirée de détente dehors.

Elle se penche et m’embrasse sur le menton.

– Tu veux prendre un taxi pour pouvoir boire, ou tu préfères conduire ?

Elle sait que je ne boirai pas en sa présence. Je ne comprends pas pourquoi elle exerce toujours sur moi sa psychologie inversée.

Je réponds en langue des signes :

– Bien joué. Je vais conduire.

Elle éclate de rire.

– Il faut que je me change, alors. On part dans une heure.

Elle essaie de m’échapper, mais je la tiens fermement par la taille et la tourne sur le dos. Je sais très bien qu’il ne lui faut jamais plus d’une demi-heure pour se préparer. Ça nous laisse facilement trente minutes.

– Alors je vais t’aider à enlever tes fringues.

Je lui passe sa chemise par-dessus la tête et mes yeux tombent sur son minuscule soutien-gorge en dentelle.

– C'est nouveau ?

Elle hoche la tête avec son sourire sexy.

– Je l'ai acheté pour toi. Il s'ouvre par-devant, comme tu aimes.

J'appuie sur l'agrafe et le dénoue.

– Merci. J'ai hâte de l'essayer.

Elle rit encore plus fort en me tapant sur le bras. Je lui ôte son soutien-gorge puis m'installe sur elle et pose ma bouche sur ses lèvres.

Je passe la demi-heure suivante à me rappeler combien elle m'a manqué, combien je l'aime, combien on aime se retrouver. Je me le répète sans cesse, car, cette semaine, j'ai l'impression que je commençais à l'oublier.

MOI : SOIS PRÊT DANS UNE DEMI-HEURE. ON SORT.

WARREN : PAS ENVIE DE SORTIR, DEMAIN JE COMMENCE TÔT.

Non. Il faut qu'il vienne. Je ne vais pas sortir seul avec Maggie et Sydney.

MOI : NON, TU VIENS. SOIS PRÊT DANS UNE DEMI-HEURE.

WARREN : NON, MAIS AMUSEZ-VOUS BIEN.

MOI : TU VIENS. 30 MIN.

WARREN : PAS DU TOUT.

MOI : ALLEZ !

WARREN : NON.

MOI : SI.

WARREN : NON.

MOI : ALLEZ. TU AS UNE DETTE ENVERS MOI.

WARREN : D'OÙ TU SORS ÇA ?

MOI : DISONS, DÉJÀ À PEU PRÈS UNE ANNÉE DE LOYER.

WARREN : SI TU ME PRENDS PAS LES SENTIMENTS...

Ouf ! Je ne sais pas comment se comporte Sydney quand elle boit trop, mais si elle supporte aussi mal l'alcool que Maggie, je ne me vois pas les ramener toutes les deux à moi seul.

Je rejoins Maggie dans la cuisine. Elle est déjà en train de sortir la bouteille de désinfectant, sous l'évier. Elle me la tend pour m'en proposer, mais je fais non de la tête.

– Je me disais que je ferais des économies si j'en buvais deux ou trois coups ici. Tu crois que Sydney en voudra ?

Je hausse les épaules mais sors mon téléphone.

MOI : TU VEUX BOIRE UN VERRE AVANT DE SORTIR ?

SYDNEY : NON, MERCI. PAS SÛRE D'AVOIR ENVIE DE BOIRE CE SOIR, MAIS NE TE GÊNE PAS.

– Elle n'en veut pas, dis-je par signe à Maggie.

Warren sort de sa chambre et la voit se verser un verre de désinfectant.

Merde. Adieu la belle cachette.

Il ne cille même pas.

– Offre-m'en donc ! lance-t-il. Puisque Ridge me force à sortir ce soir, je vais tellement me pinter qu'il va le regretter.

À moi d'intervenir par signes :

– Depuis combien de temps tu sais que ce n'était pas du désinfectant ?

Il hausse les épaules.

– Tu es sourd, Ridge. Tu ne te rends pas compte que je me trouve très souvent dans la même pièce que toi.

Il attrape le verre que lui tend Maggie et tous deux regardent quelque chose derrière moi. Leurs expressions choquées me forcent à me tourner.

Hé bé !

Je n'aurais pas dû bouger.

Sydney sort de sa chambre, mais je ne suis pas sûr qu'il s'agisse bien de Sydney. Elle ne porte plus de chemise trop large ni ses cheveux relevés sur son visage nu. Cette fois, elle a enfilé une robe-bustier noire toute simple. Ses longs cheveux blonds lui retombent dans le dos et je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'ils doivent sentir délicieusement bon. Elle sourit en passant devant moi, dit « merci » à Maggie ou à Warren, enfin celui des deux qui a dû lui lancer qu'elle était magnifique. Elle leur sourit, à eux aussi, puis lève les mains en criant :

– Non !

À cet instant, un jet de liquide me tombe dessus.

Je fais volte-face pour apercevoir Warren et Maggie penchés sur l'évier, en train de tousser et de cracher. Warren boit à même le robinet en faisant la grimace, l'air de ne pas apprécier ce qui vient de lui couler dans la gorge.

– C'était quoi ? s'exclame Maggie en s'essuyant le visage.

Sydney met une main sur sa bouche. Elle secoue la tête, réprimant un rire, mais paraît en même temps navrée.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Warren se reprend et se tourne vers elle. Il parle et signe en même temps, ce que j'apprécie. Il se doute de l'impression de solitude que peut vous donner un groupe de personnes entendantes, et il signe toujours quand je me trouve dans la même pièce que lui.

– On a vraiment failli boire un verre de désinfectant ?

Il jette un regard mauvais à Sydney. Elle lui répond et il traduit pour moi :

– Vous n'étiez pas censés boire ça. C'était pour Ridge. Et, non, ce n'est pas du désinfectant que j'ai mis dans cette bouteille, imbécile, je ne cherche pas à tuer qui que ce soit. C'est du jus de pomme et du vinaigre.

Elle a voulu me faire une farce.

Et raté son coup.

Pouffant de rire, je lui textote :

MOI : BRAVO ! BEL EFFORT, MÊME S'IL EST COMPLÈTEMENT TOMBÉ À PLAT.

Elle me fait signe de me taire.

Je regarde Maggie. Heureusement, elle rit.

– Jamais je ne pourrais vivre ici, dit-elle.

Elle se dirige vers le réfrigérateur, sort le lait et invite Warren à en boire quelques gorgées pour noyer ce goût aigre.

– On y va, annonce-t-il après avoir jeté sa tasse vide dans l'évier. C'est Ridge qui conduit parce que, dans trois heures, je ne pourrai plus marcher.



SYDNEY

J'ignore totalement où on va mais je fais de mon mieux pour avoir l'air de participer. Je suis assise à l'arrière, avec Warren, qui me parle du groupe et m'explique quel est son rôle. Je pose les questions qui s'imposent, hoche la tête quand il faut, seulement j'ai l'esprit ailleurs.

Je sais que je ne dois pas m'attendre à ce que ma douleur s'efface si vite, mais je viens de vivre ma pire journée depuis mon anniversaire. Je me rends compte que si je n'avais pas trop souffert jusque-là, c'était grâce à Ridge. J'ignore s'il faut l'attribuer à son humour ou si c'est parce que je m'étais vraiment entichée de lui, toujours est-il que les moments passés en sa présence étaient les seuls où je me sentais à peu près heureuse, les seuls où je ne pensais pas en permanence à ce que Hunter et Tori m'avaient fait.

Mais maintenant, quand je le vois assis à l'avant, la main de Maggie dans la sienne... je n'aime pas. Je n'aime pas voir son pouce aller et venir sur son poignet, je n'aime pas la façon dont il la regarde. Je n'ai pas aimé comme il a mêlé leurs doigts en arrivant en bas de l'escalier. Je n'ai pas aimé le voir ouvrir la portière de la voiture et passer la paume sur les reins de Maggie quand elle s'est assise. Je n'ai pas aimé leur conversation silencieuse alors qu'il faisait demi-tour. Je n'ai pas aimé ses rires à tout ce qu'elle disait, surtout quand il y ajoutait un baiser sur le front. Je n'aime pas car tout ça me donne l'impression que les seuls bons moments que j'ai vécus depuis une semaine sont à jamais terminés.

Rien n'a changé. Rien d'important ne s'est passé entre nous deux et je sais que nous allons continuer comme avant. On va encore écrire des paroles de chansons. Peut-être même qu'il m'écouterait encore chanter. On se conduira comme avant, alors pourquoi suis-je dans un tel état ?

Au fond, je sais que je ne voulais pas qu'il se passe quelque chose entre nous, surtout en ce moment. Il faut que je me retrouve un peu seule, que je fasse le point. Pourtant, je

sais aussi que si cette situation me bouleversait, c'est parce que j'entretenais je ne sais quel petit espoir... Bon, je n'étais pas prête pour entamer quoi que ce soit maintenant, mais j'aimais cette possibilité... Je me disais qu'un de ces jours, peut-être, quand je serais prête...

Sauf qu'avec l'arrivée de Maggie dans le décor, il ne peut y avoir de peut-être, ni un jour ni jamais. Il l'aime, et c'est visiblement réciproque. Je ne peux même pas le leur reprocher, parce que ce qu'il y a entre eux est magnifique. La façon dont ils se regardent et communiquent... rien de tel n'est jamais arrivé entre Hunter et moi. Je ne me rendais pas compte que ça me manquait.

Un jour, peut-être je connaîtrai ça, moi aussi ; mais ce ne sera pas avec Ridge. Cette idée éteint toute lueur d'espoir née dans cette semaine de tempête.

Je suis vraiment déprimée.

Je maudis Hunter.

Je hais Tori.

Et là, en ce moment, je me sens tellement mal que je me déteste moi aussi.

– Tu pleures ? demande Warren.

– Non.

– Si. Je te vois. Tu pleures.

– Je te jure que non.

– Tu pleurais presque.

Dans un élan chaleureux, il me glisse un bras sur l'épaule et m'attire contre lui.

– Tiens bon, petite. Peut-être que ce soir on te trouvera quelqu'un qui saura virer les souvenirs de ce connard d'ex de ta jolie petite tête.

Je ris et lui envoie une tape sur la poitrine.

– Je me porterais bien volontaire, ajoute-t-il, seulement Bridgette n'aime pas partager. C'est une vraie chienne, au cas où tu n'aurais pas remarqué.

Je ris encore, mais lorsque mes yeux croisent ceux de Ridge dans le rétroviseur, mon sourire disparaît. L'air crispé, il me regarde un instant avant de reporter son attention sur la route.

La plupart du temps, il affiche une expression indéchiffrable mais là, je jurerais y avoir perçu une pointe de jalousie. Et, à ma grande honte, je constate que son irritation de me voir dans les bras de Warren me fait plaisir.

Ai-je donc tellement changé depuis que j'ai vingt-deux ans ? Qui suis-je devenue pour avoir de si horribles réactions ?

Nous nous garons dans le parking d'une boîte. Je suis déjà venue ici quelquefois avec Tori ; au moins, je ne me sentirai pas complètement perdue. Warren me prend par la main pour m'aider à sortir de la voiture puis me passe un bras sur l'épaule et m'emmène vers l'entrée.

– Je te propose un marché, me souffle-t-il. Je ne te touche plus de la soirée, comme ça les mecs ne te croiront pas éperdue d’amour pour moi. Je déteste les casse-cou, alors je ne vais pas jouer à ça. Mais si quelqu’un t’emmerde, tu n’as qu’à me regarder et me donner le signal pour que je vienne te tirer de là.

– Ça marche. Quel genre de signal ?

– Aucune idée. Par exemple, tu te passes la langue sur les lèvres, comme une grande séductrice, ou tu te touches les seins...

Je lui envoie un coup de coude dans les côtes.

– Et si je me grattais le nez ?

– Comme tu voudras.

Il ouvre la porte et nous entrons. La musique hurle et, à et instant, Warren se penche pour me crier à l’oreille :

– Il y a des alcôves ouvertes dans la galerie du premier étage. On n’a qu’à y monter !

Il me serre la main un peu plus fort, puis se tourne vers Ridge et Maggie en leur faisant signe de nous suivre.

Je n’ai pas eu besoin d’utiliser le code sur lequel on s’était mis d’accord avec Warren ; on se trouve ici depuis plus de deux heures, j’ai dansé avec plusieurs personnes mais, dès la fin du morceau, j’adresse un sourire poli à mon cavalier et je regagne l’alcôve. Warren et Maggie semblent avoir déjà bien attaqué les bouteilles, mais Ridge n’en a pas bu une goutte. À part un verre que Warren m’a persuadée de prendre à notre arrivée, je n’ai rien bu moi non plus.

– J’ai mal aux pieds, dis-je en revenant m’asseoir.

Maggie et Ridge ont dansé deux fois, de longs slows bien langoureux que je me suis efforcée de ne pas regarder.

– Allez ! dit Warren en essayant de m’entraîner. Je veux danser.

Je secoue la tête. Il est ivre, il crie et, chaque fois que j’essaie de danser avec lui, il finit par m’écraser les pieds et faire n’importe quoi.

– Je viens avec toi, annonce Maggie en se levant.

Aidée de Warren, elle saute par-dessus Ridge et ils descendent ensemble vers la piste. C’est la première fois que Ridge et moi nous retrouvons seuls dans l’alcôve.

Je n’aime pas ça.

J’aime ça.

Je n’aime pas.

J’aime.

La voilà, mon âme dépravée et corrompue.

RIDGE : TU T’AMUSES BIEN ?

Pas vraiment, mais je fais oui de la tête parce que je n'ai pas envie de jouer les emmerdeuses au cœur brisé qui veulent voir le monde entier compatir à leur misère.

RIDGE : J'AI QUELQUE CHOSE À TE DIRE, MÊME SI CE N'EST PAS VRAIMENT L'ENDROIT, MAIS J'ESSAIE DE FAIRE DES PROGRÈS POUR NE PLUS OMETTRE DE TE TENIR AU COURANT DE CE QUI SE PASSE.

Je relève la tête, acquiesce de nouveau.

RIDGE : WARREN EST AMOUREUX DE BRIDGETTE.

Je lis deux fois ce texto. Pourquoi il a besoin de me dire ça ? À moins qu'il ne me croie attirée par Warren...

RIDGE : JE VOULAIS TE PRÉVENIR : IL EST DU GENRE À FLIRTER À DROITE ET À GAUCHE. JE NE VEUX PAS QUE TU SUBISSES UNE NOUVELLE DÉCEPTION. C'EST TOUT.

MOI : J'APPRÉCIE, MAIS NE TE DONNE PAS CETTE PEINE. VRAIMENT. IL NE M'INTÉRESSE PAS DU TOUT.

Ridge sourit.

MOI : TU AVAIS RAISON. J'AIME BIEN MAGGIE.

RIDGE : J'EN ÉTAIS SÛR. TOUT LE MONDE AIME MAGGIE. ELLE EST ADORABLE.

Je lève les yeux et regarde autour de nous quand s'élève une chanson des Sounds of Cedar. Je me précipite vers le balcon pour découvrir Warren à côté de la table du DJ, et Maggie qui danse à côté de lui.

MOI : ILS JOUENT UNE DE TES CHANSONS.

RIDGE : C'EST VRAI ? CE DOIT ÊTRE ENCORE DU WARREN. IL A CHOISI « GETAWAY » ?

MOI : OUI. COMMENT LE SAIS-TU ?

Ridge appuie une paume sur sa poitrine et sourit.

MOI : WAOUH ! TU PEUX IDENTIFIER TES CHANSONS COMME ÇA ?

Il fait oui de la tête.

MOI : COMMENT ÇA SE PASSE POUR MAGGIE ? ELLE COMMUNIQUE TRÈS BIEN. ELLE SEMBLE TRÈS BIEN DANSER. ELLE N'A PAS LA MÊME PERTE AUDITIVE QUE TOI ?

RIDGE : NON, JUSTE UNE DÉFICIENCE LÉGÈRE. ELLE ENTEND PRESQUE TOUT AVEC UN APPAREIL, C'EST POUR ÇA QU'ELLE PARLE SI BIEN. ET ELLE DANSE BIEN, AUSSI. QUAND ELLE VEUT QUE JE ME JOIGNE À ELLE, C'EST TOUJOURS POUR DES SLOWS, C'EST PLUS FACILE.

MOI : C'EST POUR ÇA QU'ELLE PARLE FORT ET TOI PAS DU TOUT ? PARCE QU'ELLE PEUT ENTENDRE ?

Il me jette un bref coup d'œil avant de revenir à son écran.

RIDGE : NON. JE POURRAIS PARLER SI JE VOULAIS.

Je devrais m'arrêter là. Je sais que mes questions doivent l'ennuyer, mais je suis trop curieuse.

MOI : ALORS POURQUOI TU NE LE FAIS PAS ?

Il hausse les épaules mais ne répond pas.

MOI : NON, JE VOUDRAIS SAVOIR. IL Y A BIEN UNE RAISON. JE SUIS SÛRE QUE ÇA TE FACILITERAIT LA VIE.

RIDGE : JE NE PARLE PAS, C'EST TOUT. JE TROUVE QUE ÇA MARCHE BIEN COMME ÇA, ENTRE TOI ET MOI.

MOI : OUI, SURTOUT QUAND MAGGIE ET WARREN SONT DANS LES PARAGES. POURQUOI PARLER ALORS QU'ILS PEUVENT LE FAIRE À TA PLACE ?

J'envoie le SMS avant de m'aviser que je n'aurais sans doute pas dû dire ça. Mais j'ai bien remarqué que Maggie et Warren parlaient souvent pour lui. Ils ont passé ses commandes chaque fois que la serveuse est passée devant l'alcôve. Et j'ai aussi vu Warren intervenir plusieurs fois cette semaine, en différentes occasions.

Ridge lit mon texte, puis me regarde. J'ai l'impression de l'avoir mis mal à l'aise et je regrette aussitôt de m'être ainsi laissée aller.

MOI : DÉSOLÉE. JE NE VOULAIS PAS TE BRUSQUER. SIMPLEMENT, JE TROUVE QUE TU LES LAISSES TROP PRENDRE D'INITIATIVES À TA PLACE, CE QU'ILS NE FERAIENT SANS DOUTE PAS SI TU PARLAIS TOI-MÊME.

Mon explication semble le troubler encore plus que le texto précédent. J'ai envie de disparaître dans un trou de souris.

MOI : PARDON J'ARRÊTE. CE N'EST PAS À MOI DE PORTER DES JUGEMENTS, JE NE PEUX PAS ME METTRE À TA PLACE. J'ESSAYAIS JUSTE DE COMPRENDRE.

Il me contemple toujours, en se mordillant la lèvre inférieure. J'ai remarqué qu'il faisait ça quand il réfléchissait. Il me dévisage avec une telle intensité que j'en ai la gorge sèche. Je me détourne, prends mon verre, bois un peu de soda à la paille. Je m'aperçois alors qu'il s'est remis à textoter.

RIDGE : J'AVAIS NEUF ANS QUAND J'AI CESSÉ DE M'EXPRIMER.

Cette révélation me serre le cœur, encore plus que son regard. Je ne sais pas pourquoi.

MOI : TU PARLAIS, AVANT ? POURQUOI AS-TU ARRÊTÉ ?

RIDGE : JE RISQUE D'EN AVOIR POUR UN MOMENT À TE TAPER MES EXPLICATIONS.

MOI : C'EST BON. TU ME RACONTERAS ÇA À LA MAISON, QUAND ON AURA REPRIS NOS PORTABLES.

Il jette un regard vers le balcon et je constate avec lui que Maggie et Warren sont toujours en bas, auprès du DJ. Voyant qu'ils sont encore très occupés, il revient vers l'alcôve, prend appui des deux coudes sur la table pour commencer à rédiger son message.

RIDGE : ILS N'ONT PAS L'AIR PRÊTS À PARTIR, ON A TOUT LE TEMPS. BRENNAN ET MOI, ON N'A PAS TIRÉ LE GROS LOT, QUESTION PARENTS. ILS AVAIENT TOUS LES DEUX DES PROBLÈMES DE DÉPENDANCE. PEUT-ÊTRE QU'ILS LES ONT ENCORE, D'AILLEURS, MAIS ON N'EN SAIT RIEN PARCE QU'ON NE LEUR A PLUS PARLÉ DEPUIS DES ANNÉES. MA MÈRE A PASSÉ LE PLUS CLAIR DE NOTRE ENFANCE AU LIT, ASSOMMÉE PAR LES PILULES ANTI-DOULEUR, QUANT À NOTRE PÈRE, IL ÉTAIT PRESQUE TOUJOURS EN PRISON. À CINQ ANS, ON M'A ENVOYÉ DANS UNE ÉCOLE POUR ENFANTS MALENTENDANTS. C'EST LÀ QUE J'AI APPRIS LA LANGUE DES SIGNES. DÈS QUE JE RENTRAIS À LA MAISON, J'EN FAISAIS PROFITER BRENNAN, PARCE QUE NOS PARENTS NE LA PRATIQUAIENT PAS. JE LA LUI AI ENSEIGNÉE CAR, À CINQ ANS, JE N'AVAIS JAMAIS EU UNE CONVERSATION AVEC QUI QUE CE SOIT. JE DÉSIRAIS TELLEMENT COMMUNIQUER QUE J'AI FORCÉ MON PETIT FRÈRE, ALORS ÂGÉ DE DEUX ANS, À APPRENDRE DES SIGNES COMME « COOKIE » ET « FENÊTRE », HISTOIRE D'AVOIR QUELQU'UN À QUI PARLER.

J'en ai le cœur retourné, mais Ridge continue tranquillement à écrire.

RIDGE : ALORS, IMAGINE CE QU'A ÉTÉ POUR MOI CE PREMIER JOUR D'ÉCOLE OÙ J'AI COMPRIS QUE J'ALLAIS POUVOIR COMMUNIQUER AVEC LES GENS. JE N'EN REVENAIS PAS DE VOIR LES AUTRES ENFANTS DISCUTER AVEC LEURS MAINS, MOI QUI VENAIS DE PASSER LES CINQ PREMIÈRES ANNÉES DE MA VIE SANS MÊME IMAGINER QUE JE POURRAIS JAMAIS EXPRIMER QUOI QUE CE SOIT. À L'ÉCOLE, ON M'A APPRIS À FORMER DES MOTS AVEC MA VOIX,

AUTANT QU'AVEC MES DOIGTS. J'AI PASSÉ LES ANNÉES SUIVANTES À M'ENTRAÎNER AUPRÈS DE BRENNAN, QUI EST VITE DEVENU AUSSI EXPERT QUE MOI EN LANGUE DES SIGNES ; EN MÊME TEMPS, JE NE VOULAIS PAS ME SERVIR DE LUI POUR DISCUTER AVEC LES PARENTS. QUAND JE DEVAIS LEUR PARLER, JE M'EXPRIMAIS AVEC MA BOUCHE. JE N'ENTENDAIS PAS MA PROPRE VOIX, BIEN SÛR, ET JE SAIS QUE CELLE DES SOURDS RÉSONNE DIFFÉREMMENT, MAIS JE CHERCHAIS UN MOYEN DE LEUR DIRE CE QUE JE VOULAIS. UN JOUR, ALORS QUE JE PARLAIS À MON PÈRE, IL A PRIÉ BRENNAN DE ME DIRE DE LA FERMER ET DE PARLER À MA PLACE. JE NE SAVAIS PAS POURQUOI IL ÉTAIT EN COLÈRE. APRÈS, CHAQUE FOIS QUE J'AI ESSAYÉ DE DISCUTER AVEC MON PÈRE, IL CRIAIT À BRENNAN DE ME DIRE D'ARRÊTER DE BRAILLER. SI BIEN QUE MON FRÈRE SERVAIT DE TRADUCTEUR ENTRE NOUS. ALORS J'AI COMPRIS QUE MON PÈRE NE VOULAIT PAS M'ÉCOUTER CAR IL N'AIMAIT PAS LE SON DE MA VOIX. ÇA LE GÊNAIT QUE JE N'ENTENDE RIEN. IL N'AIMAIT PAS QUE JE M'EXPRIME EN PUBLIC, PARCE QUE LES GENS SE RENDAIENT ALORS COMPTE QUE J'ÉTAIS SOURD, ALORS, CHAQUE FOIS, IL ME CRIAIT DE LA BOUCLER. UN JOUR, À LA MAISON, IL S'EST TELLEMENT EMPORTÉ QUE JE CONTINUE, QU'IL A FINI PAR S'EN PRENDRE À BRENNAN. IL PARTAIT DU PRINCIPE QUE, PUISQUE JE CONTINUAIS À ARTICULER DES PAROLES, MON FRÈRE N'INSISTAIT PAS ASSEZ POUR QUE JE LA BOUCLE. CE JOUR-LÀ, IL ÉTAIT COMPLÈTEMENT SAOUL, ET SA COLÈRE L'A ENTRAÎNÉ TROP LOIN. IL A FRAPPÉ BRENNAN SI FORT QU'IL L'A ASSOMMÉ.

Cette fois, j'en ai les larmes aux yeux et je pousse un soupir pour essayer de me calmer.

RIDGE : IL N'AVAIT QUE SIX ANS, SYDNEY. SIX ANS. JE N'ALLAIS PLUS JAMAIS DONNER À NOTRE PÈRE UNE RAISON DE LE FRAPPER ENCORE. C'ÉTAIT LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI ÉMIS UNE PAROLE À HAUTE VOIX.

Il repose son téléphone sur la table, croise les bras ; il n'a pas l'air d'attendre une réponse de ma part. Peut-être même qu'il n'y tient pas. Il me regarde et je sais que là, il voit les larmes qui me coulent sur les joues, pourtant, il ne réagit pas. Alors je prends une serviette pour m'essuyer les yeux. J'aurais préféré qu'il ne me voie pas réagir ainsi, mais je ne peux pas m'en empêcher. Il sourit, me saisit doucement la main, et c'est là que Warren et Maggie réapparaissent sur le seuil de l'alcôve.

Ridge me lâche aussitôt et les regarde entrer, Maggie tenant Warren par les épaules en riant dans le vide. Warren cherche où s'accrocher, il semble avoir du mal à tenir debout. Ridge et moi nous levons ensemble pour les aider, les séparer. Tandis qu'il tire Maggie vers lui, je laisse Warren me prendre dans ses bras, appuyer son front contre le mien.

– Syd, je suis content qu'il t'ait trompée et que tu aies déménagé.

Je ris mais l'écarte un peu de moi. Ridge me désigne la sortie d'un coup de menton et j'acquiesce d'un hochement de tête. Un verre de plus, et nous serions obligés de les porter tous les deux.

– J'aime ta robe bleue Sydney. Seulement faut plus jamais la mettre, s'il te plaît.

Warren appuie de nouveau la tête contre la mienne tandis que nous nous dirigeons vers l'escalier.

– Je veux plus voir ton petit cul là-dedans, marmonne-t-il. Parce que, au lieu d’aimer Bridgette, cette robe me fait aimer ton cul.

Houlà ! S’il prétend aimer Bridgette, c’est qu’il est vraiment bourré.

– Je t’ai déjà dit que j’allais la brûler, j’assume en riant.

– Bon.

Lorsque nous atteignons la sortie, je m’aperçois que Ridge porte maintenant Maggie dans ses bras. Elle s’accroche à son cou mais ferme les yeux. Ce n’est qu’en atteignant la voiture qu’elle les rouvre, car il essaie de la mettre debout. Elle essaie de faire un pas mais trébuche. Ridge ouvre la portière arrière et elle s’effondre sur la banquette. Il la pousse vers la place voisine pour qu’elle se soutienne contre la vitre. Elle referme les yeux, tandis que Ridge sort et fait signe à Warren d’entrer. Celui-ci lui tapote la joue en disant :

– Je te plains, mon pote. Ça doit être très dur pour toi de ne pas embrasser Sydney, parce que c’est dur pour moi et que je ne l’aime pas autant que toi.

Là-dessus, il s’installe à son tour, tombe contre Maggie. Heureusement qu’il était trop parti pour avoir signé aucune de ces paroles, parce que je sais que Ridge n’a pas compris ce qu’il disait, je le vois à son regard. Il se penche en riant pour ranger la jambe de Warren qui pend encore au dehors, puis claque la portière.

Après quoi, il vient m’ouvrir à l’avant pour me faire entrer à la place passager. Je m’apprête à m’asseoir quand je sens sa main se poser sur mes reins. Alors je m’arrête.

Il me regarde et ne me lâche pas, tandis que je m’efforce d’entrer aussi vite que possible. À l’instant où je me pose sur le siège, sa main disparaît et il attend que je sois assise pour fermer.

Je m’adosse à l’appuie-tête et ferme les yeux, terrifiée par l’effet que ce simple geste vient de produire sur moi.

Je l’entends s’installer au volant puis démarrer. Je ne soulève pas les paupières pour autant. Je n’ai aucune envie de le voir, ni de comprendre ce que je ressens en le voyant. Je n’aime pas cette impression qui m’envahit, minute après minute, de ressembler de plus en plus à Tori.

Mon téléphone m’annonce un texto, je suis bien obligée de le lire. Ridge tient son téléphone à la main, les yeux fixés sur moi.

RIDGE : ELLE NE FAIT PAS ÇA SOUVENT. AU MAXIMUM TROIS FOIS PAR AN. ELLE A SUBI BEAUCOUP DE STRESS CES DERNIERS TEMPS, ET ELLE AIME SORTIR. ÇA LA DÉTEND.

MOI : JE NE LA JUGE PAS.

RIDGE : JE SAIS. JE VOULAIS JUSTE QUE TU SACHES QUE CE N’EST PAS UNE ALCOOLIQUE INVÉTÉRÉE, COMME MOI.

Il me décoche un clin d'œil et je ris. Je jette un œil vers l'arrière, où Warren gît affalé sur Maggie. Ils sont tous deux dans les vapes. Je me retourne et tape un SMS.

MOI : MERCI DE M'AVOIR RACONTÉ CE QUI T'ÉTAIT ARRIVÉ. TU N'ÉTAIS PAS OBLIGÉ, ET NE DEVAIS PAS Y TENIR. MERCI.

Il me jette un regard en coin avant de se concentrer sur son téléphone.

RIDGE : JE N'AI JAMAIS RACONTÉ ÇA À PERSONNE. MÊME PAS À BRENNAN. IL ÉTAIT SANS DOUTE TROP JEUNE POUR S'EN SOUVENIR.

Après avoir déposé son téléphone, il recule puis reprend la route.

Pourquoi l'unique question que j'aimerais pouvoir lui poser en ce moment semble-t-elle tellement inappropriée ? J'aimerais lui demander s'il l'a jamais dit à Maggie, pourtant, sa réponse ne devrait pas m'intéresser. Je devrais m'en moquer, sauf que ce n'est pas le cas.

On est à peine partis qu'il allume la radio, et là je ne comprends plus. Il ne peut pas l'entendre, alors je ne vois pas à quoi il joue.

Et puis je saisis qu'il n'a pas fait ça pour lui.

Mais pour moi.



RIDGE

Après un saut par un drive-in pour le dîner, on repart vers la maison et je me gare dans le parking.

MOI : MONTE LES SACS ET OUVRE LA PORTE PENDANT QUE JE LES RANIME.

Elle attrape les sacs et se dirige vers l'appartement, pendant que j'ouvre la portière arrière. Je secoue Warren et l'aide à sortir. Puis je réveille Maggie, la soutiens, car elle est trop partie pour pouvoir marcher ; alors je la soulève dans mes bras, referme la voiture. Je vérifie que Warren a bien pris l'escalier avant nous, tout en évitant de le suivre de trop près au cas où il tomberait.

À peine entré dans l'appartement, il est parti se réfugier dans sa chambre, et je fais entrer Maggie dans la mienne, lui ôte ses chaussures puis ses vêtements. Je l'allonge, remonte les couvertures sur elle et retourne dans la salle à manger où Sydney a disposé notre repas. Je m'assieds en face d'elle.

MOI : MAINTENANT QUE TU CONNAIS UN DE MES PLUS PROFONDS SECRETS, JE VOUDRAIS QUE TU M'EN CONFIES UN DES TIENS.

Nous avons sorti tous les deux notre téléphone et mangeons tout en tapant nos textos.

SYDNEY : PARCE QUE TOI, TU AS PLUS D'UN PROFOND SECRET ?

MOI : ON PARLE DE TOI, EN CE MOMENT. SI ON DOIT TRAVAILLER ENSEMBLE, JE VEUX SAVOIR OÙ JE METS LES PIEDS. PARLE-MOI DE TA FAMILLE. CHEZ TOI AUSSI, IL Y AVAIT DES ALCOOLIQUES INVÉTÉRÉS ?

SYDNEY : NON, JUSTE DES ABRUTIS. MON PÈRE EST AVOCAT, IL EST FURIEUX QUE JE N'AIE PAS VOULU FAIRE DU DROIT. MA MÈRE NE TRAVAILLE PAS. CE QUI NE L'EMPÊCHE PAS D'ÊTRE UNE SUPER MÈRE DE FAMILLE, MÊME UN PEU TROP PARFAITE. GENRE *DESPERATE HOUSEWIVES*, TU VOIS LE TRUC ?

MOI : DES FRÈRES ET SŒURS ?

SYDNEY : NON. FILLE UNIQUE.

MOI : TIENS, ÇA NE SAUTE PAS AUX YEUX, PAS PLUS QUE TU SOIS LA FILLE D'UN AVOCAT.

SYDNEY : POURQUOI ? PARCE QUE JE NE SUIS PAS PRÉTENTIEUSE NI MAL ÉLEVÉE ?

Ça me fait rire mais je hoche la tête.

SYDNEY : MERCI. JE FAIS DE MON MIEUX.

MOI : NE LE PRENDS PAS MAL, MAIS SI TON PÈRE EST AVOCAT ET QUE TU RESTES EN BONS TERMES AVEC TES PARENTS, POURQUOI TU NE LES AS PAS APPELÉS LA SEMAINE DERNIÈRE ? QUAND TU N'AVAIS NULLE PART OÙ ALLER ?

SYDNEY : LA PREMIÈRE CHOSE QUE MA MÈRE M'AIT ENSEIGNÉE, C'ÉTAIT QU'ELLE NE VOULAIT PAS QUE JE LUI RESSEMBLE. ELLE N'A PAS FAIT D'ÉTUDES ET RESTE TOTALEMENT DÉPENDANTE DE MON PÈRE. ELLE M'A ÉLEVÉE DANS UN ESPRIT D'AUTONOMIE ET DE RESPONSABILITÉ FINANCIÈRE ; J'AI TOUJOURS MIS UN POINT D'HONNEUR À NE RIEN LEUR DEMANDER. C'EST DUR, PARFOIS, SURTOUT QUAND J'AI VRAIMENT BESOIN D'EUX, MAIS JE M'EN TIRE TOUJOURS ; D'AUTANT QUE MON PÈRE PRENDRAIT UN MALIN PLAISIR À AJOUTER QU'IL M'AURAIT BIEN PAYÉ MES ÉTUDES DE DROIT.

MOI : ATTENDS. C'EST TOI QUI PAIES TES COURS ? ALORS QUE SI TU DÉCIDAIS DE TE METTRE AU DROIT, IL LES PRENDRAIT EN CHARGE ?

Elle hoche la tête.

SYDNEY : COMME JE TE DIS, C'EST UN ABRUTI. MAIS JE NE VAIS PAS PASSER MA VIE À LES ACCUSER DE TOUT ET DE RIEN. JE POURRAIS AUSSI LES REMERCIER POUR BIEN DES CHOSES. J'AI GRANDI DANS UN FOYER À PEU PRÈS ÉQUILIBRÉ, MON PÈRE ET MA MÈRE SE PORTENT BIEN ET, DANS UN SENS, ILS ME SOUTIENNENT. ILS SONT MEILLEURS PARENTS QUE LA PLUPART. MAIS JE DÉTESTE LES GENS QUI RENDENT LEURS PARENTS RESPONSABLES DE TOUT CE QUI PEUT LEUR ARRIVER.

MOI : OUI, JE SUIS D'ACCORD, C'EST D'AILLEURS POUR ÇA QUE J'AI ÉTÉ ÉMANCIPÉ À SEIZE ANS. JE VOULAIS PRENDRE MA VIE EN MAINS.

SYDNEY : C'EST VRAI ? ET BRENNAN ?

MOI : JE L'AI EMMENÉ AVEC MOI. LE TRIBUNAL CROYAIT QU'IL VIVAIT CHEZ NOS PARENTS, MAIS IL S'EST INSTALLÉ CHEZ MOI. ET AVEC WARREN. NOUS ÉTIIONS AMIS DEPUIS L'ÂGE DE QUATORZE ANS. SES DEUX PARENTS SONT SOURDS, CE QUI EXPLIQUE POURQUOI IL CONNAÎT LA LANGUE DES SIGNES. UNE FOIS ÉMANCIPÉ, J'AI PU M'INSTALLER CHEZ EUX ET ILS ONT ACCEPTÉ DE PRENDRE BRENNAN AVEC MOI. MES PARENTS AVAIENT TOUJOURS SA GARDE, MAIS ÇA LES ARRANGEAIT PLUTÔT QUE JE LES DÉBARRASSE DE LUI.

SYDNEY : C'ÉTAIT EXTRAORDINAIREMENT GENTIL DE LA PART DES PARENTS DE WARREN.

MOI : OUI, CE SONT DES GENS BIEN. ÇA N'EXPLIQUE PAS POURQUOI WARREN A TOURNÉ AINSI.

Elle rit.

SYDNEY : ILS ONT CONTINUÉ À ÉLEVER BRENNAN QUAND TU ES ENTRÉ À L'UNIVERSITÉ ?

MOI : NON, EN FAIT NOUS NE SOMMES RESTÉS CHEZ EUX QUE SEPT MOIS. QUAND J'AI EU DIX-SEPT ANS, J'AI PRIS UN APPARTEMENT DANS LA RÉSIDENCE UNIVERSITAIRE. J'AVAI TERMINÉ LE LYCÉE ASSEZ TÔT, ÇA M'A PERMIS DE COMMENCER TOUT DE SUITE MES ÉTUDES SUPÉRIEURES.

SYDNEY : WAOUH ! AINSI, TU AS ÉLEVÉ TON FRÈRE ?

MOI : PAS VRAIMENT. BRENNAN VIVAIT AVEC MOI, MAIS IL NE SE LAISSAIT PAS ÉDUIQUER FACILEMENT. IL AVAIT QUATORZE ANS QUAND NOUS NOUS SOMMES INSTALLÉS CHEZ NOUS, ET MOI, JE N'EN AVAIS QUE DIX-SEPT. C'EST VRAI QUE J'AURAIS DÛ JOUER LES ADULTES RESPONSABLES, SAUF QUE C'ÉTAIT TOUT LE CONTRAIRE. NOTRE APPARTEMENT EST DEvenu LE QG DE TOUS CEUX QUI NOUS CONNAISSAIENT ET BRENNAN FAISAIT AUTANT LA FÊTE QUE MOI.

SYDNEY : J'AVOUE QUE ÇA M'ÉTONNE. TU AS L'AIR SI RAISONNABLE !

MOI : BON, JE N'ÉTAIS PEUT-ÊTRE PAS AUSSI ÉTOURDI QUE J'AURAIS PU À CET ÂGE-LÀ. HEUREUSEMENT, TOUT NOTRE ARGENT PARTAIT EN LOYERS ET FACTURES DE LA VIE QUOTIDIENNE, ÇA M'A EMPÊCHÉ DE PRENDRE DE MAUVAISES HABITUDES. ON AIMAIT JUSTE S'AMUSER. NOTRE GROUPE S'EST FORMÉ QUAND BRENNAN AVAIT SEIZE ANS ET MOI DIX-NEUF, ET ÇA NOUS A TOUT DE SUITE PRIS TOUT NOTRE TEMPS. D'AUTANT QUE C'ÉTAIT AUSSI L'ANNÉE OÙ J'AI RENCONTRÉ MAGGIE, QUI M'A BEAUCOUP CALMÉ.

SYDNEY : TU ES AVEC MAGGIE DEPUIS TES DIX-NEUF ANS ?

Je fais oui de la tête mais ne le confirme pas par écrit. J'ai à peine touché à mon repas durant cet échange, alors je prends mon hamburger, et Sydney en fait de même. On mange en silence jusqu'à ce qu'on ait terminé, puis on débarrasse la table. Après quoi, elle m'adresse un signe et s'en va dans sa chambre. Je m'assieds sur le canapé, allume la télé. Au bout d'un quart d'heure de zapping, je m'arrête sur une chaîne de cinéma. Les sous-titres pour malentendants ont été enlevés, mais je ne cherche pas à les remettre. De toute façon, je suis trop fatigué pour lire ou même suivre le film.

La porte de la chambre de Sydney s'ouvre de nouveau et elle apparaît, un rien étonnée de découvrir que je ne suis pas couché. Elle a remis une de ses larges chemises et ses cheveux sont mouillés. Elle retourne dans sa chambre, en ressort armée de son téléphone et vient s'asseoir près de moi.

SYDNEY : PAS ENVIE DE DORMIR. QU'EST-CE QUE TU REGARDES ?

MOI : SAIS PAS, ÇA VIENT DE COMMENCER.

Elle étire les jambes, pose la tête sur le bras du canapé. Elle garde les yeux sur l'écran tandis que je garde les miens sur elle. Je dois le reconnaître, elle est totalement différente de la Sydney qui est sortie avec nous ce soir, sans son maquillage, sans sa coiffure élaborée, dans cette tenue négligée, cette chemise trouée. Si j'étais Hunter, je me giflerais pour ma bêtise.

Alors qu'elle se penche sur son téléphone, elle lève les yeux dans ma direction. Je voudrais me détourner pour ne pas me laisser surprendre à la scruter ainsi, mais trop tard, ça aurait l'air idiot. Heureusement, ça ne semble pas la surprendre, car elle revient tout de suite à son téléphone.

SYDNEY : COMMENT TU PEUX SUIVRE SANS SOUS-TITRES ?

MOI : TROP FATIGUÉ POUR LIRE. PARFOIS, J'AIME BIEN JUSTE REGARDER, ET ESSAYER DE DEVINER CE QU'ILS DISENT.

SYDNEY : JE VOUDRAIS ESSAYER. ÉTEINS LE SON, JE VAIS LE VOIR EN MUET.

Ça me fait rire. Voir un film parlant en muet ? Je coupe le son et elle reporte son attention sur l'écran. Quant à moi, je n'arrive pas à me détacher d'elle.

Je ne comprends pas cette soudaine obsession qui me pousse à la contempler ainsi, mais je ne peux m'en empêcher. Elle est à quelques pas de moi. On ne se touche pas, on ne se dit rien, elle ne semble même pas me voir. Pourtant, je me sens affreusement fautif, comme si je faisais quelque chose de mal. Ce n'est pas bien méchant de regarder, alors pourquoi ce sentiment de culpabilité ?

J'essaie de chasser cette sensation mais, au fond, je sais très bien ce qui se passe.

Je ne culpabilise pas simplement du fait que je la regarde, mais à cause de ce que cela provoque en moi.

Voilà deux fois de suite qu'on me réveille ainsi. Je repousse la main qui me gifle et ouvre les yeux. Warren se tient au-dessus de moi. Il plaque une feuille de papier sur mon torse puis m'envoie une grande claque sur la tête. Après quoi, il se dirige vers la porte d'entrée, attrape ses clés et sort travailler.

Pourquoi s'en va-t-il aussi tôt ?

Je prends mon téléphone : six heures. Ah non ! C'est une heure normale pour lui.

Je m'assieds sur le canapé, aperçois Sydney pelotonnée à l'autre bout, complètement endormie. Je regarde la feuille que m'a laissée Warren.

Si tu allais plutôt dormir dans ta chambre avec ta petite amie ?

Je roule la feuille en boule, la jette dans la corbeille, la glisse sous un tas de papiers. Puis je reviens au canapé, pose la main sur l'épaule de Sydney, la secoue un peu pour la réveiller. Elle roule sur le dos, se frotte les yeux, me regarde.

Elle sourit en m'apercevant. C'est tout. Elle n'a fait que sourire, pourtant, j'ai soudain la poitrine en feu et je me sens le corps inondé par une vague de chaleur. Je reconnais cette sensation, elle n'annonce rien de bon. Je ne l'avais pas éprouvée depuis mes dix-neuf ans.

Depuis que j'ai commencé à ressentir quelque chose pour Maggie.

Je désigne sa chambre à Sydney pour lui conseiller d'aller se coucher et file aussitôt vers la mienne. La porte fermée, j'ôte mon jean et mon t-shirt pour me glisser entre les draps, à côté de Maggie. Je la prends dans mes bras, l'attire contre moi et passe la demi-heure qui suit à me réciter des mantras pour m'endormir.

Tu es amoureux de Maggie.

Maggie te convient parfaitement.

Tu lui conviens parfaitement.

Elle a besoin de toi.

Tu es heureux avec elle.

Tu es avec la seule fille qui compte dans ta vie.



SYDNEY

Voilà deux semaines que Ridge et moi avons travaillé ensemble sur les paroles de ses chansons. Quelques jours après le passage de Maggie, il est parti six jours, à cause d'une urgence familiale. Il n'a pas trop expliqué de quoi il s'agissait, mais ça m'a rappelé l'époque où je vivais encore avec Tori, quand je ne l'ai plus vu sur son balcon plusieurs jours d'affilée. Là aussi, il avait parlé d'urgence familiale.

D'après ce que j'ai entendu des conversations téléphoniques de Warren avec Brennan, j'ai cru comprendre que ce dernier n'était pas du tout concerné. Pourtant, c'est bien son frère, non ? Quand Ridge est revenu, il y a quelques jours, je lui ai demandé si tout allait bien, et il m'a répondu que oui. Il n'avait pas l'air de vouloir en dire plus, alors j'essaie de me rappeler que sa vie privée ne me regarde en rien.

Je tâche de me concentrer sur mes cours ; de temps en temps, je jette quelques vers sur le papier, mais ce n'est pas pareil quand je n'ai pas de musique pour m'inspirer. Ridge est déjà rentré depuis plusieurs jours, mais il passe le plus clair de son temps dans sa chambre à travailler et je me demande s'il n'a pas d'autres raisons pour ainsi garder ses distances.

J'ai passé beaucoup de temps avec Warren et il m'a raconté pas mal de choses sur sa relation avec Bridgette. Comme je n'ai plus eu l'occasion de la voir, je pense qu'elle me croit toujours sourde.

D'après ce qu'il m'a dit, leur relation n'a rien d'ordinaire. Il ne la connaissait pas avant qu'elle emménage ici, il y a six mois, alors que c'est une amie de longue date de Brennan. Warren prétend qu'avec Bridgette, ils ne s'entendent pas bien et ne se voient jamais dans la journée. Mais, la nuit, c'est une autre histoire. Il a voulu me donner quelques détails croustillants, seulement je l'ai arrêté tout de suite. Pas envie d'entendre ça.

En ce moment, j'aimerais bien qu'il la ferme, encore une fois, mais on ne peut plus l'arrêter. Je dois me rendre à mon cours dans une demi-heure et je voudrais finir de lire un

dernier chapitre, mais il semble tenir à me raconter sa dernière nuit et comment il voulait empêcher Bridgette d'ôter son uniforme parce qu'il aime la voir en plein jeu de rôle... mais qu'est-ce que j'en ai à fiche de ses histoires ?

C'est là que, par bonheur, Bridgette sort de sa chambre. Pour une fois, je suis bien contente de la voir.

– Salut, Bridgette, lance Warren en la suivant des yeux. Bien dormi ?

– Va te faire foutre !

Je commence à comprendre que c'est sa façon à elle de dire bonjour. Elle entre dans la cuisine, me jette un coup d'œil, puis regarde Warren, assis à côté de moi sur le canapé. Elle plisse les paupières puis se tourne vers le réfrigérateur. Ridge est assis à table, devant son ordinateur.

– Je n'aime pas la voir toujours te coller aux fesses, marmonne-t-elle en me tournant le dos.

Warren me regarde en éclatant de rire. Apparemment, Bridgette croit toujours que je ne l'entends pas, mais je n'apprécie qu'à moitié de l'entendre m'insulter.

Elle se retourne, s'adresse à Warren :

– Tu trouves ça drôle ? Cette fille en pince visiblement pour toi et tu ne me respectes même pas assez pour t'éloigner d'elle au moins jusqu'à ce que je sois sortie de la maison ?

De nouveau, elle nous tourne le dos, en poursuivant :

– D'abord, elle sert à Ridge un mélo bien larmoyant pour la laisser s'installer ici, et maintenant, comme elle sait que tu connais le langage des signes, elle en profite pour flirter avec toi.

– Bridgette, arrête.

Cette fois, Warren ne rit plus du tout, parce qu'il me voit serrer les poings ; il doit avoir peur que je ne lui envoie un bouquin en pleine figure, et il a raison de s'en faire.

– Toi, tu arrêtes, Warren ! lance-t-elle en lui faisant face. Soit tu arrêtes d'entrer dans mon lit la nuit, soit tu arrêtes de la coller sur le canapé le jour.

Je laisse bruyamment tomber mon livre sur mes genoux, fais claquer mes pieds sur le sol d'un geste agacé, irrité, exaspéré. Je ne supporte plus cette fille.

Et je me mets à hurler :

– Ça suffit, Bridgette ! Ferme-la, ferme-la, ferme-la ! Bordel ! Je ne sais pas pourquoi tu me crois sourde mais, en plus, je ne suis pas une pute et je ne connais pas le langage des signes. Tu vois, je ne risque pas de l'utiliser pour flirter avec Warren. Alors maintenant, cesse de brailler quand tu me parles !

Elle penche sa jolie petite tête, bouche bée, me dévisage quelques secondes. Plus personne ne bouge. Elle tourne son attention vers Warren, et son regard étincelant de colère fait place à une expression peinée. Brusquement, elle virevolte et regagne sa chambre.

Ridge m'interroge du regard, l'air de ne rien comprendre à ce qui se passe. En soupirant, j'appuie la tête sur le dossier du canapé.

Moi qui espérais que ça me ferait du bien, je constate que ça ne me fait rien du tout.

– Bon, commence Warren, ici disparaissent mes chances de toutes les scènes de jeux de rôle que j'avais imaginées. Merci quand même, Sydney.

– Va te faire foutre !

Je commence à comprendre l'attitude de Bridgette.

Je repose mon livre sur la table et me lève pour aller frapper à sa porte. Mais elle ne répond pas. J'insiste, tourne la poignée, entrouvre lentement.

– Bridgette ?

Un coussin vient heurter la paroi à quelques centimètres de moi.

– Dégage de ma chambre ! crie-t-elle.

Sans en tenir compte, j'ouvre un peu plus grand, juste de quoi passer la tête. Elle est assise sur son lit, les genoux remontés sous son cou. Quand elle me voit entrer, elle s'essuie vivement les yeux et se détourne.

Elle pleurerait. Pour le coup, je me sens plutôt merdeuse. Je m'approche pour me poser au bord du lit, sans toutefois trop m'approcher d'elle. J'ai beau m'en vouloir, elle me fait quand même peur.

– Excuse-moi, dis-je.

Elle reprend sa position en levant les yeux au ciel.

– De rien, dit-elle. Je ne l'avais pas volé.

Là, je ne comprends plus. Est-ce qu'elle vient vraiment de reconnaître ses torts ?

– Je ne vais pas te mentir, Bridgette. Dans ton genre, tu es une vraie chieuse.

Ça lui arrache un petit rire, mais elle se cache vite le visage dans les bras.

– Oui, je sais. Dommage, mais je ne peux pas m'en empêcher. Même si ça ne m'amuse pas.

Je m'installe à côté d'elle.

– Alors, essaie d'être plus gentille. Il faut se donner beaucoup de mal pour faire chier le monde.

– C'est facile pour toi de dire ça, tu es gentille de nature.

Bon, elle dit ça, mais je ne suis pas non plus fière de mes réactions ces derniers temps.

– Si ça peut te consoler, je suis nettement plus pourrie que tu ne crois. Je n'exprime peut-être pas mes sentiments de la même manière que toi, mais ça ne m'empêche pas de penser du mal des gens. Et de vouloir leur en faire. Je commence à me dire que je ne suis pas aussi gentille que je l'ai pensé jusque-là.

Bridgette ne répond pas tout de suite à mes aveux, mais elle finit par se redresser en soupirant.

– Je peux te demander quelque chose ? Maintenant que je sais que tu peux me répondre ?

Je me redresse à mon tour, fais oui de la tête.

– Est-ce que Warren et toi... Enfin, vous avez l'air de bien vous entendre, et je me demandais si...

Je souris parce que je vois où elle veut en venir.

– On est juste amis, ça ne pourrait jamais aller plus loin entre nous. Il tient beaucoup trop à sa fichue serveuse du Hooters.

Elle sourit un instant, mais reprend vite son sérieux.

– Il sait depuis combien de temps que tu n'es pas sourde ?

– Euh... depuis le jour où je me suis installée ici...

Je frémis à l'idée de la scène qu'elle va lui faire.

– Mais je t'en prie, Bridgette, vas-y doucement avec lui. Je te jure qu'à sa façon, il t'aime beaucoup. Il m'a même parlé d'amour pour toi, mais comme il était ivre à ce moment-là, je ne sais pas trop...

Peut-on entendre un cœur s'arrêter ? Toujours est-il que j'ai cru percevoir comme un coup de frein dans le sien.

– Il a dit ça ?

– Oui, il y a quinze jours. On sortait de la boîte et il était déchiré, mais il a juré qu'il pourrait bien t'aimer. D'ailleurs, je ne devrais pas te dire ça...

Elle baisse les yeux et reste un moment immobile, avant de déclarer :

– Tu sais, ce que racontent les gens quand ils sont ivres est souvent plus sincère que quand ils n'ont pas bu.

J'acquiesce. Elle se lève et se dirige vivement vers la porte, qu'elle ouvre en grand.

Oh non !

Elle va tuer Warren et c'est en partie de ma faute. Je me précipite derrière elle, prête à tout prendre sur moi, mais, en entrant dans le salon, je la trouve en train de s'asseoir sur ses genoux. Warren a l'air stupéfait, presque effrayé. Apparemment, ce n'est pas dans ses habitudes.

Elle lui prend le visage entre ses mains et, après une courte hésitation, il pose les mains au creux de ses reins. Elle pousse un grand soupir, le regarde dans les yeux :

– Je n'arrive pas à croire que je suis tombée amoureuse d'un tel connard !

Il la contemple un moment, comme s'il digérait ces paroles ; et puis il remonte les mains vers sa nuque et lui écrase la bouche de ses lèvres. Sans la lâcher, il se redresse, la soulève dans ses bras et l'emporte directement dans sa chambre dont il referme la porte avec le pied.

Je souris parce que Bridgette est sans doute la seule personne au monde capable de traiter un homme de connard et, dans le même souffle, de lui avouer son amour. Et,

curieusement, Warren est sans doute le seul homme à trouver cela attendrissant.

Ils sont faits l'un pour l'autre.

RIDGE : QU'EST-CE QUE TU LUI AS RACONTÉ ? J'AI CRU QU'EN SORTANT DE SA CHAMBRE, ELLE ALLAIT L'ÉTRANGLER. TU AS PASSÉ DEUX MINUTES AVEC ELLE ET LA VOILÀ TOUTE RETOURNÉE.

MOI : ELLE N'EST PAS AUSSI MAUVAISE QU'ELLE EN A L'AIR.

RIDGE : TU CROIS ?

MOI : OUI, ET C'EST CE QUE J'ADMIRE EN ELLE. ELLE NE SE RACONTE PAS D'HISTOIRES.

Ridge sourit, repose son téléphone et attrape son portable. D'un seul coup, son attitude varie du tout au tout. Je ne sais pas pourquoi, mais je le vois dans ses yeux. Il paraît affolé. Ou triste. Ou simplement fatigué ?

À vrai dire, un peu des trois ; j'en suis bouleversée pour lui. Quand je l'ai rencontré, il semblait tellement équilibré, sûr de lui... Maintenant que je le connais mieux, je commence à me rendre compte que ce n'est pas le cas. Ce garçon qui se tient debout devant moi semble affronter une vie en vrac ; et dire que je commence à peine à gratter la surface...

RIDGE : JE SUIS ENCORE UN PEU EN RETARD DANS MON TRAVAIL, MAIS JE DEVRAIS AVOIR TOUT RATRAPÉ DANS LA SOIRÉE. SI TU AS ENVIE D'ESSAYER UNE NOUVELLE CHANSON, TU SAIS OÙ ME TROUVER.

MOI : BONNE IDÉE. J'AI UN GROUPE D'ÉTUDES CET APRÈS-MIDI, MAIS JE SERAI RENTRÉE À DIX-NEUF HEURES.

Il me répond d'un sourire sans conviction et regagne sa chambre. Je vois que je commence à déchiffrer ses expressions. Celle qu'il vient de m'adresser était marquée par l'inquiétude.



RIDGE

J'ai eu l'impression qu'elle n'aurait pas envie d'écrire ce soir, et que donc elle n'allait pas me rejoindre.

Pourtant, il est vingt heures cinq et ma lampe se met à clignoter. Impossible d'ignorer le flot d'adrénaline qui m'envahit. Je me dis que mon corps réagit ainsi parce que j'aime trop travailler sur ma musique, mais si c'était le cas, pourquoi ça ne se produirait pas quand j'en compose tout seul ? Ou avec Brennan ?

Je ferme les yeux et repose ma guitare, le temps de respirer profondément. Voilà des semaines que nous avons fait ça... qu'elle m'a laissé l'écouter chanter, et nos relations de travail en ont été bouleversées.

Ce n'est pas sa faute, je ne dirais même pas que c'est la mienne. C'est la faute de la nature, parce que l'attirance est une sale bête qu'il me faut à tout prix dominer.

Je vais y arriver.

J'ouvre la porte de ma chambre et m'efface pour la laisser entrer, avec son portable et son calepin. Elle se dirige sans hésiter vers le lit, se laisse tomber dessus et ouvre l'ordinateur. Je m'assieds à côté d'elle et en fais autant.

SYDNEY : JE N'ARRIVAIS PAS À SUIVRE LES COURS, AUJOURD'HUI, PARCE QUE J'AVAIS JUSTE ENVIE D'ÉCRIRE. MAIS J'AI RÉSISTÉ, JE PRÉFÈRE LE FAIRE EN T'ÉCOUTANT JOUER. ÇA ME MANQUAIT. AU DÉBUT, JE CROYAIS QUE JE N'AIMERAI PAS ÇA, ET ÇA M'INQUIÉTAIT, MAIS EN FAIT, J'ADORE ÉCRIRE DES PAROLES, J'ADORE, J'ADORE, J'ADORE. ON Y VA ? JE SUIS PRÊTE.

Elle me sourit, tout en se frottant d'un air impatient les paumes des mains sur le matelas.

Je lui rends son sourire et m'adosse à la tête de lit avant de commencer à jouer la dernière chanson que j'ai composée en partie. Je ne l'ai pas encore terminée, mais j'espère qu'elle y trouvera déjà un début d'inspiration, et que nous allons bien progresser ce soir.

Je joue la chanson plusieurs fois. Parfois elle me regarde, parfois elle écrit. De ses mains, elle me fait occasionnellement signe de ralentir, ou de revenir au refrain ou de tout reprendre au début. Et moi je ne la quitte pas des yeux, tout en grattant ma guitare. Nous poursuivons ce petit jeu pendant plus d'une heure. Je la vois rayer beaucoup de phrases, mais aussi grimacer, au point qu'elle donne l'impression de ne pas s'amuser du tout.

Elle finit par se redresser, puis arrache la feuille de son calepin, la chiffonne et la jette à la corbeille. Après quoi, elle ferme brusquement le carnet en secouant la tête.

SYDNEY : DÉSOLÉE, RIDGE. JE DOIS ÊTRE TROP FATIGUÉE. MAIS ÇA NE FONCTIONNE PAS, CE SOIR. ON POURRAIT RÉESSAYER DEMAIN ?

J'acquiesce en faisant mon possible pour cacher ma déception. Je n'aime pas la voir dépitée comme ça. Elle reprend ses affaires et se dirige vers sa chambre, se retourne, et articule :

– Bonne nuit !

Dès qu'elle a disparu, je me lève et fonce vers la corbeille, sors la boule de papier que je déplie en regagnant mon lit.

Watching him from here

So far away

Want him closer than my heart can take

I want him here ~~I want~~

Maybe ~~one of these days~~ Someday

Suivent quelques phrases au hasard, certaines barrées, d'autres pas. Je les lis toutes et j'essaie d'en saisir le sens.

*I'd run for ~~him~~ you, if I could stand
But I can't make that demand
I can't be his right now
~~Why can't he take me away~~ ^{vii}*

En lisant ça, j'ai l'impression de violer ses secrets les plus intimes. Ou pas. A priori, nous sommes sur le même bateau, je devrais donc pouvoir lire ce qu'elle écrit au fur et à mesure.

Sauf que cette chanson semble différente des autres. Elle n'a pas l'air de parler de Hunter.

J'ai plutôt l'impression qu'il s'agirait de moi.

Je ne devrais pas faire ça. Je ne devrais pas prendre mon téléphone et encore moins tenter de la persuader d'achever cette chanson ce soir.

MOI : NE M'EN VEUX PAS, MAIS JE LIS TES PAROLES. JE CROIS SAVOIR POURQUOI TU TE SENS DÉGOÛTÉE.

SYDNEY : C'EST JUSTE PARCE QUE J'AI TROP DE MAL À EN TROUVER D'AUTRES. J'AI BOUFFÉ TOUTE MON INSPIRATION.

J'attrape ma guitare et me rends dans sa chambre. Je frappe, ouvre la porte en supposant qu'elle est encore habillée puisqu'elle m'a quitté il y a deux minutes. Je m'approche de son lit, attrape son calepin et son stylo, pose dessus la feuille où elle avait écrit ses paroles. J'y ajoute un message et le lui tends.

N'oublie pas que le groupe pour lequel tu écris est entièrement formé de mecs. Je sais que c'est difficile d'écrire d'un point de vue masculin pour une fille. Mais si tu arrêtais de tout considérer sous un seul angle, en essayant de ressentir ce que pourraient éprouver les autres, ça devrait t'inspirer d'autres paroles. Ça t'a sans doute paru difficile parce que tu sais que c'est un homme qui va chanter la chanson, alors que les sentiments proviennent de toi. Si tu veux, on s'y remet pour voir ce que ça donne.

Elle lit ma note, prend le stylo et se redresse sur le lit, me montre la guitare d'un signe du menton, l'air de me dire d'y aller. Je m'assieds par terre et plaque la guitare à la verticale contre moi. Quand je travaille mes accords pour une nouvelle mélodie, ça m'aide de sentir les vibrations de l'instrument.

Je ferme les yeux, appuie la tête dessus et commence à jouer.



SYDNEY

Oh non ! Voilà qu'il recommence !

Avant, quand je le voyais jouer ainsi, je ne savais pas qu'il n'entendait pas les sons qu'il produisait. Je croyais alors qu'il cherchait juste un angle différent pour gratter ses cordes, maintenant je sais que cela lui permet de mieux percevoir sa musique. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aime encore plus le voir ainsi, maintenant que je suis au courant.

Je ferais mieux de m'occuper de ces fichues paroles, pourtant je reste fascinée, à le regarder jouer la chanson tout entière sans ouvrir une fois les yeux. Au moment où il termine, je me penche vivement sur mon calepin et fais mine d'écrire, tout en le voyant du coin de l'œil ramener sa guitare sur ses genoux avant de se pencher en avant pour rejouer la chanson.

Tout en l'écoutant, je réfléchis à ce qu'il m'a dit. Il a raison. Je n'avais pas assimilé que c'était un garçon qui allait l'interpréter. Je ne songeais qu'à déverser mes impressions sur un bout de papier. Je ferme les yeux pour essayer de me représenter Ridge en train de la chanter.

J'essaie d'imaginer ce que j'écrirais si j'exprimais mes vrais sentiments pour lui, sans hésiter à donner un peu plus de sens à mes paroles. Je rouvre les paupières, barre la première ligne et entreprends de réécrire cette strophe.

*Watching him from here
Seeing something from so far away
Get a little closer every day
Thinking that I want to make it mine* ^{VIII}

À vrai dire, il me semble que si je n'ai rien pu écrire ce soir, c'était parce que je ramenaient tout à Ridge, et que je savais qu'il s'en apercevrait tout de suite. Il a sorti mon brouillon de la corbeille et a déjà tout lu, donc il doit bien se douter... Pourtant, il est là, à me demander de finir cette chanson. Je me concentre sur la deuxième strophe tout en essayant de garder ses conseils à l'esprit.

*I'd run for ~~him~~ you if I could stand
But I can't make that demand
What I want I can't demand
'Cause what I want is you*

Je poursuis ainsi, barrant quelques vers pour les corriger, tandis que Ridge joue et rejoue la mélodie.

*If I could be his, I would wait
And if I can't be yours now
I'll wait here on this ground
Till you come, till you take me away
Maybe someday
Maybe someday ^{IX}*

La page devient illisible, alors je l'écarte, ouvre mon calepin et entame une nouvelle feuille pour tout y recopier au propre. Ridge cesse de jouer quelques minutes, le temps que je termine.

Quand j'ai fini, il vient s'asseoir à côté de moi et lit ce que j'ai écrit.

Je me rends parfaitement compte de ce qu'il pourrait percevoir dans mes vers, comprendre qu'ils se rapportent beaucoup plus à lui qu'à Hunter, et ça me fait froid dans le dos. Il rapproche le calepin de lui, tout en le laissant sur mes genoux. Il appuie son épaule sur la mienne, le visage si proche du mien qu'il sentirait mon souffle sur sa joue... si je respirais. Je m'oblige à regarder ce qu'il regarde, les vers que je viens de réécrire.

*I try to ignore what you say
You turn to me
I turn away ^X*

Ridge prend le stylo et barre la dernière ligne puis relève la tête vers moi, pointe la mine sur lui, esquisse le geste d'écrire dans l'air, indiquant qu'il veut changer quelque chose.

J'acquiesce en redoutant qu'il n'aime pas ce qu'il vient de lire. Il s'apprête à écrire quelque chose à côté du vers qu'il vient de rayer quand il s'arrête, me consulte encore du regard, l'expression animée, et je me demande ce que je dois en penser. Peu à peu, il reporte les yeux sur le papier, non sans m'évaluer lentement au passage. Il inspire longuement, respire, prend son temps, avant de se mettre à rédiger ses paroles. Je le regarde reprendre ainsi toute la chanson, et je lis au fur et à mesure.

MAYBE SOMEDAY

Seeing something from so far away

Get a little closer every day

Thinking that I want to make it mine

I'd run for you if I could stand

But what I want I can't demand

'Cause what I want is you

Refrain :

And if I can't be yours now

I'll wait here on this ground

Till you come

Till you take me away

Maybe Someday

Maybe Someday

I try to ignore what you say

You turn to me, I turn away

But Cupid must have shot me twice

I smell your perfume on my bed

Thoughts of you invade my head

Truths are written, never said

Refrain

You say it's wrong, but it feels right

You cut me loose, then hold on tight

Words unfinished, like our song

*Nothing good can come this way
Lines are drawn, but then they fade
For her I bend, for you I break^{XI}*

Refrain

Quand il a fini d'écrire, il pose le stylo en travers de la feuille. Ses yeux reviennent sur moi et j'ignore s'il attend un commentaire de ma part, mais je ne peux rien dire. J'essaie déjà de faire comme si je ne percevais aucun sous-entendu dans ses paroles, mais ce sont celles de notre première chanson qui me reviennent à l'esprit.

« Ce sont les tiennes, Sydney. Des paroles qui proviennent de ton cœur. »

Il voulait alors dire qu'une vérité se cachait derrière car elles provenaient du fond du cœur. Je jette un coup d'œil sur le bas de la page.

For her I bend, for you I break^{XII}

Oh non ! Je n'ai pas demandé ça ! Je ne veux pas...

En même temps, c'est si agréable ! Ses mots me font du bien, son contact me fait du bien, ses yeux qui cherchent les miens me mettent en transe. Comment ce qui vous rend si heureux peut-il s'avérer si malfaisant ?

Je ne suis pas mauvaise.

Ridge n'est pas mauvais.

Comment deux êtres aimables, pétris de bonnes intentions, peuvent-ils commettre un acte aussi mauvais ?

L'expression de Ridge se tend et il sort son téléphone.

RIDGE : TOUT VA BIEN ?

Tiens donc ! Les paumes moites, la respiration saccadée, je serre les poings sur les draps pour ne pas perpétrer un geste que je risque de ne jamais me pardonner.

Je fais oui de la tête puis le pousse un peu pour me lever et me diriger vers la salle de bains. Je ferme la porte derrière moi, m'y adosse en fermant les yeux pour me répéter le mantra qui m'obsède depuis des semaines.

Maggie, Maggie, Maggie, Maggie, Maggie.



RIDGE

Au bout de quelques minutes, elle finit par revenir dans sa chambre, souriante. Elle s'approche du lit et attrape son téléphone.

SYDNEY : EXCUSE-MOI. JE ME SENTAIS PAS BIEN.

MOI : ÇA VA MIEUX ?

SYDNEY : OUI. J'AVAIS JUSTE BESOIN D'UN PEU D'EAU. CES PAROLES ME PLAISENT, RIDGE. ELLES SONT PARFAITES. TU VEUX QU'ON LES REVOIE ENCORE OU ON PEUT ALLER SE COUCHER ?

Franchement, j'aimerais les reprendre, mais elle a l'air fatiguée. Je donnerais n'importe quoi pour la sentir encore les chanter, seulement j'ai l'impression qu'elle n'y tient pas du tout. Je m'en veux déjà assez d'avoir écrit la fin de ces paroles. Pourtant, alors que, visiblement, c'était elle seule qui m'inspirait, j'ai continué, parce que j'étais trop content de me remettre enfin à écrire. Voilà des mois que je n'avais plus réussi à composer un seul vers, et en quelques minutes, le brouillard a semblé se lever d'un seul coup. J'aurais volontiers continué si je n'avais pas eu l'impression d'être déjà allé trop loin.

MOI : ON VA SE COUCHER. TRÈS CONTENT DE CETTE CHANSON, SYD.

Elle sourit, alors que je reprends ma guitare et retourne dans ma chambre.

Je passe les minutes suivantes à recopier ses paroles sur mon ordinateur, ainsi que les mélodies que j'ai composées. Une fois que tout est enregistré, je l'envoie à Brennan.

MOI : JE VIENS DE T'EXPÉDIER UNE ÉBAUCHE DE CHANSON AVEC SES PAROLES. J'AIMERAIS BEAUCOUP QUE SYDNEY L'ENTENDE, ALORS SI TU AS LE TEMPS CETTE SEMAINE D'EN TRAVAILLER UN PEU L'ACOUSTIQUE, ENVOIE-LA MOI. JE CROIS QU'ELLE SERAIT CONTENTE D'ENTENDRE UNE DE SES COMPOSITIONS PRENDRE VIE.

BRENNAN : JE REGARDE TOUT DE SUITE. JE DOIS RECONNAÎTRE QUE TU AVAIS RAISON. ON DIRAIT QU'ELLE A ÉTÉ CRÉÉE POUR NOUS.

MOI : J'EN SUIS DE PLUS EN PLUS CONVAINCU.

BRENNAN : DONNE-MOI UNE HEURE. JE SUIS DISPO, JE VAIS VOIR CE QUE JE PEUX FAIRE.

Une heure ? Il va me donner ça ce soir ? J'envoie immédiatement un texto à Sydney.

MOI : ESSAIE DE NE PAS T'ENDORMIR. JE POURRAIS AVOIR UNE PETITE SURPRISE POUR TOI TOUT À L'HEURE.

SYDNEY : HEU... OK.

Trois quarts d'heure plus tard, je reçois un e-mail avec une pièce jointe de Brennan, titrée *Premier jet*, « *Maybe Someday* ». Je l'ouvre sur mon téléphone, trouve des écouteurs dans le tiroir de la cuisine et vais frapper à la porte de Sydney. Elle m'ouvre et me laisse entrer. Je vais m'asseoir sur le lit, je lui tends les écouteurs et tapote l'oreiller. Elle les place sur ses oreilles, s'allonge, sans me quitter des yeux, comme si elle craignait une farce de mauvais goût.

Je me rapproche d'elle, me hisse sur mes coudes, dépose le téléphone entre nous.

Au bout de quelques secondes, je la vois agiter la tête et articuler :

– Oh, mon Dieu !

Elle me regarde comme si je venais de lui offrir le monde.

Et ça fait du bien !

Tout sourires, les yeux pleins de larmes, elle se pose une paume sur la bouche, renverse la tête en arrière, comme submergée d'émotion. C'était exactement ce que j'attendais d'elle.

Je continue de la contempler tandis qu'elle écoute et que son visage exprime toutes sortes d'émotions. Elle sourit, puis respire, puis ferme les yeux. À la fin de la chanson, elle articule juste :

– Encore !

J'appuie sur le bouton et, en voyant ses lèvres se mettre à remuer, je me rends compte qu'elle chante ; tout d'un coup, ma gaieté m'abandonne pour faire place à une émotion pour le moins inattendue.

La jalousie.

De toute ma vie, de toutes ces années passées dans un monde de silence, je n'ai à ce point désiré une chose que de l'entendre chanter. J'en ai tellement envie que ça en devient physiquement douloureux. Comme si mon thorax se resserrait sur mon cœur à l'en étouffer ; d'un geste instinctif, j'ai tendu la main sur sa poitrine, jusqu'à ce qu'elle se tourne vers moi, abasourdie. Je secoue la tête pour lui faire signe de continuer et elle s'exécute, mais je sens ses battements accélérer de seconde en seconde. Je perçois la vibration de sa voix contre ma paume, cependant, l'étoffe qui me sépare de sa peau m'empêche de la ressentir comme je le voudrais. Je remonte la main, jusqu'à la base de sa gorge, où je m'arrête avant de poursuivre, le long du cou. Je me rapproche d'elle, au point de me coller complètement contre elle, car ce besoin de l'entendre m'a tellement submergé que je n'arrive plus à me conformer aux limites invisibles censées nous séparer.

Les vibrations de sa voix s'arrêtent et je la sens déglutir. Elle me regarde avec cette même émotion qui la marquait durant la chanson.

Say it's wrong, but it feels right^{XIII}

Impossible de décrire autrement ce que je ressens. Je sais que je ne devrais pas éprouver ça, encore moins y penser, mais en sa présence je ne cesse de me débattre sur ce qu'il faudrait faire ou non.

Elle ne chante plus. Je garde la main autour de sa gorge, tout en remontant encore un peu vers sa mâchoire. Je tends un doigt vers le fil des écouteurs, tire dessus pour l'en débarrasser. Je repasse la main sur son visage, recule sous l'oreille jusqu'à ce que ma paume épouse si parfaitement sa nuque qu'elles semblent faites l'une pour l'autre. Alors, j'attire doucement Sydney vers moi et elle se retourne un peu pour mieux me faire face. Nos deux torsos se rencontrent, créant une force d'attraction si puissante que mon corps tout entier n'aspire plus qu'à se presser contre son corps tout entier.

À son tour, elle passe les mains dans ma nuque, écarte les doigts dans mes cheveux. J'ai l'impression qu'ensemble nous venons de créer notre propre espace que rien au monde ne pourrait pénétrer, et d'où rien ne pourrait sortir.

Son souffle me parvient par vagues sur les lèvres et, même si je ne les entends pas, j'en imagine le son, comparable à un battement de cœur. J'appuie mon front sur le sien et je sens un grondement monter de ma poitrine à ma gorge. Ce son franchit mes lèvres,

l'obligeant à ouvrir la bouche dans un halètement qui attire la mienne. Quand elles se posent l'une sur l'autre, j'ai l'impression d'atteindre enfin ce soulagement dont j'avais si désespérément besoin. C'est comme si j'avais eu beau réprimer, nier chacun de mes sentiments envers elle, et qu'ils se libéraient soudain, me permettant de respirer enfin.

Ses doigts continuent d'explorer mes cheveux et je resserre mon étreinte sur sa nuque, l'attirant encore plus près de moi. Elle laisse ma langue entrer dans sa bouche pour y trouver la sienne. Elle est si tiède, si douce, et voilà qu'elle se met à gémir, et que ses gémissements commencent à pénétrer en moi.

Mes lèvres se reposent sur les siennes, je les rouvre et nous recommençons encore et encore, avec moins d'hésitation et plus d'ardeur. Maintenant, ses mains me courent le long du dos et les miennes se posent sur sa taille, tandis que ma langue traverse les incroyables mouvements de la sienne au son d'une chanson que seules nos bouches peuvent entendre. La violence que nous mettons dans ce baiser laisse assez bien percevoir que nous cherchons chacun à tirer autant l'un de l'autre que possible avant que ne cesse cet instant de grâce.

Parce que nous savons tous deux qu'il va s'achever.

J'agrippe sa taille, alors que mon cœur commence à se briser en deux, une moitié demeurant là où elle est toujours restée, avec Maggie, tandis que l'autre s'emballe pour la fille allongée sous moi.

Jamais je ne m'étais senti aussi bien et mal à la fois.

Je détache ma bouche de la sienne, et nous aspirons chacun bruyamment une goulée d'air tandis qu'elle me tient serré contre elle. Je refuse de laisser nos bouches se rejoindre car je ne sais encore pas quelle moitié de mon cœur j'ai envie de sauver.

Les yeux clos, je pose mon front sur le sien et je continue de haleter. Elle n'essaie pas de m'embrasser encore, mais je sens sa poitrine se soulever, non plus pour respirer, juste pour retenir ses larmes. Je me redresse un peu, rouvre les yeux.

Ses paupières restent serrées, mais les larmes parviennent à se frayer un chemin ; alors, elle tourne son visage vers l'oreiller, une main sur la bouche, tout en essayant de rouler sur le côté, loin de moi. Je me soulève sur les mains et constate les dégâts que j'ai causés.

Je lui ai fait ce que j'avais promis de ne jamais lui faire.

Je l'ai traitée comme une Tori.

Frémissant, je laisse tomber mon front contre sa tête, pose les lèvres sur son oreille. Je lui prends la main, m'empare du stylo resté sur la table de nuit et lui écris dans la paume.

Pardon, pardon.

Je lui embrasse le poignet puis sors du lit. Sydney rouvre les yeux et contemple longuement sa main. Puis elle serre le poing, le frappe contre sa poitrine avant d'éclater en sanglots. J'emporte ma guitare, mon téléphone et ma honte... pour la laisser seule.



SYDNEY

Je n'ai pas envie de sortir du lit. Je n'ai pas envie d'aller aux cours. Encore moins d'aller chercher un nouveau boulot. Je n'ai envie de rien faire sauf de garder cet oreiller sur mes yeux parce qu'il crée une barrière entre moi et toutes les glaces de l'appartement.

Je ne veux pas me regarder dans la glace, parce que j'ai peur d'y voir ce que je suis vraiment. Une fille sans morale ni respect pour les relations des autres.

Je n'arrive pas à croire que je l'ai embrassé ce soir.

Je n'arrive pas à croire qu'il m'a embrassée.

Je n'arrive pas à croire que j'ai fondu en larmes à l'instant où il s'est détaché de moi, à l'instant où j'ai vu l'expression sur son visage. Je n'aurais pas cru qu'il était possible d'injecter tant de regret dans un regard. En voyant combien il se reprochait d'être avec moi à ce moment-là, j'ai reçu l'un des coups les plus durs de ma vie. Bien pire que ce que Hunter m'a fait. Bien pire que ce que Tori m'a fait.

Mais la découverte de ce regret sur son visage n'était rien à côté du sentiment de culpabilité qui m'a prise lorsque j'ai pensé à Maggie. À ce que je lui avait fait. À ce qu'il lui avait fait.

Dès l'instant où il a posé la main sur ma poitrine, et s'est rapproché, j'ai compris que j'aurais dû me lever et lui demander de sortir.

Pourtant, je n'en ai rien fait. Je ne pouvais pas.

Plus il s'approchait, plus nous nous regardions, plus mon corps se consumait de désir. Non pas un désir quelconque, comme lorsqu'on a soif ou faim. J'étais hantée par un désir insatiable d'accomplissement. Accomplissement de ces élans refoulés depuis trop longtemps.

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point le désir pouvait vous submerger, vous ronger chaque partie du corps, vous démultiplier les sens. Dans ces moments-là, on a la vue qui s'accroît alors qu'on ne regarde plus guère que la personne en face de soi ; on a l'odorat

hyper sensible, au point de s'apercevoir que l'autre vient de se laver les cheveux et de changer de chemise. On a le toucher plus sensible que jamais, la peau frémissante, les doigts impatients du désir d'être caressé. On a le goût tellement développé que la bouche en devient gourmande et avide de la seule chose susceptible de vous satisfaire, le soulagement d'une autre bouche habitée de la même ardeur.

Quant à moi, lequel de mes sens s'est le plus amplifié ?

L'ouïe.

Dès que Ridge a placé les écouteurs dans mes oreilles et que la musique a commencé, j'en ai eu la chair de poule et mon cœur s'est mis à battre au rythme de la chanson.

Ce qui s'est produit entre nous n'est pas arrivé à cause de notre faiblesse. Ridge n'a pas passé la main sur mon visage et dans ma nuque simplement parce que je me tenais face à lui et qu'il avait envie de s'envoyer en l'air. Il n'a pas collé son corps contre le mien parce qu'il me trouvait attirante et savait que ça nous ferait du bien. Il ne m'a pas ouvert les lèvres parce qu'il voulait m'embrasser et savait qu'il ne se ferait pas surprendre.

Il avait beau s'en défendre, tout ce qui s'est passé entre nous ne provenait que des sentiments qui nous attirent l'un vers l'autre et qui deviennent plus puissants que notre désir mutuel. Le désir est facile à vaincre.

Ce n'est pas aussi facile quand on essaie de remporter une guerre contre son cœur.

Pas un bruit dans la maison depuis que je suis réveillée, depuis au moins une heure. Plus je reste allongée là, à réfléchir à ce qui s'est passé, moins j'ai envie de le revoir. Je sais pourtant qu'à force d'hésitation, notre confrontation n'en sera que plus dure.

Alors, je finis par m'habiller et me rends dans la salle de bains pour me laver les dents. Pas un bruit dans sa chambre. En général, il se couche très tard et se lève tout aussi tard, alors je décide de le laisser dormir. Je vais attendre dans le salon. J'espère que Warren et Bridgette sont soit fort occupés l'un par l'autre dans un lit quelque part, soit encore endormis, parce que je ne suis pas certaine de pouvoir supporter une conversation.

J'ouvre la porte et entre dans le salon.

Je marque une pause.

Retourne-toi, Sydney. Retourne-toi et rentre dans ta chambre.

Ridge est adossé au bar. Ce n'est pourtant pas lui qui m'a figée. C'est la fille qu'il tient dans ses bras. Contre qui il se blottit. C'est la fille qu'il regarde dans les yeux, comme s'il s'agissait de la seule qui ait jamais compté pour lui. C'est la fille qui s'est immiscée entre moi et mon *peut-être un jour*.

Warren sort de sa chambre et les aperçoit tous les deux dans la cuisine.

– Salut, Maggie, je croyais que tu ne devais pas revenir avant plusieurs semaines.

Elle fait volte-face au son de sa voix. Ridge tourne les yeux vers moi et se fige, semblant s'écarter d'elle comme pour mettre un peu de distance entre eux.

Je demeure immobile, sinon c'est moi qui prendrais mes distances avec eux trois.

– Je vais partir, annonce Maggie de sa voix et en langue des signes.

Cette fois, Ridge se détache complètement, tout en me quittant des yeux pour reporter son attention sur elle.

– Mon grand-père a été transporté à l'hôpital hier, continue-t-elle. Je suis arrivée hier soir.

Elle dépose un petit baiser sur les lèvres de Ridge puis se dirige vers la porte d'entrée en précisant :

– Ce n'est pas très grave, mais je veux rester auprès de lui jusqu'à ce qu'ils le laissent rentrer chez lui, demain.

– Désolé pour toi, répond Warren. Tu seras ici le week-end de ma fête, j'espère ?

Fête ?

Hochant la tête, Maggie revient vers Ridge qu'elle entoure de ses bras, tandis qu'il la serre à la taille – deux gestes tout simples qui me retournent le cœur.

Il pose la bouche sur la sienne en fermant les yeux, remonte les mains vers son visage, recule, juste assez pour lui déposer encore un baiser sur le bout du nez.

Ouille !

Maggie quitte l'appartement sans avoir remarqué ma présence. Ridge ferme la porte derrière elle, se retourne et croise mon regard, l'air impénétrable.

– Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demande Warren.

Ni Ridge ni moi ne nous quittons des yeux pour lui répondre. Au bout de quelques secondes, il m'indique sa chambre d'un imperceptible mouvement du regard. Il adresse à Warren quelques signes que je ne déchiffre pas, et je retourne dans ma chambre.

Étonnants, tous ces ordres que j'ai dû rappeler à mon corps pour le forcer à continuer de fonctionner normalement.

Inspiration, expiration.

Contraction, détente.

Battement, battement, pause. Battement, battement, pause.

Inspiration, expiration.

J'entre dans la salle de bains et me dirige vers la chambre de Ridge. Il m'a clairement fait comprendre qu'il voulait me parler, et quant à moi, je préfère la confrontation à l'attente.

Quelques pas me séparent de sa porte, pourtant, il me faut cinq bonnes minutes pour les franchir. Je finis par poser une main tremblante sur la poignée, l'ouvre et entre dans la chambre.

Il arrive en même temps par la porte du salon. Nous nous arrêtons, nous regardons. Ces défis vont devoir s'arrêter, parce que mon cœur ne les supportera plus longtemps.

Nous nous approchons ensemble du lit, mais je m'arrête avant de m'y asseoir. J'imagine que la conversation va être des plus sérieuses, alors je lève le doigt et vais chercher mon portable.

Quand je reviens, je trouve Ridge déjà installé, son ordi sur ses genoux, alors j'en fais autant. Il ne m'a pas encore envoyé de message, c'est donc moi qui commence :

MOI : ÇA VA ?

Il lit ma question et en paraît plutôt stupéfait. À son tour, il se met à taper.

RIDGE : DANS QUEL SENS ?

MOI : DANS TOUS LES SENS. JE SAIS QUE TU AS DÛ AVOIR DU MAL À REGARDER MAGGIE APRÈS CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ ENTRE NOUS, ALORS JE VOULAIS SAVOIR SI TU ALLAIS BIEN.

RIDGE : J'AVOUE QUE JE NE SAIS PLUS TROP OÙ J'EN SUIS. TU NE M'EN VEUX PAS TROP ?

MOI : IL FAUDRAIT ?

RIDGE : ÉTANT DONNÉ CE QUI S'EST PASSÉ HIER SOIR, JE DIRAIS OUI.

MOI : JE N'AI PAS PLUS LE DROIT DE T'EN VOULOIR QUE TOI DE M'EN VOULOIR. JE NE DIS PAS QUE ÇA M'EST ÉGAL, MAIS À QUOI ÇA SERVIRAIT DE NOUS ENGUEULER ?

Il lit mon message et pousse un long soupir en s'appuyant sur la tête du lit. Il ferme les yeux un instant avant de me répondre.

RIDGE : MAGGIE EST ARRIVÉE CETTE NUIT UNE HEURE APRÈS QUE J'AI REGAGNÉ MA CHAMBRE. J'ÉTAIS PERSUADÉ QUE TU ALLAIS SURGIR POUR LUI DIRE QUE J'ÉTAIS LE DERNIER DES ABRUTIS, QUE JE VENAIS DE T'EMBRASSER ET TOUT. DE MÊME, DANS LA CUISINE, TOUT À L'HEURE, JE M'ATTENDAIS AU PIRE.

MOI : JE NE FERAIS JAMAIS ÇA, RIDGE.

RIDGE : MERCI. ET MAINTENANT ?

MOI : JE NE SAIS PAS.

RIDGE : ET SI ON FAISAIT COMME SI RIEN NE S'ÉTAIT PRODUIT ? PARCE QUE JE NE CROIS PAS QUE ÇA VA MARCHER ENTRE NOUS. J'AI BEAUCOUP DE CHOSES À TE DIRE ET J'AI PEUR QUE L'OCCASION NE SE REPRÉSENTE PLUS JAMAIS.

MOI : MOI AUSSI, J'AI DES CHOSES À TE DIRE.

RIDGE : VAS-Y.

MOI : NON, TOI D'ABORD.

RIDGE : ALORS TOUS LES DEUX EN MÊME TEMPS ? QUAND ON AURA FINI DE TAPER, ON S'ENVERRA LES TEXTES ENSEMBLE.

MOI : D'ACCORD.

Je n'ai aucune idée de ce qu'il va me raconter, mais je ne tiens pas à me laisser influencer. Je lui dis exactement ce que j'ai sur le cœur, puis je m'arrête et attends qu'il termine son propre texte. Quand il a fini, on se regarde, il hoche la tête et on appuie en même temps sur la touche « Envoi ».

MOI : JE CROIS QUE CE QUI S'EST PASSÉ ENTRE NOUS EST DÛ À DES TAS DE RAISONS. ON EST VISIBLEMENT ATTIRÉS L'UN PAR L'AUTRE, ON PARTAGE BEAUCOUP DE CHOSES ET, EN D'AUTRES CIRCONSTANCES, J'AURAIS DIT QU'ON ÉTAIT FAITS L'UN POUR L'AUTRE. JE ME VOYAIS BIEN AVEC TOI, RIDGE. TU ES INTELLIGENT, DOUÉ, DRÔLE, COMPRÉHENSIF, SINCÈRE, ET UN RIEN PERFIDE, CE QUI ME PLAÎT BIEN. ;) QUANT À HIER SOIR... JE NE SAIS PAS TROP QUOI EN DIRE. SAUF QUE JE N'AVAIS JAMAIS ÉPROUVÉ DE SENSATIONS AUSSI FORTES EN EMBRESSANT QUELQU'UN. MÊME SI ELLES N'ONT PAS ÉTÉ TOUTES POSITIVES, SANS DOUTE À CAUSE D'UN ÉNORME SENTIMENT DE CULPABILITÉ.

ALORS, J'AI BEAU ME DIRE QU'ON SERAIT BIEN ENSEMBLE, JE NE SUIS PAS SÛRE QUE CE SOIT UNE BONNE IDÉE. MA DERNIÈRE RUPTURE M'A TELLEMENT FAIT SOUFFRIR QUE JE NE VOIS PAS COMMENT JE TROUVERAIS LE BONHEUR QUELQUES SEMAINES PLUS TARD. ÇA VA TROP VITE, JE VOUDRAIS RESTER ENCORE SEULE, MALGRÉ TOUT.

JE NE SAIS PAS CE QUE TU AS EN TÊTE ET, FRANCHEMENT, J'AI PEUR DE T'ENVOYER CE MESSAGE, PARCE QUE J'AIMERAIS QU'ON PARTAGE TOUS LES DEUX LE MÊME POINT DE VUE, AFIN DE CONTINUER À FAIRE DE LA MUSIQUE ENSEMBLE, DE RESTER AMIS ET DE JOUER DES TOURS RIDICULES À WARREN. JE NE VOUDRAIS PAS QUE ÇA S'ARRÊTE, MAIS SI TU SUPPORTES MAL MA PRÉSENCE, OU SI ELLE TE DONNE DES REMORDS QUAND TU ES AVEC MAGGIE, JE PARTIRAI. TU N'AS QU'UN MOT À DIRE. BON, J'IMAGINE QUE TU AURAS DU MAL À LE DIRE, ALORS ÉCRIS-LE, ET JE PARTIRAI. (PARDON POUR CETTE PLAISANTERIE DE MAUVAIS GOÛT, MAIS ÇA DEVENAIT VRAIMENT TROP SÉRIEUX À MON GOÛT.)

RIDGE : D'ABORD ET AVANT TOUT, PARDON. PARDON DE T'AVOIR MISE DANS UNE TELLE SITUATION. PARDON D'AVOIR BRISÉ MA PROMESSE DE NE PAS TE TRAITER COMME HUNTER. ET, PAR-DESSUS TOUT, PARDON DE T'AVOIR ABANDONNÉE EN PLEURS SUR TON LIT HIER SOIR. J'AI PRIS LA PIRE DES OPTIONS EN LAISSANT TOUT TOMBER D'UN COUP.

J'AVAIS ENVIE DE REVENIR TE LE DIRE, MAIS AU MOMENT OÙ J'EN AI ENFIN TROUVÉ LE COURAGE, MAGGIE EST ARRIVÉE. SI J'AVAIS SU QU'ELLE DEVAIT VENIR, JE T'AURAIS PRÉVENUE. APRÈS CE QUE JE T'AI FAIT CETTE NUIT ET EN DÉCOUVRANT CETTE EXPRESSION SUR TON VISAGE QUAND TU NOUS AS VUS ENSEMBLE CE MATIN, J'AI COMPRIS QUE JE N'AURAIS PAS PU TE FAIRE PLUS DE MAL.

JE NE SAIS PAS CE QUE TU AS EN TÊTE, MAIS IL FAUT QUE JE TE DISE, SYDNEY, QUE, QUOI QUE JE RESSENTE POUR TOI, ET MÊME SI JE SUIS PERSUADÉ QUE ÇA POURRAIT TRÈS BIEN MARCHER ENTRE NOUS DEUX, JE NE LA QUITTERAI JAMAIS. JE L'AIME. JE L'AIME DEPUIS QUE JE LA CONNAIS ET JE L'AIMERAI JUSQU'À MA MORT.

MAIS, JE T'EN PRIE, QUE ÇA NE TE TROMPE PAS SUR CE QUE JE RESSENS POUR TOI. JE N'AURAIS JAMAIS CRU QU'ON PUISSE ÉPROUVER DES SENTIMENTS SINCÈRES ENVERS PLUS D'UNE PERSONNE À LA FOIS, ET TU VIENS DE ME DÉMONTRER LE CONTRAIRE. ALORS, JE NE VAIS PAS ME MENTIR EN PRÉTENDANT QUE JE NE TIENS PAS À TOI, ET ENCORE MOINS TE MENTIR À TOI. J'ESPÈRE SEULEMENT QUE TU COMPRENDRAS CE QUI M'ARRIVE ET QUE TU NOUS DONNERAS TOUT DE MÊME UNE CHANCE DE PASSER AU-DESSUS TOUT ÇA, PARCE QUE JE NOUS EN CROIS CAPABLES. S'IL EXISTE DEUX PERSONNES AU MONDE CAPABLES DE DEVENIR DE VRAIS AMIS, C'EST BIEN NOUS.

Nous lisons chacun le message de l'autre. En ce qui me concerne, je le relis plusieurs fois. Je ne m'attendais pas à ce qu'il se montre si direct et honnête, au point d'avouer qu'il tient à moi. Pas une seconde je n'ai pensé qu'il quitterait Maggie pour moi. Ça serait la pire des solutions. Jamais nous ne pourrions construire une relation sur les ruines de la précédente, sur une trahison et un mensonge.

RIDGE : WAOUH ! NOUS AFFICHONS TOUS LES DEUX UNE BELLE MATURITÉ ! IMPRESSIONNANT.

Son commentaire me fait rire.

MOI : COMME TU DIS.

RIDGE : SYDNEY, TU NE PEUX PAS SAVOIR LE BIEN QUE ME FAIT TON MESSAGE. J'AVAIS L'IMPRESSION DE PORTER LE POIDS DES NEUF PLANÈTES (PARCE QUE, OUI, PLUTON SERA TOUJOURS UNE PLANÈTE POUR MOI) ET ÇA M'ÉCRASAIT DEPUIS L'INSTANT OÙ J'AI QUITTÉ TA CHAMBRE, CETTE NUIT. MAINTENANT QUE JE SAIS QUE TU NE ME DÉTESTES PAS, QUE TU NE M'EN VEUX PAS ET QUE TU NE VAS PAS CHERCHER À TE VENGER, JE ME SENS MILLE FOIS MIEUX ! MERCI.

MOI : ATTENDS. JE N'AI JAMAIS DIT QUE JE N'ALLAIS PAS ME VENGER. ;) AU FAIT, TANT QU'ON EN EST AUX CONFIDENCES PURES ET DURES, JE PEUX TE POSER UNE QUESTION ?

RIDGE : QU'EST-CE QUE JE T'AI DIT À PROPOS DE CEUX QUI ENTAMENT UNE CONVERSATION EN DEMANDANT S'ILS PEUVENT POSER UNE QUESTION ?

MOI : OH LÀ LÀ ! DIRE QUE JE T'AI EMBRASSÉ ! TU ES TELLEMENT BARBANT !

RIDGE : LOL. QUELLE EST TA QUESTION ?

MOI : JE SUIS INQUIÈTE. ON EST ATTIRÉS L'UN PAR L'AUTRE ET ÇA NOUS POSE UN PROBLÈME. COMMENT ON VA LE SURMONTER ? J'AI ENVIE DE FAIRE DE LA MUSIQUE AVEC TOI, MAIS JE SAIS AUSSI QUE NOS QUELQUES MOMENTS QUI NE FERAIENT PAS PLAISIR À MAGGIE SE SONT DÉROULÉS QUAND QU'ON ÉCRIVAIT DES PAROLES. JE CROIS QUE JE DEVIENS TROP DÉSIABLE QUAND JE CRÉE, ALORS JE VOUDRAIS SAVOIR CE QUE JE DEVRAIS FAIRE POUR DIMINUER MON POUVOIR DE SÉDUCTION. SI C'EST POSSIBLE.

RIDGE : ENTRETIENS-MOI CET ÉGOTISME. ÇA N'A AUCUN CHARME ET SI TU CONTINUES, JE NE POURRAI PLUS TE REGARDER DE TOUTE LA SEMAINE.

MOI : D'ACCORD. MAIS QU'EST-CE QUE JE FAIS DE TON CHARME À TOI ? PARLE-MOI DE TES DÉFAUTS, DÉGÔTE-MOI UN PEU.

Il rit.

RIDGE : JE DORS TELLEMENT TARD LE DIMANCHE QUE JE NE ME LAVE PAS LES DENTS JUSQU'AU LUNDI.

MOI : C'EST UN DÉBUT. IL M'EN FAUT D'AUTRES.

RIDGE : ATTENDS. UNE FOIS, QUAND WARREN ET MOI AVIONS QUINZE ANS, JE SUIS TOMBÉ AMOUREUX D'UNE FILLE. WARREN NE LE SAVAIT PAS ET IL M'A DEMANDÉ SI JE POUVAIS LUI PROPOSER DE SORTIR AVEC LUI. C'EST CE QUE J'AI FAIT, ET ELLE A ACCEPTÉ, PARCE QU'IL SEMBLAIT QU'ELLE AIT ÉTÉ ELLE AUSSI AMOUREUSE DE LUI. MAIS J'AI DIT À WARREN QU'ELLE AVAIT REFUSÉ.

MOI : RIDGE, C'EST IMMONDE !

RIDGE : JE SAIS. À TOI DE ME DÉGÔTER.

MOI : QUAND J'AVAIS HUIT ANS, ON S'EST RENDUS À CONEY ISLAND. J'AVAIS ENVIE D'UNE GLACE ET MES PARENTS NE VOULAIENT PAS M'EN ACHETER PARCE QUE JE PORTAIS UN T-SHIRT TOUT NEUF. ON EST PASSÉS DEVANT UNE POUBELLE ET LÀ, J'AI VU UN CORNET DE GLACE À MOITIÉ FONDUE. J'AI ATTENDU QUE MES PARENTS TOURNENT LE DOS ET JE L'AI MANGÉE.

RIDGE : OUI, C'EST RÉPUGNANT. MAIS TU N'AVAIS QUE HUIT ANS, ALORS ÇA NE COMPTE PAS VRAIMENT. IL ME FAUT QUELQUE CHOSE DE PLUS RÉCENT. AU LYCÉE ? À L'UNIVERSITÉ ?

MOI : OH ! À UNE ÉPOQUE, AU LYCÉE, J'AI PASSÉ LA NUIT CHEZ UNE FILLE QUE JE NE CONNAISSAIS PAS TRÈS BIEN. ON A COUCHÉ ENSEMBLE. ÇA NE M'A PAS PLU, C'ÉTAIT HORRIBLE, MAIS J'AVAIS DIX-SEPT ANS, J'ÉTAIS CURIEUSE.

RIDGE : NON. ÇA NE MARCHE PAS, SYDNEY ! FAIS UN PETIT EFFORT.

MOI : J'AIME L'HALEINE DES CHIOTS.

RIDGE : C'EST MIEUX. JE N'ENTENDS PAS MES PETS, ALORS PARFOIS JOUBLIE QUE LES AUTRES LES ENTENDENT.

MOI : LA VACHE ! OUI, C'EST LE GENRE DE CHOSE QUI TE MONTRE SOUS UN ANGLE DIFFÉRENT. ÇA DEVRAIT ME CALMER UN BON MOMENT.

RIDGE : TOI, RACONTE-MOI ENCORE UNE, POUR ME DÉGOÛTER AUTANT.

MOI : IL Y A QUELQUES JOURS, EN QUITTANT LE BUS DU CAMPUS, J'AI REMARQUÉ QUE LA VOITURE DE TORI N'ÉTAIT PAS LÀ. ALORS J'AI UTILISÉ MA CLÉ POUR ENTRER CHEZ ELLE, PARCE QUE J'AVAIS BESOIN DE CERTAINES CHOSSES QUE J'AVAIS OUBLIÉES. AVANT DE PARTIR, J'AI OUVERT TOUTES LES BOUTEILLES D'ALCOOL ET J'AI CRACHÉ DEDANS.

RIDGE : C'EST VRAI ?

Je fais oui de la tête, parce que j'ai trop honte de taper le mot *oui*. Il rit.

RIDGE : BON, LÀ JE CROIS QU'ON EST À ÉGALITÉ. ON SE RETROUVE CE SOIR À VINGT HEURES ET ON VERRA SI ON PEUT ENTAMER UNE NOUVELLE CHANSON. SI ON A BESOIN D'INTERROMPRE LA MUSIQUE DE TEMPS EN TEMPS POUR RENFORCER NOTRE DÉGOÛT MUTUEL, N'HÉSITE PAS À LE DIRE.

MOI : D'ACCORD.

Je ferme mon portable et m'apprête à me lever du lit quand Ridge m'attrape le poignet. Je me retourne. Il me contemple d'un air affreusement sérieux. Il se penche, attrape un stylo, puis m'écrit sur la paume : *Merci*.

Les lèvres serrées, je hoche la tête. Il me lâche la main et je retourne dans ma chambre, en essayant d'oublier que tous les détails les plus répugnants ne sauraient arrêter mon cœur de réagir à ce simple geste. Je regarde ma poitrine.

Hé, mon cœur. Tu écoutes ? Je te déclare officiellement la guerre.



RIDGE

Dès que la porte se referme sur elle, je pousse un énorme soupir.

Heureusement qu'elle n'est pas furieuse ! Qu'elle ne m'en veut pas. Qu'elle se montre si raisonnable.

Heureusement aussi qu'elle semble posséder une volonté plus forte que la mienne, parce que dès que je me trouve près d'elle, je me sens plus faible que jamais.



SYDNEY

Peu de choses ont changé sur notre façon de travailler, et pas seulement parce que nous restons désormais à un mètre cinquante l'un de l'autre. Nous avons composé deux nouvelles chansons depuis le « baiser » et, bien que notre nouvelle soirée nous ait paru un peu bizarre, nous avons trouvé notre rythme. On n'a plus jamais parlé de ce baiser, pas plus que de Maggie ; on ne s'est pas demandé pourquoi il jouait assis par terre tandis que j'écrivais seule sur le lit. Pour quoi faire ? On le sait, on s'en rend compte. Point.

Le fait d'avoir admis notre attirance mutuelle ne semble pas l'avoir annulée comme nous l'espérions. Pour moi, elle est aussi grosse qu'un éléphant au milieu de la pièce. Elle prend tant de place quand je suis avec lui que c'est comme si elle me serrait contre le mur à m'en étouffer. J'ai beau me dire que ça passera, voilà presque quinze jours que nous nous sommes embrassés et rien n'a changé.

Heureusement, j'ai deux entretiens la semaine prochaine. Si je suis embauchée, ça me permettra au moins de ne pas rester tout le temps à la maison. Warren et Bridgette travaillent tous les deux et suivent leurs cours, si bien que Ridge et moi passons nos journées entières seuls en tête à tête, et ça m'obsède.

Pourtant, de toutes les heures de la journée, celle que j'exècre le plus est celle où Ridge prend sa douche. Et c'est justement où il se trouve en ce moment. Je déteste la tournure que prennent mes pensées quand il se trouve séparé de moi par un simple mur, complètement nu.

Bon sang, Sydney !

L'eau cesse de couler et le rideau de la douche s'ouvre ; je ferme vigoureusement les yeux en essayant encore de ne pas imaginer ce spectacle. Ce serait sans doute le moment ou jamais de mettre de la musique pour me changer les idées.

Alors qu'il passe de la salle de bains à sa chambre, j'entends frapper à la porte d'entrée. Je saute gaiement du lit pour foncer vers le salon afin de ne plus penser qu'il est maintenant en train de s'habiller.

Je ne me donne même pas la peine de regarder par le judas. Grave erreur. J'ouvre d'un grand geste et me trouve face à face avec Hunter qui me regarde d'un air gêné et inquiet. Mon cœur ne fait qu'un bond. Voilà des semaines que je ne l'avais pas vu. Au point que je commençais à oublier son visage.

Ses cheveux noirs ont poussé depuis la dernière fois, ce qui me rappelle que c'était toujours moi qui prenais ses rendez-vous pour les faire couper. Apparemment, il n'y est pas retourné depuis. Lamentable.

– Dois-je donner à Tori le numéro de ton coiffeur ? Tu as vu ta tête ?

Le nom de Tori lui arrache une grimace. À moins qu'il ne soit déçu de ne pas me voir lui sauter dans les bras.

– Tu as l'air en forme, observe-t-il avec un sourire.

– Je suis en forme.

Je ne sais même pas si je mens ou non.

Il se passe une main sur la mâchoire puis se détourne, comme s'il regrettait d'être venu.

Que fait-il là, d'abord ? Comment sait-il où j'habite ?

– Tu savais où me trouver ?

Un quart de seconde, il jette un regard dans le jardin, en direction de l'appartement de Tori. Apparemment, il ne tient pas à ce que je sache à quoi il pense, parce que ce serait seulement prouver qu'il la voit toujours.

– Je peux te parler ? demande-t-il de cette voix peu assurée que je ne lui connais que trop.

– Si je te laisse entrer pour te dire que tout est fini entre nous, tu arrêteras de m'envoyer des textos ?

C'est à peine s'il remue la tête, mais je m'écarte pour qu'il entre dans le salon. Je me dirige vers la table de la salle à manger, lui présente une chaise, afin qu'il n'aille pas s'installer confortablement sur le canapé. Il va s'asseoir tout en examinant le décor qui nous entoure, cherchant visiblement à savoir qui vit ici avec moi.

Saisissant le dossier de la chaise, il la tire doucement, les yeux fixés sur les baskets de Ridge abandonnées à côté du canapé. Je suis ravie qu'il les ait remarquées.

– Tu vis ici, maintenant ? demande-t-il d'un ton sobre.

– Pour le moment, oui.

Je crois que je contrôle ma voix encore mieux que lui, et j'en suis fière, parce que je ne vais pas mentir en disant que ça ne me fait rien de le voir. Je lui ai donné deux années de ma vie, et tout ce que j'ai pu éprouver à son égard ne s'en ira pas d'un seul coup. C'est juste mêlé d'une sacrée masse de haine. Ça me fait drôle de le voir ainsi, parce que je n'aurais

jamais cru pouvoir le détester. Je n'aurais pas cru non plus qu'il serait capable de me trahir comme il l'a fait.

– Tu crois que c'est prudent de t'installer ici avec un mec que tu connais à peine ?

Comme s'il avait le droit de porter un jugement sur la moindre partie de ma vie !

– Avec Tori, vous ne m'avez pas trop laissé le choix. Je me suis retrouvée cocue et SDF le jour de mon anniversaire. Tu pourrais au moins me féliciter de m'en être si bien tirée. Tu es vraiment mal placé pour me critiquer !

Il pousse un soupir, puis se penche sur la table et ferme les yeux en appuyant ses paumes sur son front.

– Sydney, s'il te plaît ! Je ne suis pas venu ici pour me battre, mais juste pour te dire que je suis désolé.

– Bon, tu es là, dis-je. Alors, vas-y. Dis-moi combien tu regrettes...

Je n'arrive plus à garder un ton sûr de moi. En fait, j'ai envie de me boxer tellement j'ai du mal à cacher ma tristesse, et c'est bien la dernière chose que j'aimerais lui avouer.

– Je suis désolé, Sydney, articule-t-il en vitesse. Vraiment désolé. Je sais que ça n'arrangera rien de te dire ça, mais ce qui se passait en Tori et moi, c'était pas pareil. On se connaît depuis des années, et même si ce n'est pas une excuse, notre relation restait purement sexuelle ; dès que tu es arrivée, ce que je vivais avec elle s'est complètement détaché de ce que je vivais avec toi. Je t'aime. Si tu veux bien m'accorder une nouvelle chance de faire mes preuves, je te jure que je n'adresserai plus jamais la parole à Tori.

Mon cœur bat aussi fort qu'au moment où j'ai découvert qu'ils couchaient ensemble. J'inspire de longues goulées d'air pour m'empêcher d'escalader la table et de le gifler, et je ferme les poings pour m'empêcher de sauter à son cou pour l'embrasser. Jamais je ne me remettrais avec lui, mais la tête me tourne trop fort en ce moment, à cause de tout ce que j'ai perdu... C'était simple et doux, et mon cœur ne m'avait alors jamais fait souffrir comme ces dernières semaines.

Mais ce qui me gêne le plus, c'est de ne pas éprouver autant de chagrin pour cette histoire qu'à cause de ce qui m'empêche de vivre avec Ridge.

En fin de compte, je suis plus bouleversée par l'arrivée de Ridge dans ma vie que par le départ de Hunter. C'est dingue, non ?

Sans me laisser le temps d'en tirer une conclusion, la porte de Ridge vient de s'ouvrir et il sort, en jean, torse nu. Je me crispe en constatant combien mon corps réagit à sa présence. En revanche, je m'amuse à l'idée qu'en se retournant, Hunter va le découvrir dans cette tenue.

Ridge vient de s'arrêter à quelques pas de la table et nous dévisage, l'un après l'autre, l'air inquiet, non sans une lueur de colère. Il me jette un regard mauvais et je sais aussitôt ce qui lui passe par la tête. Il se demande ce que Hunter fabrique ici. D'un hochement de tête,

je lui fais signe que tout va bien puis détourne les yeux vers sa chambre pour lui faire comprendre qu'il faut nous laisser seuls pour le moment.

Ridge ne bouge pas. Il n'apprécie pas ce que je lui demande. Apparemment, il ne fait pas trop confiance à Hunter, sans doute parce qu'il ne pourrait m'entendre si j'avais besoin de son intervention. Quoi qu'il en soit, je viens de le mettre totalement mal à l'aise. Pourtant, il s'exécute, non sans un coup d'œil d'avertissement en direction de Hunter.

Celui-ci se retourne vers moi, mais il n'a plus du tout l'air de s'excuser.

– C'était quoi, ça ? demande-t-il d'un voix aigrie par la jalousie.

– C'était Ridge. Je crois que vous vous êtes déjà rencontrés.

– Et vous êtes... tous les deux... ?

Sans me laisser le temps de répondre, Ridge revient dans le salon, armé de son portable et se dirige droit vers le canapé. Il s'y laisse tomber sans quitter Hunter des yeux, ouvre l'ordi et pose les pieds sur la table basse.

Et moi je suis trop contente qu'il refuse de me laisser seule en tête à tête avec Hunter.

– Bien que ça ne te regarde pas, dis-je, non, on ne sort pas ensemble. Il a quelqu'un.

Le voilà qui pouffe de rire, je me demande bien pourquoi, et ça m'agace. Je m'adosse à ma chaise en croisant les bras.

Hunter se penche en avant et me regarde fixement.

– J'espère que tu saisis l'ironie de la situation, Sydney.

Je fais non de la tête. Je ne vois pas du tout de quoi il veut parler.

Cette fois, il éclate de rire.

– J'essaie de t'expliquer que ce qui s'est passé entre Tori et moi était purement physique. Pour nous, ça ne comptait pas, mais tu ne veux pas comprendre. Tu baisses littéralement des yeux ton coloc qui, lui, sort avec une autre femme. Tu ne trouves pas que c'est un rien hypocrite ? Ne me dis pas que tu n'as pas couché avec lui depuis deux mois que tu habites ici. Tu ne comprends pas que ce que vous faites ressemble exactement à ce que nous avons fait, Tori et moi ? Tu ne peux pas justifier ton attitude sans me pardonner la mienne.

Bouche bée, j'essaie de maîtriser ma colère, parce que j'ai une envie folle de passer par-dessus la table pour aller lui mettre mon poing sur le nez. Mais j'ai eu la triste occasion de me rendre compte qu'un coup de poing ne donnait pas vraiment les résultats escomptés.

Je prends donc le temps de me calmer un peu avant de répondre. Je jette un coup d'œil en coin à Ridge, toujours en train de me regarder. Il a très bien compris que Hunter avait dépassé les bornes et semble prêt à reposer son ordinateur pour venir me donner un coup de main.

Mais je n'ai pas besoin de lui.

Je reviens à Hunter pour le regarder dans ces yeux que j'ai une envie folle de lui arracher.

– Ridge a une superbe copine qui ne mérite pas d'être trompée et, heureusement pour elle, il a très bien compris ce qu'elle vaut. Ceci dit, tu as tort de croire que je couche avec lui, parce que c'est faux. Nous savons tous les deux que ça serait trop injuste vis-à-vis de sa copine, alors on oublie. Mets-toi dans le crâne que ce n'est pas parce qu'une fille te raidit la teub que tu dois aussitôt la lui enfiler !

Je m'écarte de la table à l'instant où Ridge dépose son portable et se lève.

– Dégage, maintenant, Hunter, dis-je, incapable de le regarder en face une seconde de plus.

Le simple fait qu'il ait cru pouvoir cataloguer Ridge dans la même catégorie que lui me met hors de moi. Il aurait intérêt à dégager vite maintenant.

Effectivement, il prend la direction de la porte, l'ouvre et s'en va sans un regard en arrière. Je ne jurerais pas qu'il soit parti simplement parce qu'il a compris que je ne tenais pas à le reprendre ou plutôt parce que Ridge semblait sur le point de lui botter le cul.

Au moins, je peux espérer ne plus entendre parler de lui.

J'en suis là de mes pensées quand mon téléphone sonne. Je le sors de ma poche et me tourne vers Ridge. Il tient le sien dans la main, l'air inquiet.

RIDGE : QU'EST-CE QU'IL VENAIT FAIRE ICI ?

MOI : IL VOULAIT ME PARLER.

RIDGE : TU SAVAIS QU'IL ALLAIT VENIR ?

Je lève les yeux vers lui et m'aperçois tout d'un coup qu'il a l'air tendu, pas très content. Pour un peu, je dirais qu'il est jaloux, mais je préfère ne pas tirer ce genre de conclusion.

MOI : NON.

RIDGE : POURQUOI TU L'AS LAISSÉ ENTRER ?

MOI : JE VOULAIS QU'IL S'EXCUSE.

RIDGE : C'EST CE QU'IL A FAIT ?

MOI : OUI.

RIDGE : NE LUI OUVRE PLUS JAMAIS LA PORTE.

MOI : JE N'EN AVAIS PAS L'INTENTION. ET TOI, ARRÊTE DE JOUER LES ABRUTIS.

Il me regarde, hausse les épaules.

RIDGE : C'EST MON APPARTEMENT, ET JE NE VEUX PAS LE VOIR ICI. NE LUI OUVRE PLUS JAMAIS LA PORTE.

Je n'aime pas son attitude. Ça sent le coup bas, comme pour me rappeler que je suis à sa merci. Je ne me donne pas la peine d'y répondre. Mieux, je jette mon téléphone sur le canapé pour qu'il constate que ce n'est plus la peine de m'écrire, puis je me dirige dans ma chambre.

C'est alors que mes émotions prennent le dessus. Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir revu Hunter qui m'a fait remonter à la surface tous ces sentiments douloureux, ou si c'est parce que Ridge se conduit comme un crétin, toujours est-il que mes yeux s'emplissent de larmes.

Ridge m'attrape par les épaules et me fait faire volte-face, mais je ne regarde que le mur derrière lui. Je refuse de faire attention à lui. Il me pose mon téléphone dans la main, comme s'il voulait que je lise ce qu'il vient de m'écrire, mais je rejette l'appareil sur le canapé. Cette fois, je capte son expression furieuse. En deux pas, il rejoint la table basse, en ouvre un tiroir, saisit un stylo et revient vers moi. Il veut prendre ma paume mais je lui résiste, bien que je ne sache pas ce qu'il veut y écrire. J'ai reçu assez d'excuses pour la soirée. J'essaie de me détourner, mais il tient mon bras qu'il plaque contre la porte afin d'y écrire de force son message. Quand il a terminé, il rentre dans sa chambre. Alors je regarde mon bras.

Et puis tu n'as qu'à le laisser entrer la prochaine fois, si c'est vraiment ce que tu veux.

Cette fois, ma cuirasse s'effondre. À la lecture de ses paroles irritées, je perds toute faculté de retenir mes larmes. Je me précipite chez moi, fonce droit vers la salle de bains. En pleurant, j'ouvre le robinet, me savonne les mains et le bras pour effacer ce qu'il y a écrit. Je ne vois même pas la porte de sa chambre s'ouvrir, je perçois juste un mouvement alors qu'il s'approche lentement de moi et attrape le savon d'un geste vif.

Il s'en imprègne la paume puis me saisit le poignet. La douceur de son contact me touche au cœur. Il se met à frotter le savon sur les mots qui marquent encore mon bras, et je n'ai plus qu'à m'agripper au lavabo tout en le laissant faire.

S'excuser.

Il me masse la main du bout des pouces et rince à grande eau.

Je n'ai toujours pas relevé la tête, mais je sens son regard posé sur moi. Je me rends compte que ma respiration s'est accélérée, et j'essaie de la tempérer tandis qu'il achève d'ôter toute trace d'encre sur ma peau.

Il attrape une serviette pour la tamponner et la sécher, puis me relâche. Instinctivement, je plie le bras sur ma poitrine, sans plus savoir comment réagir. Finalement, je lève les yeux vers les siens et, instantanément, j'oublie ce qui m'avait mise dans cet état.

Son expression rassurante et contrite me paraît même un rien nostalgique. Il sort un instant de la salle de bains, pour revenir avec mon téléphone qu'il me tend, l'air de s'excuser.

RIDGE : PARDON, PARDON. C'ÉTAIT N'IMPORTE QUOI. JE COMMENÇAIS À ME DEMANDER SI TU N'ALLAIS PAS ACCEPTER SES EXCUSES, ET ÇA M'AFFOLAIT. TU MÉRITES MIEUX QUE CE MEC.

MOI : IL S'EST POINTÉ SANS PRÉVENIR. JAMAIS JE NE RETOURNERAI AVEC LUI. J'ESPÉRAIS SEULEMENT QUE SES EXCUSES M'AIDERAIENT À OUBLIER PLUS VITE SA TRAHISON.

RIDGE : ET ALORS, ÇA T'A AIDÉE ?

MOI : PAS VRAIMENT. QUELQUE PART, ÇA M'EXASPÈRE ENCORE PLUS.

En lisant mon texte, Ridge semble s'adoucir. Sa réaction tenait plutôt de la jalousie et, à mon grand désarroi, cette idée me fait plaisir. En même temps, je suis furieuse de me sentir mieux chaque fois que je pense à lui. Pourquoi faut-il que les choses soient aussi compliquées entre nous ?

J'aimerais que tout devienne plus simple, mais je ne vois vraiment pas où commencer.

RIDGE : SI ON EN TIRAIT UNE CHANSON PLEINE DE BRUIT ET DE FUREUR ? ÇA NOUS FERAIT DU BIEN.

Il me décoche un petit sourire qui me retourne les tripes. Et puis je me fige, presque aussi vite que devant mes sentiments de culpabilité.

Pour une fois, ce ne serait pas mal de ne pas mourir de honte.

Je le suis dans sa chambre.



RIDGE

Je me suis encore installé par terre. C'est pas l'endroit le plus confortable pour jouer, mais ça vaut mieux que de rester près d'elle sur le lit. Je n'arrive pas à me concentrer sur la musique quand je me trouve trop proche.

Elle m'a demandé d'interpréter une des chansons que je jouais sur le balcon pour m'entraîner, et nous avons commencé par là. Allongée sur le ventre, elle écrit sur son calepin, efface, écrit. Et moi, je ne joue même plus. Depuis le temps, elle connaît cette mélodie par cœur, alors j'attends en la regardant.

J'aime la voir se concentrer ainsi sur ses paroles, comme si j'avais la chance de l'observer évoluer dans son monde personnel. De temps en temps, elle glisse derrière l'oreille une mèche rebelle. Mais j'aime surtout la voir effacer un mot. Chaque fois que la gomme rencontre le papier, elle se mordille la lèvre.

Mon esprit se met à imaginer des choses interdites. Je me vois allongé auprès d'elle pendant qu'elle écrit, je vois sa lèvre coincée sous ses dents alors que je me trouve à quelques centimètres d'elle, en train de regarder ce qu'elle rédige. Je la vois qui me jette un coup d'œil et comprend l'effet qu'elle produit sur moi à coups de petits gestes innocents. Je la vois en train de rouler sur le dos, de m'accueillir sur elle pour y accomplir des actes secrets qui ne quitteront jamais cette pièce.

Je ferme les yeux. Je ferais n'importe quoi pour interrompre ces pensées qui me font presque autant culpabiliser que si je passais à l'acte. Ça me rappelle il y a deux heures quand je me demandais si elle n'allait pas se remettre avec Hunter.

J'étais dégoûté.

J'étais jaloux.

J'avais des pensées, des sensations déplacées, et ça me fichait la trouille. Jusque-là, je n'avais jamais été jaloux, et je n'aime pas la personne que je deviens. Surtout quand cette jalousie ne concerne en rien la fille avec laquelle je sors.

Sentant un objet me heurter le front, je rouvre les yeux. Sydney est en train de rire et elle me désigne mon téléphone. Je le ramasse, lis le texto.

SYDNEY : TU T'ENDORS ? ON N'A PAS TERMINÉ.

MOI : NON. JE RÉFLÉCHISSAIS.

Elle s'écarte un peu pour me faire de la place sur le lit qu'elle tapote du bout des doigts.

SYDNEY : VIENS RÉFLÉCHIR ICI POUR LIRE CE QUE JE VIENS D'ÉCRIRE. J'AI PRESQUE FINI, JE PATINE JUSTE UN PEU SUR LE REFRAIN. JE NE SAIS PAS TROP CE QUE TU VEUX.

Nous n'avons pas discuté ouvertement du fait que nous n'écrivons plus ensemble sur le lit. Ce qui ne l'empêche pas de se concentrer sur ses paroles, alors je n'ai plus qu'à rassembler mon bordel et monter la rejoindre pour m'allonger à côté d'elle. Je prends son calepin et commence à lire ce qu'elle a écrit jusque-là.

Elle sent bon.

Ça me tue.

J'essaie de bloquer mes sens, mais je sais que ça ne servira à rien. Pour commencer, je me concentre sur les paroles qu'elle a écrites et je suis impressionné qu'elles lui soient venues aussi vite, apparemment sans effort.

*Why don't we keep
Keep it simple
You talk to your friends
And I'll be here to mingle*

*But you know that I
I want to be
Right by your side*

Where I ought to be

And you know that I

That I can see

The way that your eyes

Seem to follow me ^{XIV}

Je lui rends son calepin et attrape mon téléphone. Je ne sais quoi dire sur ces paroles qui ne correspondent pas du tout à ce que j'attendais. Je ne suis pas certain de les aimer.

MOI : JE CROYAIS QU'ON ÉCRIVAIT UNE CHANSON DE REVANCHE CONTRE HUNTER.

Haussant les épaules, elle me tape une réponse.

SYDNEY : J'AI ESSAYÉ. MAIS HUNTER NE M'INSPIRE PLUS VRAIMENT. NE LES UTILISE PAS SI ELLES NE TE PLAISENT PAS. J'ESSAIERAI DE TROUVER AUTRE CHOSE.

Je ne sais trop quoi répondre. Je n'aime pas ces paroles, mais pas parce qu'elles ne sont pas bonnes. Plutôt parce qu'elles me donnent l'impression de refléter mon propre état d'esprit.

MOI : SI, JE LES AIME BEAUCOUP.

Elle articule « merci » en souriant, se retourne sur le dos et je me surprends à admirer sa jupe courte plus que je ne devrais. Je me rends soudain compte qu'elle ne m'a pas quitté des yeux, parfaitement consciente de ce qui me passe par la tête. Car les yeux ne mentent pas, malheureusement.

Comme nous restons à nous fixer, je finis par déglutir pour dégager un peu ma gorge serrée.

Ne te lance pas dans une histoire impossible, Ridge.

Dieu merci, elle se rassied au bon moment.

SYDNEY : JE NE SAIS PAS QUAND TU VOUDRAIS VOIR APPARAÎTRE LE REFRAIN. CETTE CHANSON EST UN PEU PLUS RYTHMÉE QUE LES PRÉCÉDENTES. J'EN AI ÉCRIT TROIS DIFFÉRENTS, MAIS ILS NE ME BRANCHENT PAS TROP. JE SUIS COINCÉE.

MOI : MONTRE-MOI ENCORE COMMENT TU LES CHANTES.

Je quitte le lit pour récupérer ma guitare, puis reviens m'asseoir au bord. Nous nous tournons l'un en face de l'autre et je joue tandis qu'elle se met à chanter. Au refrain, elle se tait, hausse les épaules, pour m'indiquer que c'est là qu'elle bloque. Je reprends le calepin, relis les paroles plusieurs fois et jette les premières idées qui me viennent à l'esprit.

*And I must confess
My interest
The way that you move
When you're in that dress*

*It's making me feel
Like I want to be
The only man
That you ever see ^{xv}*

Je marque une pause, la regarde, conscient d'avoir dit la vérité, rien que la vérité. En fait, nous savons chacun que nos paroles se rapportent à l'autre, mais ça ne semble pas nous ralentir le moins du monde. Si nous continuons à nous montrer si francs en de tels moments, ça va mal se terminer. Je me penche sur le papier pour y jeter les nouvelles paroles qui me viennent à l'esprit.

*Whoa, oh, oh, oh
I'm in trouble, trouble
Whoa, oh, oh, oh
I'm in trouble now ^{xvi}*

Je refuse de relever la tête tandis que j'écris, préférant me concentrer sur les paroles qui semblent couler de mes doigts chaque fois que nous sommes ensemble. Je ne cherche pas à savoir ce qui m'inspire ni ce que ça signifie.

Je ne me pose pas de question... parce que la réponse est évidente.

Mais c'est de l'art. Une simple expression, qui n'a rien à voir avec l'action, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Créer des paroles de chanson, ce n'est pas avouer directement ses désirs.

Si ?

Je ne quitte plus le papier des yeux et continue d'écrire ces mots que je préférerais ne pas éprouver.

À l'instant où je termine, je suis tellement agacé que je ne m'autorise même pas à capter sa réaction. Je lui rends en hâte le calepin, prends ma guitare et me mets à jouer pour qu'elle puisse adapter le refrain.



SYDNEY

Il ne me regarde pas. Il ne sait même pas que je ne chante pas les paroles. Je n'y arrive pas. Je l'ai écouté des dizaines de fois jouer cette chanson sur son balcon, pourtant je n'avais jamais ressenti autant d'émotion qu'en ce moment.

En ne me regardant pas, il rend les choses infiniment trop personnelles. En quelque sorte, il est en train d'interpréter la chanson qu'il a écrite pour moi. Je referme le calepin, car je n'ai plus envie de rien y lire. Encore une chose qui n'aurait jamais dû se produire.

MOI : TU CROIS QUE BRENNAN POURRAIT FAIRE UN ENREGISTREMENT DE CETTE CHANSON ? J'AI ENVIE DE L'ENTENDRE.

Une fois que lui ai envoyé mon texto, je lui balance un léger coup de pied pour attirer son attention, puis désigne son téléphone du menton. Il le prend, lit mon message et hoche la tête. Sans toutefois répondre ni me regarder. Dans le silence, je commence à me sentir mal à l'aise. Notre relation est devenue tellement bizarre que je me hâte de tenter une nouvelle conversation, histoire de remplir ce vide. Roulant sur le dos, je tape une question qui me tourmente depuis un moment, déjà.

MOI : POURQUOI TU NE RÉPÈTES PLUS SUR TON BALCON, COMME AVANT ?

Question qui me vaut immédiatement un regard, plutôt bref, à vrai dire. Il détourne vite les yeux, d'abord sur mon corps, mes jambes, puis sur son téléphone.

RIDGE : À QUOI ÇA SERVIRAIT, MAINTENANT QUE TU N'HABITES PLUS EN FACE ?

La réponse est tellement directe que tout mon système de défense s'écroule, ma volonté s'évanouit. Je me mords les lèvres et finis par relever les yeux vers lui. Il me contemple comme s'il se prenait pour Hunter qui ne songeait jamais qu'à lui-même.

Si seulement c'était vrai.

Je voudrais être Tori, complètement indifférente à toute estime de soi ou à ce que pourrait penser Maggie, ne serait-ce que pour quelques minutes. Au moins le temps de faire tout ce que ses paroles laissent planer de ses envies.

Et lui qui lorgne mes lèvres, à m'en assécher la bouche.

Et lui qui lorgne ma poitrine à m'en couper le souffle.

Et lui qui lorgne mes jambes, m'obligeant à les croiser car il a une telle façon de me pénétrer le corps de son regard que j'ai l'impression de porter une robe transparente.

Il ferme enfin les paupières et j'ai alors l'impression que ses paroles voulaient en dire mille fois plus qu'il n'aurait aimé l'avouer.

It's making me feel like I want to be the only man that you ever see ^{XVII}.

Ridge se relève brusquement, jette son téléphone sur le lit, file vers la salle de bains en claquant la porte. J'entends le rideau de la douche s'ouvrir et le robinet couler.

Énervée, inquiète, furieuse, je pousse un profond soupir. Je n'aime pas me retrouver dans une situation qui n'a rien d'innocent, même si on n'est jamais passés à l'acte.

Je m'assieds sur le lit. Il faut que je sorte de sa chambre avant que le piège ne se referme sur moi. Alors que je m'éloigne du lit, son téléphone se met à vibrer. Je regarde l'écran.

MAGGIE : TU ME MANQUES ÉNORMÉMENT, AUJOURD'HUI. DÈS QUE TU AURAS FINI D'ÉCRIRE AVEC SYDNEY, ON POURRAIT CHATTER EN VIDÉO ? J'AI TROP ENVIE DE TE VOIR. ;)

Je lis son texto.

Je déteste son texto.

Je déteste qu'elle sache qu'on était en train d'écrire.

Je déteste qu'il lui dise tout.

Je voudrais que ces moments nous appartiennent, à Ridge et à moi, et à personne d'autre.

Voilà deux heures qu'il est sorti de sa douche et je n'arrive toujours pas à sortir de ma chambre. Je meurs de faim, il faudrait vraiment que j'aille à la cuisine. Mais je ne veux pas le voir parce que je déteste la tournure qu'ont prise les choses. On a bien failli franchir le cap, ce soir.

Ou plutôt, on a bien franchi un cap, et je n'aime pas ça. Même si on ne s'avouait pas ouvertement ce qu'on ressentait, c'était aussi dangereux de se le dire à travers les paroles d'une chanson.

On frappe à ma porte. Comme c'est sûrement Ridge, je sens mon cœur battre la chamade. Je ne me donne pas la peine de me lever pour aller lui ouvrir, car c'est ce qu'il fait lui-même juste après avoir frappé. Il apporte des écouteurs et son téléphone, me laissant ainsi comprendre qu'il voudrait me faire écouter quelque chose. Je lui fais signe d'entrer, et il me les tend. Il clique sur le bouton en s'asseyant par terre. La chanson commence et nous passons les trois minutes suivantes en apnée, sans nous quitter des yeux.

I'M IN TROUBLE

Why don't we keep

Keep it simple

You talk to your friends

And I'll be here to mingle

But you know that I

I want to be

Right by your side

Where I ought to be

And you know that I

That I can see

The way that your eyes

Seem to follow me

And I must confess

My interest

The way that you move

When you're in that dress

It's making me feel

Like I want to be

The only man

That you ever see

Whoa oh, oh, oh

I'm in trouble, trouble

Whoa oh, oh, oh

I'm in trouble, trouble

Whoa oh, oh, oh

I'm in trouble now

*I see you some places
from time to time
You keep to your business
and I keep to mine*

*But you know that I
I want to be
Right by your side
Where I ought to be*

*And you know that I
That I can see
The way that your eyes
Seem to follow me*

*And I must confess
My interest
The way that you move
When you're in that dress*

*It's making me feel
Like I want to be
The only man
That you ever see*

*Whoa oh, oh, oh
I'm in trouble, trouble
Whoa oh, oh, oh
I'm in trouble, trouble
Whoa oh, oh, oh
I'm in trouble now ^{xviii}*



RIDGE

MAGGIE : DEVINE QUI VIENT ME VOIR DEMAIN ?

MOI : KURT VONNEGUT ¹.

MAGGIE : CHERCHE ENCORE.

MOI : ANDERSON COOPER ².

MAGGIE : NON, MAIS TU TE RAPPROCHES.

MOI : AMANDA BYNES ³ ?

MAGGIE : N'IMPORTE QUOI ! C'EST TOI QUI VIENS ME VOIR DEMAIN, ET TU VAS PASSER DEUX JOURS AVEC MOI, ET JE SAIS QUE JE DEVRAIS ÉCONOMISER MAIS JE T'AI ACHETÉ DEUX NOUVEAUX SOUTIENS-GORGE.

MOI : J'EN AI DE LA CHANCE D'ÊTRE TOMBÉ SUR LA SEULE FILLE QUI SUPPORTE ET ENCOURAGE MON GOÛT POUR LE TRAVESTISSEMENT !

MAGGIE : C'EST CE QUE JE ME DIS TOUS LES JOURS.

MOI : À QUELLE HEURE PASSES-TU ?

MAGGIE : ÇA DÉPEND DE MON BOULOT.

MOI : AH, OUI. BON, ON NE VA PAS REMETTRE ÇA SUR LE TAPIS. ESSAIE AU MOINS D'ÊTRE LÀ POUR SIX HEURES. LA FÊTE D'ANNIVERSAIRE DE WARREN A LIEU DEMAIN SOIR ET JE VOUDRAIS QU'ON SE VOIE UN PEU AVANT L'ARRIVÉE DE SES TARÉS D'AMIS.

MAGGIE : MERCI DE ME LE RAPPELER ! QU'EST-CE QUE JE DOIS LUI APPORTER ?

MOI : RIEN. ON LUI PRÉPARE UN SALE COUP, AVEC SYDNEY. ON A DIT À TOUT LE MONDE DE FAIRE UN DON AUX BONNES ŒUVRES EN GUISE DE CADEAU. IL SERA FURIEUX DE VOIR LES GENS LUI REMETTRE DES CARTES DE DONS POUR LUI SOUHAITER BON ANNIVERSAIRE.

MAGGIE : VOUS ÊTES INFECTS, TOUS LES DEUX ! ET SI J'APPORTAIS UN GÂTEAU ?

MOI : NON, C'EST DÉJÀ PRÉVU. COMME ON AVAIT UN PEU MAUVAISE CONSCIENCE, ON VA LUI PRÉPARER CINQ DESSERTS DIFFÉRENTS POUR SE FAIRE PARDONNER.

MAGGIE : N'OUBLIE PAS CELUI AU CHOCOLAT.

MOI : BIEN SÛR QUE NON, MON AMOUR. JE T'AIME.

MAGGIE : MOI AUSSI, JE T'AIME.

Je ferme notre conversation et ouvre le message de Sydney que je n'ai pas encore lu.

SYDNEY : TU AS OUBLIÉ L'ESSENCE DE VANILLE, BALLOT. JE L'AVAIS POURTANT MISE SUR LA LISTE. EN NUMÉRO 5. MAINTENANT, TU N'AS PLUS QU'À RETOURNER AU MAGASIN.

MOI : LA PROCHAINE FOIS, TÂCHE D'ÉCRIRE PLUS LISIBLEMENT, ET RÉPONDS-MOI TANT QUE JE SUIS AU MAGASIN. J'EN AI POUR VINGT MINUTES. PRÉCHAUFFE LE FOUR ET ENVOIE-MOI UN TEXTO S'IL MANQUE AUTRE CHOSE.

En riant, je range mon téléphone dans ma poche, sors mes clés et repars faire les courses.

On en est au gâteau numéro trois. Je commence à croire que les gens doués pour la musique ne font pas de bons cuisiniers. Notre collaboration avec Sydney semble donner de bons résultats en termes de paroles de chansons, mais quand il s'agit de mélanger quelques ingrédients, ça devient pathétique.

Elle a insisté pour qu'on confectionne intégralement ces desserts, alors que je voulais prendre des préparations pour gâteaux. Mais c'est plutôt amusant, alors je ne me plains pas.

Elle met le troisième gâteau au four, règle le minuteur, se retourne en articulant « trente minutes », puis se dirige vers le comptoir.

SYDNEY : TON PETIT FRÈRE VIENT, DEMAIN ?

MOI : ILS VONT ESSAYER. ILS PASSENT EN PREMIÈRE PARTIE D'UN SHOW À SAN ANTONIO, DEMAIN SOIR À SEPT HEURES. S'ILS NE PRENNENT PAS DE RETARD, ILS DEVRAIENT ÊTRE LÀ VERS DIX HEURES.

SYDNEY : TOUT LE GROUPE ? JE VAIS RENCONTRER TOUT LE GROUPE ?

MOI : OUI. ET JE PARIE QU'ILS VONT SIGNER TES NIBARDS.

SYDNEY : CHOUEEETTE !

MOI : SI CES LETTRES FORMENT VRAIMENT UN SON, JE SUIS CONTENT DE NE PAS LES ENTENDRE.

Elle éclate de rire.

SYDNEY : COMMENT VOUS AVEZ CHOISI CE NOM, SOUNDS OF CEDAR ?

Chaque fois qu'on me demande où j'ai pêché le nom du groupe, je réponds juste que ça sonnait bien. Mais impossible de mentir à Sydney. Elle a le chic pour m'arracher des anecdotes de mon enfance que je ne raconterais jamais à personne. Même pas à Maggie.

Ma copine m'a demandé un jour pourquoi je n'en parlais jamais et aussi d'où je tenais ce nom, mais je n'aime pas aborder avec elle des sujets qui pourraient la préoccuper. Elle a déjà assez à faire avec sa propre vie. Elle n'a pas besoin d'y ajouter mes propres problèmes d'enfance. Tout ça c'est du passé, pas la peine d'y revenir.

Tandis qu'avec Sydney, c'est autre chose. Elle semble tellement curieuse, autant de ma vie que de tout ce qui nous entoure en général. C'est facile de lui raconter ce genre de chose.

SYDNEY : HOU LÀ ! J'AI L'IMPRESSION QUE JE DOIS ME PRÉPARER À UNE BONNE HISTOIRE, PARCE QU'ON DIRAIT QUE TU NE VEUX PAS RÉPONDRE.

Je m'adosse au plan de travail sur lequel elle s'est assise.

MOI : TU AIMES LES HISTOIRES DÉCHIRANTES, NON ?

SYDNEY : OUAIS. RACONTE.

Maggie. Maggie. Maggie.

Je me prends souvent à me répéter le nom de Maggie quand je suis avec Sydney. Surtout quand celle-ci me pousse à tout lui avouer.

Ces deux dernières semaines se sont bien passées, depuis que nous avons discuté. On a eu quelques moments difficiles, mais l'un de nous finit toujours par souligner nos défauts et les traits de notre personnalité les plus désagréables pour nous remettre sur les rails.

À part cette séance d'écriture d'il y a quinze jours, que j'ai dû interrompre pour aller prendre une douche froide, j'ai traversé l'un de mes pires moments il y a deux nuits. Je ne sais pas ce qui m'arrive quand elle chante, mais je peux passer des heures à la regarder, ça me fait toujours le même effet que quand j'appuie la tête sur sa poitrine ou ma main sur sa gorge. Elle ferme les yeux et se lance, et la passion, les sentiments qui m'envahissent alors, sont assez puissants pour m'en faire parfois oublier que je ne l'entends pas.

Ce soir-là, on était en train de retoucher un brouillon de chanson et on n'arrivait pas à communiquer assez clairement pour bien nous comprendre. Je devais l'écouter et, malgré nous, il a bien fallu que je finisse par coller l'oreille sur sa poitrine, la main sur sa gorge. Tout en chantant, elle promenait la main dans mes cheveux, enroulant des mèches autour de ses doigts.

J'aurais pu passer toute la nuit avec elle dans cette position.

Du moins si chacun des contacts de ses mains n'avait pas décuplé mon désir. Je la désirais tellement que je n'arrivais plus à songer à autre chose. Alors j'ai fini par lui demander de me citer un de ses défauts et, au lieu de me répondre, elle a quitté la pièce.

Elle m'avait caressé les cheveux de la manière la plus naturelle du monde, étant donné notre position. C'était le genre de geste qu'aurait eu un garçon pour sa petite amie s'il la tenait serrée contre lui, et le genre de geste qu'aurait eu une fille pour son mec s'il l'avait prise dans ses bras. Mais nous ne sommes pas dans cette situation.

Notre relation n'est en rien comparable à ce que j'ai connu jusque-là. D'abord, on est très proches physiquement, déjà parce qu'on écrit de la musique ensemble, ensuite parce que je dois faire appel à mon sens du toucher pour entendre certaines choses. Et quand je me trouve dans cette situation, tout devient flou autour de moi, je contrôle mal mes réactions.

J'aimerais pouvoir me dire que nous avons dépassé le stade de l'attirance mutuelle, mais je ne peux pas nier que la mienne n'a fait que grandir à mesure que les jours passent. Je ne ressens cependant pas toujours comme une épreuve de me trouver proche d'elle. Juste la plupart du temps.

Quoi qu'il se passe entre nous, je sais que Maggie n'approuverait pas, or j'essaie de me comporter correctement. Malheureusement, comme je ne sais pas trop où se situe la ligne à ne pas franchir, j'ai parfois du mal à ne pas virer dans le sens interdit.

Comme en ce moment.

Je contemple mon téléphone, prêt à lui écrire ; elle est allongée derrière moi, en train de me masser les épaules. Il faut dire qu'à force d'écrire assis par terre au lieu de m'installer sur le lit, j'ai fini par me faire mal au dos. Alors elle a pris l'habitude de m'administrer de petits massages pour me soulager.

Est-ce que je la laisserais faire ça en présence de Maggie ? Certainement pas. Est-ce que je l'arrête pour autant ? Non. Est-ce qu'il faudrait ? Oui, vraiment.

Je sais très bien que je ne voudrais pas tromper Maggie. Ce n'est pas mon genre et je n'ai aucune envie d'en arriver là. L'ennui, c'est que je ne pense pas du tout à Maggie quand je suis avec Sydney. Lorsque je suis avec Sydney, je ne pense qu'à elle et rien d'autre ne me traverse l'esprit. Et quand je suis avec Maggie, je ne pense pas à Sydney.

À croire que les moments que je consacre à chacune d'elle se produisent sur deux planètes différentes. Des planètes qui ne se croisent jamais, dans des zones temporelles qui ne se chevauchent pas.

Enfin jusqu'à demain, tout au moins.

Bon, nous avons déjà passé du temps tous ensemble, mais c'était à une époque où je refusais d'admettre le moindre sentiment envers Sydney. Maintenant, même si je refuse absolument d'avouer à Maggie que je suis attiré par quelqu'un d'autre, j'ai peur qu'elle ne finisse par le deviner.

Je me dis qu'avec un minimum d'effort, je peux apprendre à contrôler mes sensations. Mais, à ce moment-là, Sydney fera ou dira quelque chose, ou me regardera, et là, je sentirai la part de mon cœur qui lui appartient littéralement se remplir. Alors que je la voudrais vide. Je crains que ces sensations ne fassent partie de ces choses de la vie sur lesquelles nous n'avons strictement aucun contrôle.



-
1. Écrivain américain.
 2. Journaliste star de CNN.
 3. Chanteuse et actrice américaine.

SYDNEY

MOI : TU EN METS UN TEMPS. TU ES EN TRAIN D'ÉCRIRE UN LIVRE OU QUOI ?

Je ne sais pas si en le massant je ne le pousse pas à s'endormir, mais voilà cinq bonnes minutes qu'il regarde son téléphone.

RIDGE : PARDON. J'ÉTAIS PERDU DANS MES PENSÉES.

MOI : ÇA SE VOIT. ALORS, SOUNDS OF CEDAR ?

RIDGE : C'EST UNE ASSEZ LONGUE HISTOIRE. JE VAIS CHERCHER MON ORDI.

J'ouvre nos messages Facebook sur mon téléphone. Quand il revient, il s'installe à plusieurs pas de moi. Cette distance qu'il installe entre nous me met mal à l'aise parce que je sais que je n'aurais pas dû lui masser les épaules. C'est un geste trop intime, surtout quand on pense à ce qui s'est passé entre nous. Mais j'ai l'impression que c'est à cause de moi qu'il avait mal au dos.

Non pas qu'il se plaigne d'être obligé de travailler par terre, mais je comprends que ça puisse lui arriver. Surtout après des soirées comme celle d'hier, quand on a écrit près de trois heures d'affilée. C'est moi qui lui ai demandé de s'asseoir sur le sol parce que les choses me semblent beaucoup plus difficiles quand il est sur le lit. Si je ne me laissais pas à ce point enivrer quand il joue de la guitare, ça ne poserait pas un tel problème.

Seulement je perds la tête quand je l'entends jouer ou, tout bêtement, je perds la tête quand je suis avec lui. Pourquoi ou comment, je ne veux pas le savoir. Ni maintenant ni jamais.

RIDGE : ÇA FAISAIT À PEU PRÈS SIX MOIS QU'ON JOUAIT TOUS ENSEMBLE, POUR LE PLAISIR, QUAND ON A DONNÉ NOTRE PREMIER VRAI CONCERT DANS UN RESTAURANT DU VOISINAGE. ILS NOUS ONT DEMANDÉ LE NOM DE NOTRE GROUPE POUR POUVOIR L'INDIQUER SUR LE PROGRAMME. JUSQUE-LÀ, ON NE FAISAIT QUE S'AMUSER, MAIS CE SOIR-LÀ, IL A BIEN FALLU SE CHOISIR UN NOM. TOUT LE MONDE Y EST ALLÉ DE SA SUGGESTION, MAIS PERSONNE N'ÉTAIT D'ACCORD SUR RIEN. À UN MOMENT, BRENNAN A SUGGÉRÉ QU'ON S'APPELLE LES FREAK FROGS. ÇA M'A FAIT RIRE, MAIS J'AI DIT QUE ÇA FAISAIT PLUTÔT GROUPE PUNK, QU'IL NOUS FALLAIT UN NOM PLUS ACOUSTIQUE. ÇA L'A ÉNERVÉ ET IL A RÉTORQUÉ QUE JE NE DEVAIS MÊME PAS DONNER MON AVIS SUR LA FAÇON DONT LA MUSIQUE OU LES TITRES SONNAIENT PARCE QUE... ET C'ÉTAIT PARTI POUR LES PLAISANTERIES SUR LES SOURDS LANCÉES PAR UN FRÈRE DE SEIZE ANS.

ENFIN BON, WARREN N'A PAS AIMÉ L'ATTITUDE DE BRENNAN, ALORS IL A DÉCRÉTÉ QUE C'ÉTAIT À MOI DE CHOISIR LE NOM ET QUE PERSONNE N'AURAIT RIEN À DIRE. ÇA A ÉNERVÉ BRENNAN QUI EST PARTI EN LANÇANT QUE, DE TOUTE FAÇON, IL NE VOULAIT PAS FAIRE PARTIE DU GROUPE. JE SAVAIS QUE ÇA LUI PASSERAIT ; IL NE PIQUAIT PAS SOUVENT DE COLÈRE MAIS QUAND ÇA LUI ARRIVAIT, JE COMPRENAIS. CE GAMIN N'AVAIT POUR AINSI DIRE PAS DE PARENTS, IL S'ÉDUQUAIT TOUT SEUL ET MOI, JE LE TROUVAIS DÉJÀ DRÔLEMENT MATURE. J'AI DIT AU GROUPE QUE JE DEMANDAIS À RÉFLÉCHIR UN CERTAIN TEMPS ET J'AI DONC CHERCHÉ DES NOMS QUI CONVIENNENT À TOUT LE MONDE MAIS SURTOUT À BRENNAN. J'AI SURTOUT SONGÉ À CE QUI M'AVAIT CONDUIT À ÉCOUTER DE LA MUSIQUE POUR LA PREMIÈRE FOIS DE MA VIE.

BRENNAN DEVAIT ALORS AVOIR DEUX ANS, ET MOI CINQ. JE T'AI DÉJÀ DÉCRIT LES QUALITÉS DE MES PARENTS, DONC JE NE VAIS PAS Y REVENIR. MAIS EN PLUS DE LEURS ADDICTIONS, ILS AIMAIENT AUSSI UN PEU TROP FAIRE LA FÊTE. LE SOIR, QUAND LEURS AMIS ARRIVAIENT, ILS NOUS ENVOYAIENT DANS NOS CHAMBRES. J'AVAIS REMARQUÉ QUE BRENNAN PORTAIT LES MÊMES COUCHES AU RÉVEIL QU'AU COUCHER. ILS NE VENAIENT JAMAIS S'OCCUPER DE LUI, NE LUI DONNAIENT PAS À MANGER, NE CHERCHAIENT MÊME PAS À SAVOIR S'IL RESPIRAIT ENCORE. C'ÉTAIT SANS DOUTE COMME ÇA DEPUIS SA NAISSANCE, MAIS JE N'AVAIS COMMENCÉ À M'EN APERCEVOIR QU'APRÈS ÊTRE ALLÉ À L'ÉCOLE, PARCE QU'AVANT J'ÉTAIS SANS DOUTE TROP JEUNE. LA NUIT, NOUS N'AVIONS PAS LE DROIT DE QUITTER NOS CHAMBRES. JE NE SAIS PLUS POURQUOI, MAIS MOI J'AVAIS TROP PEUR POUR EN SORTIR, SANS DOUTE PARCE QUE J'AVAIS ÉTÉ PUNI AUPARAVANT. EN TOUT CAS, J'ATTENDAIS QUE LA FÊTE SOIT FINIE ET MES PARENTS COUCHÉS POUR ALLER VOIR CE QUE DEVENAIT BRENNAN. SEULEMENT, COMME JE N'ENTENDAIS RIEN, JE NE SAVAIS PAS QUAND LA MUSIQUE S'ARRÊTAIT ET J'IGNORAIS QUAND ILS REGAGNAIENT LEUR CHAMBRE PUISQUE JE N'AVAIS PAS LE DROIT D'OUVRIER MA PORTE. ALORS, POUR NE PAS RISQUER DE ME FAIRE PRENDRE, JE COLLAIS L'OREILLE AU SOL ET JE SENTAIS LES VIBRATIONS DE LA MUSIQUE. TOUS LES SOIRS, JE RESTAIS AINSI ALLONGÉ DES HEURES PAR TERRE, À ATTENDRE QUE LA MUSIQUE S'ARRÊTE. J'AI APPRIS À DIFFÉRENCIER LES CHANSONS EN FONCTION DE LA PERCEPTION QUE J'EN AVAIS À TRAVERS LE PLANCHER. J'EN ARRIVAIS À PRÉDIRE QUEL SERAIT LE DISQUE SUIVANT, PUISQU'ILS PASSAIENT TOUJOURS LES MÊMES ALBUMS, NUIT APRÈS NUIT. J'EN SUIS MÊME VENU À PIANOTER EN RYTHME. QUAND LA MUSIQUE FINISSAIT PAR S'ARRÊTER, JE GARDAIS L'OREILLE COLLÉE AU SOL EN ATTENDANT QUE LES PAS DE MES PARENTS INDIQUENT QU'ILS AVAIENT REGAGNÉ LEUR CHAMBRE. UNE FOIS QUE LA VOIE ÉTAIT LIBRE, J'ALLAIS DANS LA CHAMBRE DE BRENNAN ET LE RAMENAI DANS MON LIT, AVEC MOI. AINSI, QUAND IL SE RÉVEILLAIT EN PLEURANT, JE POUVAIS L'AIDER.

CE QUI ME RAMÈNE À L'OBJET DE CE RÉCIT, COMMENT J'AI TROUVÉ LE NOM DE NOTRE GROUPE. J'AVAIS APPRIS À DIFFÉRENCIER LES ACCORDS ET LES SONS EN COLLANT TOUTES LES NUITS MON CORPS CONTRE UN PARQUET. D'OÙ CE NOM, SOUNDS OF CEDAR¹.

Inspiration, expiration.

Battement, battement, pause.

Contraction, détente.

Je ne me rends compte à quel point je suis tendue qu'en apercevant mes jointures blanchies à force de serrer mon téléphone. Nous demeurons tous les deux silencieux plusieurs minutes tandis que j'essaie de chasser de mon esprit l'image d'un Ridge âgé de cinq ans.

C'est abominable.

MOI : JE SUPPOSE QUE ÇA EXPLIQUE POURQUOI TU PARVIENS SI BIEN À DIFFÉRENCIER LES VIBRATIONS. ET JE SUPPOSE QUE BRENNAN ÉTAIT D'ACCORD QUAND TU LUI AS PROPOSÉ CE NOM, PARCE QU'IL ÉTAIT BIEN PLACÉ POUR SAVOIR CE QUE ÇA SIGNIFIAIT.

RIDGE : BRENNAN NE CONNAÎT PAS CETTE HISTOIRE. JE TE LE REDIS, TU ES LA PREMIÈRE PERSONNE À QUI JE LA RACONTE.

Je lève de nouveau les yeux vers lui et soupire ; malheureusement je ne sais plus comment respirer. Il se tient à un mètre de moi, pourtant, j'ai l'impression qu'il me touche partout où se pose son regard. Et la peur en profite pour revenir me serrer le cœur. La peur qu'à un moment donné nous ne sachions plus résister.

Il repose son ordi sur la table, croise les bras en détaillant mes jambes puis en remontant lentement sur toute la hauteur de mon corps ; il fronce un peu les sourcils. Et tout ça me donne envie de me cacher dans un trou de souris.

Parvenu à ma bouche, il déglutit doucement puis finit par reprendre son téléphone.

RIDGE : VITE, SYD, PARLE-MOI VITE D'UN DE TES PLUS GROS DÉFAUTS.

Je parviens à sourire alors qu'une petite voix en moi me crie de ne pas lui répondre. Et j'ai l'impression que mes doigts luttent entre eux tout en parcourant le clavier de l'écran.

MOI : PARFOIS, QUAND TU M'ÉNERVERS TROP, J'ATTENDS QUE TU REGARDES AILLEURS ET JE TE CRIE DES INSANITÉS.

Il rit et finit par articuler « Merci » du bout des lèvres.

C'est la première fois qu'il exprime un mot de sa bouche et, s'il ne s'éloignait pas de moi en ce moment, je le supplierais de recommencer.

Cœur 1.

Sydney 0.

Il est minuit passé quand nous finissons d'étaler du sucre glace sur le cinquième et dernier gâteau. Il nettoie le plan de travail pendant que je place le film alimentaire autour du moule et le glisse près des quatre autres.

RIDGE : EST-CE QUE DEMAIN JE POURRAI ENFIN VOIR S'ÉPANOUIR LIBREMENT TON PENCHANT POUR L'ALCOOL ?

MOI : JE NE DIS PAS NON.

Il sourit juste avant d'éteindre la lampe de la cuisine. Je vais dans le salon éteindre la télé. Warren et Bridgette ne devraient pas tarder à rentrer, je laisse donc la lumière allumée dans la pièce.

RIDGE : ÇA TE FERA DRÔLE ?

MOI : QUOI ? DE M'ENIVRER ? NON, ÇA M'ARRIVE SOUVENT.

RIDGE : NON, JE PARLE DE MAGGIE.

Il s'est arrêté sur le seuil de sa chambre, la tête baissée vers son téléphone. Cette question semble l'inquiéter.

MOI : NE T'INQUIÈTE PAS POUR MOI, RIDGE.

RIDGE : QUAND MÊME, J'AI L'IMPRESSION DE T'AVOIR MISE DANS UNE DRÔLE DE SITUATION.

MOI : PAS DU TOUT. BON, ÇA SERAIT PLUS FACILE SI TU N'ÉTAIS PAS SI BEAU GOSSE, MAIS J'ESPÈRE QUE BRENNAN TE RESSEMBLE. COMME ÇA, PENDANT QUE TU FERAS DES CÂLINS À MAGGIE, DEMAIN SOIR, JE POURRAI ME PINTER ET M'ÉCLATER AVEC TON PETIT FRÈRE.

J'envoie le message et le regrette aussitôt. Qu'est-ce qui me prend ? Ce n'est pas drôle. Je voulais être drôle mais passé minuit, je ne suis plus drôle du tout.

Merde.

Ridge garde les yeux fixés sur son écran. Les dents serrées, il hoche lentement la tête puis me jette un regard en coin, comme si je venais de le toucher au cœur. Il abaisse le bras,

passa sa main libre dans ses cheveux puis rentre dans sa chambre.

C'est pas vrai...

Je me précipite juste à temps pour lui poser une main sur l'épaule, le forcer à se retourner. D'un mouvement brusque, il se débarrasse de moi mais se retourne quand même à moitié, l'air circonspect. Je me place face à lui pour l'obliger à me regarder.

– Je rigolais, dis-je gravement. Pardon.

Son expression reste tendue, un rien déçue, mais, au moins, il reprend son téléphone.

RIDGE : C'EST BIEN LÀ LE PROBLÈME, SYDNEY. TU DEVRAIS POUVOIR T'ENVOYER QUI TU VEUX, ET JE DEVRAIS M'EN CONTREFOUTRE.

Je retiens mon souffle. Au début, ça m'horripile, mais ensuite je me concentre sur le mot qui résume toute la vérité de la situation.

Devrais.

Il n'a pas dit « Je m'en contrefous » mais « Je devrais m'en contrefoutre ».

Et maintenant, il m'oppose un visage tellement douloureux que ça m'en brise le cœur.

Il ne veut pas que je me mette dans cet état. Et moi, je ne veux pas qu'il se mette dans cet état.

Qu'est-ce que je lui ai fait ?

Il se repasse les mains dans les cheveux, lève la tête en soupirant, les yeux fermés. Il reste immobile un moment, soupire encore et laisse retomber ses bras en baissant les yeux vers le sol.

Il se sent tellement coupable qu'il ne peut même plus me regarder.

En même temps, il m'attrape le poignet, m'attire contre lui, m'étreint, m'enveloppe de ses bras tandis que je garde les miens coincés entre nous ; je sens sa joue se poser sur ma tête. Et encore une fois, il soupire, profondément.

Je ne cherche pas à me dégager pour lui textoter un autre de mes défauts. Je ne crois pas qu'il en ait besoin pour le moment. Il ne me tient pas comme ces dernières semaines quand on devait se séparer pour pouvoir respirer.

En fait, il me tient comme si je faisais partie de lui – extension blessée de son cœur – et qu'il s'apercevait tout d'un coup qu'il allait devoir trancher cette extension.

Nous demeurons dans cette position plusieurs minutes et je commence à me perdre en lui, en cette façon qu'il a de me tenir et qui me donne une idée de ce que pourraient être les choses entre nous. J'essaie de repousser au fond de ma tête ces petits mots qui s'insinuent toujours dans ma conscience quand on est ensemble.

Un jour peut-être.

Le bruit de clés jetées sur le comptoir derrière moi me fait sursauter. Je recule et Ridge en fait autant dès qu'il sent mon corps frémir contre le sien. Il regarde par-dessus mon

épaule en direction de la cuisine, alors je me retourne. Warren vient de rentrer. Il ôte ses chaussures en nous tournant le dos.

– Je ne te le dirai qu’une fois, lance-t-il, alors écoute-moi bien.

Il ne nous regarde toujours pas, mais je suis la seule dans l’appartement qui puisse l’entendre, alors je sais qu’il s’adresse à moi.

– Il ne la lâchera jamais, Sydney.

Il s’en va dans sa chambre sans nous jeter un seul coup d’œil, ce qui pourrait laisser croire à Ridge qu’il ne nous a même pas vus. La porte de Warren se ferme et je lève les yeux vers Ridge qui regarde toujours dans sa direction. Quand il revient vers moi, c’est avec une expression tellement parlante que je crois l’entendre s’exprimer.

Pourtant, il se retourne, rentre à son tour dans sa chambre et ferme sa porte.

Je demeure totalement immobile alors que deux énormes larmes me coulent des yeux pour ma plus grande honte.



RIDGE

BRENNAN : REMERCIE LA PLUIE. ON DIRAIT QUE JE VAIS ARRIVER TÔT. MAIS JE VIENS SEUL. LES MECS NE PEUVENT PAS.

MOI : ON SE RETROUVE ICI À TON ARRIVÉE. OH ! AVANT DE REPARTIR, DEMAIN, TÂCHE D'ENLEVER TOUTES TES MERDES DE LA CHAMBRE DE SYDNEY.

BRENNAN : ELLE SERA LÀ ? JE VAIS DONC FINALEMENT RENCONTRER LA FILLE VENUE SUR TERRE POUR NOUS AIDER ?

MOI : OUI, ELLE SERA LÀ.

BRENNAN : DIRE QUE JE NE T'AI PAS ENCORE DEMANDÉ : ELLE EST *HOT*, AU MOINS ?

Oh, non !

MOI : OUBLIE. ELLE VIENT DE PASSER DE TROP SALES MOMENTS POUR QUE TU L'AJOUTES À TA LISTE.

Je jette mon téléphone sur le lit sans me donner la peine de répondre. Si je lui interdis de l'approcher, il n'en aura que plus envie de tourner autour d'elle.

Hier soir, en prétendant s'éclater avec lui, elle voulait juste ajouter une note d'humour au sérieux de la situation, mais quand je pense à la façon dont j'ai réagi, ça me terrifie.

J'ai failli balancer mon téléphone à travers la pièce, quitte à le faire éclater en un million de morceaux, avant de la jeter à son tour contre le mur pour lui faire entrer dans la tête qu'elle ne doit plus jamais penser à un autre homme.

C'est bien cette réaction qui me dérange. Franchement, je devrais pousser Brennan dans ses bras. Ça vaudrait sans doute mieux pour mes relations avec Maggie.

Ouah...

Cette vague de jalousie qui m'a envahi tenait plutôt du tsunami.

Je sors de ma chambre et me dirige vers la cuisine pour aider Sydney à finir de préparer le dîner avant l'arrivée des amis. Je marque un temps d'arrêt en l'apercevant penchée vers le réfrigérateur, à chercher je ne sais quoi. Elle porte encore sa robe bleue.

Je n'aime pas quand Warren a raison. Lentement, je parcours du regard ses longues jambes bronzées puis remonte. J'ai presque envie de lui demander d'aller se changer. Jamais je ne tiendrai toute la soirée. Surtout avec Maggie dans les parages.

Sydney se redresse et se tourne vers le comptoir. Je m'aperçois qu'elle parle, mais pas à moi. Elle sort un saladier du frigo et sa bouche remue encore. Alors, bien sûr, je jette un coup d'œil circulaire dans l'appartement pour voir à qui elle s'adresse.

C'est là que les deux parties de mon cœur – jusqu'ici reliées par une petite fibre invisible – se séparent d'un coup.

Maggie est là, devant la porte de la salle de bains, qui me regarde d'un air grave. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression parce que je ne l'avais jamais vue faire une tête pareille. La moitié de mon cœur qui lui appartient s'affole aussitôt.

Prends l'air innocent, Ridge. Tu ne faisais que la regarder.

Je souris.

– Voilà ma douce, dis-je en langue des signes.

Comme je m'approche, je parviens à cacher ma culpabilité et elle paraît se calmer. Elle me rend mon sourire, pose ses bras autour de mon cou tandis que je la prends par la taille et l'embrasse, pour la première fois en quinze jours.

Bon sang, elle me manquait ! Ça fait du bien.

Elle sent bon, elle a bon goût, elle est bonne. Elle me manquait trop. Je lui embrasse la joue, le menton, le front, je me sens tellement soulagé de la voir enfin ! Ces derniers jours, j'avais peur de ne plus ressentir ça en la voyant.

– Il faut que j'y aille, signe-t-elle. Trop long voyage.

Elle désigne la porte derrière elle et je lui donne encore un rapide baiser. Dès qu'elle a disparu dans la salle de bains, je me retourne lentement pour jauger la réaction de Sydney.

Je me suis montré avec elle aussi franc et direct que possible sur mes sentiments pour Maggie, mais je me doute qu'il n'est pas facile pour elle de nous voir ensemble. Pas moyen d'y échapper. Est-ce que je dégrade ma relation avec Maggie pour ménager les sentiments de Sydney ? Ou est-ce que je dégrade les sentiments de Sydney pour ménager ma relation avec Maggie ? Malheureusement, il n'existe pas de juste milieu. Pas de bon choix. Mes actes se brisent en deux, comme mon cœur.

Nos regards se croisent. Elle reporte son attention sur le gâteau pour y placer des bougies. Quand elle a terminé, elle me sourit. Voyant mon anxiété, elle se frappe la poitrine en signant « ça va ».

Elle me rassure. Je suis pratiquement obligé chaque soir de m'arracher à sa présence, et là, alors que je tripote ma copine devant elle... la voilà qui me rassure ?

Sa patience, sa compréhension dans cette situation pourrie devraient m'apaiser, pourtant c'est tout le contraire. Quelque part j'en suis irrité, parce que ça ne m'en fait que l'aimer davantage.

Curieusement, Maggie et Sydney semblent bien s'amuser en préparant un chili con carne. Je n'allais pas traîner dans la cuisine, alors j'ai prétexté plein de travail en retard. Sydney s'en tire très bien, mais je ne suis pas aussi doué. Ça me fait drôle chaque fois que Maggie m'embrasse, s'assied sur mes genoux ou promène ses doigts sur mon torse. C'est un peu bizarre, car elle n'est jamais aussi démonstrative quand on se retrouve seuls. Autrement dit, soit elle marque son territoire, soit Sydney et elle ont déjà attaqué la bouteille de désinfectant.

Maggie entre dans la chambre juste au moment où je referme mon ordi. Elle s'agenouille au bord du lit, se penche en avant, se rapproche peu à peu de moi avec un sourire en coin. Alors, je range mon ordi et lui rends son sourire.

Après avoir escaladé mon corps jusqu'à se retrouver face à moi, elle se redresse pour me chevaucher. Là, elle hausse un sourcil et penche la tête de côté.

– Tu regardais son cul.

Merde.

Moi qui croyais que l'incident était clos.

J'éclate de rire, lui plaque les mains sur les reins pour la rapprocher un peu, avant de signer :

– Je sors de ma chambre et qu'est-ce que je vois, un derrière qui pointe vers ma porte. Je suis un mec, désolé. Les mecs, ça remarque ce genre de chose.

Je l'embrasse sur la bouche et reprends ma place.

Elle ne rit pas du tout.

– C'est une gentille fille. Et jolie. Et drôle. Et douée. Et...

Ces mots trahissent une telle angoisse que je me sens plus nul que jamais. Alors, je lui prends les mains pour qu'elle s'arrête.

– C'est pas toi, Maggie. Personne ne peut t'égaliser. Impossible.

Cette fois, elle me décoche un demi-sourire, pose les mains sur mes joues et les descend lentement vers mon cou. Puis elle se penche, appuie sa bouche sur la mienne avec une telle force que je sens sa peur s'éclipser.

J'attrape son visage et l'embrasse de toute l'ardeur qui me reste, faisant mon possible pour effacer ses inquiétudes. La dernière chose dont cette fille ait besoin serait une nouvelle cause de stress.

Quand elle se détache de moi, ses traits sont encore marqués par toutes les émotions négatives que j'ai tâché de l'aider à évacuer ces cinq dernières années.

– Ridge ?

Elle marque une pause, ferme les paupières en poussant un long soupir. Elle paraît si anxieuse que j'en ai le cœur serré.

– Tu lui as dit pour moi ? Elle est au courant ?

Lentement, elle relève les yeux vers les miens.

Elle semble chercher dans mon regard une réponse à cette question qu'elle n'aurait jamais dû seulement se poser.

Elle ne me connaît donc pas, depuis le temps ?

– Bon Dieu, non, Maggie ! Pourquoi je ferais ça ? C'est toi et toi seule que ça regarde.

Ses yeux s'emplissent de larmes qu'elle essaie de chasser. Je laisse ma tête retomber contre la tête du lit. Cette fille n'a aucune idée de ce dont je suis capable pour elle.

Je me redresse, la regarde fixement.

– Jusqu'au bout du monde, Maggie, dis-je en citant notre adage.

Elle s'arrache un sourire.

– Et retour.



SYDNEY

Quelqu'un m'ôte mes vêtements. Qui est-ce qui m'ôte mes vêtements ?

Je commence par taper sur la main qui tire mon short sur mes genoux. J'essaie de me rappeler où je suis, ce que je fais là et comment j'y suis arrivée.

Fête.

Gâteau.

Désinfectant.

Renversé désinfectant sur ma robe.

Changée.

Boire encore.

Beaucoup de désinfectant.

Regarder Ridge aimer Maggie.

La vache, il l'aime tant ! Je l'ai vu à la façon dont il l'observe à travers la salle. Je l'ai vu à sa façon de la toucher. À sa façon de communiquer avec elle.

Je sens encore l'odeur de l'alcool. J'en hume encore le goût sur mes lèvres.

J'ai dansé...

J'ai encore bu...

Oh ! Le jeu d'alcool. J'ai inventé mon propre jeu solitaire d'alcool, où, chaque fois que je voyais Ridge amoureux de Maggie, je buvais un coup. Malheureusement, ça a fini par faire beaucoup, beaucoup de coups.

Qui est-ce qui m'enlève mon short ?

J'essaie d'ouvrir les yeux, mais je n'ai pas l'impression d'y arriver. Je les sens ouverts, pourtant il fait toujours noir dans ma tête.

Merde, je suis bourrée et quelqu'un me déshabille.

Je vais me faire violer !

J'essaie d'envoyer des coups de pied sur les mains qui tirent mon short sur mes chevilles.

– Sydney ! crie une fille. Arrête !

Elle rit. Je me concentre une seconde et je reconnais cette voix.

– Maggie ?

Elle se rapproche, sa main douce écarte mes cheveux tandis que je sens le lit s'affaisser à côté de moi. J'ouvre et referme violemment les yeux à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'ils s'adaptent à l'obscurité. Maggie pose une main sur ma chemise pour la déboutonner.

Qu'est-ce qu'elle a à vouloir me déshabiller comme ça ?

Oh non ! Elle veut me violer !

Je tape sur sa main, mais elle m'attrape le poignet.

– Sydney ! s'esclaffe-t-elle. Tu es couverte de vomi. Je veux juste t'aider.

Vomi ?

Voilà qui explique cet effroyable mal de tête. Mais... pourquoi est-ce que je ris ? Je suis encore ivre ?

– Quelle heure il est ?

– Je ne sais pas, répond-elle. Tard. Minuit, peut-être ?

– Si tôt que ça ?

Elle se met à rire avec moi.

– Tu as vomi sur Brennan.

Brennan ? J'ai vu Brennan ?

J'ai l'impression qu'elle essaie de capter mon regard.

– Je peux te confier un secret ? demande-t-elle.

– D'accord, mais je risque de ne pas m'en souvenir parce que je crois que je suis encore saoule.

Elle se penche vers moi en souriant. Elle est si jolie ! Maggie est vraiment très, très jolie.

– Je ne peux pas voir Bridgette, annonce-t-elle doucement.

Je pouffe de rire.

Maggie s'y remet aussi, tout en essayant de m'ôter ma chemise, mais elle rit tellement fort qu'elle doit s'arrêter, le temps de reprendre sa respiration.

– Toi aussi tu es bourrée ? dis-je.

Elle prend le temps de se calmer avant de me répondre en soupirant.

– Complètement torchée. Je croyais t'avoir déjà ôté ta chemise, mais elle revient tout le temps sur toi, alors je ne sais pas combien tu en as mis, mais...

Elle soulève le bord de ma manche, toujours sur mon bras, la regarde sans paraître comprendre.

– Oh non ! J'étais sûre de te l'avoir déjà enlevée, mais elle est revenue !

Je me soulève sur le lit pour l'aider à tirer sur ma chemise.

– Pourquoi je suis déjà couchée s'il n'est que minuit ?

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

Elle est drôle. J'allume la lampe de chevet. Maggie saute du lit pour se plaquer à même le sol, sur le ventre, et se met à remuer les bras comme si elle nageait la brasse.

– Pas envie de me coucher maintenant, dis-je.

Elle se retourne sur le dos.

– Personne ne t'y oblige. J'ai dit à Ridge de te laisser jouer avec nous, parce qu'on s'amusait bien, mais c'est là que tu as vomi sur Brennan, alors il t'a envoyée te coucher. Si tu veux, on peut retourner avec les autres. Et puis j'ai encore envie de gâteau.

Elle se relève en s'aidant de ses mains, m'attrape les poignets et me tire hors du lit. Là, je me permets une petite remarque :

– Mais tu m'as ôté mes vêtements.

– C'est vrai. Où tu as chopé ce soutien-gorge ? Il est trop chou !

– Chez JCPenney.

– Ah ! Ridge aime bien ceux qui se ferment sur le devant, mais le tien me plaît beaucoup. Je veux le même.

– Prends-en un, comme ça on sera un peu jumelles !

Elle m'entraîne vers la porte.

– Viens, on va voir si ça plaît à Ridge. Je veux que ce soit lui qui me l'achète.

J'espère bien qu'il va aimer !

– D'accord.

Maggie ouvre la porte et me tire par la main vers le salon.

– Ridge ! crie-t-elle.

Ça me fait rire, parce que je ne vois pas pourquoi elle braille si fort. Il ne peut pas l'entendre.

– Hé Warren ! dis-je en l'apercevant sur le canapé. Bon anniversaire.

Bridgette est assise près de lui. Elle me dévisage des pieds à la tête, d'un regard mauvais. Elle doit être jalouse, parce que mon soutien-gorge est vraiment adorable.

L'air incrédule, Warren éclate de rire.

– Ce n'est que la cinquantième fois que tu me le souhaites, ce soir. Mais tu es plus belle que jamais dans ta presque tenue d'Ève.

À la gauche de Bridgette, Ridge secoue la tête, comme Warren.

– Maggie veut savoir si tu aimes mon soutien-gorge, lui dis-je.

Je secoue le bras de Maggie pour qu'elle traduise en langue des signes.

– C'est un très beau soutien-gorge, répond-il en haussant un sourcil.

J'allais sourire mais je me rembrunis soudain.

Il vient de... ? Je lâche Maggie, fais volte-face vers Ridge.

– Tu viens de parler, là ?

Il rit.

– Tu viens de me poser une question ?

Je lui jette un regard d'autant plus noir que Warren s'esclaffe.

Oh.

Mon.

Dieu.

Il n'est donc pas sourd ?

Il m'aurait menti tout ce temps-là ? C'était une farce ?

Là, j'ai envie de l'étrangler. Les larmes me piquent les yeux et, à l'instant où je me précipite sur lui, une main puissante m'attrape le poignet pour m'obliger à me retourner... et là je vois... Ridge ?

Je me retourne et je vois... Ridge ?

Warren est plié en deux, et Ridge N° 1 se marre aussi. Son visage ne se plisse pas complètement comme celui de Ridge N° 2 quand il rit.

Et ses cheveux sont plus courts que ceux de Ridge N° 2. Et plus foncés.

Ridge N° 2 me prend par la taille et me soulève dans ses bras.

Je me retrouve la tête en bas.

Pas bon pour l'estomac.

J'ai le visage collé contre son dos et le ventre coincé sur son épaule tandis qu'il m'emporte dans ma chambre. Je regarde Warren et le type en qui je finis par reconnaître Brennan, et là je ferme les yeux parce que je me sens sur le point de vomir sur Ridge N° 2.

Je me retrouve assise sur une surface froide. Du carrelage.

Dès que mon esprit comprend où je me trouve, ma main s'accroche aux toilettes et j'ai soudain l'impression de m'être gavée de nourriture italienne. Ridge me retient par les cheveux pendant que je remplis la cuvette de tout le désinfectant que j'ai ingurgité.

Si seulement c'était du désinfectant. Je n'aurais pas besoin de nettoyer.

– Tu n'aimes pas son soutien-gorge ? glousse Maggie derrière moi. Je sais qu'il se ferme par-derrière, mais tu as vu comme les bretelles sont jolies ?

Je sens une main se poser sur mon épaule, mais Ridge l'empêche d'aller plus loin. Comme son bras continue de remuer, je comprends qu'il est en train de signer quelque chose.

Maggie se met à râler.

– Je ne veux pas aller me coucher maintenant.

Il signe autre chose et elle finit par s'en aller en soupirant.

Quand j'ai fini, Ridge m'essuie le visage avec une serviette et je me laisse glisser sous la douche.

Il n'a pas l'air très content. À vrai dire, il paraît plutôt fâché.

– On fait la fête, Ridge, je murmure refermant les yeux.

Il me soulève sous les bras et je le sens qui m'entraîne. Il m'emmène vers... sa chambre ? Il me dépose sur le lit, je rouvre les yeux. Maggie me sourit, la tête sur l'oreiller voisin.

– Chouette ! Une soirée pyjama, lance-t-elle avec un sourire groggy.

Elle me prend la main.

– Chouette, dis-je en sentant des couvertures se poser sur nous.

Je ferme les paupières.



RIDGE

— Comment tu as pu te fourrer dans ce bordel ?

Je suis avec Warren devant mon lit, à regarder Maggie et Sydney. Elles dorment. Sydney s'est blottie contre Maggie sur la gauche parce que, sur la droite, le lit est maintenant inondé du vomi de Maggie.

Je pousse un soupir.

– Je viens de passer les heures les plus longues de ma vie.

Warren hoche la tête puis m'envoie une tape dans le dos.

– Allez, signe-t-il, je resterais bien pour t'aider à les soigner, mais je préfère dire que j'ai un truc urgent qui m'attend, pour pouvoir me barrer.

Il quitte ma chambre à l'instant où Brennan entre.

– Je m'en vais, annonce-t-il. J'ai sorti mes affaires de la chambre de Sydney.

J'acquiesce de la tête et il regarde les deux filles.

– J'aurais aimé te dire que j'étais ravi de faire la connaissance de Sydney, mais j'ai l'impression que ce n'était pas celle dont tu me parlais.

– Non, en effet. Ça sera pour la prochaine fois.

Il m'adresse un signe et s'en va à son tour.

Alors, je reste devant le lit à les regarder, ces deux moitiés de mon cœur, blotties l'une contre l'autre dans ce nid de turpitudes.

Je passe toute la matinée à les aider tandis qu'elles font la navette entre poubelle et toilettes. Au déjeuner, Sydney n'a pas fini de vomir, mais elle a préféré retourner dans sa chambre. En fin d'après-midi, je réhydrate Maggie à la petite cuillère et l'oblige à prendre un médicament.

– Il faudrait juste que je dorme, après ça ira, signe-t-elle.

Elle se retourne et tire les couvertures sous son visage.

Je lui range une mèche de cheveux derrière l'oreille puis laisse glisser ma main sur son épaule, où je trace des cercles. Les yeux fermés, pliée en position fœtale, elle me paraît infiniment fragile, et j'ai envie de l'étreindre pour pouvoir la protéger contre toutes les misères que pourrait encore lui réserver ce monde.

J'ai l'œil attiré vers la table de nuit où mon téléphone s'allume. J'achève d'envelopper Maggie dans ses couvertures, l'embrasse sur la joue avant de regarder mon écran.

SYDNEY : TU EN AS DÉJÀ FAIT BEAUCOUP, MAIS POURRAIS-TU DIRE À WARREN DE BAISSER UN PEU LE VOLUME DE SON FILM PORNO ?

Je m'exécute en riant.

MOI : BAISSÉ LE SON. C'EST TELLEMENT FORT QUE MÊME MOI J'ENTENDS.

Après quoi, je me rends dans la chambre de Sydney pour voir ce qu'elle devient. Elle est allongée sur le dos, les yeux fixés au plafond. Je m'assieds au bord du lit, lui dégage le front encombré de mèches.

Tournant le visage vers moi, elle me sourit et attrape son téléphone. Elle paraît si faible que l'appareil a l'air de peser des tonnes alors qu'elle essaie de taper un texto.

Je le lui prends des mains, secoue la tête pour lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de se reposer. Elle semble se détendre un peu et je regarde ses beaux cheveux baignés de soleil qui ondulent jusque sur ses épaules. Je ne peux m'empêcher de les caresser, d'admirer leur douceur. Elle tourne le visage vers ma main jusqu'à le reposer dessus. Je lui caresse la pommette du pouce et vois ses yeux se fermer. Les paroles que j'ai écrites me traversent l'esprit : *Lines are drawn, but then they fade. For her I bend, for you I break* ^{XIX}.

Quel genre d'homme cela fait-il de moi ? Si je ne peux m'empêcher de tomber amoureux d'une autre fille, est-ce que je mérite encore Maggie ? Je refuse de répondre à cette question, car si je ne mérite pas Maggie, je ne mérite pas davantage Sydney. Impossible de me faire à l'idée de perdre l'une ou l'autre ou, pire, les deux. Je lui caresse les bords du visage, du front au menton, pour remonter vers la bouche que je dessine

doucement en sentant son souffle tiède passer de temps à autre. Elle rouvre les yeux et je reconnais aussitôt cette expression douloureuse qui les assombrit.

Elle s'empare de mes doigts, les porte à ses lèvres pour les embrasser avant de les poser sagement sur son ventre.

Mais bientôt, elle ouvre une paume, alors je fais de même, et nous les pressons l'une contre l'autre.

Je ne connais pas bien le corps humain, mais je suis prêt à parier qu'il existe un nerf qui court directement de la main au cœur.

Nos doigts restent écartés jusqu'à ce qu'elle enlace les siens dans les miens.

C'est bien la première fois que nous nous tenons la main.

Nous demeurons un long moment sans bouger, toutes nos sensations centrées sur nos paumes, nos doigts, nos pouces qui, seuls, remuent de temps en temps pour se caresser.

Nos mains semblent faites l'une pour l'autre, comme nous deux.

Sydney et moi.

Je suis sûr que bien des gens rencontrent ainsi des êtres dont l'âme semble parfaitement compatible avec la leur. Certains les désignent comme leur âme sœur. D'autres comme le grand amour. Certaines personnes croient que leur âme est compatible avec plus d'un être, je commence à comprendre que ce n'est pas faux. Je sais, depuis que j'ai rencontré Maggie, il y a des années, que nos âmes sont compatibles. La question ne se pose même pas.

Pourtant, je sais également que la mienne est compatible avec celle de Sydney, mais ça va beaucoup plus loin encore. Elles ne sont pas seulement compatibles, elles sont parfaitement en phase. Je ressens tout ce qu'elle ressent. Je comprends des choses qu'elle n'a pas besoin de dire. Je sais que je peux lui donner ce dont elle a besoin, et que je n'aurais jamais cru avoir besoin de ce qu'elle aimerait me donner.

Elle me comprend. Elle me respecte. Elle m'étonne. Elle lit en moi. Pas une fois, depuis la seconde où je l'ai rencontrée, elle ne m'a donné l'impression que mon incapacité à entendre pouvait être une infirmité.

Je peux également dire, rien qu'en la regardant, qu'elle est en train de tomber amoureuse de moi. Preuve supplémentaire qu'il est plus que temps de faire ce que j'aurais dû faire depuis le début.

À contrecœur, je me penche vers la table de nuit pour y prendre un stylo. Je détache mes doigts des siens et lui ouvre la paume pour y écrire : *Je voudrais que tu t'en ailles.*

Je lui referme les doigts afin qu'elle ne lise pas cette phrase tant que je la regarde, et je m'en vais, laissant derrière moi la moitié de mon cœur.



SYDNEY

Je le vois fermer la porte derrière lui, et je maintiens la main fermée contre mon cœur, terrifiée à l'idée de découvrir ce qu'il a écrit.

J'ai bien vu son regard.

J'ai bien vu sa douleur, ses regrets, sa peur... son amour.

Ma main demeure serrée contre ma poitrine. Pas question que je lise. Je refuse d'accepter ces paroles qui risquent d'anéantir toutes mes espérances qu'un jour, peut-être...

Mon corps tressaille et mes yeux s'ouvrent.

Je ne sais pas ce qui m'a réveillée, mais j'étais au milieu d'un sommeil sans rêve. Je m'assieds, pose la main sur mon front vibrant de douleur. Je n'ai plus la nausée mais, jamais de ma vie, je n'ai eu aussi soif. De l'eau !

Je me lève, étire les bras au-dessus de ma tête, jette un coup d'œil sur le réveil : deux heures quarante-cinq.

Tant mieux. Je crois que je pourrais passer encore trois jours entiers à dormir pour me remettre de cette gueule de bois.

Je me dirige vers la salle de bains de Ridge quand une sensation inhabituelle me saisit. Je marque une pause avant d'ouvrir la porte. Je ne sais pas pourquoi je m'arrête mais, soudain, je ne me sens pas à ma place.

Ça me fait un drôle d'effet. C'est comme si j'allais entrer dans la salle de bains de quelqu'un d'autre. J'ai l'impression de ne plus avoir le droit d'y mettre les pieds. C'est totalement différent de la salle de bains de mon appartement précédent. Là-bas, je m'y sentais chez moi. Comme si elle m'appartenait en partie, de même que les autres pièces et les meubles.

Tandis qu'ici, rien ne me ressemble. À part les choses que j'ai apportées dans mes deux valises.

La commode ? Prêtée.

Le lit ? Prêté.

La télé du jeudi soir ? Prêtée.

La cuisine, le salon, ma chambre. Tout ça appartient à d'autres gens. J'ai l'impression d'emprunter cette vie, le temps d'en trouver une autre qui me convienne mieux. Depuis que j'habite ici, j'ai l'impression d'avoir tout emprunté.

Y compris les copains des autres. Ridge n'est pas à moi. Il ne sera jamais à moi. Quoiqu'il m'en coûte, je dois bien admettre que je suis malade de cette constante bataille avec mon cœur. Je n'en peux plus. Je ne mérite pas ce genre de torture.

Bon, je crois que je devrais déménager.

Voilà.

Il n'y a qu'à ce prix que je guérirai, parce que je ne peux plus vivre auprès de Ridge. Pas avec ce que sa présence provoque en moi.

Tu entends ça, mon cœur ? On est d'accord, maintenant.

Je souris à la pensée que je vais bientôt vivre seule et me prendre en main. J'ouvre la porte de la salle de bains, allume... et là, je tombe à genoux.

Oh, mon Dieu !

Oh, non !

Non, non, non, non, non !

Je la saisis par les épaules et la retourne, mais son corps est flasque. Elle a les yeux révulsés et le visage blême.

Oh, mon Dieu !

– Ridge !

Je rampe au-dessus d'elle pour essayer d'atteindre la porte de sa chambre. Je l'appelle si fort que je sens ma gorge se déchirer. J'essaie à plusieurs reprises de tourner la poignée, mais ma main glisse dessus.

Maggie commence à convulser, alors je me jette sur elle, lui soulève la tête, pose l'oreille sur sa bouche pour m'assurer qu'elle respire. Je sanglote, je crie, j'appelle sans cesse. Je sais qu'il ne m'entend pas, mais j'ai peur de lâcher sa tête.

– Maggie !

Qu'est-ce que je dois faire ? Je ne sais pas quoi faire !

Fais quelque chose, Sydney.

Je repose doucement sa tête et fais volte-face. Je m'accroche à la poignée et me relève, ouvre enfin la porte, me précipite vers le lit, grimpe à l'endroit où dort Ridge.

– Ridge !

À force de crier, de lui secouer les épaules, je le vois lever un coude, comme pour se défendre, jusqu'à ce qu'il me reconnaisse. Je crie hystériquement en désignant la salle de bains :

– Maggie !

Son œil s'illumine quand il voit la place vide à côté de lui. Il se précipite, tombe à genoux. Je n'ai pas le temps de le rejoindre qu'il a déjà soulevé la tête de Maggie entre ses bras pour la déposer sur ses genoux.

Il me signe un truc auquel je ne comprends rien. En larmes, je secoue la tête. Il recommence, tend le doigt vers le lit. Je regarde là-bas, me retourne vers lui, impuissante. Il semble s'irriter de seconde en seconde.

– Ridge, je ne sais pas ce que tu me demandes !

Furieux, il envoie un coup de poing sur l'armoire de toilette, puis porte la main à son oreille, comme s'il tenait un téléphone.

Il veut son téléphone.

Je cours vers le lit, fouille partout à tâtons, les couvertures, la table de nuit. Je finis par le trouver sous son oreiller et le lui apporte en courant. Il entre son mot de passe pour le débloquent puis me le repasse. À genoux près d'eux, je compose le 911, porte l'appareil à mon oreille et attends qu'il sonne.

Il ne la lâche pas et me jette des regards angoissés tandis que j'attends qu'on décroche. De temps en temps, il pose les lèvres dans ses cheveux tout en essayant de lui faire ouvrir les yeux.

Dès que l'opératrice répond, elle me bombarde de questions auxquelles je ne sais pas répondre. Je lui indique notre adresse, parce que c'est la seule chose que je puisse dire, et elle se met à me poser d'autres questions que je ne sais comment transmettre à Ridge.

– Elle est allergique à quelque chose ?

Je répète la demande à Ridge mais il hausse les épaules, l'air de ne pas comprendre.

– Souffre-t-elle d'affections préexistantes ?

Il secoue de nouveau la tête, indiquant qu'il n'a aucune idée de ce que je raconte.

– Elle est diabétique ?

J'ai beau tout répéter à Ridge, il ne capte rien. L'opératrice poursuit l'énumération de sa liste, je retransmets en vain car nous sommes tous les deux trop paniqués pour songer à ce qu'il lise sur mes lèvres. Je pleure. Nous sommes tous les deux furieux de ne pas arriver à communiquer.

– Porte-t-elle un bracelet médical ? demande l'opératrice.

Je soulève les poignets de Maggie.

– Non, elle ne porte rien sur elle.

Je lève les yeux au ciel, ferme les paupières. Je ne leur suis d'aucune utilité.

– Warren !

Je me relève d'un bond, fonce vers la chambre de Warren, ouvre sa porte en trombe.

– Warren !

Je cours vers son lit, le secoue sans lâcher le téléphone.

– Warren ! On a besoin de toi ! C'est Maggie !

Les yeux écarquillés, il rejette ses couvertures et se lève d'un bond. Je lui tends le téléphone.

– C'est le 911, et je ne comprends rien de ce que Ridge veut me dire !

Il le porte à son oreille.

– Elle a le DAFK ! annonce-t-il aussitôt. De type deux.

Le DAFK ?

Je le suis dans la salle de bains et le regarde discuter par signes avec Ridge, sans lâcher le téléphone qu'il a éloigné de son oreille. Après une réponse de Ridge, il file dans la cuisine, ouvre le réfrigérateur pour en sortir un sac posé dans le fond. Puis il revient s'agenouiller devant Maggie, laisse tomber le téléphone qu'il éloigne d'un coup de genou. Je m'affole.

– Warren, elle nous a posé des questions !

– On sait quoi faire jusqu'à leur arrivée, Syd, répond-il.

Il sort une seringue qu'il tend à Ridge et celui-ci ôte le bouchon puis enfonce l'aiguille dans le ventre de Maggie.

Voyant les deux garçons reprendre leur discussion, je finis par demander :

– Elle est diabétique ?

Personne ne me répond, comme je m'y attendais. Ils sont maintenant en territoire familial, alors je me détourne, m'adosse au mur pour essayer de me calmer un peu. Un moment de silence s'écoule ainsi, jusqu'à ce que nous entendions de grands coups frappés à la porte.

Je n'ai pas le temps de réagir que Warren a déjà couru ouvrir. Il fait entrer les infirmiers et s'écarte pour les laisser travailler.

Quant à moi, je recule dans l'espoir de ne gêner personne, jusqu'à ce que l'arrière de mes genoux heurte le canapé, où je me laisse tomber.

Ils installent Maggie sur un brancard et la transportent vers la porte d'entrée, suivis de Ridge. Warren lui lance une paire de chaussures qu'il est allé chercher dans sa chambre. Tous deux échangent quelques signes et Ridge suit l'équipe dans l'escalier.

Je vois Warren courir dans sa chambre d'où il émerge après avoir enfilé chemise et chaussures, sa casquette à la main. Il ramasse ses clés sur le bar, repasse par la chambre de Ridge, en sort avec un sac rempli d'affaires rapidement réunies et se précipite vers l'entrée.

– Attends ! je crie. Son téléphone ! Il va en avoir besoin.

Je cours le chercher dans la salle de bains et le tends à Warren avant d'ajouter :

– Je viens avec toi.

– Non, tu restes.

Il m'a répondu si brutalement que j'en demeure un instant muette ; ce qui ne m'empêche pas de mettre mes chaussures. Il s'apprête à refermer la porte devant moi, mais je la retiens d'une main.

– Je viens avec toi !

Il se retourne, l'air mauvais.

– On n'a pas besoin de toi là-bas, Sydney.

Je ne vois pas trop ce qu'il entend par là, mais son intonation m'énerve. Je passe devant lui en le bousculant.

– Je viens ! dis-je fermement.

Je descends l'escalier pour émerger alors que l'ambulance démarre. Les mains plaquées derrière la tête, Ridge la regarde s'éloigner. Warren surgit et, dès que son ami l'aperçoit, ils filent ensemble vers la voiture de Ridge. Je les suis.

Warren monte derrière le volant, Ridge à côté de lui. J'ouvre la portière arrière, la claque derrière moi.

Warren sort du parking et fonce jusqu'à ce qu'on ait rejoint l'ambulance.

Ridge a l'air affolé. Je le vois à la façon dont il croise les bras, remue le genou, tripote la manche de sa chemise, se mordille le coin de la bouche.

Je ne sais toujours pas ce qui arrive à Maggie, mais j'ai peur qu'elle ne s'en sorte pas. Ce ne sont pas mes affaires et je n'ai donc pas l'intention d'interroger Warren sur ce qui se passe.

Cependant, je n'ai jamais vu Ridge dans cet état, et j'en ai mal pour lui. Je m'avance sur mon siège pour pouvoir lui poser une main sur l'épaule. Il la prend et la serre.

Je voudrais pouvoir l'aider, mais je ne peux pas. Je ne sais pas quoi faire. Je ne vois qu'une chose, c'est que je suis complètement impuissante devant sa douleur et ma peur de le voir perdre Maggie ; car il semble aller de soi que cela le tuerait.

De ses deux mains, il étreint la mienne, toujours sur son épaule, tourne la tête vers moi. Il embrasse ma main et je sens une larme me tomber sur la peau.

Je ferme les yeux, appuie la tête sur son dossier et me mets à pleurer.

Nous sommes dans la salle d'attente. Ridge est avec Maggie depuis notre arrivée, il y a une heure, et Warren ne m'a pas une fois adressé la parole.

C'est d'ailleurs pourquoi je ne lui parle pas. Apparemment, il a un problème et je ne suis pas d'humeur à discuter, car je ne lui ai rien fait qui mérite la moindre critique.

Je m'adosse à mon siège, lance le navigateur de mon téléphone, curieuse de savoir ce que Warren a dit à l'opératrice du 911. Je tape DAFK dans la case de recherche, appuie sur « Envoi » et mes yeux tombent sur les premiers résultats : *Traitement du diabète associé à la fibrose kystique.*

Je clique sur un lien et découvre les différents types de diabètes, mais pas davantage.

J'ai déjà entendu parler de la fibrose kystique, seulement j'ignore à quel point cela peut affecter la santé de Maggie. Je clique sur le lien à gauche qui demande, *qu'est-ce que la fibrose kystique ?* Mon cœur bat plus fort, mes larmes redoublent à mesure que j'inspecte les mots qui s'alignent page après page.

Désordre génétique des reins.

Risque mortel.

Espérance de vie écourtée.

Aucun traitement connu.

Taux de survie ne dépassant pas la trentaine.

Je ne peux pas en lire davantage à travers mes larmes pour Maggie. Pour Ridge.

Je referme mon téléphone et mes yeux se posent sur ma main. Je découvre alors ce que Ridge a écrit dans ma paume.

Je voudrais que tu t'en ailles.



RIDGE

Warren et Sydney bondissent ensemble sur leurs pieds lorsque j'entre dans la salle d'attente.

– Comment va-t-elle ? signe Warren.

– Mieux. Elle est réveillée maintenant.

Il hoche la tête sous les yeux de Sydney qui nous regarde l'un après l'autre.

– Le médecin a dit que l'alcool et la déshydratation ont dû provoquer son...

Je m'interromps en voyant à quel point Warren serre les lèvres.

– Explique-lui, dis-je en inclinant la tête vers Sydney.

Il se tourne vers elle puis revient vers moi.

– Ça ne la regarde pas, signe-t-il silencieusement.

Qu'est-ce qui lui prend ?

– Elle s'inquiète pour Maggie, Warren. Ça la préoccupe. Alors traduis-lui ce que je viens de te dire.

Il fait non de la tête.

– Elle n'est pas ici pour Maggie, Ridge. Elle se fiche de son état. Elle ne s'inquiète que pour toi.

Cachant ma colère, je viens me planter directement face à lui.

– Tu traduis, maintenant.

Il pousse un soupir mais ne se tourne pas vers elle pour autant. Sans me quitter des yeux, il parle et signe à la fois :

– Ridge dit que Maggie va mieux. Elle est réveillée.

Aussitôt, Sydney se détend, elle passe ses mains derrière la tête en poussant un soupir. Elle dit quelque chose à Warren qui prend un air exaspéré.

– Sydney veut savoir si l'un de vous deux avez besoin de quelque chose. Dans l'appartement.

Je fais non de la tête en direction de Sydney.

– Ils vont la garder sous surveillance toute la nuit, pour vérifier son taux de sucre dans le sang. Je ferai un saut chez nous demain, si on a besoin de quoi que ce soit. Je vais passer quelques jours chez elle.

Warren traduit de nouveau et Sydney acquiesce de la tête.

– Vous deux, rentrez vous reposer.

Avant de s'en aller, elle vient me serrer dans ses bras.

Comme Warren se dirige vers la sortie, je lui attrape le coude au passage.

– Je ne sais pas ce qu'elle t'a fait, Warren, mais arrête de te conduire comme un abruti. Je l'ai assez fait moi-même.

Il hoche la tête et Sydney le suit. En passant la porte, elle m'adresse un sourire triste. Je retourne dans la chambre de Maggie.

On a légèrement haussé la tête de son lit. Une perfusion dans son bras assure sa réhydratation. Elle repose sur d'épais oreillers et me suit du regard.

– Désolée, signe-t-elle.

S'il y a une chose dont je n'ai pas envie, c'est qu'elle me présente des excuses.

– Arrête ! Tu n'as rien fait. Comme tu dis toujours, on est jeunes, on fait parfois des conneries, genre s'enivrer, se prendre la cuite de l'année et vomir douze heures d'affilée.

Ça la fait rire.

– Oui, mais comme tu dis toujours, c'est pas fait pour les jeunes atteints d'une maladie qui peut être mortelle.

Je me rassieds sur la chaise que j'avais installée près d'elle.

– Je retourne à San Antonio avec toi. J'y resterai le temps que tu me paraisses assez en forme pour pouvoir te reprendre en main.

Levant les yeux au ciel, elle me répond en hâte :

– Je vais bien. C'était juste une histoire d'insuline. Arrête de me traiter chaque fois comme un bébé.

– Je ne te traite pas comme un bébé, Maggie ! Je t'aime. Je m'inquiète pour toi. Ce n'est pas la même chose.

Elle ferme les yeux.

– J'en ai marre de te dire toujours la même chose.

Et moi donc !

Je m'adosse à ma chaise et croise les bras en la regardant. Je veux bien comprendre qu'elle ait refusé qu'on s'occupe trop d'elle jusque-là, mais ce n'est plus une ado, et je ne comprends pas pourquoi elle refuse toute idée d'évolution entre nous.

Penché sur elle, je lui effleure le bras pour qu'elle me regarde et m'écoute.

– Arrête de te braquer ainsi, de te vouloir à tout prix indépendante. Si tu ne fais pas plus attention, ce genre de séjour à l'hôpital risque de durer plus d'une nuit. Laisse-moi m'occuper de toi. Je passe mon temps à me ronger les sangs. Ton stage te stresse trop, sans parler de ta thèse. Je comprends que tu veuilles mener une vie normale, comme tous les gens de notre âge, aller à l'université, suivre une belle carrière. Mais si nous vivions ensemble, je pourrais faire mille choses pour toi. Ça nous simplifierait beaucoup la vie à tous les deux. Et quand il t'arrivera ce genre d'incident, je serai là pour t'aider, t'empêcher de convulser toute seule dans la salle de bains, jusqu'à en mourir !

Respire, Ridge.

Bon, j'ai été un peu dur. Beaucoup trop dur.

Je baisse la tête, pas vraiment prêt à subir sa réponse dès maintenant. Alors je ferme les yeux et me remets à signer.

– Maggie. Je... je t'aime. Et je crève de peur à l'idée qu'un jour je ne sortirai plus de l'hôpital avec toi à mon bras. Et je m'en voudrai à vie de t'avoir laissée refuser mon aide.

Entre-temps, j'ai rouvert les yeux et je vois trembler sa lèvre inférieure, jusqu'à ce qu'elle la morde.

– Un de ces jours, d'ici quinze ans, c'est ce qui arrivera, Ridge. Tu sortiras de l'hôpital sans moi, parce que tu as beau vouloir être mon héros, rien ne pourra me sauver. Je ne guérirai pas. Tu sais très bien que tu es l'une des rares personnes sur qui je peux compter dans ce monde, mais, en attendant le jour où je ne pourrai plus m'assumer, je refuse de devenir un fardeau pour toi. Tu ne vois pas ce que ça me fait ? De savoir que je suis un tel poids ? Je ne vis pas seule juste par goût d'indépendance. Je veux vivre seule parce que...

Des flots de larmes lui coulent sur les joues et elle marque une pause pour les essuyer.

– Je veux vivre seule parce que je veux rester la fille que tu aimes... aussi longtemps que possible. Je ne veux pas que tu te sentes obligé de m'aider. La seule chose qui compte pour moi, c'est d'être l'amour de ta vie. C'est tout. Alors, n'en demande pas plus pour le moment. N'en demandons pas plus jusqu'au jour où tu devras aller au bout de la Terre pour moi.

Un sanglot me secoue la poitrine, mais je l'étouffe en venant poser mes lèvres sur celles de Maggie. Je lui prends désespérément le visage entre mes mains et elle m'attire contre elle, jusqu'à ce que je l'enveloppe de tout mon corps, pour la protéger de l'injustice de ce fichu monde.



SYDNEY

Je ferme la portière de la voiture et suis Warren dans l'escalier. Durant le chemin du retour de l'hôpital, ni lui ni moi n'avons dit un mot. Il a gardé les lèvres assez serrées pour me donner l'impression que je n'avais pas intérêt à dire un mot. Alors je me suis concentrée sur le paysage qui défilait par la vitre en gardant mes questions pour moi.

On entre dans l'appartement, il jette ses clés sur le bar et je ferme la porte derrière moi. Il ne se retourne même pas en se dirigeant vers sa chambre. C'est moi qui lance :

– Bonne nuit.

J'aurais dû y mettre un peu plus d'ironie, mais, au moins, je ne lui ai pas crié d'aller se faire foutre, malgré mon envie.

Il s'arrête sur le seuil, se retourne vers moi. Ça m'inquiète parce que, visiblement, il ne va pas me répondre sur le même ton. Son expression se crispe un peu.

– Je peux te poser une question ? finit-il par demander.

– Tant que tu promets de ne plus entamer une conversation en demandant si tu peux poser une question.

J'ai envie de rire en faisant cette citation de Ridge, mais Warren n'esquisse même pas un sourire. Ça n'en rend les choses que plus pesantes. Je me crois obligée d'ajouter :

– Quelle question, Warren ?

Croisant les bras, il s'avance et je n'en mène pas large quand il se penche vers moi.

– Tu n'aurais pas besoin d'un petit coup de bite ?

Inspiration, expiration.

Contraction, détente.

Battement, battement, pause. Battement, battement, pause.

– Quoi ?

J'ai dû me tromper. J'ai mal compris, forcément.

Il baisse la tête vers moi, répète en articulant :

– Tu n’aurais pas besoin d’un petit coup de bite ? Parce que si c’est tout ce que tu cherches, je te prends sur le lit et je te baise si fort que tu ne penseras plus à Ridge.

Réfléchis avant de réagir, Sydney.

Pendant quelques secondes, je n’arrive qu’à secouer la tête, incrédule. Pourquoi il dit ça ? Pourquoi il me manque à ce point de respect ? Ça ne lui ressemble pas.

En même temps, je réagis instinctivement. Je prends mon élan, recule le bras et lui balance mon poing dans la figure, faisant monter à quatre mon record perso de coups droits.

Merde.

Ça fait mal.

Il se passe la main sur la joue, les yeux écarquillés davantage de surprise que de douleur. Il recule, mais je ne le quitte pas des yeux.

Je me frotte la main sur la poitrine, furieuse à l’idée qu’elle va me faire souffrir un bon moment. Néanmoins, je ne vais pas immédiatement chercher de glace à la cuisine. Je pourrais bien être obligée de le frapper encore.

Aussi, comment comprendre qu’il me fasse la tête comme ça depuis vingt-quatre heures ? Je cherche mentalement ce que j’ai pu dire ou faire pour susciter une telle agressivité.

Dans un soupir, il se passe la main dans les cheveux, sans me donner pour autant la moindre explication sur ses paroles haineuses. Je ne comprends pas. Je n’ai rien fait qui ait pu le mettre dans cet état.

Après tout, c’est peut-être ça l’ennui. Peut-être que, justement, c’est parce que je n’ai rien fait contre lui – ou avec lui – qu’il est furax.

Finalement, je demande :

– Tu es jaloux ? C’est ça qui te met dans tous tes états ? Parce que je n’ai jamais couché avec toi ?

Comme il revient vers moi, je recule en hâte, jusqu’à tomber sur le canapé. Il se penche, les yeux fixés dans les miens.

– Je n’ai aucune envie de te baiser, Sydney. Alors, pour la jalousie, tu repasseras.

Là-dessus, il se redresse et s’éloigne de moi.

Il me fait une peur bleue. Je n’ai plus qu’une envie : plier bagage dès ce soir, me barrer, pour ne plus jamais revoir ces gens.

Je me mets à pleurer dans mes mains et l’entends pousser un autre soupir avant de se laisser tomber lourdement à côté de moi. Je replie les jambes et m’écarte de lui au maximum en me collant contre le bras du canapé. Nous restons ainsi, plusieurs minutes sans rien dire. J’ai une envie folle de me lever et de courir me réfugier dans ma chambre, mais je n’en fais

rien. À croire que j'attends sa permission pour bouger, parce que je ne sais même pas si je peux encore dormir dans cette chambre.

– Excuse-moi, finit-il par dire. Désolé. Je... j'essaie de comprendre à quoi tu joues.

Je me sèche les yeux avec ma chemise avant de jeter un coup d'œil vers lui. Il a l'air vraiment triste. Je ne comprends absolument pas ce qui lui arrive.

– C'est quoi, ton problème, Warren ? J'ai toujours été sympa avec toi et aussi avec ta pouf de copine. Et, crois-moi, ça m'a demandé de sacrés efforts !

– Je sais, acquiesce-t-il exaspéré. Je sais, je sais, je sais. Tu es quelqu'un de très gentil.

Il joint les mains, croise les doigts et s'étire les bras.

– Et je sais, ajoute-t-il, que tu n'as que de bonnes intentions, un bon cœur et un excellent coup droit ! C'est justement ce qui m'énerve. Tu as bon cœur, alors qu'est-ce que tu attends pour déménager ?

Ses paroles me blessent davantage que ses provocations vulgaires de tout à l'heure.

– Si Ridge et toi tenez tant à ce que je m'en aille, pourquoi vous ne me le dites que maintenant ?

Ma question semble le prendre de court. Pourtant, il n'y répond pas, préférant m'en poser une autre, de son cru :

– Ridge t'a raconté comment il avait rencontré Maggie ?

Je ne vois absolument pas où il veut en venir.

– J'avais dix-sept ans, reprend-il en regardant ses mains, et lui tout juste dix-huit.

Ça me rappelle que Ridge m'a dit avoir commencé à sortir avec Maggie à l'âge de dix-neuf ans, mais je préfère laisser Warren continuer.

– On sortait ensemble depuis environ six semaines et...

Là, je ne peux m'empêcher d'intervenir :

– Tu veux dire, toi et Ridge... ?

– Mais non, idiote ! Maggie et moi !

J'essaie de cacher ma confusion, mais de toute façon, il ne me regarde pas.

– Maggie a été ma petite amie avant de devenir la sienne. Je l'ai rencontrée à une soirée de charité pour les enfants sourds. J'y accompagnais mes parents qui faisaient partie du comité. Ridge était avec moi quand j'ai fait la connaissance de cette fille qu'on trouvait tous les deux superbe. Sauf que, par chance, je l'avais repérée cinq secondes avant lui, alors j'ai tout de suite mis une option. Bien entendu, on ne pensait pas avoir la moindre chance avec une fille aussi magnifique.

Marquant une courte pause, il met ses pieds sur la table basse.

– Toujours est-il, reprend-il, que j'ai passé la journée à flirter avec elle, à essayer de la charmer avec mon corps d'athlète.

Par pure courtoisie, je lâche un petit rire.

– Elle a accepté de sortir avec moi, alors je lui ai dit que je viendrais la prendre le vendredi soir suivant. Ça s’est bien passé entre nous, et en la raccompagnant chez elle, je l’ai embrassée. C’était super, alors je lui ai proposé une autre sortie et elle a accepté. Ça a continué ainsi. Elle me plaisait. On s’entendait bien. Mes blagues la faisaient rire. Et puis ça marchait pas mal avec Ridge aussi, c’était important pour moi. On a intérêt à ce que la copine s’entende avec son meilleur ami, sinon ça devient compliqué. Heureusement, tout se passait au mieux entre nous. À notre quatrième sortie, je lui ai demandé si elle ne voulait pas officialiser et elle a accepté. Ça m’a rassuré parce qu’elle était de loin la plus sexy des filles que j’avais connues. Pas question que je la laisse m’échapper, surtout tant que je n’aurais pas obtenu d’elle tout ce que je voulais.

Il éclate de rire avant de reprendre :

– Je me revois encore dire à Ridge le soir même que s’il existait au monde une fille que je voulais dépuceler, c’était bien Maggie, que je sortirais cent fois avec elle s’il le fallait. Et lui qui me répond en langue des signes : « Et cent une fois ? » J’ai commencé par rigoler, parce que je ne pigeais pas ce qu’il voulait vraiment dire. Je ne captais pas qu’elle lui plaisait beaucoup et qu’il essayait de me le faire comprendre par petites allusions. Quand j’y repense maintenant, quand je repense à tout ce que je lui racontais sur elle, je suis étonné qu’il ne m’ait pas cassé la gueule plus tôt.

– Parce qu’il t’a cassé la gueule ? Pourquoi ? Tu voulais la baiser, normal...

Il secoue la tête, l’air embêté.

– Non, parce que j’ai fini effectivement par la baiser. Cette nuit-là, on dormait chez Ridge et Brennan. Maggie est restée tard avec moi, ça faisait six semaines qu’on sortait ensemble. Je sais que ça ne fait pas longtemps pour une fille encore vierge, mais pour un mec, c’est affreusement long. On était allongés ensemble dans le même lit, quand elle m’annonce qu’elle était prête à aller jusqu’au bout, mais qu’elle devait d’abord me dire quelque chose. Que j’avais le droit de savoir, avant de continuer quoi que ce soit. Je me rappelle m’être affolé en pensant que j’allais apprendre qu’en fait c’était un mec, ou quelque chose comme ça. Parce que, entre nous, il y a certains travestis qui tromperaient n’importe qui jusqu’au bout, ou presque...

Cette idée semble le faire rire. Mais je le laisse continuer :

– C’est alors qu’elle m’a parlé de sa maladie, qu’elle a mentionné les statistiques... le fait qu’elle ne voulait pas d’enfants... qu’il lui restait si peu de temps à vivre. Elle tenait à m’en informer, car ce ne serait pas honnête de sa part si j’avais des vues à long terme sur elle. Comme elle risquait de ne jamais atteindre les quarante ans, ni même les trente-cinq, il valait mieux avoir affaire à un partenaire qui le comprenne. Et qui l’accepte.

– Et tu ne voulais pas assumer cette responsabilité ?

– Sydney, soupire-t-il en secouant la tête, je me fichais de mes responsabilités. J’avais dix-sept ans, je me trouvais au lit avec la plus belle fille de ma vie et tout ce qu’elle me

demandait, c'était d'accepter de l'aimer. Quand elle a prononcé les mots « avenir » et « mari », quand elle a précisé qu'elle ne voulait pas d'enfant, j'ai dû prendre sur moi pour ne pas lever les yeux au ciel parce que, dans ma tête, ça se passait quasiment dans une autre vie. J'aurais connu un million de filles d'ici là. Impossible d'envisager la vie aussi loin. Alors j'ai fait ce que, selon moi, n'importe quel autre garçon aurait fait, je l'ai rassurée en jurant que ce n'était pas grave, que je l'aimais. Et puis je l'ai embrassée, déshabillée et je lui ai fait l'amour.

Étonnamment, il a l'air un peu honteux.

– Le lendemain, je me suis vanté auprès de Ridge d'avoir mis une vierge dans mon lit. J'ai dû ajouter pas mal de détails mais aussi la conversation qu'on avait eue avant. J'ai aussi précisé que la situation me mettait plutôt mal à l'aise et que j'allais devoir accorder au moins quinze jours de plus que prévu à cette fille pour ne pas avoir trop l'air de la laisser tomber comme une vieille chaussette. C'est là qu'il m'a pété la gueule.

– Bravo Ridge !

– Ouais. Apparemment, il l'aimait beaucoup plus que moi, mais il la fermait et me laissait déconner depuis six semaines. J'aurais dû piger ce qu'il ressentait, mais Ridge est beaucoup plus altruiste que moi. Il n'aurait jamais rien fait pour nous trahir, sauf qu'après cette nuit-là, je ne lui inspirais plus beaucoup de considération. Et ça m'a fait mal, Sydney. Parce que c'est comme un frère pour moi. J'avais l'impression d'avoir déçu la personne que j'admirais le plus.

– Alors, tu as rompu avec Maggie et Ridge a pu sortir avec elle ?

– Oui et non. On en a beaucoup discuté cet après-midi-là parce qu'il aime partager ses pensées et ses soucis. Bon, on est toujours d'accord pour respecter le code des potes ; autrement dit, ça ne serait pas terrible s'il se mettait à sortir avec une fille que je venais de baiser. Mais il l'aimait bien. Il l'aimait beaucoup, et même si je savais que c'était dur pour lui, il a attendu la fin du délai avant de l'inviter à dîner.

– Le délai ?

– Oui. Ne me demande pas où on a trouvé ça, mais on s'est mis d'accord sur douze mois avant de considérer que le code des potes n'avait plus cours. On se disait qu'il faudrait bien ce délai d'un an pour pouvoir se tourner vers l'ex d'un ami. Entre-temps, elle aurait vu d'autres mecs, elle ne passerait donc pas directement de mon lit à celui de Ridge. Parce que même si je prétendais m'en taper, ça m'aurait fait drôle.

– Maggie savait ce qu'il éprouvait pour elle ? Durant ces douze mois ?

– Non. Elle ignore toujours qu'il l'aimait au point de ne pas sortir avec une seule autre fille en attendant. Il avait encerclé sur un calendrier la date sur laquelle on s'était mis d'accord. Je l'ai vu un jour dans sa chambre. Pas une fois il n'a parlé d'elle durant cette période, il ne m'a jamais posé la moindre question. Mais je peux te dire que le jour dit, à l'heure dite, il frappait à sa porte. Et elle a mis un certain temps pour l'accepter, surtout

quand elle a compris que je serais toujours dans les parages. Mais les choses ont fini par s'arranger. Et elle s'est retrouvée finalement avec le mec qu'il lui fallait, grâce à l'obstination de Ridge.

– Waouh ! Ça, c'est de l'amour.

Warren se retourne lentement vers moi.

– Exactement ! Je n'ai jamais rencontré un homme aussi fidèle que lui. C'est et ce sera toujours mon meilleur ami, et une sacrée chance dans la vie de Maggie.

Lentement il se relève, pour me faire face de toute sa hauteur.

– Il a traversé l'enfer pour cette fille, Sydney. Il passe son temps à l'hôpital, il l'emmène, la ramène, il lui promet le monde, il lui donne tout ce qu'il a. Et elle le mérite. C'est une des personnes les plus pures, les plus désintéressées que je connaisse. S'il existe deux êtres qui se méritent mutuellement dans ce monde, ce sont bien eux.

Alors quand je vois comment il te regarde, ça me fait de la peine. Je vous ai vus vous mater l'un l'autre, à notre petite fête. J'ai vu la jalousie dans ses yeux chaque fois que tu adressais la parole à Brennan. Jamais, jusqu'à ton arrivée, il n'avait remis en question son dévouement envers Maggie. Il est en train de tomber amoureux de toi, Sydney, et je sais que tu le sais. Mais je le connais par cœur, il ne quittera jamais Maggie. Il ne lui ferait pas ça. Il l'aime. Alors, en le voyant tout retourné à cause de ses sentiments pour toi, alors que je sais ce qu'il vit avec elle, je ne comprends pas ce que tu fais encore ici. Je ne comprends pas pourquoi tu le fais tant souffrir. Jour après jour, tu es là et lui qui te regarde de la même façon qu'il regardait Maggie... ça me donne envie de te jeter dehors en te disant de ne jamais remettre les pieds ici. Je sais bien que ce n'est pas ta faute. Tu ignorais à peu près tout ça jusqu'à ce soir. Mais, maintenant, tu es au courant. Alors j'ai beau te trouver sympa et savoir que tu es la plus cool des filles, je ne veux plus te revoir. Surtout maintenant que tu sais la vérité au sujet de Maggie. Pardon si je te parais un peu dur, mais je ne veux pas que tu te mettes dans la tête que ton amour pour Ridge suffira à te faire patienter jusqu'à la mort de Maggie. Parce qu'elle n'est pas mourante, Sydney, elle est tout ce qu'il y a de vivant. Elle restera dans les parages beaucoup plus longtemps que le cœur de Ridge ne mettra à te survivre.

Submergée par les sanglots, je laisse ma tête me tomber dans les mains. Les bras de Warren m'encerclent et il m'attire contre lui. Je ne sais pas trop au juste pourquoi je pleure en ce moment, mais j'ai le cœur tellement lourd que j'ai envie de me l'arracher de la poitrine pour le jeter sur le balcon de Ridge, parce que c'est là qu'a commencé ce gâchis.



RIDGE

Voilà maintenant deux heures que Maggie s'est endormie. Quant à moi, je ne trouve toujours pas le sommeil. Ça m'arrive souvent quand je reste auprès d'elle à l'hôpital. Au bout de cinq années de séjours sporadiques, j'ai appris qu'il était beaucoup plus facile de ne pas dormir du tout plutôt que de me laisser aller à un demi-sommeil vaseux.

J'ouvre mon ordi pour envoyer un rapide message à Sydney, ne serait-ce que pour vérifier si elle est en ligne en ce moment. On n'a pas encore pu discuter du fait que je lui avais demandé de partir et je dois savoir si elle va bien. Je sais que je ne devrais pas lui envoyer de message dans un tel moment, mais il me paraîtrait encore pire de ne rien dire du tout.

Elle me répond presque immédiatement, et son ton apaise en moi pas mal d'inquiétudes. Je ne sais pas pourquoi je crois toujours qu'elle va péter un câble, alors qu'elle n'a jamais fait preuve d'un quelconque manque de maturité devant ma situation.

SYDNEY : OUI, JE SUIS LÀ. COMMENT VA MAGGIE ?

MOI : BIEN. ELLE POURRA SORTIR CET APRÈS-MIDI.

SYDNEY : TANT MIEUX. J'ÉTAIS INQUIÈTE.

MOI : MERCI, AU FAIT. POUR TON AIDE CETTE NUIT.

SYDNEY : DE RIEN. J'AI PLUTÔT EU L'IMPRESSION DE GÊNER QU'AUTRE CHOSE.

MOI : PAS DU TOUT. JE PRÉFÈRE NE PAS IMAGINER CE QUI SE SERAIT PASSÉ SANS TON INTERVENTION.

J'attends un moment qu'elle me réponde, mais rien ne vient. Je suppose que nous avons atteint un point de la conversation où l'un de nous doit briser la glace. Je me sens responsable de la situation, alors je me jette à l'eau :

MOI : TU AS UNE MINUTE ? J'AI DES TRUCS IMPORTANTS À TE DIRE.

SYDNEY : OUI, ET VICE VERSA.

Je jette encore un coup d'œil vers Maggie qui dort toujours dans la même position. Tout innocente qu'elle soit, cette conversation avec Sydney en sa présence me met mal à l'aise. Alors j'emporte mon ordi hors de la chambre pour m'installer dans le couloir désert. Je m'assieds par terre, à côté de la porte d'entrée, et rouvre mon portable.

MOI : CE QUE J'AI LE PLUS APPRÉCIÉ DURANT CES DEUX MOIS QUE NOUS AVONS PASSÉS ENSEMBLE, C'EST LE FAIT QUE NOUS AYONS ÉTÉ RÉGLO L'UN ENVERS L'AUTRE. CELA DIT, JE NE VEUX PAS QUE TU TE FASSES DE FAUSSES IDÉES SUR MES MOTIVATIONS QUAND JE T'AI DEMANDÉ DE PARTIR. NE CROIS SURTOUT PAS AVOIR COMMIS LA MOINDRE ERREUR.

SYDNEY : PAS BESOIN DE M'EXPLIQUER, J'AI DÉJÀ LARGEMENT PROFITÉ DE LA SITUATION, ET TU AS ASSEZ DE PROBLÈMES COMME ÇA POUR NE PAS M'AJOUTER À LA LISTE. WARREN M'A TROUVÉ UN APPARTEMENT, CE MATIN, MAIS IL NE SERA LIBRE QUE DANS QUELQUES JOURS. ÇA VA SI JE RESTE JUSQUE-LÀ ?

MOI : BIEN SÛR. QUAND J'AI DIT QU'IL FALLAIT QUE TU PARTES, JE NE PARLAIS PAS FORCÉMENT D'AUJOURD'HUI. JE VOULAIS JUSTE DIRE BIENTÔT. AVANT QUE LES CHOSES NE DEVIENNENT TROP DIFFICILES POUR QUE JE PUISSE M'EN SORTIR.

SYDNEY : PARDON, RIDGE. JE N'AVAIS PAS PENSÉ À TOUT ÇA.

Je sais qu'elle fait allusion à ce que nous éprouvons l'un pour l'autre. Je sais exactement ce qu'elle veut dire, parce que moi non plus je n'y avais pas pensé. Ou plutôt si, j'ai essayé d'empêcher ces choses d'arriver, mais mon cœur n'a jamais capté le message. Si je

peux dire que je ne l'ai pas fait exprès, je peux dire qu'elle non plus ne l'a pas fait exprès. Donc, elle n'a pas à s'excuser.

MOI : POURQUOI DEMANDER PARDON ? C'EST PAS TA FAUTE, SYDNEY. D'AILLEURS, JE NE SUIS MÊME PAS SÛR QUE CE SOIT MA FAUTE.

SYDNEY : EN GÉNÉRAL, QUAND QUELQUE CHOSE DÉRAILLE, C'EST BIEN LA FAUTE DE QUELQU'UN.

MOI : RIEN N'A DÉRAILLÉ POUR NOUS. C'EST ÇA L'ENNUI. TOUT SE PASSE TROP BIEN ENTRE NOUS. ON S'ENTEND À MERVEILLE. TOUT CE QUI TE CONCERNE ME CONVIENT PARFAITEMENT, MAIS...

Je marque une petite pause, le temps de rassembler mes idées, parce que je ne veux pas lâcher une phrase que je pourrais regretter par la suite. J'inspire une goulée d'air avant d'essayer d'exprimer comment je ressens la situation.

MOI : JE NE DOUTE PAS UN INSTANT QUE NOUS SOYONS FAITS L'UN POUR L'AUTRE. CE SONT NOS VIES QUI NE CONCORDENT PAS.

Plusieurs minutes s'écoulaient sans que je reçoive de réponse. Je me demande si je ne suis pas allé trop loin dans mes commentaires mais, quelle que soit sa réaction, il fallait que je le lui dise avant de la laisser s'en aller. Je m'apprête à fermer mon ordi quand un nouveau message apparaît.

SYDNEY : SI J'AI APPRIS UNE CHOSE DANS CETTE HISTOIRE, C'EST QUE, CONTRAIREMENT À CE QUE J'AVAIS CRU, TORI ET HUNTER NE M'ONT PAS FAIT PERDRE TOUT ESPOIR DANS LA VIE. TU AS TOUJOURS ÉTÉ LOYAL ENVERS MOI. ON N'A JAMAIS ESQUIVÉ LA VÉRITÉ. EN RÉALITÉ, ON AURAIT PLUTÔT ESSAYÉ DE MODIFIER NOS RELATIONS. ET JE TIENS À T'EN REMERCIER. MERCI DE M'AVOIR MONTRÉ QU'IL EXISTAIT TOUJOURS DES MECS DANS TON GENRE, ET QU'ILS NE RESSEMBLENT PAS TOUS À HUNTER.

Elle a l'art de me faire paraître beaucoup plus innocent que je ne le suis. Pourtant, je ne suis pas aussi robuste qu'elle l'imagine.

MOI : NE ME REMERCIE PAS, SYDNEY. JE NE LE MÉRITE PAS. J'AI ÉCHOUÉ LAMENTABLEMENT EN ESSAYANT DE NE PAS TOMBER AMOUREUX DE TOI.

La gorge sèche, j'appuie sur « Envoi ». Ce que je lui dis là me provoque un sentiment de culpabilité pire que quand je l'ai embrassée. Parfois, les mots peuvent avoir sur le cœur bien plus de poids qu'un baiser.

À la lecture de son dernier message je suis heurté de plein fouet par l'évidence qu'il va falloir nous séparer bientôt. Je la ressens dans mon corps tout entier et cette réaction me choque. J'appuie la tête sur le mur derrière moi en essayant de me représenter le monde où j'évoluais avant que Sydney n'entre dans ma vie. C'était un joli monde. Un monde cohérent. Et puis elle est arrivée, l'a secoué comme une fragile boule à neige. Maintenant qu'elle s'en va, j'ai l'impression que la neige va tomber et que ma vie va reprendre son cours bien organisé. Certes, ça serait une solution bien reposante, mais en vérité, elle me terrifie. J'éprouve une peur panique à l'idée de ne jamais plus connaître les sentiments que j'ai éprouvés durant la courte période où elle a traversé mon monde.

Tout être qui a pu provoquer un tel cataclysme mérite des adieux circonstanciés.

Je me lève pour regagner la chambre de Maggie. Elle dort toujours, alors je m'approche de son lit, lui dépose un petit baiser sur le front et lui laisse un message disant que je rentre préparer quelques affaires avant sa sortie.

Et je m'en vais, afin de présenter des adieux circonstanciés à l'autre moitié de mon cœur.

Je suis devant la porte de la chambre de Sydney, sur le point de frapper. Nous nous sommes déjà dit tout ce que nous avons à nous dire et peut-être même davantage, mais je ne peux pas ne pas la voir une dernière fois avant mon départ. Le temps de que je revienne de San Antonio, elle aura déménagé. Je n'ai pas l'intention de reprendre contact avec elle ensuite, aussi cette perspective d'adieux définitifs me serre atrocement le cœur.

Si je devais considérer ma situation d'un point de vue extérieur, je m'intimerais l'ordre d'oublier les élans de Sydney, de me consacrer entièrement à Maggie. Je m'intimerais l'ordre de partir tout de suite, comme si Sydney ne méritait même pas ces adieux, après tout ce que nous venons de traverser.

La vie est-elle donc juste noir et blanc ? Suffit-il de la définir à coups de bien ou pas bien ? Les sentiments de Sydney ne comptent-ils pour rien dans l'affaire, malgré ma loyauté envers Maggie ? Il ne me semble pas bien de la laisser partir ainsi. Mais il est injuste envers Maggie de ne pas la laisser faire.

J'ignore comment j'ai pu me fourrer dans un tel guêpier, mais je sais que le seul moyen pour m'en sortir est de couper tout contact avec Sydney. À l'instant où je lui ai pris la main, cette nuit, j'ai su qu'aucun obstacle au monde n'aurait pu empêcher mon cœur de ressentir ce qu'il ressent.

Je ne suis pas fier à l'idée que Maggie n'emplisse désormais plus la totalité mon cœur. J'ai lutté. Lutté de toutes mes forces, car je ne voulais pas que ça se passe ainsi. Maintenant que la bataille arrive à sa fin, je suis incapable de dire si je l'ai gagnée ou perdue, pas plus que je ne sais quel parti encourager, encore moins de quel côté j'étais.

Je frappe légèrement à la porte de Sydney puis écarte les bras, pose les paumes sur le châssis et baisse la tête, espérant plus ou moins qu'elle refusera de m'ouvrir. Je m'interdis d'essayer de forcer cette fichue porte.

Pas la peine, au bout de quelques secondes, nous nous retrouvons tous deux face à face, et je sais bien que ce sera la dernière fois. En me voyant, Sydney écarquille ses yeux bleus, de peur autant que de surprise, si ce n'est d'un rien de soulagement. Elle ne sait ce qu'il faut penser de ma présence ici et, quelque part, ça me reconforte de me dire que je ne suis pas le seul à éprouver ce mélange d'émotions. Nous en sommes tous les deux au même point.

Sydney et moi.

Nous ne sommes que deux âmes éperdues, affolées devant la séparation aussi cruelle qu'indispensable qui nous attend.



SYDNEY

*A*paaise-toi, mon cœur, je t'en prie !

Je ne veux pas qu'il se tienne là, en face de moi. Je ne veux pas qu'il me regarde avec cette expression qui ne fait que refléter mes propres sentiments. Je ne veux pas qu'il souffre comme je souffre. Je ne veux pas lui manquer comme il me manque. Je ne veux pas qu'il soit amoureux comme je suis amoureuse.

Je veux qu'il rejoigne tout de suite Maggie, qu'il ait envie de la rejoindre tout de suite, parce que tout me semblerait tellement plus facile si je savais que nos sentiments, loin de se répondre, ne faisaient que se refléter comme dans un miroir sans tain. Si ça ne semblait pas aussi difficile pour lui, j'aurais moins de mal à l'oublier et à accepter son choix. Alors que là, je souffre d'autant plus à l'idée que nos adieux puissent l'atteindre autant que moi.

Ça me tue, parce que rien ni personne ne pourra remplir ma vie comme il était capable de le faire. J'ai l'impression de piétiner ma seule et unique chance de connaître une vie exceptionnelle pour ne recevoir, en échange, qu'une vie médiocre, sans Ridge. Les paroles de mon père résonnent dans ma tête et je commence à me demander s'il n'avait pas raison, au fond. *Une vie médiocre est une vie perdue.*

Nos regards demeurent fixés l'un sur l'autre en silence, jusqu'à ce que nous les détournions, d'un commun accord, nous autorisant à capter les derniers détails que nous pourrions encore surprendre chez l'autre.

Il parcourt ainsi mon visage, comme s'il tentait de l'imprimer dans sa mémoire. Le dernier endroit où je voudrais me retrouver.

Je donnerais tout pour occuper à jamais le présent dans sa vie.

J'appuie la tête sur la porte de ma chambre et regarde ses mains agrippées au châssis. Ces mains que je ne reverrai jamais jouer de la guitare. Ces mains qui ne tiendront plus

jamais les miennes. Ces mains qui ne me toucheront plus jamais, qui ne se poseront plus jamais sur moi pour m'écouter chanter.

Ces mêmes mains qui m'entourent subitement, ces bras qui m'enveloppent et me serrent avec une telle vigueur que je ne suis pas certaine de pouvoir me dégager même si je le voulais. Ce qui n'est pas le cas. Je l'étreins avec le même désespoir. Je trouve un immense réconfort à me blottir contre sa poitrine, à sentir sa joue sur ma tête. Ma respiration saccadée tente d'adopter le rythme lourd de son souffle, sans vraiment y parvenir à cause des pleurs qui m'agitent.

Ma tristesse me ronge et je n'essaie même pas de la contenir, laissant couler d'interminables larmes sur la mort de ce qui n'aura finalement jamais connu la vie.

La mort de ce qui aurait pu être nous.

Nous demeurons plusieurs minutes enlacés, trop de minutes pour que je parvienne à les compter, de peur de constater que nous mettons beaucoup trop de temps à nous détacher de ce qui aurait dû n'être qu'une simple accolade. Apparemment, Ridge s'en aperçoit aussi, parce qu'il remonte les mains sur mes épaules et recule un peu. J'écarte mon visage de sa chemise et me frotte les yeux avant de le regarder.

Et le voilà qui me prend le visage entre ses paumes, pour me contempler un long moment. Je m'en veux à mort de tant apprécier ce moment.

J'adore qu'il me considère comme si j'étais ce qu'il avait de plus précieux au monde en ce moment. Il ne voit rien d'autre que moi. Je ne vois rien d'autre que lui. Mes pensées me ramènent alors à ces paroles qu'il a écrites :

It's making me feel like I want to be the only man that you ever see ^{xx}.

Son regard passe de ma bouche à mes yeux, comme s'il ne savait trop s'il voulait m'embrasser, me dévisager ou me parler.

– Sydney, murmure-t-il.

Le souffle coupé, je crispe une main sur ma poitrine. Mon cœur vient de se désintégrer au son de sa voix.

– Je ne... parle... pas bien, poursuit-il d'un ton mal assuré.

Oh, mon cœur ! Comment soutenir une telle émotion ? Je l'entends parler ! Chacun des mots qui m'entre dans l'oreille suffirait à me mettre à genoux, sans parler de son timbre, de sa parfaite élocution. Mais ce qui me frappe le plus, c'est qu'il choisisse ce moment pour parler pour la première fois depuis quinze ans.

Avant d'achever ce qu'il a à dire, il marque une pause qui me permet de reprendre un peu mon souffle. Sa voix sonne exactement comme que je l'avais imaginée après l'avoir entendu rire, avec un timbre un peu plus grave, peut-être, un peu déréglé. Dans un sens, elle me fait penser à une photo légèrement floue. Je comprends ses paroles, je vois ce qu'elles représentent, même si elles ne sont pas nettes...

Là, je tombe amoureuse de sa voix, de cette image confuse qu'il dépeint de ses mots.

De tout son être.

Il prend une inspiration avant de continuer.

– Je veux que tu... entendes ceci. Jamais... je ne... regretterai.

Battement, battement, pause.

Contraction, détente.

Inspiration, expiration.

Je viens d'officiallement perdre la guerre contre mon cœur. Je n'essaie même pas de formuler une réponse. Ma réaction se résume à des larmes. Il se penche, pose ses lèvres sur mon front, puis il me lâche le visage et recule lentement. À chacun de ses mouvements, je m'effondre un peu plus. J'ai l'impression de nous entendre nous déchirer, son cœur se briser en deux pour aller s'écraser au sol auprès du mien.

J'ai beau savoir qu'il doit s'en aller, je suis sur le point de l'implorer de rester. J'ai envie de tomber à genoux, à côté de nos deux cœurs, pour le supplier de me choisir, de m'embrasser, ne serait-ce qu'une dernière fois.

Mais il reste quelque chose en moi qui l'emporte sur le reste et me force à la fermer, parce que Maggie le mérite davantage que moi.

Les bras le long du corps, je le vois reculer encore d'un pas, prêt à quitter le seuil de ma chambre. Nos regards restent fixés l'un sur l'autre, jusqu'à ce que mon téléphone sonne dans ma poche, me faisant sursauter. J'entends aussi le sien vibrer, et cette interruption soudaine ne m'apparaît clairement que lorsque je le vois saisir son appareil. Nous voilà ramenés vers le monde extérieur et la réalité de notre situation. Vers le fait que son cœur appartient à une autre et que nous sommes en train de nous dire adieu.

Incapable de détacher encore mes yeux de lui, je le regarde lire son texto le premier. Son expression se fige, comme s'il découvrait une nouvelle atroce et il secoue lentement la tête.

Il frémit.

Jusque-là, je n'avais jamais vu un cœur se briser devant moi. C'est pourtant exactement ce qui semble lui arriver.

Sans un regard dans ma direction, serrant son téléphone dans la main, il se précipite vers l'entrée. Affolée, je sors de ma chambre, juste pour le voir dévaler l'escalier sans fermer la porte derrière lui. Il saute les dernières marches par-dessus la rampe, galopant désespérément là où il vient d'être appelé.

Alors je regarde mon écran où est inscrit le numéro de Maggie, annonçant l'arrivée d'un message de sa part. Je peux constater que Ridge et moi en étions les seuls destinataires.

MAGGIE : « MAGGIE EST ARRIVÉE CETTE NUIT UNE HEURE APRÈS QUE J'AI REGAGNÉ MA CHAMBRE. J'ÉTAIS PERSUADÉ QUE TU ALLAIS SURGIR POUR LUI DIRE QUE J'ÉTAIS LE DERNIER DES ABRUTIS, QUE JE VENAIS DE

Incapable d'assumer le poids de mon corps, je file m'asseoir sur le canapé. Ces mots m'ont coupé le souffle et les jambes, anéantissant ce qui me restait de dignité.

J'essaie de me rappeler d'où provenaient ces remarques de Ridge.

De son ordi.

Oh non ! Nos messages.

Maggie lit nos messages. Non, non, non !

Elle ne peut pas comprendre. Forcément, elle ne doit voir que le mauvais côté des choses. Comment pourrait-elle admettre qu'il ait tant lutté pour rester auprès d'elle ?

Un autre texto m'arrive de sa part. Je n'ai pas envie de le lire. Je n'ai pas envie de considérer nos conversations à travers son point de vue.

MAGGIE : « JE N'AURAIS JAMAIS CRU QU'ON PUISSE ÉPROUVER DES SENTIMENTS SINCÈRES ENVERS PLUS D'UNE PERSONNE À LA FOIS, ET TU VIENS DE ME DÉMONTRER LE CONTRAIRE. »

J'éteins mon téléphone et le jette à côté de moi avant d'éclater en sanglots.

Comment ai-je pu lui faire ça ?

Comment ai-je pu lui faire ce qu'on m'avait fait, sachant qu'il n'y a rien de pire au monde ?

Jamais je n'ai eu aussi honte de ma vie.

Plusieurs minutes s'écoulaient, emplies de regrets, avant que je ne m'aperçoive que la porte d'entrée est toujours grande ouverte. Laisant mon téléphone derrière moi, je me lève pour aller la fermer mais, au passage, mes yeux sont attirés par un taxi arrêté en bas, en face de notre immeuble. Maggie en sort, lève la tête et m'aperçoit immédiatement derrière la fenêtre. Elle claque la portière derrière elle. Je ne me sens pas du tout prête à l'affronter, alors je m'éloigne vivement, sans trop savoir si je vais me réfugier dans ma chambre ou rester dans le salon pour lui démontrer la totale innocence de Ridge.

Mais comment m'y prendre ? Elle a lu tout ce que nous nous sommes écrit. Elle sait que nous nous sommes embrassés. Elle sait que nous nous sommes avoué nos sentiments mutuels. J'aurai beau essayer de la convaincre qu'il a fait tout ce qu'il pouvait pour ne pas s'écouter, cela n'excuse pas le fait que le garçon qu'elle aime ait pu reconnaître son attirance pour une autre. Rien ne saurait l'excuser et je me sens parfaitement nulle d'être impliquée dans ce processus.

Je me trouve encore devant la porte ouverte quand elle apparaît sur le palier, l'air sévère. Je me doute que ce n'est pas pour moi qu'elle s'est déplacée, alors je recule, lui ouvre le passage. Elle entre, la tête baissée, incapable de soutenir mon regard.

Comment lui en vouloir ? À sa place, je n'en serais pas plus capable qu'elle. En fait, je me balancerais un poing dans la figure.

Elle se dirige vers le comptoir de la cuisine, y dépose le portable de Ridge sans ménagements. Après quoi, elle se dirige vers sa chambre. Je l'entends fouiller çà et là, jusqu'à ce qu'elle réapparaisse, un sac dans une main, les clés de sa voiture dans l'autre. Et moi je reste toujours plantée devant la porte. Elle repasse devant moi, sans davantage lever les yeux, mais, cette fois, d'un mouvement bref, elle essuie une larme.

Elle franchit la porte, descend l'escalier et se dirige droit vers sa voiture. Sans avoir dit un mot.

J'aurais préféré l'entendre crier qu'elle me haïssait, ou qu'elle me boxe et me traite de salope. Ça m'aurait donné une bonne raison de lui en vouloir. Parce que, pour le moment, je ne me sens que navrée à son égard, incapable de trouver la moindre parole de réconfort. Je suis bien placée pour savoir qu'il n'en existe pas, puisque je suis récemment passée par cette même situation où Ridge et moi l'avons plongée.

Nous venons d'en faire une Sydney.



RIDGE

Le troisième et dernier texto arrive alors que je débarque devant l'hôpital. Je sais que ce sera son dernier message car il est tiré de la conversation que j'ai eue avec Sydney il y a moins de deux heures. L'ultime message que je lui ai envoyé.

MAGGIE : « NE ME REMERCIE PAS, SYDNEY. JE NE LE MÉRITE PAS. J'AI ÉCHOUÉ LAMENTABLEMENT EN ESSAYANT DE NE PAS TOMBER AMOUREUX DE TOI. »

Je n'en peux plus. Je jette le téléphone sur le siège passager et sors de ma voiture puis cours à travers l'hôpital jusqu'à sa chambre. J'ouvre la porte, entre en trombe, prêt à tout pour la convaincre de m'écouter.

Et là, je reste complètement abasourdi.

Elle est partie.

Le front entre les mains, je me mets à faire les cent pas pour essayer de trouver une solution. Ainsi, elle a tout lu ! Toutes les conversations que j'ai échangées avec Sydney sur mon portable. Toutes mes déclarations, toutes nos plaisanteries, la liste de nos défauts.

Comment ai-je pu me montrer aussi imprudent ?

J'ai vécu vingt-quatre ans sans jamais affronter ce genre de haine. Le genre de haine qui vous submerge la conscience. Le genre de haine qui excuse les actes les plus inexcusables. Le genre de haine qu'on peut éprouver dans toutes les parties de son corps et de son âme. Jamais je ne l'avais éprouvée jusque-là. Jamais je n'avais haï quelqu'un ou quelque chose comme je me hais moi-même en ce moment.



SYDNEY

– Tu pleures ? s'enquiert Bridgette sans la moindre compassion quand elle entre dans l'appartement.

Warren la suit de près, mais il s'immobilise à l'instant où nos regards se croisent.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise, immobile, sur ce canapé, mais ça n'a pas encore suffi à me faire prendre conscience de la réalité. Je continue à espérer que tout ça n'est qu'un rêve. Ou un cauchemar. Jamais les choses n'auraient dû tourner ainsi.

– Sydney ? lance-t-il d'une voix hésitante.

Il voit bien que quelque chose ne va pas. Je suis sûre que mes yeux rouges et gonflés me trahissent.

J'essaie de trouver une réponse, mais rien ne me vient à l'esprit. Bien que plongée dans cette histoire jusqu'au cou, je ne me sens pas le droit de rapporter à qui que ce soit ce qui arrive à Ridge et Maggie.

Heureusement, Warren n'a pas le temps de me demander ce qui se passe, interrompu par l'arrivée de Ridge qui concentre aussitôt toutes les attentions sur lui.

Bousculant Warren et Bridgette, il se dirige droit vers sa chambre pour sortir par la salle de bains quelques secondes plus tard. Il signe quelques mots à Warren qui lui répond en haussant les épaules, mais je ne saisis pas ce qu'ils veulent dire.

Tout d'un coup, Warren se tourne vers moi :

– Qu'est-ce qu'il raconte ? me demande-t-il.

– Je n'ai pas eu le temps d'apprendre la langue des signes depuis la dernière fois. Comment veux-tu que je le sache ?

J'ignore d'où m'est venu ce sarcasme injuste, mais j'ai l'impression qu'il s'y attendait.

– Où est Maggie, Sydney ? demande-t-il en désignant l'ordinateur de Ridge sur le comptoir. Il dit que c'était elle qui avait son portable et qu'elle a donc dû passer ici en

quittant l'hôpital.

J'interroge Ridge du regard, sans toutefois pouvoir nier ma jalousie devant ses réactions dès qu'on parle de Maggie.

– Je ne sais pas où elle est allée. Elle est juste venue déposer ton ordi et récupérer ses affaires. Elle a dû partir il y a une demi-heure.

Warren traduit tout ce que je dis à Ridge qui finit par se passer une main dans les cheveux. Il vient vers moi, l'air irrité, se met à signer à grands gestes. Sa colère évidente me fait frissonner, mais son attitude accusatrice m'indigne tout autant.

– Il veut savoir pourquoi tu l'as laissée partir, indique Warren.

Cette fois, je me lève, le regard fixé sur Ridge.

– Qu'est-ce que tu crois ? Que j'allais l'enfermer dans le placard ? Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas moi qui ai oublié d'effacer des messages que personne d'autre n'aurait dû lire !

Sans attendre que Warren ait fini de traduire, je cours m'enfermer dans ma chambre en claquant la porte, et me jette sur mon lit. Peu après, j'entends celle de Ridge claquer également. Néanmoins, les bruits ne s'arrêtent pas là. On dirait que divers objets s'écrasent sur ses murs, les uns après les autres.

Au milieu de ce fracas, je n'entends pas frapper, mais je vois Warren entrer subrepticement puis s'adosser à la porte.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-il.

Je me détourne car je n'ai aucune envie de lui répondre, encore moins de le regarder, parce que je sais que tout ce que je pourrais lui annoncer ne ferait que nous accuser, Ridge et moi. Et je ne veux pas l'inciter à critiquer son ami.

– Ça va ? insiste-t-il.

Il s'est rapproché. Il s'assied sur le lit à côté de moi et pose une main apaisante sur mon dos. Ce contact rassurant ne fait que m'anéantir un peu plus et je me cache le visage dans les bras. J'ai l'impression de me noyer, mais je n'ai plus la force de chercher à respirer.

– Tu as parlé de messages adressés à Ridge. C'est en les lisant que Maggie s'est mise dans cet état ?

Cette fois, je me tourne vers lui.

– Demande à Ridge. Ce n'est pas à moi de te parler des affaires de Maggie.

Serrant les lèvres, il hoche légèrement la tête et réfléchit.

– Et moi je pense que si. Tu as bien quelque chose à voir là-dedans. Je ne peux rien demander à Ridge pour le moment. Je ne l'ai jamais vu dans cet état et là, il me fait un peu peur, pour tout te dire. Et je m'inquiète pour Maggie. Il faut que tu me dises ce qui s'est passé pour que je voie si je peux faire quelque chose.

Je ferme les yeux. Comment répondre sans entrer dans les détails ?

– Il ne faut pas en vouloir à Ridge, Warren. Sa seule faute a été d'oublier d'effacer ses messages.

– Attends, si c'est tout ce qu'il a fait de mal, pourquoi Maggie s'est barrée ? Il n'y avait donc rien de mal dans ce qu'elle a lu ? Ni dans vos relations à tous les deux ?

Je n'aime pas ce ton condescendant et m'écarte un peu de lui avant de répondre.

– C'est pas parce que Ridge s'est montré honnête dans sa conversation avec moi qu'il a commis une faute ; c'est pas non plus parce qu'il éprouve des sentiments à mon égard, alors que tu sais bien à quel point il a tenté de les combattre. On ne contrôle pas les élans de son cœur, Warren, juste ses actes, et c'est exactement ce qu'il a fait. Il a juste perdu tout contrôle une fois, dix secondes durant, mais après ça, dès que la moindre tentation pointait à l'horizon, il filait dans la direction opposée. Sa seule faute a donc été de ne pas effacer ses messages, ce qui a mis Maggie en danger. Là, il ne l'a pas protégée de cette dure vérité qui veut qu'on ne choisisse pas les gens dont on tombe amoureux. On peut choisir de qui on le reste.

Je regarde le plafond pour essayer de chasser mes larmes avant l'aveu final :

– Il a choisi de rester avec elle, Warren. Elle n'a donc pas compris ? Ça va le tuer autant que ça la tue elle-même.

Je m'écroule sur le lit et Warren reste à côté de moi, immobile et silencieux. Au bout d'un long moment, il se lève et se dirige vers la porte.

– Je te dois des excuses, laisse-t-il tomber.

– Des excuses ?

– Je croyais que tu n'étais pas digne de lui. Mais tu l'es. Autant que Maggie. C'est la première fois, depuis que je connais Ridge, que je ne l'envie pas.

Là-dessus, il quitte la chambre, me laissant au bord d'un enfer encore plus béant.

Alors je reste là, étendue sur le lit, à guetter un nouveau coup de sang de Ridge, mais rien ne se produit. L'appartement semble parfaitement calme.

Je reprends mon téléphone, dont j'avais coupé le son, et je m'aperçois que j'ai raté un texto que Ridge m'a envoyé il y a quelques minutes.

RIDGE : J'AI CHANGÉ D'AVIS. IL FAUT QUE TU PARTES AUJOURD'HUI.



RIDGE

J'entasse quelques affaires dans un sac, en espérant qu'elles me servront une fois que je serai chez elle. Je ne sais même pas si Maggie me laissera franchir sa porte, cependant je ne peux pas me permettre d'être pessimiste, ce serait insupportable. Je refuse.

Je sais qu'elle souffre, je sais qu'elle me déteste en ce moment. Mais elle doit comprendre à quel point elle compte pour moi, et que mes sentiments pour Sydney étaient bien involontaires.

Aussi, pourquoi ai-je échangé de tels messages avec elle ? Pire encore : pourquoi ai-je oublié de les effacer ? Je n'aurais jamais pensé que Maggie allait tomber dessus. Dans un sens, je ne me sentais pas coupable. Ce que j'éprouvais pour Sydney ne dépendait pas de ma volonté. Mais passé un premier baiser, je n'ai cessé de lutter contre ces élans. Quelque part, je suis plutôt content d'avoir réussi à me contenir.

Seulement, Maggie ne veut pas voir les choses sous cet angle et je la comprends. Je la connais, et si elle a lu tous nos messages, elle doit être encore plus furieuse à cause du lien que j'ai noué avec Sydney qu'à cause de notre baiser. Je ne sais pas si j'arriverai jamais à surmonter mon attirance pour elle.

J'attrape mon sac et mon téléphone, puis me rends à la cuisine pour y récupérer mon portable. Arrivé devant le comptoir, je remarque un bout de papier qui en dépasse, un

autocollant fixé sur l'écran.

Ridge

Je ne voulais pas lire tes messages personnels mais, en ouvrant ton ordinateur, je suis juste tombée dessus. J'ai tout lu et j'aurais préféré ne jamais les voir. S'il te plaît, avant de te pointer chez moi, laisse-moi un peu de temps pour digérer tout ça. Je reprendrai contact avec toi dans quelques jours, quand je pourrai en discuter.

Maggie

Dans quelques jours ?

Elle plaisante, là ! Jamais mon cœur ne tiendra plusieurs jours sans nouvelles. J'aurai de la chance si j'atteins la soirée quand je sais ce qu'elle peut ressentir.

Je jette mon sac dans ma chambre puisque je ne vais pas en avoir besoin avant un moment, et m'appuie sur le bar sans plus savoir que faire à part chiffonner ce bout de papier et le mettre en boule. Je regarde le portable ouvert devant moi.

Saleté d'ordinateur !

Si seulement j'avais utilisé un mot de passe ! Si seulement je ne l'avais pas laissé à l'hôpital en partant ! Si seulement j'avais tout effacé ! Et d'abord, pourquoi ai-je écrit à Sydney ?

Jamais je n'ai autant détesté un objet inanimé que cet ordinateur. Je le ferme dans un violent claquement, y ajoute un coup de poing, dans l'espoir plus ou moins conscient de le casser.

Comme ça ne donne rien, je me mets debout, le soulève et le laisse retomber sur le bar. Du coin de l'œil, je vois Warren sortir de sa chambre, mais je suis trop enragé pour me préoccuper du bruit que je fais. Je continue de lancer l'ordi contre le comptoir, ce qui n'apaise en rien ma fureur, pas plus que ça n'endommage le boîtier. Warren arrive près de moi, ouvre le placard, en sort quelque chose qu'il m'apporte. Je marque une pause, le temps de constater qu'il me donne un marteau que je m'empresse de saisir pour en asséner un bon coup sur le portable. Cette fois, je vois apparaître des fissures et je me hâte d'en provoquer d'autres.

Ça va mieux.

Je continue de frapper de toutes mes forces et regarde les morceaux valdinguer dans tous les sens. En même temps, je commence à provoquer quelques dommages collatéraux sur le bar, mais ça ne me fait ni chaud ni froid. Un comptoir, ça se remplace. Ce que cet ordi a détruit chez Maggie, non.

Quand il ne me reste à peu près plus rien à briser, j'abandonne le marteau sur le bar. À bout de souffle, je me laisse tomber par terre, le dos contre un placard.

Warren vient s'asseoir en face de moi.

– Ça va mieux ? signe-t-il.

Je fais non de la tête. Je ne me sens pas mieux du tout. De fait, ce serait plutôt pire. Je sais bien que ce n'était pas à l'ordi que j'en voulais mais à moi-même.

– Un coup de main ?

Je réfléchis à sa question. La seule chose qui me permettrait de récupérer Maggie serait de lui prouver qu'il ne se passe rien entre Sydney et moi. Pour le lui prouver, il faudrait que je n'aie plus aucun contact avec Sydney. Ce qui me paraît plutôt difficile alors qu'elle se trouve dans la chambre à côté.

– Tu peux aider Sydney à déménager ? dis-je en langue des signes. Aujourd'hui.

Warren baisse la tête, l'air contrarié.

– Aujourd'hui ? Son appartement ne sera prêt que dans trois jours. Et puis elle a besoin de meubles et ceux qu'on a commandés ce matin ne seront pas livrés avant.

Je sors mon portefeuille de ma poche et lui tends ma carte de crédit.

– Alors emmène-la dans un hôtel. Je paierai sa chambre jusqu'à ce que son appartement soit prêt. Il faut qu'elle s'en aille, au cas où Maggie reviendrait.

Warren prend la carte et me dévisage quelques secondes avant d'objecter :

– C'est nul de ta part, étant donné que la faute vient de toi. Ne me demande pas de lui dire de partir aujourd'hui. C'est à toi de le faire. Tu lui dois bien ça.

Je reconnais que la réaction de mon ami me surprend. Hier, il semblait détester Sydney. Aujourd'hui, il a l'air de vouloir la protéger.

– Je lui ai déjà dit de partir aujourd'hui. Alors, sois gentil, vérifie qu'elle soit bien installée cette semaine. Donne-lui tout ce dont elle aura besoin. De la nourriture, des meubles, n'importe quoi.

Je suis en train de me lever quand je vois s'ouvrir la porte de Sydney. Elle sort à reculons en tirant ses deux valises, s'arrête, se retourne et pose sur moi un regard glacé.

Mes remords à son égard ne font que redoubler quand je vois les larmes dans ses yeux. Elle ne mérite pas ça. Elle n'a rien fait pour mériter ce que je lui inflige. Et les remords que j'en éprouve expliquent à eux seuls pourquoi il faut qu'elle s'en aille, car je ne devrais justement pas m'en préoccuper à ce point.

Pourtant c'est le cas. Je tiens trop à elle !

Je détourne les yeux pour m'adresser à Warren.

– Merci pour ton aide.

Là-dessus, je regagne ma chambre. Je n'ai pas envie de voir Sydney franchir la porte d'entrée. Je n'arrive pas à imaginer que je suis en train de les perdre toutes les deux, elle et Maggie, à quelques heures d'intervalle. C'est pourtant bien le cas.

Warren m'attrape par le bras quand je passe devant lui, m'obligeant à me retourner.

– Tu ne vas même pas lui dire au revoir ? signe-t-il.

– Je ne vais pas lui dire au revoir alors que je n'ai aucune envie qu'elle s'en aille.

J'entre dans ma chambre, content de ne pas pouvoir entendre le bruit de la porte d'entrée qui se referme derrière elle. Je ne sais pas si je pourrais le supporter.

Je prends mon téléphone, m'étends sur mon lit et envoie un texto à Maggie.

MOI : JE TE LAISSE TOUT LE TEMPS DONT TU AURAS BESOIN. JE T'AIME PLUS QUE TU NE PEUX L'IMAGINER. JE NE NIERAI PAS CE QUE J'AI DIT À SYDNEY, PARCE QUE C'ÉTAIT LA VÉRITÉ, PARTICULIÈREMENT EN CE QUI TE CONCERNAIT AVEC TOUT L'AMOUR QUE JE TE PORTE. JE SAIS QUE TU ES BLESSÉE, JE SAIS QUE JE T'AI TRAHIE, MAIS ÉCOUTE-MOI, S'IL TE PLAÎT. TU DOIS SAVOIR COMBIEN JE ME SUIS BATTU POUR TOI. S'IL TE PLAÎT, QUE NOTRE HISTOIRE NE SE TERMINE PAS COMME ÇA.

J'appuie sur « Envoi » et repose le téléphone sur ma poitrine. Et, merde, je me mets à pleurer !



SYDNEY

— Donne-moi ça, dit Warren en attrapant mes valises.

Il les descend dans l'escalier et je le suis. Quand on entre dans sa voiture, je me rends compte que je ne sais même pas où aller. Je n'y ai pas encore réfléchi. Dès que Ridge m'a dit de partir aujourd'hui, j'ai fait mes bagages et je suis partie sans savoir ce que je vais faire ces trois prochains jours. Mon nouvel appartement n'est pas prêt, et je le regrette bien. Je voudrais me retrouver aussi loin que possible de Ridge, de Warren et Bridgette, de Hunter et Tori, de tout et tout le monde.

— Ridge veut que je t'emmène dans un hôtel jusqu'à ce que ton appartement soit prêt, sauf si tu préfères aller ailleurs ?

Warren s'est assis au volant, et moi à côté de lui. Je suis entrée dans sa voiture sans y faire attention. Maintenant, je me tourne vers lui et m'aperçois qu'il me regarde en attendant ma réponse. Il n'a pas encore démarré.

Je me sens trop minable. Une vraie tache.

— C'est risible non ? dis-je.

— Pardon ?

Je pointe l'index vers moi.

— Ça.

Je m'adosse à l'appuie-tête, ferme les yeux.

— Si je pouvais, je retournerais à la maison, chez mes parents. Je ne suis pas faite pour ça.

— Pas faite pour quoi ? L'université ? La vraie vie ?

Je fais non de la tête.

— Pour l'indépendance en général. Je suis entrée dans sa vie depuis moins de trois mois et j'ai trouvé le moyen de massacrer sa relation avec Maggie.

Je lève la tête en direction du balcon de Ridge, désormais vide, et j'ajoute :

– J'ai également massacré notre amitié.

Warren démarre, puis me serre la main.

– C'est une triste journée, Syd. Très triste. Parfois, il faut vivre de tels moments pour pouvoir apprécier les autres.

Il me lâche la main et sort la voiture en marche arrière.

– Tu as tenu jusqu'ici sans voir tes parents, tu peux bien tenir encore trois jours.

– Je ne peux pas me payer une chambre d'hôtel, Warren. J'ai dépensé toutes mes économies en meubles et en caution pour l'appartement. Alors dépose-moi à la gare routière. J'irai passer quelques jours chez mes parents.

Je sors mon téléphone pour leur annoncer la nouvelle, mais Warren me le prend des mains.

– D'abord, il faut arrêter de t'en vouloir pour ce qui se passe entre Ridge et Maggie. Il sait ce qu'il fait, il doit prendre ses responsabilités. Ensuite, tu n'as qu'à le laisser te payer l'hôtel. Après tout, c'est lui qui t'oblige à partir sans préavis. Je l'aime beaucoup, mais là, il a vraiment merdé.

Je regarde encore le balcon alors que nous nous éloignons.

– Pourquoi j'ai l'impression qu'il me fait l'aumône depuis le jour où je l'ai rencontré ?

Une sourde colère monte en moi, mais je ne sais même pas à qui en vouloir le plus. À l'amour peut-être ? C'est à l'amour que j'en veux.

– Je ne sais pas pourquoi tu te mets dans ces états, dit Warren, mais il faut te calmer. Tu ne nous as jamais rien demandé.

Je me contente de hocher la tête.

Il a sans doute raison. Ridge est au moins aussi coupable que moi. Après tout, c'est lui qui sortait avec quelqu'un d'autre. Il aurait dû me dire de partir dès qu'il s'est rendu compte que je l'attirais. Il aurait également pu m'accorder un peu plus de cinq minutes pour déménager. Il a l'air de me considérer plutôt comme un boulet que comme une personne à laquelle il tiendrait.

– Tu as raison, Warren. Alors, tant qu'à faire, si c'est Ridge qui paie, dépose-moi donc dans un bel hôtel. Avec room service et un minibar rempli de bouteilles miniatures de désinfectant.

Warren éclate de rire.

– Bien vu, ma belle !



RIDGE

Ça fait soixante-douze heures.

Trois jours.

Le temps pour moi de trouver mille autres choses à dire à Maggie. Le temps pour Warren de m'apprendre que Sydney s'est finalement installée dans son appartement. Il n'a pas voulu me dire où, mais ça vaut peut-être mieux comme ça.

Soixante-douze heures qui m'auront également permis de prendre conscience que Sydney me manque à peu près autant que Maggie. Le temps, en tout cas, de me rendre compte que je ne passerai pas une journée supplémentaire sans parler à Maggie. Je veux m'assurer qu'elle va bien. Depuis l'instant où je l'ai perdue, je n'ai pu que faire les cents pas dans cet appartement.

Depuis l'instant où je les ai perdues, toutes les deux.

Je saisis mon téléphone et commence par le retourner entre mes mains, comme si j'avais trop peur pour lui écrire un mot. Ou plutôt, comme si j'avais peur de sa réponse. Une fois que j'ai tapé mon texto, je ferme les yeux et l'envoie.

MOI : TU ES PRÊTE À DISCUTER ?

Je ne peux m'empêcher de scruter l'écran, comme si elle allait me répondre sur-le-champ. Je veux savoir si elle va bien. Je voudrais lui raconter ma version. Je n'en peux plus d'imaginer ce qu'elle doit penser de moi. Depuis qu'elle a découvert ce qui se passait entre Sydney et moi, j'ai l'impression de ne plus respirer.

MAGGIE : JE NE SERAI JAMAIS PRÊTE, MAIS S'IL FAUT PASSER PAR LÀ... JE SERAI À LA MAISON CETTE NUIT.

J'ai beau n'aspirer qu'à la voir, je crève de peur. Je ne veux pas la voir effondrée de chagrin.

MOI : JE SERAI LÀ DANS UNE HEURE.

J'attrape mes affaires et file vers la porte d'entrée... tout droit vers la partie de mon cœur qui a le plus besoin de réconfort.

J'ai la clé de son appartement. Depuis trois ans, mais jusqu'ici, je n'ai jamais eu besoin de m'en servir.

Aujourd'hui, je préfère sonner, même si ça me gêne d'avoir l'air de demander la permission, comme si j'allais franchir une barrière invisible qui n'aurait jamais dû nous séparer. Je recule et j'attends.

Après quelques secondes angoissantes, Maggie m'ouvre. Elle me regarde à peine mais me laisse entrer. Pendant le trajet, je l'imaginai les cheveux en bataille, le maquillage dégoulinant sous les larmes qu'elle n'avait dû cesser de verser, vêtue du même pyjama depuis trois jours. Enfin l'attirail typique de la fille au cœur brisé qui vient de perdre toute confiance en l'homme qu'elle aime.

Finalement, j'aurais préféré la voir comme ça plutôt que dans la tenue où je la trouve. Elle porte son jean habituel et paraît très bien coiffée, d'une queue de cheval ; bien maquillée aussi, sans une coulure au coin des yeux. Elle m'adresse un léger sourire et referme la porte.

Je l'observe attentivement, parce que je ne sais trop que faire. Bien sûr, si j'écoutais mon instinct, je l'attirerais contre moi et l'embrasserais. Mais mieux vaut sans doute le faire taire. Alors, j'attends qu'elle gagne son salon et la suis en priant le Ciel qu'elle se retourne et se précipite dans mes bras.

Ce qu'elle ne fait pas, préférant s'asseoir sans m'ouvrir les bras.

– Alors ? signe-t-elle. Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle a l'air triste, hésitante, mais au moins, elle assume. Je sais combien ça lui est difficile.

– Si on arrêtait d'abord de faire comme si on ne se connaissait pas ? Je viens de passer les trois jours les plus terribles de ma vie, je ne tiendrai pas une seconde de plus sans te

toucher.

Avant de lui laisser la moindre chance de me répondre, je l'enveloppe de mes bras, l'attire contre moi. Elle ne résiste pas, m'enlace à son tour et, dès que ma joue s'appuie sur sa tête, je la sens qui fond en larmes.

Là, je retrouve la vraie Maggie, vulnérable, aimante, malgré tout ce que j'ai pu lui faire.

Je l'étreins, l'attire sur le canapé, la fais asseoir sur mes genoux, et nous restons là, serrés l'un contre l'autre, sans trop savoir par où commencer la conversation. Je lui embrasse longuement les cheveux.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour pouvoir lui murmurer mes excuses à l'oreille ? Je la voudrais aussi près de moi que possible pendant que je lui dis combien je regrette. Mais je ne peux le faire qu'en signant. Je déteste ces moments où je donnerais n'importe quoi pour pouvoir communiquer comme tout un chacun.

Elle relève lentement le visage et je la laisse à regret se détacher de moi. Cependant, elle appuie encore ses paumes sur ma poitrine et me regarde dans les yeux.

– Tu es amoureux d'elle ?

Elle n'a pas signé cette question. Je conclus que ça devait être très difficile pour elle, tellement difficile qu'elle ne veut sans doute pas connaître ma réponse, ce qui expliquerait pourquoi elle n'a pas trop cherché à se faire comprendre.

Mais j'ai compris.

Je lui saisis les mains, en baise les paumes avant de les lâcher pour répondre :

– Je suis amoureux de toi, Maggie.

Elle m'oppose une expression tendue.

– Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

Je baisse les paupières, car je ne veux pas qu'elle perçoive mes interrogations. Il va de soi que mentir ne servirait à rien. Maggie est intelligente. Et puis elle mérite que je lui dise la vérité, ce que je n'ai pas vraiment fait ces derniers temps. Je la regarde, ne réponds ni par oui ni par non, mais hausse les épaules parce que, franchement, je ne sais pas si je suis amoureux de Sydney. Comment je pourrais alors que je le suis de Maggie ? Ça ne devrait pas être possible. Un cœur ne peut aimer plus d'une personne à la fois.

Elle détourne les yeux, se lève et se met à aller et venir lentement à travers le salon. Je lui laisse le temps de réfléchir. Je sais que ma réponse l'a blessée, mais ç'aurait été pire si j'avais menti. Finalement, elle se tourne vers moi.

– Je pourrais passer toute la nuit à te poser des questions désagréables, Ridge, mais je n'y tiens pas. J'ai eu tout le temps d'y réfléchir et je me retrouve avec beaucoup de choses à te dire.

– Si ça peut t'aider de poser des questions désagréables, n'hésite pas. On vient de passer cinq années ensemble, ce n'est pas ça qui va nous arrêter.

Pas vraiment convaincue, elle va s'asseoir à l'autre bout du canapé.

– Je n’ai pas besoin de poser de questions, parce que je connais déjà toutes les réponses. Je voudrais juste te parler sur ce que nous allons faire maintenant.

La tournure de la conversation m’inquiète. Je n’aime pas trop ce qui se passe.

– Au moins, laisse-moi m’expliquer. Tu ne vas pas prendre une décision sur notre avenir avant de m’avoir écouté.

Mon cœur se serre quand je la vois secouer la tête.

– Je sais, Ridge. Je te connais. Je connais ton cœur. J’ai lu tes conversations avec Sydney. Je sais déjà ce que tu vas me dire. Tu vas me dire combien tu m’aimes. Que tu es prêt à tout pour moi. Tu vas t’excuser d’avoir éprouvé des sentiments pour une autre fille malgré le mal que tu t’es donné pour résister. Tu vas me dire que tu m’aimes beaucoup plus que je ne l’imagine et que tes relations avec moi comptent davantage que ton attirance pour Sydney. Tu vas me dire que tu ferais n’importe quoi pour que tout redevienne comme avant entre nous, que je devrais te donner une nouvelle chance. Tu vas sans doute te montrer d’une franchise déconcertante en me disant que tu es attiré par Sydney mais que ça n’a rien à voir avec ce que tu ressens pour moi.

Elle vient s’asseoir près de moi. Il reste quelques larmes dans ses yeux mais elle ne pleure plus. Elle se remet à signer.

– Et, vois-tu, Ridge, je te crois. C’est vrai. En lisant vos conversations, j’avais un peu l’impression d’être avec vous. Je vérifiais tout pendant que vous faisiez tous les deux votre possible pour lutter contre ce qui se produisait entre vous. Je n’arrêtais pas de me dire qu’il fallait cesser de lire tes messages, mais je ne pouvais pas m’en empêcher. J’ai lu ces conversations un million de fois. J’en ai déchiffré chaque mot, chaque phrase, chaque signe de ponctuation. Je voulais trouver le détail qui allait me prouver ta trahison, le moment où tu allais reconnaître que ce que tu ressentais pour elle était purement sexuel. Je te jure. Je voulais trouver ce moment affreux, mais je n’ai pas pu. Je sais que tu l’as embrassée, et même ceci m’a paru tolérable à partir du moment où vous l’avez évoqué ouvertement. Pourtant, je suis prête à vous excuser.

Je ne dis pas que ce que tu as fait soit automatiquement pardonnable, sûrement pas. Tu aurais dû lui demander de déménager dès l’instant où tu as eu envie de l’embrasser. Pour tout dire, tu n’aurais jamais dû la faire venir chez toi du moment que tu te sentais attiré par elle. Ce que tu as fait était mal, dans tous les sens du terme, en même temps je fous en l’air mes reproches parce que j’ai l’impression de te comprendre. Je te connais bien, d’accord, mais ça se voit trop que tu es amoureux de Sydney ; et là, Ridge, je ne peux pas rester assise à partager tes élans. Je ne peux pas.

Non, non, non, non, non. Je l’attire vivement vers moi dans l’espoir de pouvoir trouver en elle assez de réconfort pour surmonter la panique qui me gagne.

Qu’elle ait le cœur brisé, qu’elle soit furieuse ou terrifiée, je veux bien, mais pas question qu’elle soit d’accord avec ça.

Les larmes commencent à me picoter les yeux, alors que je l'étreins comme pour la convaincre de ce que je ressens. Je fais non de la tête en essayant de l'empêcher de poursuivre son raisonnement là où je crains qu'il ne nous conduise.

Je pose mes lèvres sur les siennes, comme si ça pouvait effacer tout le reste. Je lui prends le visage dans les mains en essayant désespérément de lui montrer ce que je ressens sans être obligé me détacher d'elle.

Elle ouvre les lèvres et je l'embrasse, chose que je fais régulièrement depuis plus de cinq ans, mais jamais avec tant d'angoisse ou de conviction.

Sa bouche a le goût amer des larmes, sans que je puisse trop dire si ce sont les miennes ou les siennes, car nous pleurons tous les deux, maintenant. Elle repousse encore mon torse, parce qu'elle voudrait me parler, mais je ne la laisse pas faire. Je ne veux pas la voir me dire qu'elle accepte mes sentiments pour Sydney.

Car ils n'ont rien d'acceptable.

Elle se détache de moi et s'assied, elle essuie ses larmes. Affalé dans le canapé, je couvre ma bouche d'une main tremblante.

– Il y a autre chose. Il y a beaucoup d'autres choses que je voudrais te raconter, et tu dois me laisser m'exprimer, d'accord ?

Je me contente de hocher la tête, quand il faudrait lui faire comprendre que mon cœur ne pourrait le supporter. Pourtant, elle se redresse, plie les jambes sur le canapé et les entoure de ses bras. Elle pose la joue sur ses genoux, le regard éloigné du mien. Immobile, paisible et songeur.

Pourtant, elle finit par se détendre un peu, relève lentement la tête.

– Tu te rappelles le jour où on s'est rencontrés ?

La lueur amusée qui scintille dans son regard m'apaise un peu. Je fais oui de la tête.

– Je t'avais remarqué avant Warren, explique-t-elle. Quand il est venu me voir, j'espérais que c'était en ton nom. Je me rappelle avoir croisé ton regard par-dessus ton épaule, parce que je voulais te sourire pour que tu saches que je t'avais repéré, moi aussi. Alors quand j'ai compris que Warren ne venait pas pour toi, ça m'a déçue. Il y avait quelque chose en toi qui m'attirait, beaucoup plus que ce que je voyais en lui, mais, de ton côté, tu ne semblais pas très attiré. Et puis Warren était mignon, alors j'ai accepté de sortir avec lui, d'autant que je ne croyais pas t'avoir tapé dans l'œil.

Je ferme les paupières pour mieux digérer ses paroles. J'ignorais ces détails. Et je ne suis pas certain d'avoir envie de les connaître. À contrecœur, je finis par les rouvrir afin de la laisser poursuivre ses explications.

– Durant la courte période où je suis sortie avec Warren, nous échangeons de courtes conversations, toi et moi, et ces brefs contacts visuels qui semblaient toujours te mettre mal à l'aise ; et s'ils te mettaient mal à l'aise, c'était bien parce que tu commençais à éprouver des sentiments pour moi. Seulement ta loyauté envers Warren était telle que tu t'interdisais

d'y songer. Je t'ai toujours admiré pour ça, parce que je savais que ça ne pouvait que marcher entre nous. À vrai dire, j'espérais secrètement que tu serais prêt à trahir ton ami ne serait-ce que pour m'embrasser, parce que je ne pensais qu'à toi. Je ne suis même pas certaine d'être sortie avec Warren pour Warren. Je crois que, dès le début, c'était toi que je visais.

Quelques semaines après notre rupture avec Warren, je croyais ne jamais te revoir parce que, contrairement à ce que j'espérais, tu n'es pas venu me retrouver. Et cette idée me terrifiait. Alors, un beau jour, je me suis rendue chez toi. Tu n'étais pas là, mais Brennan si. Je crois qu'il a compris ce qui m'amenait, et il m'a dit de ne pas m'inquiéter, de te laisser juste un peu de temps. Il m'a expliqué l'accord que vous aviez passé avec Warren, en ajoutant que tu avais de réels sentiments pour moi mais que tu t'interdisais d'y céder pour le moment. Il m'a même montré la date que tu avais encerclée sur le calendrier. Je n'oublierai jamais l'effet que ça m'a fait. À partir de ce moment, j'ai compté les jours qui me séparaient du moment où tu viendrais frapper à ma porte.

Elle essuie une larme. Je ferme brièvement les yeux pour tâcher de lui montrer le respect approprié en m'interdisant de l'attirer contre moi, mais j'ai du mal. Je ne savais pas qu'elle était venue me voir. Brennan ne me l'a jamais dit et là, j'ai à la fois envie de le maudire pour ne pas m'avoir mis au courant, mais aussi de le bénir pour avoir informé Maggie de ce que je ressentais.

– Je suis tombée amoureuse de toi durant cette année d'attente. Je suis tombée amoureuse de ta loyauté envers Warren. Je suis tombée amoureuse de ta loyauté envers moi. Je suis tombée amoureuse de ta patience et de ta volonté. Je suis tombée amoureuse parce que tu n'as pas accepté que nous partions d'un mauvais pied. Tu voulais que tout se passe aussi bien que possible, alors tu as attendu une année entière. Crois-moi, Ridge, je sais combien c'était difficile, parce que moi aussi j'attendais, en même temps que toi.

Cette fois, c'est moi qui lui essuie une larme sur la joue, avant de la laisser finir.

– Je me suis juré de ne pas laisser ma maladie nous déranger. Je ne voulais pas qu'elle m'empêche de complètement tomber amoureuse de toi, ni qu'elle te repousse. Tu t'es montré catégorique en affirmant que ça t'était égal, et moi, je ne demandais qu'à te croire sur parole. Nous nous mentions à tous les deux. Je pense que ma maladie est la chose que tu aimes le plus en moi.

Là, mon cœur s'arrête de battre. Jamais je n'ai à ce point été frappé par de simples paroles.

– Qu'est-ce que tu racontes, Maggie ?

– Je sais que ça te semble absurde, parce que tu ne vois pas les choses ainsi. Tu es loyal, tu aimes trop les gens, tu veux t'occuper de tous ceux qui t'entourent, y compris moi, Brennan, Warren... Sydney. Tu es comme ça, et quand tu as vu comment Warren m'avait traitée, tu as eu envie d'intervenir, de devenir mon héros. Je ne dis pas que tu ne m'aimes

pas pour moi-même, parce que je sais que c'est le cas. Je pense seulement que tu t'es trompé dans ton amour.

Je me passe une main sur le front, comme si ça pouvait chasser ma peine. Je ne suis pas sûr de pouvoir supporter davantage un point de vue aussi faux.

– Maggie, arrête ! Si tu veux utiliser ta maladie comme excuse pour me quitter, je refuse de t'écouter. Je ne peux pas. Tu me donnes l'impression d'être en train de rompre avec moi, et ça me fait une peur atroce. Je ne suis pas venu ici pour te voir nous lâcher. Je voudrais que tu luttas avec moi. J'ai besoin de ton soutien pour lutter, moi aussi.

Elle penche la tête de côté, l'air de contester.

– Je ne devrais pas avoir à lutter, Ridge. Je lutte déjà tous les jours de ma vie rien que pour survivre. Je devrais pouvoir me reposer sur nous, m'en délecter, mais je n'y arrive pas. Je vis dans la peur constante de te mécontenter parce que tu essaies tellement de m'enfermer dans une bulle protectrice. Tu ne veux pas que je prenne le moindre risque, que je m'engage dans une action qui puisse me causer un iota de stress. Tu ne comprends pas pourquoi je vais à l'université alors que nous savons tous les deux ce qui m'attend. Tu ne comprends pas pourquoi je veux entreprendre une carrière, parce que tu estimes qu'il vaudrait mieux que je te laisse t'occuper de moi pendant que je me repose. Tu ne comprends pas pourquoi je tiens tellement à tenter des expériences qui provoquent un tel flot d'adrénaline chez les autres gens. Tu t'emportes quand je dis que je voudrais voyager, parce que tu penses que ce ne serait pas bon pour ma santé. Tu refuses d'effectuer des tournées avec ton frère parce que tu veux être là pour t'occuper de moi quand je suis malade. Tu renonces à tant de choses dans la vie pour que je n'aie pas à renoncer à la mienne, que ça en devient parfois étouffant.

Étouffant ?

Je l'étouffe ?

Je me lève et marche de long en large dans la pièce pour tâcher de reprendre une respiration normale. Une fois que je me sens assez calme pour répondre, je retourne vers le canapé, me plante face à elle.

– Je ne cherche pas à t'étouffer. Je veux juste te protéger. Au contraire de la plupart des autres couples, nous n'avons pas tout le temps devant nous. Ai-je donc tort de vouloir prolonger ce que nous avons aussi longtemps que possible ?

– Non, Ridge, tu n'as pas tort. Et j'apprécie beaucoup tes efforts, mais ce n'est pas fait pour moi. J'ai sans cesse l'impression que tu veux jouer les gardes du corps. J'ai besoin de quelqu'un qui accepte de me voir braver les océans en me conseillant seulement de ne pas me noyer. Seulement toi, tu ne serais même pas capable de me laisser approcher un océan. Ce n'est pas ta faute, mais tu ne peux pas me donner ça.

– Non, dis-je en langue des signes, tu crois en avoir envie, mais c'est faux. Tu ne peux pas me dire que tu préférerais vivre avec quelqu'un qui te laisserait risquer le temps qu'il te

reste à vivre, plutôt qu'avec quelqu'un qui fait tout ce qu'il peut pour prolonger sa vie avec toi.

Elle pousse un soupir. J'ignore si elle reconnaît ainsi que j'ai raison ou si c'est par pur agacement, parce qu'elle pense que j'ai tort. Sans me quitter des yeux, elle vient m'embrasser brièvement sur la bouche et, dès que je lève les mains vers son visage, elle se détache de moi.

– Toute ma vie j'ai su que je pouvais mourir dans l'heure. Tu ignores ce que c'est Ridge, mais je voudrais que tu essaies un peu de te mettre à ma place. Si tu savais que tu risquais de disparaître à tout instant, tu n'essaierais pas de vivre, tout simplement ? De vivre autant que tu le pourrais ? Seulement toi, tu me laisses à peine vivre, et je ne le supporte pas. Quand je mourrai, il faudra que je sois certaine d'avoir fait tout ce que je voulais, que j'ai vu tout ce que je voulais, que j'ai aimé tous ceux que je voulais aimer. Je ne peux plus me contenter de vivoter, mais toi tu n'es pas enclin à juste rester auprès de moi et à me laisser faire tout ce que j'ai encore à faire de ma vie.

Tu as passé cinq ans à m'aimer, comme personne ne m'a jamais aimée. Mon amour t'a répondu minute après minute. Je ne veux pas que tu en doutes. Les gens croient toujours que tout leur est acquis, moi je ne veux pas que tu aies cette impression de ma part. Je ne mérite pas la moitié de ce que tu as fait pour moi et tu dois savoir à quel point je l'apprécie. Pourtant, il m'arrive parfois de me sentir étouffée par notre dévotion mutuelle. De ne pas vivre la vraie vie. Ces derniers jours m'ont aidée à prendre conscience que je restais avec toi par peur de te briser le cœur. Pourtant, si je ne trouve pas le courage de le faire, je crains de te restreindre, toi autant que moi-même. J'ai l'impression de ne pas vivre la vie que je veux juste par peur de te blesser, et toi, tu ne peux pas vivre la vie que tu veux parce que tu es loyal au point de t'en nuire. Ça me fait mal de l'avouer, mais je crois que je vivrais mieux loin de toi. Je crois également qu'un jour, peut-être, tu te rendras compte que tu vivrais mieux loin de moi.

Mes coudes se posent sur mes genoux et je fais de mon mieux pour me détourner d'elle. Je ne peux la regarder une seconde de plus. Non seulement tout ce qu'elle vient de dire me brise le cœur, mais j'ai également l'impression qu'elle brise le cœur de mon cœur.

Ça fait trop mal, et j'ai trop peur ; au point qu'un moment, je me mets à penser qu'au fond elle a sans doute raison.

Peut-être qu'elle n'a pas besoin de moi.

Peut-être que je l'étouffe.

Peut-être que je ne suis pas à ses yeux le héros que j'ai tant essayé de devenir, parce que, là, tout de suite, j'ai plutôt l'impression qu'elle n'a pas besoin d'un héros. Qu'en ferait-elle ? Elle a quelqu'un de tellement plus fort que je ne le serai jamais. Elle a elle-même.

En prenant conscience que je ne pourrai sans doute pas lui apporter tout ce dont elle a besoin, je me sens comme rongé de l'intérieur. Mes regrets, ma honte, mon sentiment de

culpabilité se recroquevillent en moi, achevant de dévorer ce qu'il me reste de forces.

Je sens ses bras m'entourer et je l'attire contre moi. J'ai tellement besoin de la sentir près de moi ! Je l'aime tellement ! Au point que je ne désire qu'une chose en ce moment, c'est qu'elle le sache, même si ça ne doit en rien modifier son attitude. Je l'attire contre moi, appuie mon front sur le sien et nous pleurons ensemble, en nous accrochant l'un à l'autre avec tout ce qui nous reste de vigueur. Les joues inondées de larmes, elle vient s'asseoir sur mes genoux.

– Je t'aime, articule-t-elle.

Puis elle pose les lèvres sur les miennes. Je la serre contre moi, aussi fort que possible, comme si ça pouvait aider mon cœur à se couler dans sa poitrine pour ne jamais plus la quitter.



SYDNEY

Je n'aurai le câble que la semaine prochaine. J'ai les yeux qui piquent à force de lire, et peut-être aussi à force de pleurer. J'ai fini par verser un acompte pour me payer une voiture avec ce qui me restait de ma bourse d'étudiante mais, tant que je n'aurai pas de boulot, je ne pourrai pas y mettre de l'essence. Je ferais mieux de me dépêcher de trouver un job quelque part parce que je suis à peu près sûre de ne pas apprécier longtemps de vivre seule. Je me suis fait des idées. J'ai envie de retourner réclamer ma place à la bibliothèque, de les supplier de me reprendre s'il le faut. Il faut absolument que je m'occupe.

Parce que. Je m'ennuie. À mourir.

J'en suis à regarder mes mains, à compter sur les doigts des trucs qui n'ont pas besoin d'être comptés.

Un : le nombre de gens qui ne quittent pas mon esprit (Ridge).

Deux : le nombre de gens que j'aimerais voir attraper une maladie sexuellement transmissible (Hunter et Tori).

Trois : le nombre de mois écoulés depuis que j'ai rompu avec mon enfoiré de salaud de petit ami.

Quatre : le nombre de fois où Warren est passé me voir depuis que j'ai quitté l'appartement.

Cinq : le nombre de fois où Warren a frappé à ma porte depuis trente secondes.

Six : le nombre de jours sans voir Ridge.

Sept : le nombre de pas entre mon canapé et la porte d'entrée.

J'ouvre la porte et Warren n'attend même pas que je lui dise d'entrer. Il passe devant moi en souriant, brandissant deux sachets blancs.

– J’ai acheté des tacos, annonce-t-il. Je rentrais du travail quand je me suis dit que tu en aurais peut-être envie.

Il dépose les sachets sur le comptoir de la cuisine puis va se jeter sur le canapé.

Je ferme la porte et me tourne vers lui.

– Merci pour les tacos, mais qui me dit que ce n’est pas un mauvais coup ? Qu’est-ce que tu as fait ? Tu as remplacé le bœuf par du tabac ?

Apparemment bluffé, Warren me décoche un large sourire.

– En voilà une idée qu’elle est bonne ! On dirait que tu as tout pigé.

Je m’assieds près de lui en riant.

– Logique, maintenant que je n’ai plus de colocs.

– Bridgette ne rentre pas du travail avant minuit, dit-il en me tapotant le genou. On se fait une toile ?

J’en éprouve une sorte de nausée. Je déteste qu’il s’occupe de moi par une sorte d’instinct de charité. Je n’ai aucune envie d’inspirer ce genre de sentiment à quiconque.

– Warren, tu n’es pas obligé de venir me voir tous les jours. Je sais que c’est par pure gentillesse, mais je vais bien, je t’assure.

Il se redresse pour me faire face.

– Je ne viens pas ici par charité, Sydney. Tu es mon amie. J’aimais bien t’avoir dans l’appartement. Et puis, j’avoue que j’ai aussi un peu de remords pour la façon dont je t’ai traitée la nuit où Maggie a été admise à l’hôpital.

– Là, je dois dire que tu t’es conduit comme un vrai connard.

– Je sais, dit-il en riant. Ne t’inquiète pas, Ridge fait en sorte que je ne l’oublie pas.

Ridge.

La vache, ça me fait mal d’entendre ce nom...

Warren a dû tout de suite repérer ma réaction.

– Merde. Excuse-moi.

Prenant appui sur mes mains, je me lève, dans l’espoir d’échapper à cette conversation pesante. Je me dirige vers la cuisine.

– Tu as faim ? Je viens de passer des heures à trimer pour préparer ces tacos, alors tu ferais mieux d’en manger un.

Il éclate de rire et vient me rejoindre, se sert et nous ouvrons ensemble les sachets qu’il a apportés. Malheureusement, l’odeur de nourriture me monte au nez, ramenant la nausée qui m’avait prise tout à l’heure. D’ailleurs, je n’ai pas beaucoup mangé ni dormi depuis que j’ai déménagé. L’idée que j’aie pu participer d’une façon ou d’une autre au traumatisme de quelqu’un me met affreusement mal à l’aise. Maggie n’avait rien fait pour mériter une telle déception, mais c’est également très dur de ne pas savoir comment les choses ont finalement tourné entre ces deux-là. Je n’ai pas posé la question à Warren pour des raisons évidentes ; de toute façon, quoi qu’il arrive, ça ne changerait rien pour moi. Mais, maintenant, la

curiosité me ronge. J'ai beau avoir souhaité depuis trois mois que Ridge n'ait pas de petite amie, ce n'est rien, comparé à mes prières pour qu'elle me pardonne.

– À quoi tu penses ?

Je lève les yeux vers Warren accoudé sur le comptoir, et hausse les épaules en reposant mon taco intact ; je préfère détourner les yeux, de peur qu'il ne devine à quoi je pensais.

Mais il se penche vers moi, comme si ça pouvait m'obliger à le regarder.

– Écoute, je sais que tu ne m'as pas parlé de lui parce que tu sais aussi bien que moi que tu dois passer à autre chose. Mais si tu as des questions, pose-les, Sydney. J'y répondrai car tu es mon amie.

J'inspire et j'expire un bon coup, et la question jaillit :

– Comment va-t-il ?

Warren serre les dents ; apparemment, il regrette d'avoir abordé le sujet.

– Ça va bien. Ça va aller.

Je hoche la tête, mais j'ai aussitôt un million de questions qui me surgissent à l'esprit.

Est-ce qu'elle l'a repris ?

Est-ce qu'elle a posé des questions sur moi ?

A-t-il l'air heureux ?

Tu ne crois pas que je lui manque, maintenant ?

Je préfère les traiter l'une après l'autre, car je ne sais même pas si ses réponses m'aideront ou non. Je déglutis un grand coup avant de me lancer :

– Elle lui a pardonné ?

C'est maintenant Warren qui ne parvient pas à soutenir mon regard. Il se redresse, me tourne le dos, pose les paumes à plat sur le comptoir. La tête penchée entre les épaules, il soupire.

– Je ne sais pas si je dois te dire ça.

Il marque une hésitation avant de se retourner vers moi.

– Oui, elle lui a pardonné. À ce qu'il m'a dit, elle a compris ce qui se passait entre vous. Je ne dis pas que ça ne lui faisait rien, mais elle lui a pardonné.

Cette réponse me tue. Je me ferme la bouche d'une main pour étouffer un cri, surprise par ma propre réaction. Si, dans un premier temps, je me sens soulagée qu'elle lui ait pardonné, cet apaisement fait aussitôt place au chagrin. Je ne sais plus que penser. Je suis soulagée pour Ridge mais rongée de tristesse pour moi.

Warren pousse encore un soupir et je m'en veux de lui avoir montré ma réaction. Je n'aurais pas dû lui poser cette question. Bon sang, pourquoi me suis-je laissée aller ?

– Je n'avais pas fini, Sydney, ajoute-t-il paisiblement.

Mais je n'arrive toujours pas à soutenir son regard, tandis qu'il achève ce qu'il avait à dire.

– Elle lui a pardonné pour ce qui s’est passé entre vous, en même temps, ça lui a permis de réfléchir à ce qu’ils vivaient ensemble. Finalement, elle lui a révélé ne pas avoir trouvé d’assez bonnes raisons pour le reprendre. Ridge a dit qu’elle avait encore une longue existence devant elle, mais qu’avec lui elle ne se sentait pas libre de la vivre comme elle le voulait.

Totalement perdue, je me prends le visage dans les mains. Il y a quelques secondes, j’étais mal parce qu’elle lui avait pardonné, maintenant, je me sens encore plus mal parce qu’elle n’a pas voulu le faire.

Il y a trois mois, j’étais assise sous la pluie, avec mes valises, persuadée que je vivais le chagrin d’amour de ma vie.

Je me trompais lourdement.

C’était rien à côté de maintenant.

Là.

En ce moment.

Warren me prend dans ses bras et m’attire vers lui. Je sais qu’il ne veut pas me voir souffrir, alors je fais de mon mieux pour paraître calme. De toute façon, à quoi ça servirait de pleurer ? Ça ne m’a servi à rien, ces six derniers jours.

Je me détache de lui pour aller chercher une serviette en papier et m’essuyer les yeux.

– Je déteste tous ces grands sentiments, dis-je.

Il se met à rire.

– Pourquoi crois-tu que j’aie choisi une fille qui n’en éprouvait aucun ?

Cette évocation de Bridgette me rend un peu de ma bonne humeur. J’achève d’essuyer mes larmes en me répétant que ce qui se passe entre Ridge et Maggie ne me regarde pas. Quoi qu’il soit arrivé entre eux, ça ne signifie strictement rien pour ce qui est de Ridge et moi. Les choses sont beaucoup trop compliquées entre nous. Seuls le temps et la distance pourront y remédier.

– Je viens avec toi, dis-je à Warren. On va voir ce film. Mais je préférerais autre chose que du porno.



RIDGE

— Rends-moi mes clés, Ridge, me signe Warren.

Je fais tranquillement non de la tête pour la troisième fois en cinq minutes.

— Je te les donnerai quand tu me diras où elle habite.

Il me jette un regard mauvais mais refuse de bouger. Je garde ses clés depuis le début de la journée et il n'est pas question que je les lui rende avant qu'il ne me réponde. Je sais que quinze jours à peine ont passé depuis que Maggie a rompu avec moi, mais je n'ai pu m'empêcher de penser sans cesse à Sydney, à ce que je lui ai fait. Il faut que je sache si elle tient le coup. Si je n'ai pas repris contact avec elle, c'est juste parce que je ne sais pas trop comment elle réagira quand j'irai la voir. Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de la voir, sinon je risque de ne jamais retrouver le sommeil. Voilà plus de trois semaines que je n'ai pas dormi une nuit entière, il faut que mon esprit s'apaise.

Warren est assis à table en face de moi, tandis que je me concentre sur le portable ouvert sous mes yeux. Malgré les sottises que j'ai commises ces dernières semaines sur un ordinateur, j'ai fini par m'en acheter un autre. Bien obligé si je veux gagner un peu d'argent.

Warren se penche pour me le claquer sous le nez.

— Ça ne va rien arranger, signe-t-il. Voilà trois petites semaines que vous avez rompu, Maggie et toi. Je ne te donnerai pas l'adresse de Sydney, parce que tu n'as pas besoin de la

voir. Maintenant, rends-moi mes clés ou je prends ta voiture.

Je lui décoche un sourire suffisant.

– Je te paie des frites si tu trouves mes clés. Elles sont au même endroit que les tiennes.

– Pourquoi tu m'emmerdes, Ridge ? Elle peut enfin refaire sa vie, elle a des chances de s'en sortir, et toi tu veux encore tout gâcher ?

– Comment tu sais qu'elle s'en tire bien ? Tu parles avec elle ?

Le désespoir que je mets dans ma question me surprend moi-même.

– Oui, je l'ai vue plusieurs fois. Bridgette et moi, on a déjeuné avec elle pas plus tard qu'hier.

Je retombe sur ma chaise, plutôt agacé qu'il ne m'en ait rien dit, mais également content qu'elle ne soit pas complètement anéantie dans son appartement.

– Elle a parlé de moi ? Elle sait pour Maggie et moi ?

– Oui. Elle a demandé comment ça se passait entre vous, alors je lui ai tout dit. Elle n'est pas revenue sur le sujet depuis.

C'est pas vrai ! Normalement je devrais être soulagé qu'elle sache la vérité, au contraire, ça me terrifie. Impossible d'imaginer ce qu'elle pense de mon silence, maintenant qu'elle est au courant pour Maggie. Elle croit peut-être que je lui en veux. Du coup, je me penche vers Warren et l'implore :

– S'il te plaît, dis-moi où elle habite !

Il secoue la tête.

– Donne-moi mes clés.

Je secoue la tête.

Levant les yeux au ciel, il quitte la table et se précipite vers sa chambre.

J'ouvre mes messages à Sydney et commence à les parcourir comme chaque jour pour m'encourager à lui écrire de nouveau. J'ai peur qu'elle ne cède à la facilité de m'envoyer promener en se contentant de ne plus me répondre, alors que si je me présentais à sa porte... C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je ne lui ai plus rien écrit. Même si je refuse de le reconnaître, je sais que rien de bon n'en sortira. Notre situation ne favorise en rien les débuts d'une nouvelle relation et, si je la rencontre en personne, je n'en aurai que plus envie de la revoir ensuite. D'un côté, je sais bien ce que j'ai à faire, de l'autre, c'est exactement le contraire de ce que je voudrais.

La lumière de ma porte clignote. Quelques secondes plus tard, on me secoue violemment les épaules. Je manque de perdre l'équilibre, mais je suis ravi de voir que Warren finit par faire ce que je voulais.

Je lui demande en langue des signes :

– Tu as un problème ?

– Où sont-ils ?

– Quoi ?

– Mes préservatifs, Ridge. Où est-ce que tu les as fourrés ?

Je savais que s'il ne suffisait pas que je lui vole ses clés, ça marcherait avec ses préservatifs. Encore heureux qu'il ait songé à enfiler un short en quittant Bridgette dans son lit.

– Tu veux tes préservatifs ? Dis-moi où elle habite.

Warren se passe les mains sur le visage et, à son expression, je dirais qu'il grogne.

– Laisse tomber. Je vais m'habiller et sortir en acheter d'autres.

– Et comment tu comptes te rendre au magasin, puisque j'ai tes clés de voiture ?

Il marque une pause, réfléchit, se détend soudain, l'air ravi.

– Je vais prendre celle de Bridgette.

– Encore faudrait-il que tu trouves ses clés !

Warren me jette un regard noir et finit par baisser les épaules. Il se tourne vers mon bureau, en sort un papier et un stylo, griffonne quelque chose, roule la feuille en boule et me l'envoie à la tête.

– Voici son adresse, crétin. Maintenant, donne-moi mes clés.

Je vérifie d'abord qu'il n'a pas marqué n'importe quoi, puis sors ses préservatifs de ma table de nuit et les lui jette.

– Tiens, ça devrait te suffire pour le moment. Je te dirai où sont tes clés quand j'aurai vérifié qu'il s'agit bien de son adresse.

Il sort un préservatif de la boîte, me le lance.

– Emporte ça avec toi, parce que c'est bien son adresse.

Là-dessus, il quitte ma chambre. Aussitôt, je me lève et fonce vers l'escalier.

Je ne sais même pas quelle heure il est.

Je m'en moque.



SYDNEY

Alertes sonores.

Ça m'arrive souvent, mais surtout quand j'entends certaines chansons. Particulièrement celles que nous aimions, Hunter et moi. Si j'en écoute une à un moment particulièrement déprimant et que je la réentends par la suite en conduisant, j'ai l'impression de retrouver intactes toutes mes sensations liées à ce moment. Ainsi, je refuse mordicus d'en réécouter certaines qui ne font que provoquer en moi des souvenirs et des sensations que je préférerais oublier.

Mes signaux d'arrivée de messages en font partie.

Notamment celui de Ridge, très différent des autres. C'est un fragment de la maquette de notre chanson « Maybe Someday ». Je le lui avais attribué après avoir entendu cette chanson pour la première fois. J'aimerais pouvoir dire que cette alerte sonore me rappelle un élément négatif de ma vie, mais je n'en suis pas certaine. Certes, le baiser que nous avons échangé pendant cette chanson nous a conduits à des remords des plus négatifs, mais l'acte en lui-même me retourne le cœur chaque fois que j'y pense. Et j'y pense beaucoup. Beaucoup plus que je ne devrais.

D'ailleurs, j'y pense en ce moment, alors que le fragment de notre chanson retentit sur mon téléphone, indiquant que je viens de recevoir un texto.

De Ridge.

Franchement, je ne m'attendais pas à entendre encore une fois ce son.

Je roule sur mon lit, tends le bras vers la table de nuit et saisis le téléphone de mes doigts tremblants. La perspective de lire un nouveau message de sa part me met dans tous mes états, mes membres ne parviennent plus à fonctionner correctement. Je pose le téléphone sur ma poitrine et ferme les yeux, trop anxieuse pour lire son texto.

Battement, battement, pause.

Contraction, détente.

Inspiration, expiration.

Je rouvre lentement les yeux et soulève l'écran vers mon visage.

RIDGE : TU ES CHEZ TOI ?

Je suis chez moi ?

Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Il ne sait même pas où j'habite. En plus, il a clairement laissé entendre que son cœur avait choisi quand il m'a dit de partir, il y a trois semaines.

Mais je suis chez moi et, malgré la petite voix interne qui me conseille de me taire, j'ai envie de le lui dire. Pour un peu, j'ajouterais mon adresse afin qu'il vienne vérifier de lui-même.

Mais je m'en tiens à quelque chose de plus sobre.

MOI : OUI.

J'écarte mes couvertures, m'assieds au bord du lit en regardant mon téléphone sans même plus oser cligner des paupières.

RIDGE : TU NE RÉPONDS PAS À TA PORTE. JE ME SUIS TROMPÉ D'ADRESSE ?

Mon Dieu !

J'espère bien qu'il s'est trompé d'adresse ! Ou pas. Comment dire ? Je suis contente qu'il soit là, en même temps ça me fiche en rogne.

Ça devient épuisant.

Je me lève, sors de ma chambre en trombe, fonce vers la porte d'entrée, vérifie dans l'œillet. Il est bien là.

MOI : TU ES DEVANT MA PORTE, ALORS, NON, TU NE T'ES PAS TROMPÉ.

Je regarde encore dans l'œillet après avoir cliqué sur « Envoi ». Il reste appuyé d'une main sur la porte, en train de regarder son téléphone. À son expression peinée, je me doute de ce qui peut se passer dans son cœur et ça me donne envie de lui ouvrir tout de suite et de me jeter dans ses bras. Je ferme les yeux, colle le front contre le panneau, histoire de me donner le temps de réfléchir avant de prendre une décision irréfléchie. Mon cœur n'aspire qu'à le retrouver et je n'arrive à penser à rien d'autre, pour le moment, qu'à lui ouvrir la porte.

Néanmoins, je sais aussi que ce ne sera pas pour notre bien. Il vient de rompre avec Maggie, alors s'il est ici pour moi, autant qu'il retourne sur ses pas. Rien ne pourrait

fonctionner entre nous alors que je le sais encore désespéré. Je mérite davantage que ce qu'il peut me donner pour le moment. J'en ai trop vu cette année pour laisser quiconque jouer ainsi avec mon cœur.

Il n'aurait jamais dû venir.

RIDGE : JE PEUX ENTRER ?

Je me retourne, m'adosse au panneau, le téléphone serré contre ma poitrine, les paupières closes. Je ne veux pas lire ce qu'il a écrit. Je ne veux pas voir son visage. Tout ce qui se rapporte à lui me fait perdre de vue le plus important pour moi. Il ne peut pas apporter de bien dans ma vie en ce moment, surtout quand on songe à ce qui lui est arrivé ces derniers temps. Alors je ferais mieux de m'éloigner de cette porte sans le laisser entrer.

Pourtant, tout en moi n'aspire qu'à lui ouvrir.

– Sydney, je t'en prie !

C'est un murmure à peine audible qui me parvient, pourtant je l'ai bien entendu. De toutes mes oreilles, de toute mon âme. Je perçois son désespoir, d'autant qu'il s'est donné la peine de parler, et ça me sidère. Cette fois-ci, je suis la décision de mon cœur et me retourne lentement vers la porte, tourne le loquet puis la clé dans la serrure, et ouvre.

Comment décrire ce que ça me fait de le revoir devant moi sans utiliser le terme « terrifiant » ?

Tout ce qu'il me fait ressentir est absolument terrifiant. Terrifiante, cette façon qu'a mon cœur de s'offrir à lui. Terrifiante, cette façon qu'ont mes genoux d'oublier de me porter. Terrifiante, cette façon qu'a ma bouche de rechercher ses lèvres.

Je fais de mon mieux pour cacher l'effet que me produit sa présence en m'écartant de lui pour le précéder dans le salon.

D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je veux tant lui cacher mes réactions. Peut-être juste parce que ça se fait. On essaie tous de cacher ce qu'on ressent à ceux qui devraient justement le savoir. On veut refouler ses émotions, comme s'il était interdit d'avoir des réactions un tant soit peu naturelles.

Les miennes, en ce moment, me pousseraient à me tourner pour le prendre dans mes bras, sans tenir compte des raisons qui l'amènent. Mes bras ont envie de l'entourer, mon visage veut se presser contre sa poitrine, mon dos voudrait se lover dans son étreinte... pourtant je reste là, à faire semblant de ne surtout rien rechercher de ce genre.

Pourquoi ?

Après une longue inspiration, je me tourne vers lui quand je l'entends fermer la porte de l'entrée et le voilà déjà face à moi, m'obligeant à lever les yeux pour rencontrer les siens. À son expression tendue, je perçois qu'il est exactement dans le même état que moi, qu'il réprime tous ses sentiments... en quel honneur, au juste ?

Par fierté ?

Par peur ?

Ce qui m'a toujours fascinée dans notre relation avec Ridge, c'est que nous étions honnêtes l'un envers l'autre. J'ai chaque fois pu lui dire exactement ce que je pensais, et vice versa. Alors je n'aime pas le chemin biaisé que nous avons pris maintenant.

J'essaie de lui sourire, mais je ne suis pas certaine que mon sourire soit bien éclatant, ou seulement visible. Je lui parle, en articulant soigneusement afin qu'il puisse lire sur mes lèvres.

– Tu es venu me chercher un nouveau défaut ?

Soulagé que je ne lui fasse pas la tête, il éclate de rire.

Je ne lui fais pas la tête, il ne m'a jamais exaspérée. Je ne saurais lui reprocher les décisions qu'il a prises quand on s'est connus. La seule chose qui me contrarie serait plutôt la nuit où il m'a embrassée, me faisant ainsi oublier tous les autres baisers de ma vie.

Je m'assieds sur le canapé avant de lui demander :

– Ça va ?

Comme il soupire, je détourne vivement les yeux. C'est déjà assez dur de se trouver dans la même pièce sans qu'il faille en plus se regarder dans les yeux. Il entre à son tour, vient s'asseoir auprès de moi.

J'avais envie d'acheter plus de meubles, mais je ne pouvais m'offrir qu'un canapé, ou plutôt une causeuse. Je ne suis pas certaine de détester cette sobriété puisque je sens ainsi les jambes de Ridge contre mes cuisses, et ce simple contact provoque en moi une sorte de tornade. Je regarde nos genoux et me rends compte que je porte encore le t-shirt que j'avais enfilé avant de me mettre au lit. En fait, j'étais tellement surprise quand il m'a annoncé qu'il se trouvait derrière ma porte que je n'ai plus songé à mon allure. Je ne suis vêtue de rien d'autre qu'un immense t-shirt de coton qui me tombe sur les genoux, et mes cheveux ne sont pas coiffés.

Lui est en jean et t-shirt gris Sounds of Cedar. Je devrais sans doute me sentir à moitié nue, mais c'est ma tenue normale quand je vais me coucher.

RIDGE : JE NE SAIS PAS SI ÇA VA. ET TOI ?

J'ai failli oublier que je lui avais posé cette question.

Je hausse les épaules. Ça devrait aller, pourtant je ne lui mentirai pas en disant que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ni lui ni moi ne pouvons le prétendre. Je ne vais pas bien parce que j'ai perdu Ridge, et Ridge ne va pas bien parce qu'il a perdu Maggie.

MOI : DÉSOLÉE POUR MAGGIE. C'EST TERRIBLE. MAIS JE SUIS SÛRE QU'ELLE VA REVENIR. ON NE ROMPT PAS UNE HISTOIRE QUI A DURÉ CINQ ANS SUR UN SIMPLE MALENTENDU.

J'appuie sur « Envoi » et le regarde. Il lit le texte puis me contemple d'un air tellement attentif que j'en ai la gorge sèche.

RIDGE : C'ÉTAIT PAS UN MALENTENDU. ELLE N'A QUE TROP BIEN COMPRIS.

Je lis le message plusieurs fois en regrettant qu'il n'en dise pas davantage. Qu'est-ce qui n'était pas un malentendu ? La raison pour laquelle ils ont rompu ? Ses sentiments pour moi ? Plutôt que de lui demander ce qu'il veut dire, je passe à la question qui me tourmente.

MOI : POURQUOI TU ES LÀ ?

Il remue plusieurs fois la mâchoire avant de répondre.

RIDGE : TU VEUX QUE JE M'EN AILLE ?

Je fais lentement non de la tête, puis je marque une pause et fais ensuite oui. Encore une pause, et je hausse les épaules. Il me décoche un sourire attendri. Comme s'il comprenait parfaitement mon émoi.

MOI : JE CROIS QUE TOUT ÇA DÉPEND DE LA RAISON QUI T'AMÈNE. TU ES LÀ PARCE QUE TU VOUDRAIS QUE JE T'AIDE À RECONQUÉRIR MAGGIE ? OU PARCE QUE JE TE MANQUE ? TU ES LÀ PARCE QUE TU VOUDRAIS QUE NOUS REDEVENIONS AMIS ?

RIDGE : J'AURAI TORT SI JE RÉPONDAIS NON À TOUT. JE NE SAIS PAS POURQUOI JE SUIS LÀ. QUELQUE PART TU ME MANQUES TELLEMENT QUE ÇA ME FAIT MAL, EN MÊME TEMPS, JE ME DIS QUE J'AURAI MIEUX FAIT DE NE JAMAIS TE RENCONTRER. AUJOURD'HUI, J'ÉTAIS PLUS MAL QUE JAMAIS, ALORS J'AI VOLÉ LES CLÉS DE WARREN POUR LE FORCER À ME DONNER TON ADRESSE. JE N'AI RÉFLÉCHI À RIEN D'AUTRE, JE N'AI PRÉPARÉ AUCUN DISCOURS. J'AI JUSTE SUIVI MON CŒUR QUI VOULAIT QUE JE VIENNE TE VOIR.

Cette réponse d'une franchise déconcertante me fait à la fois fondre d'attendrissement et bouillonner de colère.

MOI : ET DEMAIN ? TU AS PENSÉ À DEMAIN, SI C'ÉTAIT UN JOUR OÙ TU AURAI PRÉFÉRÉ NE JAMAIS ME RENCONTRER ? QU'EST-CE QU'IL FAUDRAIT QUE JE FASSE, ALORS ?

L'intensité de son regard me perturbe. Sans doute est-il en train de mesurer ma fureur. Je ne sais pas trop, pas plus que je ne sais ce que je ressens en découvrant qu'il affecte d'ignorer pourquoi il est venu ici.

Il ne répond pas à mon texto, ce qui prouve une chose : il affronte le même conflit intérieur que moi.

Il voudrait être avec moi, mais il ne veut pas.

Il voudrait m'aimer, mais il ne sait pas s'il peut.

Il voudrait me voir, mais il sait qu'il ne peut pas.

Il voudrait m'embrasser, mais cela nous blesserait autant que la première fois, quand il a fini par s'en aller. Soudain très mal à l'aise, je me sens trop près de lui sur ce canapé, alors que mon corps m'indique clairement que nous ne sommes encore pas assez près. Ce qu'il désire en ce moment ne se produira jamais.

Ridge se détourne et jette un coup d'œil circulaire sur mon appartement, avant de reporter son attention sur son téléphone.

RIDGE : J'AIME BIEN CHEZ TOI. C'EST BIEN SITUÉ. TU ES EN SÉCURITÉ ICI.

Pour peu, j'éclaterais de rire à ce texto idiot qui essaie de relancer une conversation banale sur laquelle je ne suis absolument pas branchée. Décidément, on n'est pas faits pour devenir de simples amis. Ce genre de discussion ne peut pas coller entre nous en ce moment. Malgré tout, je n'arrive pas à répondre sur un autre ton.

MOI : JE M'Y PLAIS BIEN. MERCI DE M'AVOIR AIDÉE POUR L'HÔTEL JUSQU'À MON EMMÉNAGEMENT.

RIDGE : C'ÉTAIT LE MOINS QUE JE POUVAIS FAIRE.

MOI : JE TE REMBOURSERAI DÈS QUE JE RECEVRAI MON PREMIER CHÈQUE. J'AI RÉCUPÉRÉ MON BOULOT À LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMPUS, C'EST DONC L'AFFAIRE D'UNE PETITE SEMAINE.

RIDGE : ARRÊTE, SYDNEY ! JE NE VEUX MÊME PAS EN ENTENDRE PARLER.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Cette situation est trop gênante, car on est tous les deux en train de tourner autour des sujets qu'on n'a pas le courage d'aborder.

Je dépose mon téléphone face contre le coussin. Ridge doit se rendre compte que j'ai besoin d'une pause. Je déteste l'idée que nous n'osions plus être nous-mêmes.

Apparemment, il pige puisqu'il pose son propre appareil sur le bras du canapé, près de lui, et, dans un grand soupir, se laisse tomber contre le dossier. Le silence ambiant me donne l'impression que je pourrais peut-être essayer d'envisager le monde de son point de vue, pour une fois. Cependant, je n'arrive pas à me mettre à sa place. Quand on a la chance d'entendre, on trouve ça normal, chose que je n'avais pas vraiment comprise jusqu'ici. Nous n'échangeons plus une parole, pourtant je saisis, à l'entendre soupirer, qu'il n'est pas très fier de lui.

J'imagine que son habitude d'un monde silencieux lui donne d'immenses aptitudes à lire les gens de mille façons. Au lieu de se concentrer sur le son de ma respiration, il

contemple les mouvements de ma poitrine. Au lieu d'écouter de calmes soupirs, il observe mes yeux, mes mains, ma posture. C'est sans doute pour ça que son visage est ainsi tourné vers moi en ce moment, parce qu'il veut me voir et capter ce qui se passe dans ma tête.

J'ai l'impression qu'il ne lit que trop bien en moi. Ce qui m'oblige à essayer de contrôler chacune de mes expressions, chacune de mes respirations. Les paupières closes, j'appuie la tête sur le dossier, consciente qu'il m'observe en tâchant de deviner où j'en suis.

Si seulement je pouvais le lui dire ! Lui dire combien il m'a manqué, quelle importance il a prise dans ma vie. Lui dire combien je m'en veux parce que, avant que je ne débarque, tout semblait aller si bien pour lui ! Lui dire que, même si nous l'avons tous les deux regretté ensuite, cette minute que nous avons passée à nous embrasser occupe une place essentielle dans ma vie et que je ne l'échangerais contre rien au monde.

Dans de tels moments, je suis contente qu'il ne puisse pas m'entendre, sinon j'en aurais tellement dit que j'aurais forcément fini par le regretter.

Ridge remue un peu, ce qui me fait automatiquement rouvrir les yeux. Il s'est penché sur le bras du canapé, comme s'il voulait attraper quelque chose. Quand il se retourne, il tient un marqueur à la main. Avec un léger sourire, il me prend le bras et se met à écrire sur ma paume.

Je déglutis, observe son visage, mais il semble trop concentré sur ce qu'il fait. Quand il a terminé, il souffle légèrement sur ma peau, comme pour y faire sécher l'encre. Je sens ses lèvres humides, je vois leur petite moue et, bon sang, qu'il fait chaud ici ! Il lâche mon poignet. Je le regarde.

Je voulais juste te toucher la main.

Ça me fait rire. Surtout parce que ses paroles sont étonnamment innocentes et douces, comparées à ce qu'il avait déjà écrit sur moi. Voilà une dizaine de minutes que je suis assise auprès de lui sur ce canapé, à souhaiter qu'il me touche, et là, il reconnaît exactement la même chose. Ça fait tellement puéril qu'on se croirait juste des ados. Je suis presque gênée de tant aimer qu'il me touche, en même temps je ne me rappelle pas avoir autant souhaité quelque chose de ma vie.

Il n'a pas encore relâché ma main et je contemple toujours ce qu'il y a écrit. Je passe mon pouce sur la sienne et l'entends retenir son souffle. La permission que je viens de lui donner de ce simple mouvement semble avoir brisé une barrière invisible, car il s'empare de mes doigts, les entrelace avec les siens. La chaleur qu'il dégage n'est en rien comparable avec celle qui vient d'inonder mon corps.

Mon Dieu, s'il suffit que nous nous prenions la main pour que j'éprouve des sensations aussi fortes, comment imaginer ce que pourrait être le reste ?

Tout d'un coup, il me lâche pour saisir le marqueur qu'il applique sur mon poignet avant de tirer une ligne le long de mon bras. Je le laisse faire. Arrivé au creux de mon coude, il se remet à écrire. Je lis aussitôt.

Juste une excuse pour te toucher là aussi.

Sans lâcher ma main, sans me quitter des yeux, il se penche vers mon bras et souffle dessus, pose la bouche sur les mots qu'il y a inscrits, et là je sens un petit coup de langue, juste avant qu'il ferme les lèvres.

Ça a dû me faire gémir.

Oui. Sûr que ça m'a fait gémir.

Heureusement qu'il n'a rien entendu !

Il se redresse légèrement, surveillant ma réaction de ses yeux sombres et perçants, les pose sur ma bouche, sur mes yeux, sur mon cou, sur mes cheveux, sur ma poitrine. Pressé d'absorber chaque partie de mon image.

De nouveau, il appuie son stylo sur mon bras, comme pour reprendre là où il en était, mais cette fois il le roule vers la manche de mon t-shirt qu'il remonte jusqu'à mon épaule, trace une petite marque à l'encre puis se penche lentement vers moi. Ma tête retombe sur le canapé quand je sens ses lèvres effleurer ma peau, son souffle tiède caresser mon épaule. Je ne sursaute même pas à l'idée qu'il est en train de dessiner partout sur mon corps. Une douche pourra y remédier. Pour le moment je n'ai qu'une envie, qu'il continue jusqu'à complètement assécher son marqueur.

Il se redresse, redescend ma manche, pour aussitôt glisser les doigts sous le col de mon t-shirt, tirant dessus pour dégager une partie de mon omoplate. Et voilà la pointe du stylo qui se pose sur mon épaule tandis que Ridge se fraie un chemin vers mon cou. Il progresse avec prudence, mais je sais bien ce qu'il souhaite voir se produire tout de suite, où il souhaite mener son marqueur. Il n'a pas besoin de l'annoncer, ses yeux parlent assez pour lui.

Sentant le stylo monter vers mon cou, je penche instinctivement la tête sur le côté et, aussitôt, j'entends une giclée d'air lui siffler entre les dents. Il s'arrête juste sous mon oreille. Je serre les paupières en espérant que mon cœur ne va pas exploser mais, dès que je sens les lèvres revenir sur ma peau, la pièce se retourne d'un coup.

À moins que ce ne soit mon cœur.

D'une main, je lui attrape l'arrière de la tête, pour l'empêcher de s'éloigner. Sa langue refait une incursion sur mon cou mais il ne se laisse pas impressionner par ma ferveur. Il se redresse, me regarde de ses yeux rieurs, comme s'il se régalaient de me mettre dans un tel état.

Le stylo redescend du lobe de mon oreille pour revenir vers mon cou puis à la base de ma gorge. Avant d'embrasser le point qu'il vient de marquer, Ridge me saisit par la taille et me soulève pour me poser sur ses genoux.

Agrippée à ses bras, j'inspire une goulée d'air. Mon t-shirt remonte sur mes cuisses et, comme je ne porte que de légers sous-vêtements, je peux estimer que je suis en train de me laisser entraîner sur une pente que j'aurai toutes les peines du monde à remonter.

Sans quitter ma gorge des yeux, il pose une main sur ma cuisse, remonte sur ma hanche et continue ainsi jusqu'à l'arrière de ma tête qu'il saisit soudain pour poser la bouche dans mon cou. Ce baiser s'avère plus brutal que les précédents. À mon tour, je l'attrape par les cheveux pour garder sa bouche dans mon cou.

Il me couvre de baisers jusqu'au menton. Derrière nos deux corps entremêlés, il passe une main au creux de mes reins afin de me tenir encore plus serrée.

Je ne peux pas bouger. Littéralement à bout de souffle, je me demande où est passée la solide Sydney. Où est la Sydney qui devrait empêcher tout ceci d'arriver ?

Je la chercherai plus tard. Quand il en aura fini avec son marqueur.

À l'instant où il me lâche, ses lèvres se posent sur les miennes. Nos corps restent aussi proches que possible, mais il a ôté la main de mes reins pour promener le stylo autour de mon cou. Lorsque la pointe atteint ma peau, je sens ma gorge se serrer et j'essaie d'anticiper quelle direction elle va prendre.

Nord ou sud. Peu m'importe.

Il roule le stylo vers mon visage mais s'arrête, l'écarte de ma tête, le secoue, le repose sur mon cou, reprend sa montée, arrête. Il se redresse légèrement pour vérifier la pointe ; sans doute n'a-t-il plus d'encre. Il me regarde, envoie promener par-dessus mon épaule le stylo que j'entends tomber derrière moi dans un petit bruit.

Ridge contemple mes lèvres et je comprends qu'il devait avoir l'intention de les tracer également. Nous respirons tout deux trop vite, trop profondément, conscients de ce qui va se passer maintenant, de ce que nous allons affronter pour la deuxième fois étant donné l'effet qu'avait produit sur nous notre premier baiser.

J'ai l'impression que ça le terrifie autant que moi.

Je me blottis contre lui car je ne me suis jamais sentie aussi faible. Je n'arrive pas à réfléchir, ni à bouger, ni à respirer. Mais j'ai... faim.

Il pose les paumes sur mes joues, me regarde dans les yeux.

– À toi, murmure-t-il.

Mon Dieu, cette voix !

Je le dévisage sans trop savoir si j'ai envie de prendre la main. Il veut que ce soit moi qui décide.

C'est tellement plus facile d'accuser quelqu'un d'autre quand les choses ne se passent pas comme prévu. Je sais bien que nous ne devrions pas nous mettre dans une situation que nous allons regretter par la suite. Je pourrais encore tout arrêter. Je pourrais nous faciliter les choses en lui demandant de partir tout de suite plutôt que quand les choses vont devenir compliquées entre nous. Je pourrais quitter ses genoux en lui disant de ne pas rester ici car il n'a pas encore eu le temps de se pardonner ce qui s'est passé avec Maggie. Je pourrais lui dire de s'en aller pour ne revenir que lorsque son cœur sera fixé sur ses intentions.

Si ce jour arrive jamais.

Il y a tant de choses que je pourrais et devrais faire, mais que je ne veux pas faire...

Tout ça ne pouvait se produire à un pire moment.

Sentant les larmes m'envahir, je ferme les paupières. Trop tard, j'en sens une qui glisse le long de ma joue, si lentement que j'en reste sans voix. Je rouvre les yeux pour constater que Ridge la regarde couler. Il suit sa trace humide et crispe un peu plus la mâchoire à mesure qu'elle descend. J'ai envie de l'essuyer, mais je sens qu'il ne faut pas essayer de la cacher. Mes larmes en disent beaucoup plus que tout ce que je pourrais lui écrire.

Sans doute devrait-il comprendre que cette situation me fait souffrir.

À moins que je ne veuille le faire souffrir à son tour.

Lorsque la larme disparaît sous ma mâchoire, Ridge relève les yeux et je suis étonnée de ce que j'y découvre.

Ses larmes à lui.

En constatant qu'il souffre parce que je souffre, j'ai envie de l'embrasser. Il est là parce que je lui manquais. Il est là parce que, tout comme moi, il voudrait éprouver de nouveau ce que nous avons éprouvé lors de notre premier baiser. Et ce désir m'obsède depuis l'instant où sa bouche a quitté la mienne, quand il est parti.

J'enlève les mains de ses épaules pour lui saisir encore l'arrière de la tête et m'en approcher assez pour que nos lèvres s'effleurent.

Il sourit.

– Bien vu, souffle-t-il.

Il comble l'espace entre nos deux bouches, et tout le reste disparaît. Le sentiment de culpabilité, les inquiétudes, le souci sur ce qui pourrait arriver à la fin de ce baiser. Tout s'efface dès qu'il m'écarte doucement les lèvres du bout de la langue, et le chaos qui habitait mon cœur et ma tête disparaît lorsque je sens sa tiédeur dans ma bouche.

De tels baisers ne devraient pas se produire sans une mise en garde initiale. Ce n'est pas bon pour le cœur. Ridge passe une main sur le haut de ma cuisse puis la glisse sous le bord de mon t-shirt, la remonte dans mon dos et m'étreint avec vigueur puis hausse les hanches en même temps qu'il me serre davantage contre lui.

Oh.

Mon.

Dieu !

Je me sens de plus en plus faible, anéantie par le rythme des mouvements qu'il crée avec nos deux corps. Je m'agrippe comme je peux car je sens que je vais m'effondrer, je saisis sa chemise, ses cheveux, en geignant dans sa bouche. Quand il sent le son échappé de ma gorge, il renverse la tête en arrière pour respirer lourdement puis regarde mon cou.

Tirant sa main de dessous mon t-shirt, il la remonte lentement.

Oh mon Dieu !

Fermant les doigts autour de mon cou, il appuie un peu la paume à la base de ma gorge. Il a tellement envie de sentir ce que je ressens que ça m'en donne le tournis. C'est tout juste si j'arrive encore à le regarder dans les yeux, dont l'expression est passée du désir paisible à une pure voracité charnelle.

De son autre main, toujours plaquée derrière mon crâne, il m'attire encore plus violemment, s'empare de ma bouche comme s'il allait l'engloutir. À l'instant où sa langue retrouve la mienne, je lui offre plus de soupirs qu'il ne semble pouvoir en supporter.

C'était exactement ce que j'attendais de lui. Je voulais qu'il vienne me dire combien je lui manquais. Je voulais savoir à quel point il tenait à moi. Je voulais sentir de nouveau sa bouche sur la mienne pour m'assurer que les sensations tirées de son premier baiser n'existaient pas que dans ma tête.

Maintenant que j'en suis certaine, je me sens assez forte pour passer à la suite. Je sais qu'à la seconde où tout ceci s'achèvera, où il sortira de mon appartement, mon cœur s'effondrera de nouveau. Plus je m'ouvre à lui, plus j'ai besoin de lui. Plus je reconnais avoir besoin de lui, plus il est douloureux de me rappeler qu'il n'est pas vraiment à moi.

Je ne suis toujours pas convaincue qu'il soit venu pour les raisons qui m'importent. Et quand bien même, ça ne serait de toute façon pas le moment. Sans parler de toutes les questions qui me trottent dans la tête. J'essaie de les repousser et ça marche, un petit peu, pas longtemps. Quand ses mains m'effleurent la joue, quand ses lèvres se posent sur les miennes, j'oublie toutes ces questions auxquelles je ne parviens pas à échapper. Mais le temps qu'il s'arrête pour reprendre son souffle, le temps que nos regards se croisent, toutes ces questions rejaillissent dans mon esprit, si obsédantes qu'elles suscitent une nouvelle explosion de larmes.

Rongée par l'incertitude, je lui étreins les bras et j'essaie de me dégager. Il se détache de ma bouche, discernant aussitôt les doutes qui m'obsèdent, et il secoue la tête comme pour m'empêcher d'analyser ce moment que nous partageons. Avec un regard implorant, il me caresse la joue, me serre contre lui, essaie de m'embrasser encore, mais je m'arrache à ses bras.

– Ridge, non, je ne peux pas.

Brusquement, il me saisit le poignet. Je descends de ses genoux et m'éloigne, jusqu'à ce qu'il me lâche.

Je file vers l'évier de la cuisine, fais couler du savon dans ma paume et commence à me frotter le bras. Je sors un torchon d'un tiroir, le mouille, l'applique sur mon cou. Les larmes m'inondent les joues alors que j'efface les traces de ce qui vient de se passer entre nous.

Ridge vient se planter derrière moi, pose ses mains sur mes épaules, me retourne pour que nous retrouvions face à face. Quand il voit que je pleure, il prend une expression navrée et saisit le torchon, écarte mes cheveux de mes épaules pour se mettre à frotter doucement ma peau et laver l'encre. Il semble beaucoup regretter de m'avoir fait pleurer, mais ce n'est

pas sa faute. Ça ne sera jamais sa faute. Ce n'est la faute de personne. C'est la nôtre à tous deux.

Quand il a terminé de frotter l'encre, il jette le torchon derrière moi sur le comptoir puis m'attire contre lui. Je me sens tellement réconfortée que je voudrais que ça ne s'arrête jamais. Qu'il n'arrête jamais. Je voudrais que ces petits instants de perfection deviennent notre réalité permanente, mais cela ne peut se produire maintenant. Je comprends parfaitement son commentaire de tout à l'heure quand il disait que parfois je lui manquais et que parfois il aurait préféré ne jamais me rencontrer. Pour le moment, je me dis que j'aurais mieux fait de ne surtout pas mettre les pieds sur mon balcon lorsque j'ai entendu sa guitare.

Si seulement je n'avais pas découvert ce qu'il pouvait me faire ressentir ! Au moins, ça ne risquerait pas de me manquer une fois qu'il serait parti.

Je m'éloigne de lui en m'essuyant les yeux. Il nous reste tant de choses à nous dire que je vais chercher mon téléphone sur le canapé et lui apporte le sien. Puis je vais m'appuyer sur l'autre comptoir pour pouvoir textoter tranquillement, mais il m'attrape par le bras pour me ramener contre lui, m'entoure de ses bras. Il me dépose un baiser sur la tempe puis descend les lèvres sur mon oreille.

– Reste ici, souffle-t-il.

C'est fou comme lorsqu'on vient d'être embrassé par quelqu'un, on ressent à jamais une impression différente dès que ce quelqu'un ne vous embrasse plus. À l'instant où il vous lâche, c'est comme si on vous arrachait une partie de votre être. Je suppose qu'il ressent la même chose, ce qui explique pourquoi il préfère que je reste près de lui.

Éprouve-t-il cela aussi avec Maggie ?

Voilà le genre de questions qui me hantent l'esprit et m'empêchent de croire qu'il puisse sortir heureux de cette situation puisqu'il a fini par perdre son amour. Je ne tiens pas à représenter un deuxième choix.

Appuyant la tête sur son épaule, je ferme les yeux en faisant mon possible pour ne pas laisser mon esprit céder encore à ce genre de pensée. Pourtant, je sais bien qu'il va falloir en passer par là si je veux trouver un sens à ce genre de conclusion.

RIDGE : J'AIMERAIS POUVOIR LIRE DANS TA TÊTE.

MOI : CROIS-MOI, J'AIMERAIS BIEN, MOI AUSSI.

Il part d'un petit rire et me serre contre lui. Il garde la joue appuyée sur ma tête tout en tapant un autre message.

RIDGE : ON S'EST TOUJOURS DIT CE QU'ON AVAIT DANS LA TÊTE. TU SAIS QUE TU PEUX COMPTER SUR MOI. N'HÉSITE PAS À ME DIRE TOUT CE QUE TU VOUDRAS, SYDNEY. C'EST CE QUE JE PRÉFÈRE EN NOUS.

Pourquoi toutes les paroles qu'il prononce, qu'il écrit, qu'il textote, doivent-elles me percer le cœur ?

Je prends une longue inspiration, expire lentement, avant de regarder l'écran de mon téléphone, terrifiée de poser une question dont je ne tiens pas trop à connaître la réponse ; mais je me lance, parce qu'il faut que je sache.

MOI : SI ELLE T'ENVOYAIT UN SMS LÀ, TOUT DE SUITE, EN TE DISANT QU'ELLE REGRETTAIT SA DÉCISION, TU Y RETOURNERAIS ? TU PARTIRAIS D'ICI SANS ARRIÈRE-PENSÉE ?

Lui qui respirait si fort semble soudain se mettre en apnée.

Je n'entends plus son souffle.

Son étreinte se desserre un peu.

Mon cœur s'effondre.

Je n'ai pas besoin de lire sa réponse ni même de l'entendre. Je la sens par tous les pores de sa peau.

Encore que je m'y sois attendue. Il a passé cinq ans avec Maggie. On voit bien qu'il l'aime. Il n'a jamais prétendu le contraire.

J'espérais juste qu'il se trompait.

Aussitôt, je me détache de lui pour me diriger vers ma chambre. J'ai envie de m'y enfermer jusqu'à ce qu'il parte. Je ne veux pas qu'il voie ce que ça me fait. Je ne veux pas qu'il voie que je l'aime comme il aime Maggie.

J'ouvre grand la porte, me précipite à l'intérieur mais, alors que je m'apprête à fermer derrière moi, il m'en empêche et entre à son tour, me fait pivoter pour que je me retrouve face à lui.

Il cherche mes yeux, essayant désespérément de me faire comprendre ce qu'il voudrait pouvoir me dire. Il ouvre même la bouche, comme s'il allait parler, mais la referme, me lâche, se détourne. La main sur la nuque, il claque la porte d'un coup de pied, plaque un avant-bras dessus et y appuie le front. Et je reste là, à le regarder lutter contre lui-même, à se livrer cette guerre que je me suis déjà livrée.

Sans changer de position, il soulève son téléphone et répond à mon texto.

RIDGE : PAS TRÈS SYMPA COMME QUESTION.

MOI : PARCE QUE TU CROIS AVOIR ÉTÉ SYMPA EN TE POINTANT COMME ÇA CHEZ MOI, CE SOIR ?

Il fait demi-tour, s'adosse à la porte, y balance encore un coup de talon. J'avoue que j'ai du mal à le voir lutter ainsi contre lui-même. Certes, je mérite plus que ce qu'il pourrait me donner en ce moment, mais le conflit interne qui l'agite me bouleverse. Je n'en peux plus.

MOI : JE VOUDRAIS QUE TU PARTES. JE NE SUPPORTE PLUS TA PRÉSENCE. ÇA M'AFFOLE DE PENSER QUE TU RÊVES DE M'ÉCHANGER CONTRE ELLE.

Il baisse la tête, regarde le bout de ses chaussures et le sol. Il ne nie pas qu'il préférerait se trouver avec Maggie en ce moment. Il ne s'excuse pas, ne jure pas qu'il pourrait m'aimer davantage qu'il ne l'aime.

Il reste paralysé... parce qu'il sait que j'ai raison.

MOI : JE VEUX QUE TU T'EN AILLES. S'IL TE PLAÎT. ET SI TU TIENS UN TANT SOIT PEU À MOI, NE REVIENS JAMAIS.

Cette fois, il relève les yeux. Jamais je ne les ai vus briller d'une telle émotion.

– Non, dit-il fermement.

Il fait un pas vers moi, je recule. Il secoue la tête, comme pour me supplier. À l'instant où mes jambes heurtent le lit, il arrive à ma hauteur, alors il attrape mon visage entre ses mains et pose ses lèvres sur les miennes.

Mais je me débats, le repousse. Il recule en frémissant, l'air révolté de ne pouvoir mieux communiquer avec moi. D'un regard circulaire, il parcourt la pièce, à la recherche de ce qui pourrait l'aider à me convaincre que j'ai tort, mais je sais que rien ne saurait nous tirer d'une telle situation. Il n'a plus qu'à s'en rendre compte lui aussi.

Il contemple mon lit, puis moi, m'attrape par la main pour me placer devant, pose les paumes sur mes épaules et appuie afin de me faire asseoir. Comme je ne vois pas où il veut en venir, je me laisse faire.

Pour le moment.

Il continue de me pousser, jusqu'à ce que je me retrouve allongée sur le dos. Toujours debout, il ôte son t-shirt. Sans lui laisser le temps de passer la tête, je roule sur le côté. S'il croit qu'il nous suffira de faire l'amour pour régler la situation, il n'est pas aussi futé que je l'imaginai.

– Non, dit-il encore.

Il l'a crié avec une telle conviction que je m'immobilise avant de retomber sur le dos. Il s'agenouille sur le lit, attrape un oreiller qu'il pose à côté de ma tête avant de s'allonger auprès de moi ; tout mon corps se crispe. Il sort son téléphone.

RIDGE : ÉCOUTE-MOI, SYDNEY.

Je reste les yeux fixés sur l'écran dans l'attente de la suite. Quand je m'aperçois qu'il ne tape plus un mot, je l'interroge du regard. Secouant la tête, il me prend mon téléphone, le jette près de lui, puis me prend la main pour la poser sur son cœur.

– Là, dit-il en la caressant. Écoute-moi là.

Ma respiration se bloque quand je comprends ce qu'il me demande. Il m'attire vers lui et je le laisse faire. Doucement, il oriente ma tête sur son cœur et se place mieux sous moi, m'aide à m'installer.

Je me détends contre son torse, j'entends les battements de son cœur.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

C'est absolument magnifique.

Quel son magnifique !

Quelle douceur magnifique !

Quel amour magnifique !

Il pose les lèvres sur ma tête.

Je ferme les yeux... et je pleure.



RIDGE

Je la garde contre moi si longtemps que j'en arrive à me demander si elle ne s'est pas endormie. J'ai encore un million de choses à lui dire, pourtant, je ne veux pas remuer. J'adore le plaisir qu'elle manifeste quand on est ainsi enveloppés l'un contre l'autre. Si je bouge, je crains qu'elle ne reprenne ses esprits et ne me demande de partir.

Voici à peine trois semaines que Maggie et moi avons rompu. Quand Sydney m'a demandé si je reprendrais ma copine, je n'ai pas répondu, mais seulement parce que je sais qu'elle ne croirait pas ma réponse.

J'aime Maggie mais, honnêtement, je ne crois plus que nous soyons faits l'un pour l'autre. Je sais exactement où nous avons commis notre erreur. Le début de notre relation était romantique, au point de ressembler à un conte de fées. Nous avions dix-neuf ans. Nous nous connaissions à peine. Et le fait d'avoir attendu un an n'a pu que raffermir des sensations qui n'étaient basées que sur de faux espoirs, des perspectives idéalisées.

Le temps que nous puissions enfin entamer une relation, je crois que nous étions plus amoureux de l'idée que nous nous faisons de notre couple que de notre réalité. Bien sûr, je l'aimais, et je l'aime encore. Mais, avant de rencontrer Sydney, je ne me rendais pas compte que mon amour pour Maggie n'était basé que sur mon désir de plonger à sa rescousse.

Maggie avait raison. Je n'ai rien fait, au cours des cinq dernières années, que jouer les héros venus la protéger. À ce détail près que les héroïnes n'ont pas besoin d'être protégées.

Quand Sydney m'a mis au pied du mur, tout à l'heure, j'avais envie de lui répondre que non, je ne voudrais pas reprendre Maggie. Quand elle a dit que je rêvais de l'échanger contre Maggie, j'ai eu envie de la prendre dans mes bras en jurant que, pas un instant, je n'aurais voulu me trouver ailleurs quand je me trouvais en sa présence. Je voulais préciser que mon seul regret était de ne pas avoir compris plus tôt avec laquelle des deux je m'entendais le mieux, à laquelle j'étais destiné, laquelle j'aimais de plus en plus, d'un amour naturel, non idéalisé.

Je n'ai rien dit parce que je redoute qu'elle ne comprenne pas. Je lui ai toujours préféré Maggie, c'est donc bien ma faute si cela a semé le doute dans l'esprit de Sydney. Bien que je sache que le scénario qu'elle élabore pourrait ne jamais se réaliser parce que Maggie et moi avons tous deux admis que c'était fini entre nous, je ne suis pas certain que je ne retournerais pas avec mon ancienne copine si l'occasion s'en présentait. Néanmoins, je ne prendrais pas cette décision par désir de rester un peu plus longtemps avec elle, ni même parce que je l'aime davantage. Mais comment en convaincre Sydney quand j'ai moi-même tant de mal à le comprendre ?

Je ne veux pas que Sydney se considère comme mon deuxième choix, alors que mon cœur voit en elle le seul choix possible.

Je garde le bras autour d'elle et récupère mon téléphone. Elle lève la tête, pose le menton sur mon torse et me regarde. Je lui tends son appareil qu'elle prend avant de revenir coller l'oreille contre mon cœur.

MOI : TU VEUX SAVOIR POURQUOI JE VOULAIS QUE TU M'ÉCOUTES ?

Elle ne répond pas d'un texto mais se contente de faire oui de la tête, sans la soulever de ma poitrine. D'une main, elle trace la distance qui sépare ma ceinture de mon bras, et ce contact sur ma peau provoque en moi une sensation que je ne voudrais jamais voir se transformer en simple souvenir. J'abaisse la paume gauche vers sa tête, lui caresse les cheveux.

MOI : CE SERAIT LONG À EXPLIQUER. TU AS UN CALEPIN SUR LEQUEL JE POURRAIS TE L'ÉCRIRE ?

Hochant la tête, elle s'écarte de moi, tend le bras vers la table de nuit, y prend un carnet et un stylo. Je m'adosse à l'appuie-tête tandis qu'elle me les tend sans pour autant se rapprocher. Je lui prends le poignet, écarte les jambes et lui fais signe de venir s'allonger auprès de moi pendant que j'écris. Elle rampe vers moi pour replacer l'oreille sur mon cœur. Je l'entoure de mes bras et pose le carnet sur un genou, tout en appuyant la joue sur sa tête.

J'aimerais qu'il existe des moyens de communication plus simples entre nous. Ainsi je pourrais lui exprimer mes pensées en un rien de temps. J'aimerais pouvoir la regarder dans les yeux pour lui dire exactement ce que je ressens et ce que j'ai à l'esprit, mais je ne peux pas, et c'est bien dommage pour nous deux. Alors j'épanche mon cœur sur ce papier. Elle reste immobile durant le quart d'heure ou presque qu'il me faut pour rassembler mes pensées et les coucher sur la feuille. Quand j'ai fini, je lui tends le calepin. Elle se redresse, s'adosse à mon torse. Je garde les bras autour d'elle et la retiens, tandis qu'elle lit la lettre.



SYDNEY

Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre en le voyant écrire autant, mais dès qu'il me tend le papier, j'absorbe chaque phrase aussi vite que mes yeux peuvent les parcourir. Avec la barrière qui obstrue notre communication, toutes les paroles que je reçois de lui, quelle que soit leur forme, me parviennent comme un cadeau que je dois ouvrir immédiatement.

Je ne sais pas si je ressens plus profondément mes battements de cœur que la plupart des gens, mais je crois que c'est le cas. Étant donné que je ne peux pas entendre le monde autour de moi, je me concentre davantage sur mon monde intérieur. Brennan m'a dit que les seuls moments où il sent battre son cœur se produisent lorsqu'il est tranquille, lorsque tout est paisible autour de lui. Ce n'est pas mon cas, puisque je vis dans un monde au calme constant. Je perçois sans arrêt les battements de mon cœur. Toujours. Je connais leur mouvement. Je connais leur rythme. Je sais ce qui les fait accélérer ou ralentir et je sais même quand m'y attendre. Parfois, je sens mon cœur réagir avant mon cerveau. J'ai toujours su prédire ses réactions... du moins jusqu'à ces derniers mois.

Dès le soir où je t'ai vue sortir sur ton balcon pour la première fois, j'ai senti ce changement, subtil mais évident. Juste un petit soubresaut supplémentaire. Je n'y ai pas pris garde parce que

je ne voulais pas me dire que tu y étais pour quelque chose. J'aimais trop la loyauté de mon cœur envers Maggie, je ne voulais pas que ça change.

Et puis, le jour où je t'ai vue chanter une de mes chansons, ça s'est produit de nouveau. Seulement, cette fois-là, c'était beaucoup plus clair. Le rythme accélérât un peu chaque fois que je voyais tes lèvres remuer, et je percevais mon pouls dans des endroits où je ne l'avais encore jamais senti. Le premier soir où tu as chanté devant moi, j'ai été obligé de rentrer pour finir de jouer, parce que je n'aimais pas sentir mon cœur à ce point ému. J'avais tout d'un coup l'impression de ne plus pouvoir le contrôler, et c'était une sensation horrible.

Et puis, tu es venue t'installer chez nous. Je me rappelle ce premier soir où je suis sorti de ma chambre pour te trouver debout devant la porte d'entrée, dégoulinante de pluie... Mon Dieu, je ne savais pas qu'un cœur pouvait battre aussi fort ! Je connaissais mon cœur comme le dos de ma main et rien ne l'avait fait réagir comme toi. J'ai déposé les couvertures sur le canapé aussi vite que j'ai pu, je t'ai montré la salle de bains pour aussitôt retourner me réfugier dans ma chambre. Je t'épargne les détails de ce que j'ai dû faire, pendant que tu prenais ta douche, pour calmer mon émoi maintenant que je t'avais enfin vue de près.

C'étaient pas mes réactions physiques qui m'inquiétaient. Je les trouvais normales, même si mon cœur appartenait à Maggie, même s'il ne battait que pour Maggie. Mais plus je passais de temps avec toi, plus tu te mettais, sans le vouloir, à voler certains de ces battements. Je faisais tout ce que je pouvais pour t'en empêcher. Pendant un certain temps, je me suis convaincu que j'étais plus fort que mon cœur, ce qui m'a permis de te laisser habiter dans l'appartement. Je croyais n'éprouver pour toi qu'une certaine attirance et je me laissais aller aux fantasmes que tu m'inspirais en imaginant que ça me suffirait pour affronter la réalité. Jusqu'au moment où je me suis rendu compte que les fantasmes en question n'avaient rien à voir avec ceux qui hantaient les garçons normaux sur les filles qui leur plaisaient. Je ne m'imaginais pas en train de te voler un baiser quand personne ne regardait. Je ne m'imaginais pas en train de me glisser dans ton lit au milieu de la nuit pour te faire toutes ces choses dont nous rêvions tous les deux. Non, j'imaginais ce que ça me ferait si tu t'endormais dans mes bras, et si je me réveillais au matin près de toi. J'imaginais tes sourires et ton rire, et même ce que je pourrais éprouver à te consoler quand tu pleurerai.

J'ai pris conscience du piège où j'étais tombé le soir où je t'ai mis ces écouteurs dans les oreilles pour te regarder interpréter la chanson que nous avons écrite ensemble. En voyant ces mots franchir tes lèvres, sachant que je ne pouvais les entendre malgré les élans de mon cœur, j'ai compris que ce qui se passait allait bien au-delà de ce que je pouvais contrôler. Ma force disparaissait sous la faiblesse que tu provoquais en moi. À l'instant où mes lèvres ont touché les tiennes, mon cœur s'est divisé en deux. La moitié t'appartenait désormais. Un battement sur deux était pour toi.

Je savais que j'aurais dû te prier de partir dès ce soir-là, mais je n'ai pas pu m'y résoudre. L'idée de te dire adieu me faisait trop mal. J'avais décidé de te l'annoncer le lendemain mais, une

fois que nous nous sommes mis à parler de tout et de rien, l'aisance avec laquelle nous surmontions la situation m'a donné de nouvelles excuses pour me taire. Maintenant je savais que nous livrions tous deux la même bataille, et ça me permettait d'espérer pouvoir rendre à Maggie la partie de mon cœur que je t'avais abandonnée.

C'est au cours du week-end de la fête de Warren que je me suis aperçu qu'il était trop tard. J'ai passé toute la nuit à essayer de ne pas te regarder, de ne pas me dévoiler. À essayer de me concentrer sur Maggie, comme il se devait. Cependant, tous les efforts, toutes les dénégations de la Terre n'auraient pu m'épargner ce qui s'est produit dès le lendemain. Quand je suis entré dans ta chambre, pour m'asseoir près de ton lit, je m'en suis rendu compte.

C'est là que tu m'as abandonné une partie de ton cœur.

Et, Sydney, je l'ai acceptée. Je voulais ton cœur plus que je n'avais jamais rien voulu de ma vie. À l'instant où j'ai pris ta main dans la mienne, c'est arrivé. Mon cœur a choisi, il t'a choisie.

J'avais entretenu une formidable liaison avec Maggie et je ne tiens pas à minimiser ce que j'ai vécu avec elle. Quand je t'ai dit que je l'aimais depuis l'instant où je l'avais rencontrée et que je l'aimerais jusqu'à ma mort, j'étais sincère. Je l'ai toujours aimée, je l'aime et je l'aimerai toujours. C'est une personne incroyable qui mérite infiniment plus que ce que la vie lui a offert, et, chaque fois que j'y pense, ça me révolte. Malheureusement, les choses ne se passent pas comme ça. Le destin reste le destin. Alors, même si j'ai compris que j'avais découvert en toi ce que je ne trouverais jamais dans ma relation avec Maggie, ça ne suffisait pas. J'avais beau tenir à toi, je ne quitterais pas Maggie pour autant. Si je ne pouvais modifier son destin, j'allais au moins lui offrir la plus belle vie possible. Même si ça m'obligeait à sacrifier certains aspects de la mienne, je m'y serais appliqué sans relâche, sans jamais le regretter. Pas une seule seconde.

Pourtant, jusqu'à il y a trois semaines, je n'avais pas compris que la meilleure vie possible pour elle serait une vie sans moi. Elle recherchait l'opposé de ce que je pouvais lui offrir, je le sais maintenant. Et elle aussi. Et nous l'avons accepté.

Alors, quand tu demandes si je la choiserais plutôt que toi, tu présentes une situation à laquelle je ne peux vraiment répondre. Parce que, oui, au point où nous en sommes, j'accepterais sans doute de te quitter si elle me le demandait. Ma loyauté reste essentiellement pour elle. Mais si tu me demandes de qui j'ai le plus besoin ? Avec qui je voudrais le plus passer ma vie ? Vers qui penche le plus mon cœur ? Mon cœur l'a déterminé depuis bien longtemps, Sydney.

À la lecture du dernier mot, je plaque le calepin contre ma poitrine et je pleure. Il m'éloigne de lui, jusqu'à ce que je me retrouve sur le dos, puis il se penche, attire mon regard vers ses yeux.

– C'est toi, dit-il à haute voix. Mon cœur... c'est toi qu'il veut.

Un sanglot m'étouffe quand j'entends ces paroles. Je saisis Ridge par les épaules et me soulève, appuie les lèvres juste au-dessus de son cœur. Je l'embrasse mille et une fois, le remerciant silencieusement de m'avoir ainsi confirmé que je n'étais pas seule dans cet état.

Je repose ma tête sur l'oreiller et me retrouve ainsi allongée près de lui ; il m'attire d'un

bras, me caresse la joue et se penche pour m'embrasser. Sa bouche effleure la mienne si délicatement que j'ai l'impression qu'il tient mon cœur dans la main et craint de le laisser tomber.

Il ferait tout pour le protéger, j'en suis convaincue, mais j'ai trop peur. Je ne veux pas le lui offrir, pas avant d'être certaine que c'est bien le seul cœur en sa possession.

Je n'ouvre pas les yeux parce que je ne veux pas qu'il sache qu'il m'a réveillée en se préparant à partir. Je l'ai senti m'embrasser. Je l'ai senti retirer son bras de sous ma tête. Je l'ai entendu remettre son t-shirt, puis chercher un stylo avant de m'écrire une lettre, et je l'ai entendu la déposer sur l'oreiller à côté de moi.

Je sens sa main s'appuyer une dernière fois sur le matelas près de ma tête, ses lèvres m'effleurer le front avant qu'il ne se redresse et quitte ma chambre. Quand je perçois le bruit de la porte qui se referme, je roule sur le côté et remonte les couvertures sur ma tête pour bloquer la lumière du soleil. Si je ne devais pas travailler aujourd'hui, je resterais ici, dans cette position, pour pleurer toutes les larmes de mon corps.

À tâtons, je trouve la lettre et l'apporte sous les couvertures pour pouvoir la lire.

Sydney,

Il y a quelques mois, nous pensions chacun que notre avenir était réglé. Je fréquentais une fille avec qui je pensais passer toute ma vie, et toi un garçon que tu croyais beaucoup plus digne de toi qu'il ne l'était vraiment.

Et voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Nous désirons plus que tout pouvoir nous aimer librement, mais le moment est mal choisi et notre loyauté nous l'interdit. Nous savons tous deux où nous aimerions être, mais ne savons comment nous y rendre. Ni quand. J'adorerais que les choses soient aussi simples qu'elles le paraissent quand j'avais dix-neuf ans. Nous n'aurions qu'à prendre un calendrier, choisir une date et commencer à compter les jours qui nous en sépareraient jusqu'à ce que je vienne sonner à ta porte pour pouvoir enfin t'aimer.

Cependant, j'ai appris que le cœur ne se laissait pas dicter quand et qui aimer. Le cœur fait bien ce qu'il veut. La seule chose que nous puissions maîtriser en la matière, c'est d'accorder ou non à notre vie, à notre esprit, une chance de se mettre en accord avec notre cœur.

Je sais que tu le désires plus que tout. Pouvoir rattraper le temps perdu.

Je désirerais rester ici pour que ça nous arrive, mais il reste une chose que j'attends de toi plus que tout. Je voudrais que nous soyons ensemble à jamais et je sais que ça n'arrivera pas si je continue à bousculer l'ordre des choses. Je sais parfaitement ce qui

t'a fait hésiter à me laisser entrer cette nuit : tu n'étais pas encore prête. Et moi non plus, sans doute. Tu as toujours dit que tu avais besoin de temps et je ne voudrais surtout pas entamer une relation avec toi alors que je n'aurai pas observé un délai adéquat après celle qui vient de s'achever avec Maggie.

Je ne sais pas quand tu seras prête pour moi. Peut-être le mois prochain, peut-être l'année prochaine. Quoi qu'il en soit, sache que je ne doute pas un instant que ça puisse marcher entre nous. Je sais que nous y arriverons. S'il existe en ce monde deux personnes capables de s'aimer, c'est bien nous.

Ridge

P.S : J'ai passé presque toute la nuit à te regarder dormir, un petit fantasme que je vais pouvoir effacer de ma liste. J'ai aussi écrit les paroles d'une chanson entière, au grand dam de Brennan, parce que je n'avais pas ma guitare ; alors je l'ai obligé à faire une ébauche de musique à cinq heures du matin, pour pouvoir te la laisser.

Un de ces jours, je te la jouerai, avec les autres, celles que je compte écrire durant notre séparation. Je saurai patienter.

À toi de me dire jusqu'à quand.

Je plie la lettre et la serre contre mon cœur. Bien sûr, ça fait mal de savoir qu'il s'en va, en même temps j'ai besoin de réfléchir tranquillement. C'est moi qui l'ai voulu. Nous en avons besoin tous les deux. Il faut que je puisse déterminer quand nous allons nous retrouver sans qu'aucun doute ne vienne plus me hanter. Il a raison. Mon esprit doit s'adapter à mon cœur.

Je me frotte les yeux puis ouvre mon téléphone.

MOI : TU POURRAIS VENIR ? J'AI BESOIN DE TON AIDE.

WARREN : SI ÇA A QUELQUE CHOSE À VOIR AVEC LE FAIT QUE J'AI DONNÉ TON ADRESSE À RIDGE HIER SOIR, DÉSOLÉ. IL M'A FORCÉ.

MOI : RIEN À VOIR. J'AI UN ÉNORME SERVICE À TE DEMANDER.

WARREN : TU SERAS LÀ QUAND JE SORTIRAI DU BOULOT, CE SOIR ? JE DOIS APPORTER DES PRÉSERVATIFS ?

MOI : HA, HA, HA !

Je ferme mes messages à Warren pour ouvrir la chanson que Ridge vient de m'envoyer, prends mes écouteurs et retombe sur l'oreiller avant d'appuyer sur « Lecture ».

IT'S YOU

*Baby, everything you've ever done
Underneath this here sun
It doesn't even matter anymore
Oh, of this I'm sure*

*'Cause you've taken me
Places I want to be
And you show me
Everything that I could ever
Want to see
You, you know it's
You know it's you*

*I think about you every single day
Trying to think of something better to say
Maybe hi, how are you
Not just anything will do*

*'Cause you've taken me
Places I want to be
And you show me
Everything that I could ever
Want to see
You, you know it's
You know it's you ^{XXI}*



RIDGE

MOI : JE REGARDE TON EMPLOI DU TEMPS EN MARS. TU ES LIBRE LE 18.

BRENNAN : POURQUOI AI-JE L'IMPRESSION QUE JE VAIS ÊTRE PRIS, CE JOUR-LÀ ?

MOI : J'ORGANISE UN SPECTACLE ET J'AI BESOIN DE TON AIDE. ON LE DONNERA ICI.

BRENNAN : QUEL GENRE DE SPECTACLE ? AVEC TOUT LE GROUPE ?

MOI : NON, JUSTE TOI ET MOI. PEUT-ÊTRE WARREN, S'IL ACCEPTE DE SIGNER ENTRE NOUS.

BRENNAN : POURQUOI AI-JE L'IMPRESSION QUE ÇA A QUELQUE CHOSE À VOIR AVEC SYDNEY ?

MOI : POURQUOI AI-JE L'IMPRESSION DE ME MOQUER DE TES IMPRESSIONS ?

BRENNAN : LA BALLE EST DANS SON CAMP, RIDGE. TU DEVRAIS L'OUBLIER JUSQU'À CE QU'ELLE SOIT PRÊTE. JE SAIS CE QUE TU RESSENS POUR ELLE, ET JE NE VEUX PAS QUE TU GÂCHES TOUT.

MOI : LE 18 MARS EST DANS TROIS MOIS. SI ELLE N'A PAS PRIS DE DÉCISION À CETTE DATE, JE LUI FERAI JUSTE UNE PETITE PIQÛRE DE RAPPEL. ET TOI, DEPUIS COMBIEN DE TEMPS TU DONNES DES CONSEILS MATRIMONIAUX ? DEPUIS COMBIEN DE TEMPS TU N'AS PLUS VÉCU EN COUPLE ? OH ! ATTENDS, JAMAIS, JE CROIS ?

BRENNAN : SI J'ACCEPTÉ DE T'AIDER, TU POURRAIS LA FERMER ? QU'EST-CE QUE TU ATTENDS DE MOI ?

MOI : ACCORDE-MOI JUSTE UN PEU DE TEMPS D'ICI LÀ. JE VOUDRAIS QUE TU ÉCOUTES QUELQUES NOUVELLES CHANSONS.

BRENNAN : ON DIRAIT QUE QUELQU'UN A SURMONTÉ SON SYNDROME DE LA PAGE BLANCHE ?

MOI : OUI, ENFIN, QUELQU'UN M'A DIT UN JOUR QUE RIEN NE VALAIT UNE PEINE DE CŒUR POUR TROUVER L'INSPIRATION. MALHEUREUSEMENT, IL AVAIT RAISON.

BRENNAN : VOILÀ UN TYPE BIEN.

Je ferme ma conversation avec Brennan pour ouvrir celle de Warren.

MOI : LE 18 MARS, IL ME FAUDRAIT UNE SALLE DANS LE QUARTIER. PETITE. ENSUITE, IL FAUDRAIT QUE TU TROUVES LE MOYEN D'Y EMMENER SYDNEY CE SOIR-LÀ.

WARREN : ELLE DOIT SAVOIR QUE C'EST TOI QUI ORGANISES ?

MOI : NON. MENS-LUI.

WARREN : PAS DE PROBLÈME. JE MENS TRÈS BIEN.

Je repose mon téléphone, prends ma guitare et sors sur mon balcon. Voilà près d'un mois que je l'ai vue pour la dernière fois. Nous ne nous sommes pas envoyé un message depuis. Je sais que Warren a gardé le contact avec elle, mais il refuse d'en parler, alors j'ai arrêté de lui poser des questions. Autant elle me manque, autant j'ai envie de la supplier d'être enfin prête, autant je sais que le temps travaille pour nous. Le sentiment de culpabilité reste encore trop puissant entre nous, malgré l'élan qui nous pousse l'un vers l'autre. Il ne nous reste donc qu'à attendre l'apaisement.

En ce qui me concerne, je me sens presque prêt. C'est sans doute plus facile pour moi, parce que je sais où en est mon cœur. Mais Sydney n'a sans doute pas ce réconfort. S'il lui faut du temps pour retrouver un certain apaisement, alors je lui donnerai. Mais pas trop. Le 18 mars n'arrive que dans trois mois. J'espère bien qu'elle sera prête à ce moment-là, parce que je ne suis pas sûr de pouvoir tenir plus longtemps.

J'approche ma chaise du bord du balcon, croise les bras sur la balustrade et lève les yeux vers son ancien appartement. Chaque fois que je sors ainsi, j'ai du mal à contempler son transat vide. Et je ne trouve plus rien chez moi qui me la rappelle. Elle n'a rien laissé en déménageant, et elle n'avait pas apporté grand-chose. Alors, maintenant que nous sommes séparés, le mieux que je puisse faire pour évoquer sa présence, c'est encore de sortir sur mon balcon.

Je m'adosse à ma chaise, sors un stylo et commence à écrire les paroles d'une nouvelle chanson.

*The cool air running through my hair
Nights like these, doesn't seem fair
For you and I to be so far away
The stars all shimmer like a melody
Like they're playing for you and me
But only I can hear their sounds ^{xxii}*

Je reprends ma guitare et lance quelques accords. Je veux que toutes ces chansons puissent la convaincre que nous sommes prêts, il faut donc que chaque détail en soit parfait. J'ai juste peur de m'appuyer un peu trop sur Warren pour l'organisation de cet événement. J'espère qu'il se montrera plus fiable en la circonstance qu'avec son loyer.



SYDNEY

– Je ne viens pas.

– Oh, que si ! dit Warren en repoussant mes jambes de la table basse. Je m’ennuie à mourir. Bridgette travaille tout le week-end et Ridge est parti faire je ne sais quoi avec je ne sais qui.

Il éclate de rire.

– C’était pour attirer ton attention, dit-il en me prenant les mains pour me faire lever. Je rigole. Ridge est à la maison, il travaille mais fait la gueule, comme toi en ce moment. Alors va te faire belle et accompagne-moi ce soir, ou je reste sur ce canapé et te force à regarder un film porno.

Je me dégage pour aller chercher une tasse dans la cuisine.

– Je ne veux pas sortir ce soir, Warren. J’ai eu cours toute la journée et c’est ma seule soirée libre puisque d’habitude je travaille à la bibliothèque. Je suis sûre que tu trouveras quelqu’un d’autre pour t’accompagner.

Je sors une boîte de jus de fruits du réfrigérateur, m’adosse au comptoir et avale une gorgée en regardant Warren rouspéter dans le salon. Il est trop mignon quand il boude, alors j’en profite pour l’envoyer promener un peu trop souvent.

– Écoute, Syd, dit-il en me rejoignant.

Il saisit un tabouret pour s’asseoir près de moi devant le comptoir.

– Bon, reprend-il, je vais t’exposer les choses clairement, d’accord ?

Je lève les yeux au ciel.

– De toute façon, je ne vois pas comment t’arrêter, alors vas-y.

Plaquant les paumes sur le comptoir, il se penche en avant.

– Tu es nulle.

Je m’esclaffe.

– Ah oui ? C'est pour ça que tu cherches tant ma présence ?

– Tu es nulle. Et Ridge aussi. Depuis le soir où je lui ai donné ton adresse, vous n'avez fait que délirer. Lui, il passe ses jours à écrire des chansons. Il ne me fait même plus de sales coups. Chaque fois que je passe ici, tu ne parles que de tes études. Tu ne veux jamais sortir. Tu ne veux même plus entendre mes histoires de cul.

– Je corrige : je n'ai jamais voulu entendre tes histoires de cul. C'est pas nouveau.

– Si tu veux. Toujours est-il que vous êtes minables tous les deux. Je sais qu'il te faut encore du temps, et blablabla, mais ça ne veut pas dire que tu dois renoncer à tous les plaisirs pendant que tu prépares ton avenir. Je veux sortir m'amuser. Plus personne ne veut s'amuser avec moi, et c'est ta faute, parce que tu es la seule à pouvoir mettre un point final à la misère que vous vous infligez l'un l'autre. Alors oui, tu es nulle. Tu es nulle, nulle, nulle. Et si tu veux que ça s'arrête, tu vas enfiler une robe pour qu'on puisse sortir au lieu de nous faire chier un soir de plus.

Je ne sais quoi répondre. Je suis nulle, nulle, nulle. Seul Warren pouvait résumer la situation aussi simplement. Je sais que je viens de passer quelques semaines lugubres, et ça ne m'aide pas de savoir que Ridge était aussi malheureux. Il est malheureux parce qu'il traîne chez lui à attendre je ne sais quoi pour reprendre contact avec moi.

La dernière chose qu'il ait écrite dans sa lettre, c'était *À toi de me dire jusqu'à quand.*

J'ai essayé de le lui dire dès l'instant où j'ai lu cette lettre, mais j'ai trop peur. Jamais je n'ai ressenti avec quiconque ce qu'il m'inspire. J'ai l'impression que plus nous attendrons, plus nous prendrons le temps de guérir, plus nous aurons de chances de nous retrouver, *un jour peut-être...*

Ainsi je guette le moment où je saurai sans l'ombre d'un doute qu'il a bel et bien quitté Maggie. Le moment où je saurai sans l'ombre d'un doute qu'il est prêt à se consacrer à moi. Le moment où je saurai sans l'ombre d'un doute que je ne serai pas dévorée par l'incertitude en me laissant aller à faire de nouveau confiance à quelqu'un, de tout mon cœur.

Je ne sais pas quand j'en arriverai là, et ça fait mal de savoir que mon inertie empêche Ridge de bouger.

– Allez, lance Warren en me poussant hors de la cuisine. Va t'habiller !

Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu me convaincre. Je vérifie une dernière fois mon maquillage et attrape mon sac. Dès qu'il me voit, Warren secoue la tête. Je m'arrête, lance les bras en l'air.

– Quoi encore ? Je ne suis pas habillée comme tu veux ?

– Tu es superbe, mais je veux que tu mettes ta robe bleue.

– Je t'ai dit que je l'avais jetée au feu.

– C'est ça, ronchonne-t-il en me poussant vers ma chambre. Tu la portais la semaine dernière quand je suis passé. Va vite la mettre, qu'on puisse décoller.

Je fais volte-face vers lui :

– Je sais que tu aimes cette robe, mais justement, ça serait un peu trop dangereux si je la portais ce soir avec toi.

– Ho, Syd ! Je ne voudrais pas être désagréable mais à force de tourner en rond ces derniers mois, tu as pris quelques kilos. Ton cul paraît énorme dans ce jean. La robe bleue devrait mieux les cacher, alors va l'enfiler, sinon je serai trop gêné d'être avec toi.

Là, j'ai presque envie de le gifler, mais je sais qu'il possède un sens de l'humour assez spécial. À vrai dire, il doit avoir d'autres raisons pour me faire porter cette robe, alors j'essaie de ne pas me dire que ça puisse avoir un quelconque rapport avec Ridge. Quoique, en ce moment, à peu près tout ce qui m'arrive me fait penser à Ridge. Comme de juste. Mais Warren raconte souvent n'importe quoi et, en tant que fille, je me demande souvent si ses remarques sarcastiques n'ont pas un brin de vrai. J'ai remplacé par la nourriture le vide que Ridge a laissé dans ma vie. Je tapote mon ventre puis relève les yeux vers lui.

– Enfoiré !

Son sourire innocent m'incite à lui pardonner aussitôt ses plaisanteries balourdes. Je vais passer ma robe bleue, mais je me sens complètement coincée ce soir. Nulle.

– Houlà. C'est... autre chose, dis-je en regardant autour de moi.

Ça ne ressemble pas aux discothèques habituelles de Warren. Celle-ci est beaucoup plus petite, sans même une piste de danse. Il y a juste une scène vide le long d'un mur, mais pas de musiciens. On n'entend que le jukebox, qui étouffe les conversations des consommateurs devant leur panier repas. Warren choisit une table au milieu de la salle.

– Quel radin ! lui dis-je. Tu ne m'as même pas invitée à dîner.

– Je t'achèterai un burger sur le chemin du retour, s'esclaffe-t-il.

Il sort son téléphone et se met à écrire, alors je regarde un peu autour de moi. Bizarre qu'il m'ait amenée ici. Mais je ne crois pas qu'il ait de mauvaises intentions, parce qu'il n'a pas vraiment l'air de s'occuper de moi.

Il ne s'intéresse qu'à son appareil, sauf quand il regarde l'entrée. Je ne comprends pas pourquoi il voulait venir ici ce soir, et encore moins pourquoi il a choisi ce lieu.

– C'est toi qui es nul, finis-je par lancer. Arrête de faire comme si je n'étais pas là.

Il répond sans me regarder :

– Tu ne dis rien, alors, techniquement, on ne peut pas considérer que tu sois là.

Là, il aigüise ma curiosité. Il semble tellement distrait, ça ne lui ressemble pas.

– Qu'est-ce qui se passe, Warren ?

Dès que je pose cette question, il relève la tête, sourit par-dessus mon épaule et se lève.

– Tu es en retard, lance-t-il à quelqu'un derrière moi.

Je me retourne et aperçois Bridgette qui arrive dans notre direction.

– Vas te faire foutre, Warren, répond-elle avec un petit sourire.

Il l'entoure de ses bras et tous deux s'embrassent longuement. C'est très gênant, jusqu'à ce que, convaincue que ni l'un ni l'autre ne peut plus respirer, je finisse par aller lui tapoter le bras. Il se détache de Bridgette, lui fait un clin d'œil puis lui avance sa chaise.

– Je vais aux toilettes, lui dit-il.

Puis il me désigne de l'index :

– Et toi, tu restes ici.

À croire qu'il se prend pour le chef. Ça m'irrite d'autant plus qu'il ne s'est pas montré vraiment délicat, ce soir. Tandis qu'il s'éloigne, je me tourne vers Bridgette.

– Il disait que tu travaillais tout le week-end.

– Ouais, il a fait toute une mise en scène pour la soirée. Il voulait que je vienne pour que tu ne partes pas quand tu comprendrais. Oh, pardon ! Je n'étais pas censée te dire ça, alors s'il revient, tu la boucles.

Les battements de mon cœur accélèrent.

– Tu plaisantes, là ?

Elle fait non de la tête puis lève un bras pour appeler le serveur.

– J'aurais bien aimé, me répond-elle. J'ai dû m'arranger avec une collègue pour pouvoir venir ce soir et maintenant j'ai une double journée qui m'attend demain.

Pleine de regrets de m'être ainsi laissé entraîner par Warren, je me prends le visage dans les mains. À l'instant où je saisis mon sac pour m'en aller, le voilà qui fait son apparition sur la scène.

Ça me fait marmonner entre mes dents.

– Qu'est-ce qu'il fout ?

Mon cœur se serre. Je ne sais pas à quoi il joue, mais ça ne me dit rien de bon.

Il tapote le micro, en règle la hauteur.

– Je voudrais vous remercier, tous, d'être venus ce soir. Encore que vous ne vous soyez pas déplacés spécialement pour ce spectacle, puisque c'est une surprise, mais j'éprouve quand même le besoin de vous remercier.

Il ajuste de nouveau le micro, puis désigne notre table et nous adresse un signe.

– Syd, je te demande pardon, parce que je m'en veux de t'avoir menti. Tu n'as pas grossi et ton petit cul était très joli dans ton jean, mais il fallait vraiment que tu mettes cette robe ce soir. Et tu n'es pas nulle non plus. Là aussi, j'ai menti.

Quelques rires s'élèvent de l'assistance, moi je ne fais que ronchonner davantage et me cache de nouveau le visage, tout en le regardant à travers mes doigts écartés.

– Bon, si vous voulez, reprend-il à la cantonade, on arrête là les politesses. Nous avons préparé quelques chansons pour vous, ce soir. Malheureusement, tout le groupe n'a pas pu se déplacer, parce que...

Il jette un coup d'œil sur sa gauche, vers le fond étroit de la scène, puis sur sa droite.

– ... enfin, je ne crois pas qu'ils auraient tous tenu dans ce petit espace. Alors laissez-moi vous présenter une petite partie du groupe Sounds of Cedar.

Mon cœur s'effondre. La foule applaudit, et moi je ferme les yeux.

Pourvu que ce soit Ridge !

Pourvu que ce ne soit pas Ridge !

Mon Dieu, quand est-ce que j'y comprendrai quelque chose ?

J'entends des bruits sur la scène, mais j'ai trop peur pour rouvrir les yeux. J'ai tellement envie de le voir que c'en est douloureux.

– Hé, Syd ! lance Warren dans le micro.

Je prends une longue inspiration pour essayer de me calmer, puis soulève lentement les paupières.

– Syd, tu te rappelles, il y a quelques mois, quand je t'ai dit qu'il fallait vivre de durs moments pour pouvoir apprécier les bons ?

Je crois bien que j'acquiesce de la tête, mais c'est à peine si je sens les mouvements de mon corps.

– Eh bien, reprend-il, ce soir, c'est un bon moment qui t'attend, peut-être un des meilleurs.

Il lève la main et désigne encore ma table.

– Est-ce que quelqu'un pourrait donner à cette fille de quoi l'aider à se détendre ?

Il oriente le micro vers le tabouret à côté de lui, mais mes yeux se fixent sur les chaises vides. Quelqu'un dépose un verre devant moi sur la table et je m'en empare aussitôt pour l'avalier. Tandis que je le repose, je les vois entrer en scène, Brennan en tête, suivi de Ridge avec une guitare.

Oh mon Dieu, il est fabuleux ! C'est la première fois que je le vois sur scène. J'en avais envie depuis que je l'ai aperçu sur son balcon, et voilà que mon rêve va devenir réalité !

Il reste en tout point celui que je connais... fabuleux. En fait, je l'ai toujours trouvé fabuleux, seulement je ne voulais pas me l'avouer, puisque je savais qu'il n'était pas pour moi. Apparemment, ce problème semble résolu en moi parce que, putain... qu'il est beau ! Il s'avance avec une sacrée assurance et je vois bien pourquoi, maintenant. On dirait que ses bras n'ont été créés que dans le but de lui faire porter une guitare. Elle se fond sur lui comme si c'était une prolongation de son corps. Dans son regard n'apparaît plus la moindre lueur de culpabilité. Il sourit, il a l'air tout content de ce qui va se passer, et son sourire énigmatique illumine son visage, et son visage illumine toute la salle. Du moins est-ce ainsi que je le ressens. Il contemple un peu l'assistance puis se dirige vers sa chaise, mais ne semble pas me repérer tout de suite.

Il prend place au milieu, Brennan à sa gauche, Warren à sa droite. Il adresse un signe à ce dernier qui me désigne du doigt. Je le vois chercher un instant du regard, et puis il me voit. Les coudes sur la table, j'ai plaqué les mains sur ma bouche. Il me sourit, m'adresse un

signe de la tête, et mon cœur dégringole. Tremblante d'émotion, je n'arrive pas à lui rendre son sourire ni à bouger un doigt.

Brennan se penche pour parler dans le micro.

– Nous avons quelques chansons...

Sa voix est interrompue par le geste de Ridge qui s'empare du micro pour dire :

– Sydney, j'ai écrit certaines de ces chansons avec toi. Et j'ai écrit certaines de ces chansons pour toi.

Je perçois une certaine différence dans sa façon de parler. Je ne l'avais jamais entendu en dire autant à la fois. Il semble aussi s'exprimer un peu plus clairement que les quelques fois où il m'a parlé, comme si le sujet d'une photo devenait de plus en plus net. À l'évidence, il s'est entraîné, et cette constatation me donne les larmes aux yeux avant même d'avoir entendu une seule chanson.

– Tant pis si tu n'es pas prête à me donner ta réponse, poursuit-il. J'attendrai le temps qu'il faudra. J'espère juste que tu ne m'en voudras pas pour le petit accroc de ce soir.

Il repousse le micro puis se concentre sur sa guitare. Maintenant, c'est Brennan qui parle en me regardant.

– Comme il n'entend pas ce que je vais dire, j'en profite. Ridge raconte n'importe quoi. Il ne veut pas attendre une minute de plus. Il veut que tu lui répondes, pour lui c'est aussi important que de pouvoir respirer. Alors, s'il te plaît, au nom de ce que tu as de plus précieux, réponds-lui ce soir !

J'éclate de rire en essuyant mes larmes.

Ridge joue les premiers accords de « Trouble » et je comprends soudain pourquoi Warren m'a priée de porter cette robe. Brennan se penche et commence à chanter tandis que Warren traduit chaque parole en langue des signes pour permettre à Ridge de l'accompagner. En les voyant tous les trois ensemble, en voyant la beauté de ce qu'ils arrivent à créer à partir de quelques mots et d'une guitare, je reste fascinée.



RIDGE

À la fin de la chanson, je lève les yeux vers elle.

Elle pleure, mais ses larmes s'accompagnent d'un sourire et c'est exactement ce que j'espérais. En la revoyant enfin depuis mon baiser d'adieu, je me suis senti beaucoup plus secoué que je ne l'aurais cru. J'essaie de toutes mes forces de me rappeler ce que je suis venu faire ici, mais je n'ai envie que d'une chose : jeter ma guitare pour me précipiter vers elle et l'embrasser comme un fou.

À la place, je reste là, les yeux fixés sur elle tout en jouant une autre chanson qu'on a écrite ensemble, « Maybe Someday ». Elle sourit, porte une main sur son cœur.

Il y a des moments comme ça où je suis content de ne rien entendre, sans me laisser distraire par tout ce qui pourrait me détacher d'elle. Je sens la musique vibrer dans ma poitrine tout en voyant les lèvres de Sydney murmurer les paroles jusqu'à la dernière.

J'avais l'intention de jouer encore quelques chansons que nous avons écrites ensemble, mais en la voyant, j'ai changé d'avis. Je voudrais passer aux nouveaux titres que j'ai composés pour elle parce qu'il faut absolument que je voie sa réaction. J'en démarre une, sachant que Brennan et Warren n'auront aucun mal à me suivre. Les yeux de Sydney scintillent quand elle se rend compte que c'est une mélodie qu'elle n'a encore jamais entendue. Elle se penche en avant, totalement concentrée sur notre musique.



SYDNEY

Il n'y a que vingt-six lettres dans l'alphabet. On n'imagine pas tout ce qu'on peut tirer de vingt-six lettres. On n'imagine pas tout ce qu'on peut faire ressentir en les mêlant pour former des mots.

En tout cas, les possibilités semblent infinies, et cette chanson en est la preuve vivante. Je ne comprendrai jamais comment de simples paroles, combinées de telle ou telle façon, peuvent autant nous bouleverser ; et voilà que cette chanson, ces paroles, me bouleversent totalement. J'ai l'impression qu'un jour peut-être vient de se transformer en *maintenant*.

HOLD ON TO YOU

*The cool air running through my hair
Nights like these, doesn't seem fair
For you and I to be so far away*

*The stars all shimmer like a melody
Like they're playing for you and me
But only I can hear their sound*

*Maybe if I ask them they will play for you
I try wishing on one, maybe I'll try two
It doesn't look like there's much for me to do*

*I want to hold on to you
Just like these memories I can't undo
I want to hold on to you
Without you here that's kind of hard to do
I want to hold
I want to hold on to you*

*The front seat's empty, and I know
When it's just me I seem to go
To places I never wanted to*

*I need you here to be a light
Star in the sky brighten up my night
Sometimes I need the dark to see*

*So come on, come on, turn it on for me
Just a little light, and I'll be able to see
Promise like a comet you won't fly by me*

*I want to hold on to you
Just like these memories I can't undo
I want to hold on to you*

*Without you here that's kind of hard to do
I want to hold
I want to hold on to you ^{XXIII}*



RIDGE

Je termine la chanson sans me laisser le temps de la regarder avant de commencer à en jouer une autre. Si je lève les yeux vers elle, j'ai peur de perdre ce qui me reste de volonté pour rester en scène. J'ai tellement envie d'aller la rejoindre, mais je sais combien il est important pour elle d'entendre la prochaine chanson. Et puis je ne veux pas que la décision finale provienne de moi. Si elle est prête à vivre avec moi, elle sait ce que j'attends d'elle. Si elle n'est pas prête, je respecterai sa décision.

En même temps, si elle n'est pas prête à se lancer dès la fin de cette chanson dans la vie que nous pourrions connaître ensemble, je ne sais pas quand elle le sera.

Je garde les yeux fixés sur mes doigts grattant les cordes, jusqu'à jeter un coup d'œil vers Brennan, penché sur son micro, en train d'entamer la chanson, puis vers Warren qui commence à signer les paroles.

Lentement j'inspecte la foule et m'arrête de nouveau sur Sydney.

Nos regards se croisent.

Je ne détourne pas le mien.



SYDNEY

— **W**aouh ! murmure Bridgette.

Elle garde les yeux fixés sur la scène, tout comme moi, tout comme les autres spectateurs. Nos trois musiciens forment un groupe d'enfer, mais quand je sais que Ridge a écrit ces paroles pour moi, je me sens plus bouleversée que n'importe qui d'autre. Impossible de remuer un cil de toute la chanson, impossible de respirer.

LET IT BEGIN

Time went fast

Time went fast till it was gone

You think it's right

You think it's right until it's wrong

Even after all this time

I still want you

Even after all my mind

Put me through

*So won't you
Won't you let it begin
So won't you
Won't you let it begin*

*You hold it out
You hold your heart out in your hand
I snatch it up
I snatch it up fast as I can*

*Even after all this time
I still want you
Even after all my mind
Put me through*

*I stand here at your door
Until you come and let me in
I want to be your end
But you gotta let it begin*

*So won't you
Won't you let it begin
So won't you
Won't you just say when ^{xxiv}*



RIDGE

Nos regards ne se quittent plus. Tout le long de la chanson, son attention demeure braquée sur moi, et la mienne sur elle. Quand on a terminé, je ne bouge pas malgré les applaudissements. J'attends que son esprit et sa vie se mettent en harmonie avec son cœur, et j'espère que cela va vite se produire. Ce soir. Maintenant.

Elle essuie ses yeux puis lève les mains, appuyant l'index droit sur la paume gauche.

Je ne peux pas bouger.

Elle vient de me parler en langue des signes.

Elle m'a demandé « quand ».

Je ne m'attendais pas à la voir signer. Je ne lui aurais jamais demandé d'apprendre. Dire qu'elle s'est donné la peine, le temps de notre séparation, d'étudier le moyen de communiquer avec moi, jamais personne n'avait fait cela pour moi en si peu de temps !

Je secoue la tête, incapable d'assimiler l'idée que cette fille merveilleuse accepte de vivre avec moi, elle est tellement parfaite, tellement belle, tellement gentille et, bordel, je l'aime trop !

Elle sourit, pourtant je reste encore paralysé.

Éclatant de rire, elle signe de nouveau le même mot, plusieurs fois.

– Quand, quand, quand ?

Brennan m'envoie une tape dans l'épaule et je me tourne vers lui. Il se met à rire.

– Vas-y ! signe-t-il en désignant Sydney du menton. Va chercher ta copine.

Là, je lâche ma guitare et je saute de la scène dans la salle. Elle s'est levée, quitte sa table pour me rejoindre mais ça ne va pas assez vite à mon goût. Entre-temps, je remarque sa robe et remercie mentalement Warren. Car je suis certain que cette idée vient de lui.

Une fois que je l'ai retrouvée, je me noie dans son regard baigné de larmes. Cette fois, nous nous dévisageons sans une trace de culpabilité, de regret ni de honte.

Elle jette ses bras autour de mon cou et je l'attire vers moi, plongeant le visage dans ses cheveux. Cette fois, je la tiens fermement, je peux fermer les yeux. Nous nous accrochons l'un à l'autre, comme si nous avions peur de nous perdre encore.

Je la sens qui se met à pleurer, alors je m'éloigne d'elle, juste ce qu'il faut pour la regarder encore dans les yeux. Jamais je n'avais vu plus belles larmes.

– Tu as signé, dis-je à haute voix.

– Et toi tu as parlé, dit-elle en souriant. Beaucoup.

– Je ne suis pas très doué.

Je sais que mes paroles sont difficiles à comprendre et je ne suis toujours pas très à l'aise pour m'exprimer, mais j'adore voir ses yeux quand elle entend ma voix. Ça me donne envie d'articuler toutes les paroles qui me viennent à l'esprit.

– Je ne suis pas douée non plus, dit-elle.

Elle se dégage de moi et lève les mains pour signer.

– Warren m'a aidée. Je ne connais que deux cents mots, mais j'apprends.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis que je suis parti de chez elle et, tout en essayant de me convaincre qu'elle voulait toujours de moi, je ne pouvais m'empêcher d'appréhender la suite. J'avais mes doutes, je commençais à m'interroger sur notre décision de laisser passer du temps avant d'entamer notre relation. Mais jamais je ne me serais attendu à ce qu'elle profite de ces mois-là pour apprendre comment communiquer avec moi d'une façon que mes parents ne se sont jamais donné la peine d'approfondir.

– Je suis tombé complètement amoureux de toi, lui dis-je.

Je jette un coup d'œil vers Bridgette toujours assise à table et l'interpelle :

– Tu es témoin, n'est-ce pas ? Tu viens de me voir tomber amoureux d'elle ?

Comme elle lève les yeux au ciel, je sens que Sydney éclate de rire. Alors je me retourne vers ma blonde.

– C'est vrai. Il y a vingt secondes, je suis tombé complètement amoureux de toi.

Elle sourit et articule lentement quelques mots pour s'assurer que je les comprends bien.

– Je suis tombé amoureux avant.

Quand le dernier mot franchit ses lèvres, je le capte directement sur ma bouche. Depuis l'instant où je me suis détaché de ces lèvres, je n'ai plus rien fait que penser au moment où

je les goûterais de nouveau. Elle me serre contre elle et je l'embrasse avec ardeur, puis délicatement, puis rapidement et lentement et de toutes les façons intermédiaires. Je l'embrasse de toutes les manières possibles, car j'ai l'intention de l'aimer de toutes les manières possibles. En l'honneur de toutes les fois où nous avons refusé de nous soumettre à nos sentiments et qui rendent ce baiser digne d'un tel sacrifice. Ce baiser vaut bien toutes les larmes, toutes les douleurs, tous les chagrins, toutes les luttes, toute l'attente que nous avons endurés.

Elle le vaut bien.

Elle vaut plus que tout cela.



SYDNEY

Entre deux baisers, nous finissons pas atteindre mon appartement. Il me lâche assez longtemps pour que je puisse ouvrir la porte, mais il perd patience dès que j'ai tourné la clé dans la serrure. J'éclate de rire quand il la pousse d'un coup de pied et me projette à l'intérieur, la fait claquer derrière nous, boucle le verrou et fait volte-face pour se retrouver face à moi. Nous nous regardons quelques secondes.

– Salut, lance-t-il simplement.

– Salut.

L'air anxieux, il contemple un instant la pièce autour de nous, baisse de nouveau les yeux sur les miens.

– Ça suffit comme ça ? demande-t-il.

Je penche la tête de côté parce que je ne saisis pas vraiment sa question.

– Qu'est-ce qui suffit comme ça ?

Il sourit.

– J'espérais qu'on avait assez parlé comme ça pour la soirée.

Oh !

Je vois ce qu'il veut dire.

Je hoche lentement la tête, et il se rapproche en souriant, m'embrasse puis se penche un peu pour m'attraper par la taille et s'envelopper de mes jambes. Il bloque les bras autour de mon dos et me conduit ainsi vers ma chambre.

Si j'ai souvent vu ce genre de scène dans les films, si je l'ai souvent lu dans les livres, jamais aucun homme ne m'avait ainsi portée vers ma chambre. Je crois que j'adore ça. C'est même ce que je préfère en Ridge.

Du moins jusqu'à ce qu'il claque la porte derrière lui d'un coup de pied. J'adore quand Ridge claque les portes derrière lui.

Il me dépose doucement sur le lit et, tout de suite, je regrette qu'il ne me porte plus dans ses bras. Mais, bientôt, je me réjouis de me retrouver sous lui. Chacun de ses mouvements me séduit plus que le précédent. Juste avant de poser son corps sur le mien, il s'immobilise un instant pour me regarder, des pieds à la tête, avant de fixer les yeux sur le bord de ma robe. D'une main, il la soulève et je me hisse juste ce qu'il faut pour l'aider à me l'enlever complètement.

Il pousse un soupir en constatant que le seul rempart qui me reste avant de lui apparaître complètement nue est une minuscule culotte. Cette fois, il commence à se poser sur moi, mais je fais non de la tête et entreprends de lui défaire sa chemise, afin qu'il sache que c'est son tour. Le sourire aux lèvres, il s'en débarrasse en hâte puis revient sur moi, mais je secoue encore la tête. Là, il semble moins enthousiaste mais me décoche tout de même un petit sourire amusé. Je lui désigne son jean et il se relève du lit pour ôter en deux temps trois mouvements le reste de ses vêtements qu'il laisse tomber sur le sol. Je ne vois d'ailleurs pas trop où il les a semés parce que mon regard reste captivé par autre chose.

Il revient sur moi et, là, je ne l'arrête plus. Je l'accueille en lui entourant la ceinture de mes jambes et le dos de mes bras, en guidant sa bouche vers la mienne.

Nous nous ajustons si bien l'un avec l'autre que c'est à croire que nous étions fabriqués dans ce seul but. Sa main gauche enveloppe parfaitement la mienne quand il remonte mon bras au-dessus de ma tête et l'appuie un peu sur le matelas. Sa langue se mêle parfaitement à la mienne tandis qu'il continue d'explorer ma bouche, et sa paume moule à la perfection ma cuisse quand il enfonce les doigts dans ma chair avant de se poser de tout son poids sur moi.

Sa bouche quitte la mienne assez longtemps pour s'emparer de mon menton... de mon cou... de mon épaule.

Je ne sais pas comment retrouver un but à ma vie s'il me dévore ainsi, tout entière, mais c'est ainsi que les choses doivent se passer. Tous les aspects de ma vie prennent soudain plus de sens maintenant que nous nous retrouvons ainsi. Avec lui, je me sens belle, importante, aimée, essentielle. Et, seconde après seconde, je me sens plus désireuse, affamée de toutes les parties de son corps.

Je le repousse un instant parce que j'ai besoin d'un peu d'espace pour pouvoir lui parler en langue des signes. Quand il comprend ce que je veux faire, il observe mes mains. J'espère ne pas me tromper parce que je me suis entraînée à signer cette phrase pas moins de mille fois.

– J'ai quelque chose à te dire avant qu'on se lance.

Il recule davantage en regardant mes mains. Il attend.

Et je signe :

– Je t'aime.

Il hausse les sourcils, puis une expression soulagée lui illumine le regard. Il pose les lèvres sur mes mains, les embrasse, encore et encore, avant de s'éloigner brusquement, détache mes jambes de sa ceinture. À l'instant où je commence à me demander s'il ne va pas m'annoncer qu'on doit s'arrêter là, il s'allonge à côté de moi puis vient poser l'oreille sur ma poitrine.

– J'ai envie de te sentir le dire.

J'appuie mes lèvres sur ses cheveux, je le serre légèrement.

– Je t'aime, Ridge.

Son étreinte se resserre autour de ma taille et je continue à répéter ma phrase, plusieurs fois.

Des deux mains, je garde sa tête appuyée contre ma poitrine. Il me lâche carrément pour me caresser le ventre, provoquant une sensation qui me crispe aussitôt. Il dessine des cercles sensuels sur ma chair. J'arrête de parler pour surveiller ce qu'il fait au juste de sa main, mais lui aussi s'arrête d'un coup.

– Je ne te sens plus le dire.

– Je t'aime.

Dès que les mots franchissent mes lèvres, il recommence à me caresser, dès que je me tais, il s'arrête.

Il ne me faut pas longtemps pour comprendre à quoi il joue. Alors je répète en riant :

– Je t'aime.

Ses doigts se faufilent au bord de ma culotte et ma voix continue d'énoncer ces mots. Ça devient difficile de parler alors que sa main se rapproche ainsi. Tout devient difficile en fait. Ses doigts marquent une pause quand il ne m'entend plus parler. Je voudrais que sa main continue sa progression, alors je souffle ma phrase.

– Je t'aime.

Ses doigts s'avancent encore puis s'arrêtent. Je ferme les yeux et le redis. Lentement.

– Je... t'aime...

Ce qu'il fait ensuite m'oblige à répéter encore.

Et encore.

Et encore.

Et encore.

Et encore, et encore, et encore. Jusqu'à ce que ma culotte se retrouve quelque part sur le plancher. J'ai tellement répété ces mots et si vite que j'en suis presque à les crier maintenant.

– Je t'aime.

Je l'ai répété une dernière fois, dans un souffle. Je suis trop faible pour prononcer plus longtemps ces paroles, et mes mains glissent le long de sa tête pour atterrir sur le matelas dans un bruit sourd.

Il se redresse, s'écarte de ma poitrine puis roule et se penche vers moi jusqu'à ce que nos visages soient si proches que nos nez s'effleurent.

– Je t'aime aussi.

Je lui souris, mais perds vite toute gaieté quand il se relève et s'éloigne, me laissant seule sur le lit. Je suis trop épuisée pour essayer de le retenir. Pourtant, il revient, aussi vite qu'il était parti. Il ouvre un préservatif sans me quitter des yeux.

Il me dévisage ainsi, comme si j'étais la seule chose qui comptait dans sa vie, au point que ça provoque en moi une impression toute neuve. Je brûle complètement, non de désir mais de vagues d'émotion comme je n'en ai jamais connu. Je n'aurais pas cru pouvoir éprouver de tels élans. Je ne savais même pas que ça pouvait exister. J'ignorais que je pourrais convoiter quelqu'un aussi fort.

Ridge m'essuie une larme sur la tempe puis se met à m'embrasser, doucement, en écartant d'autres larmes de mes joues. Je sais qu'il sent ce que je ressens parce que mes pleurs ne semblent aucunement l'étonner. Il sait que ce ne sont aucunement des manifestations de regret ni de tristesse. Juste des larmes d'émotion dues à des sentiments que je n'aurais jamais cru possibles.

Il attend patiemment mon accord, jusqu'à ce que je hoche légèrement la tête. Alors il se lance, posant une joue sur la mienne, et commence à venir sur moi. Je ferme les yeux en tâchant de me détendre, mais mon corps semble beaucoup trop crispé.

Je n'ai jamais eu qu'un partenaire en amour, et il ne m'attirait pas la moitié de ce que Ridge m'attire. À l'idée de partager maintenant cette expérience avec lui, je suis prise d'une sorte de trac, incapable de cacher ma gêne.

Il sent mon appréhension, alors il s'arrête et se soulève un peu au-dessus de moi. J'apprécie de le trouver aussi attentif. Il me regarde, fronce un peu les sourcils, me prend les mains pour les poser au-dessus de ma tête, avant d'entrelacer nos doigts et de les enfoncer dans le matelas. Puis il me demande à l'oreille :

– Tu veux que j'arrête ?

Je me hâte de secouer la tête. Surtout pas !

Il se met à rire.

– Alors détends-toi, Syd !

Ravie de l'avoir entendu prononcer « Syd » à haute voix, je me mords la lèvre. Il promène le nez sur ma joue, ramène ses lèvres auprès des miennes, sans pour autant apaiser mon appréhension. Tout me paraît tellement parfait que je crains de commettre une erreur qui pourrait tout gâcher. Je n'arrive pas à me reprendre, ce qui ne me laisse d'autre option que de suivre le mouvement.

– Tu es si anxieuse ? demande-t-il.

Sa voix résonne sur ma bouche et je glisse la langue sur ma lèvre inférieure, persuadée de pouvoir goûter ses mots.

Je hoche la tête et son regard s'adoucit.

– Moi aussi, murmure-t-il.

Il me serre les mains encore plus fort puis pose la tête sur ma poitrine dénudée. Je sens le balancement de son corps qui se soulève et s'abaisse au-dessus du mien au rythme de sa respiration. Il semble soupirer de tous ses muscles puis les relâcher un à un. Ses mains s'immobilisent, il n'est pas en train d'explorer mon corps ni de m'écouter chanter ou de me faire dire que je l'aime.

Il se tient tranquille parce qu'il m'écoute.

Il écoute les battements de mon cœur.

Brusquement, sa tête se relève et il me regarde dans les yeux, l'air d'avoir soudain compris quelque chose d'essentiel.

– Tu as des boules Quies ? demande-t-il.

Des boules Quies ?

Je dois avoir l'air stupéfaite mais je lui désigne quand même la table de nuit. Il se penche sur moi, ouvre le tiroir, les trouve à tâtons puis revient vers moi, les place dans la paume de ma main, me fait signe de les placer dans mes oreilles.

– Pourquoi ?

Il m'embrasse dans un sourire puis me souffle :

– Je veux que tu m'entendes t'aimer.

– Comment veux-tu que je t'entende si je dois porter ça ?

Patiemment, il place les paumes sur mes oreilles.

– Je veux que tu m'entendes de là, dit-il en posant une main sur ma poitrine.

Je n'ai pas besoin d'autres explications. Après avoir rapidement enfilé les boules Quies, je repose la tête sur mon oreiller. Tous les bruits alentour disparaissent. Je ne me rendais pas compte des sons qui me parvenaient jusqu'à ce qu'ils n'encombrent plus mon esprit. Je n'entends plus le tic-tac de la pendule. Je n'entends plus les mouvements habituels sous ma fenêtre. Je n'entends plus les draps bruissier à chacun de nos mouvements, ni l'oreiller sous ma tête, ni le sommier dès que nous bougeons.

Je n'entends rien.

Il me reprend la main, en ouvre la paume et la place sur mon cœur, après quoi, il passe les doigts sur mes paupières pour que je les ferme. Puis il s'écarte de moi, jusqu'à ne plus effleurer aucune partie de mon corps.

Il s'immobilise et je ne le sens plus bouger près de moi.

Tout est calme.

Noir.

Je n'entends absolument rien. Je ne suis pas certaine que cela fonctionne comme il l'escomptait.

Je n'entends rien qu'un total silence. J'entends ce que Ridge entend à tous les instants de sa vie. Je ne perçois rien d'autre que les battements de mon cœur. Absolument rien.

Minute.

Les battements de mon cœur.

Je rouvre les yeux. Il se trouve à quelques centimètres de moi sur le lit, souriant. Il sait que je l'entends. Alors il ôte ma main de ma poitrine pour la placer sur la sienne. Les larmes me montent aux yeux. Je ne sais pas si je mérite cet homme, mais je suis sûre au moins d'une chose. Tant qu'il en fera partie, ma vie n'aura rien de médiocre. Ma vie avec Ridge sera en tout point remarquable.

Il revient sur moi, repose la joue sur la mienne et demeure totalement immobile quelques longues secondes.

Je n'entends pas son souffle, mais je le sens qui m'effleure le cou.

Je n'entends pas ses mouvements, mais je le sens quand il se met à remuer délicatement sur moi.

Nos mains restent accrochées entre nous, et je peux ainsi me concentrer sur les battements de son cœur qui résonnent contre ma paume.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

Je sens mon corps se détendre sous lui alors qu'il continue à effectuer d'imperceptibles gestes sur moi. Il appuie les hanches sur les miennes, s'arrête, recule, reprend tout le mouvement à plusieurs reprises, et je sens mon désir augmenter au rythme de son corps.

Dès lors, je suis habitée d'une impatience grandissante. J'ai envie de sentir sa bouche sur la mienne. J'ai envie de sentir ses mains sur moi. J'ai envie de le sentir en moi, me posséder totalement.

Plus je songe à ce que j'attends de lui, plus je deviens réceptive aux légères variations de son poids sur moi, et plus nos cœurs galopent contre les paumes de nos mains.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

Battement, battement, pause.

Plus nos cœurs galopent, plus son rythme s'emballe comme pour suivre la course de notre pouls.

Je gémis.

Il suit le rythme de mon cœur.

Je lui entoure la nuque de mon bras libre tout en me concentrant encore sur nos battements, et je constate bientôt que nos deux cœurs courent exactement à la même vitesse. Je serre les jambes autour de ses hanches et me soulève contre lui. Il glisse les lèvres le long de ma joue jusqu'à les poser sur ma bouche, mais ne m'embrasse pas. Le silence qui m'entoure me permet de mieux percevoir son souffle qui tombe sur ma peau.

Inspiration, expiration.

Inspiration, expiration.

Inspiration, expiration.

Sa respiration rythmique accélère lorsque sa langue se glisse entre mes lèvres pour venir taquiner la pointe de la mienne.

Si je pouvais entendre, je suis certaine que je me serais entendue gémir. C'est devenu une habitude chaque fois qu'il est dans les parages.

Je pose la main sur l'arrière de sa tête, j'ai besoin de le goûter davantage. Je l'attire vers moi avec une ardeur si soudaine qu'il pousse un gémissement. Et j'ai brusquement la plus sensuelle expérience de ma vie en le sentant gémir dans ma bouche sans toutefois rien entendre. Sa voix, en passant à travers moi, m'émeut plus qu'aucun son ne saurait le faire.

Ridge écarte la main de mon cœur et appuie les avant-bras sur le matelas, des deux côtés de ma tête. Comme il m'enferme dans ses bras, je me détache à mon tour de son cœur car je dois m'agripper à lui de toutes mes forces. Du moins ce qu'il m'en reste.

Je le sens reculer un peu et, d'un coup, il entre en moi, m'emplit de lui.

Je...

Ne peux...

Mon cœur.

Ouf ! Il vient de faire taire mon cœur car je ne le sens plus du tout. La seule chose que je sente remue contre moi... hors de moi... en moi... au plus profond de moi... Il me consume complètement.

Je garde les yeux clos et l'écoute sans rien entendre, le goûtant dans le silence, tout comme il me goûte. Je me laisse absorber par la beauté, la douceur de sa peau, le souffle de sa respiration, le goût de nos gémissements, jusqu'à ce qu'il soit impossible de nous différencier.

Et chacun continue d'explorer le corps de l'autre paisiblement, découvrant peu à peu ce que nous n'avions fait qu'imaginer jusque-là.

Quand mon corps commence à se tendre de nouveau, ce n'est plus du tout par nervosité. Je surprends ses muscles qui se raidissent sous mes mains, et je m'accroche à ses épaules, prête à plonger avec lui. Il appuie fermement sa joue contre la mienne et je le sens gémir dans mon cou, envoyant deux dernières poussées à l'instant où les premiers gémissements s'échappent de ma gorge.

Il commence à trembler en se libérant mais parvient de nouveau à glisser une main entre nous pour l'appuyer contre mon cœur. Il sursaute contre moi et je fais de mon mieux pour tâcher de contrôler mes propres frémissements tandis qu'il commence à ralentir, toujours en suivant le rythme de mon cœur.

Ses mouvements deviennent bientôt si délicats que je les perçois à peine à travers mes larmes. Je ne sais même pas pourquoi je pleure, parce que je vis de loin les sensations les plus incroyables qui me soient jamais arrivées.

C'est peut-être pour ça.

Ridge s'apaise au-dessus de moi et repose sa bouche sur la mienne. Il m'embrasse doucement et si longtemps que mes larmes font place à un silence total, seulement rythmé par les battements de nos cœurs.



RIDGE

Je ferme la porte de la salle de bains et retourne la rejoindre dans son lit. Son visage est illuminé par la lune qui brille derrière la vitre de la fenêtre. Sa bouche forme le plus doux des sourires alors que je m'allonge auprès d'elle. Je glisse un bras sous son épaule puis pose la tête sur sa poitrine et ferme les yeux.

J'aime tellement l'entendre !

J'aime tout en elle. J'aime qu'elle ne me juge jamais. J'aime que malgré tout ce que j'ai pu infliger à son cœur, elle n'ait rien fait d'autre qu'appuyer mes décisions, quand bien même ça risquait de la détruire. J'aime sa loyauté. J'aime sa générosité. Par-dessus tout, j'aime être celui qui pourra toujours aimer tout ce qui la concerne. Je la sens qui me dit :

– Je t'aime.

Je ferme les yeux et l'écoute tandis qu'elle continue de le répéter encore et encore. Je place mon oreille directement au-dessus de son cœur. Son odeur, son contact, sa voix, son amour.

Jamais je n'avais ressenti tant de choses à la fois.

Jamais je n'avais éprouvé le besoin d'en ressentir davantage.

Je lève la tête et la regarde dans les yeux.

Elle fait partie de moi, désormais.

Je fais partie d'elle.

Je l'embrasse doucement sur le nez, la bouche, le menton, puis appuie encore mon oreille contre son cœur. Pour la première fois de ma vie, j'entends absolument tout.



TRADUCTION DES CHANSONS DE SYDNEY ET RIDGE

I

*Tu ne me connais pas autant que tu crois
Je me sers un verre quand j'en voudrais deux
Tu vis dans l'erreur,
Vis dans l'erreur*

*Tu crois qu'on s'entend bien, mais c'est faux,
Tu pouvais réparer, mais c'est raté
Tu vis dans l'erreur,
Vis dans l'erreur*

II

*Dans un virage, les pneus crament
Je vois ton sourire, que tu cachais depuis longtemps
Depuis longtemps*

*Tu appuies sur l'accélérateur
Le monde s'embrouille,
Je ne sais plus qui tu étais
Qui tu étais*

III

*Je te crie freine, on va quitter la ville
La route se délabre, tu n'en as pas assez ?
Assez ?*

*Tu me regardes, tu fonces vers un arbre
J'ouvre grand la porte, je n'en peux plus
N'en peux plus*

Et là je dis,

*Tu ne me connais pas autant que tu crois
Je me sers un verre quand j'en voudrais deux
Tu vis dans l'erreur,
Vis dans l'erreur*

*Tu crois qu'on s'entend bien, mais c'est faux,
Tu pouvais réparer, mais c'est raté
Tu vis dans l'erreur,
Vis dans l'erreur*

IV

QUELQUE CHOSE

*Je me demande pourquoi
Je ne peux te dire adieu
Mais je n'arrive à penser
Qu'à la vérité*

*Dur de recommencer,
De regarder en arrière
Mais tu vas en tirer
Quelque chose de bien,
Attends encore un peu*

*Tu trouveras quelque chose
Que tu désirais,
Quelque chose que tu voudras revivre,
Oh ! comme tu as raison*

*Tu verras qu'entre ces baisers,
À force d'écouter
Ce qui marchait
Disparaîtra.
Oh ! ça semble juste*

*À mon avis il faudrait
Ne jamais changer.
Je jure que tu trouveras
Un jour un coupable*

*Et je sais dans mon cœur,
Dans ma tête, que c'est un jeu,
Nos espoirs, nos désirs
Ne rallument pas la flamme
Attends encore un peu*

*Tu trouveras quelque chose
Que tu désirais
Quelque chose que tu voudras revivre
Oh ! comme tu as raison*

*Tu verras qu'entre ces baisers,
À force d'écouter
Ce qui marchait
Disparaîtra.
Oh ! ça semble juste*

*Ne t'étonne même pas
Car tu sauras toujours
Que c'était du solide
Solide
Pourtant c'est fini
Fini*

*Tu feras ce que tu voulais
Tu feras ce que tu devais
Tu feras ce que tu voulais
Tu feras ce que tu devais*

Tu feras ce que tu devais

V

ENCORE UN PEU

Pourquoi refuser

Que je t'emmène ?

Nous pouvons vivre comme tu veux

Ici et là

Tu seras chez toi

Partout où nous irons,

Car ensemble il sera difficile

D'être seuls

Nous aurons tout ce que nous désirerons

Et même un peu plus,

Rien qu'encore un peu

VI

Je prends ma valise,

Tu prends cette vieille carte

On peut vivre sagement

Ou ne jamais revenir

J'aime toujours tant

Vivre dans le vent !

Nous compterons

Les étoiles jusqu'à l'aurore

Nous aurons tout ce que nous désirerons

Et même un peu plus,

Rien qu'un peu plus

VII

Je le vois d'ici

Tellement loin

*S'il s'approche, mon cœur éclatera
Je veux qu'il vienne, je ~~veux~~
Peut-être ~~un de ces jours~~, un jour*

*Je courrais dans ses tes bras, si j'osais
Mais je ne peux rien demander
Je ne peux être à lui maintenant
~~Pourquoi ne peut-il m'emmener~~*

VIII

*~~Quand je le vois d'ici~~
Je vois venir de tellement loin
Cette chose qui s'approche un peu chaque jour
Et que je voudrais tant posséder*

IX

*Je courrais dans ses tes bras, si j'osais
~~Mais je ne peux rien demander~~
Demander ce que je veux
Car c'est toi que je veux*

*~~Si je pouvais attendre d'être à lui~~
Je ne peux être à toi maintenant
Alors j'attendrai ici même
Que tu viennes, que tu m'emmenes
Un jour peut-être
Un jour peut-être*

X

*Je n'écoute pas ce que tu dis
Tu me regardes
Je me détourne*

XI

*UN JOUR PEUT-ÊTRE
Je vois venir de tellement loin*

*Cette chose qui s'approche un peu chaque jour
Et que je voudrais tant posséder*

*Je courrais dans tes bras, si j'osais
Demander ce que je veux
Car c'est toi que je veux*

Refrain :

*Je ne peux être à toi maintenant
Alors j'attendrai ici même
Que tu viennes,
Que tu m'emmènes
Un jour peut-être
Un jour peut-être*

*Je n'écoute pas ce que tu dis
Tu me regardes
Je me détourne
Mais l'Amour a dû tirer deux flèches*

*Je sens ton parfum sur mon lit
Tes souvenirs m'envahissent
La vérité s'écrit, ne s'avoue pas*

Refrain

*Tu dis que c'est faux, mais ça sonne juste
Tu me lâches puis me raccroches,
Jamais cette chanson ne s'achève*

*Rien de bon ne devrait en sortir
Déjà les limites s'effacent
Pour elle je plie, pour toi je romps*

XII

Pour elle je plie, pour toi je romps

XIII

Dis que c'est faux, mais ça sonne juste

XIV

*Si on faisait
Faisait simple ?
Parle à tes amis
Et je me mêlerai à eux*

*Mais tu sais que je
Je veux être
À tes côtés
Là où est ma place*

*Et tu sais que je
Que je peux voir
À quel point tes yeux
Semblent me suivre*

XV

*Je dois avouer
Que j'adore
Te regarder bouger
Quand tu portes cette robe*

*Ça me donne envie
De rester le seul
Et l'unique
Homme de ta vie*

XVI

*Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles, troubles
Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles trop*

XVII

Ça me donne envie de rester le seul et unique homme de ta vie

TU ME TROUBLES

*Si on faisait
Faisait simple ?
Parle à tes amis
Et je me mêlerai à eux*

*Mais tu sais que je
Je veux être
À tes côtés
Là où est ma place*

*Et tu sais que je
Que je peux voir
À quel point tes yeux
Semblent me suivre*

*Je dois avouer
Que j'adore
Te regarder bouger
Quand tu portes cette robe*

*Ça me donne envie
De rester le seul
Et l'unique
Homme de ta vie*

*Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles, troubles
Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles, troubles
Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles trop*

*Je te vois par-ci, par-là
De temps en temps,
Tu poursuis ton travail
Et je fais le mien*

*Mais tu sais que je
Je veux être
À tes côtés
Là où est ma place*

*Et tu sais que je
Que je peux voir
À quel point tes yeux
Semblent me suivre*

*Je dois avouer
Que j'adore
Te regarder bouger
Quand tu portes cette robe*

*Ça me donne envie
De rester le seul
Et unique
Homme de ta vie*

*Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles, troubles
Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles, troubles
Whoa, oh, oh, oh
Tu me troubles trop*

XIX

Déjà les limites s'effacent. Pour elle je plie, pour toi je romps

XX

Ça me donne envie de rester le seul et unique homme de ta vie

XXI

C'EST TOI
Ma chérie, tout ce que tu as fait

*Sous notre soleil
N'a vraiment plus aucune importance
Oh, j'en suis certain*

*Car tu m'as emmené
Là où je veux aller
Et tu me montres
Tout ce que je pourrai jamais
Vouloir voir
Toi, tu le sais
Bien que c'est toi*

*Je pense à toi toute la journée
Je cherche quelque chose de mieux à dire
Peut-être bonjour, comment ça va
Mais pas n'importe quoi*

*Car tu m'as emmené
Là où je veux aller
Et tu me montres
Tout ce que je pourrai jamais
Vouloir voir
Toi, tu le sais
Bien que c'est toi*

XXII

*L'air frais m'évente les cheveux
Par de telles nuits je déplore
De me trouver si éloigné de toi
Les étoiles scintillent comme une mélodie
Semblant jouer pour toi et moi
Mais que je suis seul à entendre*

XXIII

TE RETENIR
*L'air frais m'évente les cheveux
Par de telles nuits je déplore*

De me trouver si éloigné de toi

*Les étoiles scintillent comme une mélodie
Semblant jouer pour toi et moi
Mais que je suis seul à entendre*

*Si je leur demandais elles joueraient sans doute pour toi
J'essaie de faire un vœu à l'une ou même deux
Cela ne me paraît pas trop difficile*

*Je veux te retenir
Comme ces souvenirs qu'on ne peut changer
Je veux te retenir
Sans toi ici tout devient plus difficile
Je veux retenir
Je veux te retenir*

*Le siège avant est libre et je sais
Que c'est juste moi qui dois partir
Là où je n'ai jamais eu envie d'aller*

*J'ai besoin de ta lumière ici
Telle une étoile brillant dans mon ciel
Parfois j'ai besoin du noir pour voir*

*Alors viens, viens, allume-la pour moi
Juste une petite lueur et je pourrai voir
Jure de ne pas m'échapper telle une comète*

*Je veux te retenir
Comme ces souvenirs qu'on ne peut changer
Je veux te retenir*

*Sans toi ici tout devient plus difficile
Je veux retenir
Je veux te retenir*

QUE TOUT COMMENCE

*Le temps passe vite
Le temps passe et s'en va
Tu crois que c'est bien
Jusqu'à ce que tu voies que c'est mal*

*Malgré tout ce temps passé
Je te désire encore
Malgré tout ce que mon esprit
M'a fait subir*

*Alors pourquoi
Ne pas commencer
Alors pourquoi
Ne pas commencer*

*Tu le retenais
Tu tenais ton cœur dans ta main
Je l'ai attrapé
Aussi vite que j'ai pu*

*Malgré tout ce temps passé
Je te désire encore
Malgré tout ce que mon esprit
M'a fait subir*

*Je reste là, à ta porte
Jusqu'à ce que tu viennes m'ouvrir
Je veux être ta fin
Mais c'est toi qui dois commencer*

*Alors pourquoi
Ne pas commencer
Alors pourquoi
Ne pas me dire quand ?*



REMERCIEMENTS

J'ai tant de gens à remercier en si peu de mots. D'abord, aucun des livres que j'ai commencé à écrire n'aurait atteint sa fin sans les encouragements de ceux qui n'ont cessé de me soutenir. Sans suivre un ordre particulier, je citerai les noms de ceux qui méritent mes plus profonds remerciements pour ne pas avoir renoncé une fois durant le processus de l'écriture.

Christina Collie, Gloria Green, Autumn Hull, Tammara Webber, Tracey-Garvis Graves, Karen Lawson, Jamie McGuire, Abbi Glines, Marion Archer, Mollie Harper, Vannoy Fite, Lin Reynolds, Kaci Blue-Buckley, Pamela Carrion, Jenny Aspinall, Sarah Hansen, Madison Seidler, Aestas, Natasha Tomic, Kay Miles, Sali-Benbow Powers, Vilma Gonzalez, Crystal Cobb, Dana Ferrell, la toujours encourageante Kathryn Perez, et tous ceux que je n'ai cessé de harceler.

Merci aux filles de FP. Rien ne saurait leur rendre justice. Excepté ces dix-sept mots, j'imagine.

Merci, Joel et Julie Williams, pour m'avoir si extraordinairement soutenue.

Tarryn Fisher, pour avoir été ma confidente et aussi mon contact avec la réalité.

Mon mari et mes garçons pour être les quatre meilleurs hommes de la planète.

Elizabeth Gunderson et Carol Keith McWilliams pour vos informations, vos connaissances et votre soutien. Vous êtes magnifiques et je n'aurais rien pu faire sans chacune d'entre vous.

Jane Dystel et toute l'équipe Dystel & Goderich pour leur soutien constant.

Judith Curr, éditrice d'Atria Books, et son équipe pour remplir leur tâche et bien davantage. Votre soutien est inestimable.

À mon éditrice, Johanna Castillo. Dire que j'étais anxieuse à l'idée de lui remettre mon premier manuscrit personnel serait une litote. J'aurais dû cependant te faire confiance, car

nous avons vite formé une équipe solide. J'ai beaucoup de chance de t'avoir rencontrée.

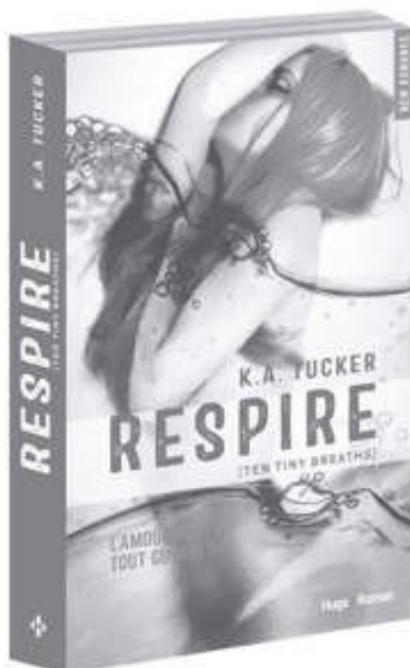
Un IMMENSE merci à l'équipe *Maybe Someday* : Chris Peterson, Murphy Fennell et Stephanie Cohen. Vous avez assuré.

Et enfin, et surtout, Griffin Peterson. Merci. Un million de fois merci ! Ton talent et ta déontologie ne peuvent être passés sous silence, et ton soutien et ton enthousiasme vont bien au-delà. Je ne connais pas un smiley assez souriant pour toi.

Oh ! et pour Dave et Pooh Bear, rien que pour le plaisir !



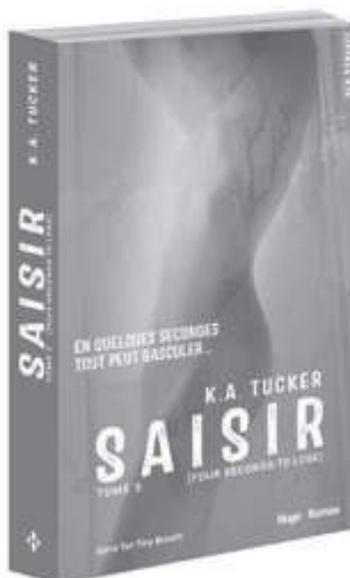
K.A. TUCKER
NOUVELLE SÉRIE :
TEN TINY BREATH



RESPIRE - TOME 1
FÉVRIER 2015



MENTIR - TOME 2
AVRIL 2015



SAISIR - TOME 3
JUIN 2015

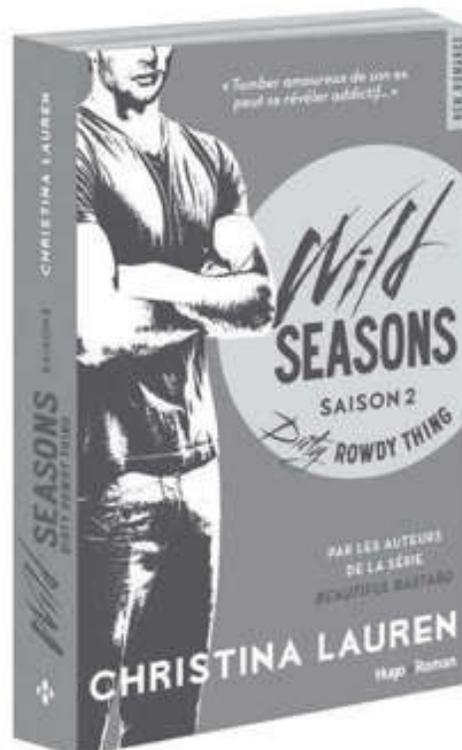
Hugo Roman

CHRISTINA LAUREN

NOUVELLE SÉRIE : WILD SEASONS



SWEET FILTHY BOY
SAISON 1
AVRIL 2015



DIRTY ROWDY THING
SAISON 2
JUN 2015

À PARAÎTRE
WILD SEASONS – SAISON 3

Hugo Roman

ROMANS À PARAÎTRE
DANS LA COLLECTION HUGO
NEW ROMANCE :

De Maya Banks
Série Slow Burn : *Keep me safe*
août 2015

De Laurelin Paige
Série You : *Fixed on you*
septembre 2015

De Jay Crownover
Série Marked Men : *Rule*
octobre 2015

De Kay Bromberg
Série Driven
octobre 2015

De Colleen Hoover
Ugly Love
novembre 2015



[hugonewromance](#)

www.hugoetcie.fr